Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lartdepeindre101sens

L'ART DE PEINDRE A L'ESPRIT.

TOME PREMIER.

L'ART DE PEINDRE A L'ESPRIT;

OUVRAGE

Dans lequel les Préceptes sont confirmés par des Exemples tirés des meilleurs Orateurs & Poètes François:

DÉDIÉ A FEU MONSEIGNEUR

LOUIS-JOSEPH-XAVIER DE FRANCE,

DUC DE BOURGOGNE:

seconde Édition, revue & corrigée par M. DE WAILLY.

TOME PREMIER:

IMAGES MORALES.

A PARIS,

Chez A. M. LOTTIN l'aîné, Libraire-Imprimeur Ordinaire de MGR LE DAUPHIN & de la VILLE, rue S. Jacques, au Coq & au Livre d'Or.

MDCCLXXI.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

BIBLIOTECA

PN
4142
.S45
1771
v.1
Coll. of Fic.

A MONSEIGNEUR
LE DUC
DE BOURGOGNE*.

MONSEIGNEUR,

CET OUVRAGE raſſemble ſous vos yeux les plus beaux

---

* Louis-Joſeph-Xavier de France, mort à Verſailles le Dimanche de Pâques, 22 Mars 1761, âgé de 9 ans & demi.

fruits de l'Éloquence & de la Poéſie. La France eſt le ſol qui les a produits, graces à l'heureuſe fertilité que ſut lui donner LOUIS LE GRAND, & que LOUIS LE BIEN-AIMÉ ne ceſſe d'entretenir.

Vous êtes, MONSEIGNEUR, à ce moment intéreſſant où votre eſprit, ſortant des ténèbres de l'enfance, ne demande qu'à ſe nourrir & à s'orner. Vous préſenter un Recœuil des plus beaux morceaux de nos Orateurs & de nos Poètes, c'eſt offrir à votre Rang & à votre goût le tribut le plus convena-

ble & le plus utile : j'oſe dire auſſi que Vous ne l'accepterez pas ſans une eſpece de juſtice. Ce ſera reconnoître le bien de vos Aïeux ; ce ſera donner à l'Empire Littéraire les prémices de la protection que vous lui accorderez un jour.

L'Homme-de-Lettres *, qui avoit raſſemblé ces précieux monuments du bon goût, n'avoit pour objet de ſon travail que l'ambition de ſervir à votre in-

* Dom Jean-Bernard Senſaric, Bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, Prédicateur du Roi, né à la Réole, Dioceſe de Bazas, en 1710, mort à Paris, le 10 Avril 1756, en l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

ſtruction. Il ſe flattoit de vous en faire hommage. Il n'eſt plus, MONSEIGNEUR ; mais ſon Ouvrage lui ſurvit ; &, en permettant qu'il paroiſſe ſous vos auſpices, vous donnerez à l'Auteur une vie nouvelle.

Je ſuis avec un très-profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,
AUG.-MART. LOTTIN,

Ce 20 Août 1758.

PRÉFACE.

PEINDRE eſt également eſſenciel à la Poéſie & à l'Eloquence. La Poéſie ſe contente de Peindre pour plaire & pour émouvoir, l'Eloquence doit raiſonner pour convaincre & pour ébranler; mais, juſque dans ſes raiſonnements même, elle doit Peindre, autant qu'il eſt poſſible; c'eſt le plus ſûr moyen d'éviter la ſéchereſſe & par conſéquent l'ennui. Il faut parler vivement à l'Imagination pour parler avec ſuccès à l'eſprit & au cœur: une Image n'eſt pas ſimplement ce qu'on appelle un portrait compoſé de pluſieurs phraſes, où le trait qui ſuccède ajoute à celui qui précède; ſouvent un ſeul mot, une métaphore juſte, une application heureuſe, une alluſion ingénieuſe offrent une grande Image; ce ſont de pareilles expreſſions qu'on peut employer dans les Raiſonnements les plus concis.

L'Éloquence admet rarement la forme syllogistique; elle établit les principes par des sentences graves & majestueuses où peuvent entrer la richesse des expressions & la vivacité des Peintures; elle insiste principalement sur l'application des principes qu'on appelle, en Logique, *la seconde Proposition;* c'est ordinairement la plus longue partie du Discours public, & la plus susceptible de toutes les Images qui peuvent étendre & décorer le sujet qu'on traite. Dans les conséquences, les Peintures doivent être plus précises & plus saillantes, parce que le Discours doit être plus pressant & plus serré. Les *Figures* de Rhétorique sont elles-mêmes différentes manieres de Peindre; & nous en donnerons des exemples dans son lieu: toutes les parties du Discours peuvent donc fournir à l'Éloquence de quoi placer de nobles Images; & l'Orateur, aussi bien que le Poète, doit Peindre tout ce qu'il dit; la différence consiste dans le maniement du pinceau, & dans l'application des couleurs.

On a dit que le Poète qui n'eſt pas Peintre n'eſt qu'un Verſificateur; on peut dire que l'Orateur qui n'eſt pas Peintre n'eſt qu'un diſcoureur, ou tout au plus un froid raiſonneur. Ce ſeroit abuſer de ce principe, que de faire d'un diſcours une galerie de tableaux qui ne feroient que réjouïr l'eſprit. Prodiguer des portraits agréables & flatteurs, ce n'eſt pas ébranler le cœur, mais amuſer la curioſité: ce n'eſt pas émouvoir les paſſions, c'eſt les effleurer; l'abondance de ces ornements futiles n'eſt pas moins inſipide que la ſéchereſſe d'un raiſonnement décharné.

Parmi les Anciens, on n'accuſera pas Cicéron, encore moins Démoſthene, d'avoir préféré le brillant au ſolide; parmi les Modernes, on n'accuſera pas Boſſuet, encore moins Bourdaloue, d'avoir cherché l'amuſement des Auditeurs aux dépens de leur utilité. Cependant, dans les diſcours de ces grands hommes, tout eſt image; tout eſt Peint d'après Nature; ils parlent autant à l'Imagination qu'à la Rai-

ſon; ils élèvent l'ame, & plaiſent à l'eſprit tout à la fois, parce qu'ils ont Peint ſans affecter de Peindre. Sans s'écarter de leur route, ils ont Peint ce qu'ils ont trouvé ſous leurs pas; leurs Ouvrages ne reſſentent point la main timide, ni la compoſition léchée d'un faiſeur de miniatures; on y remarque le pinceau vigoureux & la maniere fiere d'un grand Maître qui ne tend qu'à l'effet.

Comme il eſt impoſſible d'ébranler l'Auditeur, ſans Peindre vivement les objets qu'on lui préſente, il eſt également impoſſible de l'émouvoir ſi l'on vient à le diſtraire par des deſcriptions ingénieuſes, qui ne feroient que l'amuſer & le détourner; il ſera moins occupé du ſujet, que de la maniere dont on le traite; il laiſſera tout le fond du diſcours pour applaudir froidement à l'eſprit de l'Orateur, ou pour ſe jouer de ſon affectation puérile. Tout Orateur qui, dans un ſujet important, ne fait penſer qu'à lui-même & à ſes prétendus talents, manque ſon coup, perd

ſon temps, & le fait perdre aux autres; tout ce qu'il gagne encore une fois, c'eſt de faire dire qu'il a de l'eſprit: digne fruit d'un travail ſérieux! belle récompenſe pour un homme chargé de porter la parole au nom de l'Egliſe ou de la Patrie! J'aimerois autant l'Eloge ironique de M. de Harlay qui louoit un Miniſtre d'Etat de ce qu'il ſiffloit bien. Le Miniſtere de la Parole eſt trop grave pour en faire un jeu d'eſprit; les ſujets qui lui ſont confiés ſont trop majeſtueux pour en faire un tiſſu d'images riantes. Attendrir les Juges ſur les malheurs d'une famille ou d'une province; animer la Juſtice contre la violence d'un opreſſeur, & pour la défenſe d'un opprimé; réclamer l'autorité des Loix pour la punition du Vice, ou pour la récompenſe de la Vertu; dévoiler les artifices de la fraude, & venger les droits de l'équité; c'eſt ce que ſe propoſe l'Orateur dans le Barreau. Comment fera-t-il ces vives impreſſions qui déterminent les ſuffrages, s'il ne Peint

d'une maniere touchante & pathétique les larmes & les ſoupirs des malheureux; s'il ne donne la plus horrible & en même temps la plus juſte idée de l'emportement & de la violence de ceux qui les oppriment? Et quel lieu tout cela laiſſe-t-il à des jeux d'eſprit? Expoſer les Myſteres de la Religion; un Dieu qui ſemble oublier ſa gloire pour ne ſe ſouvenir que de ſon amour; qui préfere le ſalut de ſes ennemis à ſa propre vie; qui veut avec eux leur bonheur éternel; qui préſide à ſon Egliſe par ſon eſprit; qui la protege, & qui la protégera dans tous les temps contre les puiſſances de l'Enfer & de la Terre: entretenir les Chrétiens de tous ces ſublimes objets; leur propoſer les motifs les plus conſolants & les plus terribles tout à la fois; réveiller leur Foi, relever leur eſpérance, animer leur amour, exciter leur crainte, combattre leurs vices, cultiver leurs vertus; c'eſt ce que ſe propoſe l'Orateur dans la Chaire. Comment fera-t-il au cœur cette douce violence qui

triomphe des passions & qui réforme les mœurs, s'il n'élève ses Auditeurs jusqu'au Ciel ; s'il n'ouvre d'autres fois l'Enfer sous leurs pieds ; s'il ne leur fait voir Dieu dans toute sa majesté ; s'il ne lui met tantôt la foudre, tantôt la couronne à la main, ou pour punir, ou pour récompenser leurs œuvres ; s'il ne fait couler à leurs yeux le sang d'un Dieu fait homme ; s'il ne leur montre l'opprobre de sa Croix effacé par la gloire de sa Résurrection ; s'il ne leur expose toute l'horreur du Vice, s'il n'en suit les traces honteuses, s'il n'en saisit tous les traits odieux ; s'il ne poursuit les coupables jusque dans leurs derniers retranchements, s'il ne les rend reconnoissables à eux-mêmes, s'il ne fait la dissection de leur cœur pour leur en montrer les horreurs secretes, & les forcer de souscrire à leur propre condamnation ? Peut-il traiter tout cela comme il faut, sans en faire des images grandes & frappantes ? Et quelle place de telles images laissent-elles à des descriptions

amuſantes? On déſapprouve les traits épigrammatiques, même dans la Tragédie, & l'on oſera les introduire dans la Chaire Evangélique, où les plus grands objets de terreur & d'eſpérance ſont propoſés aux Chrétiens, à la face des Autels, & au milieu des plus redoutables Myſteres. Celui qui ne rougit pas de mêler à des objets ſi ſublimes des traits ingénieux & des portraits réjouïſſants, inſulte tout à la fois à Dieu dont il ſe propoſe de parler, aux Chrétiens auxquels il adreſſe la parole, & à l'Egliſe qui la lui confie.

Je ne déſigne ici perſonne en particulier, & je le dis pour prévenir les applications odieuſes, que la prévention ou la malignité pouroit m'imputer: il eſt de nos jours un Orateur célèbre, à qui l'on reproche l'excès des ornements; mais il étoit réſervé à un homme comme lui de faire autant de mauvais Critiques que de mauvais Imitateurs. Peu de gens ont aſſez de goût pour ſaiſir ſes véritables beautés, & moins encore pour le ſuivre, même de

de loin; il eſt vrai que, dans ſes Diſcours, l'eſprit & la délicateſſe percent de tous côtés preſque malgré lui; mais que ſes Cenſeurs nous donnent des Peintures auſſi grandes, auſſi nobles, auſſi vraies & même auſſi pathétiques que les ſiennes; & nous leur pardonnerons la ſurabondance d'eſprit qui pouroit leur échapper. Il faut convenir d'ailleurs qu'il eſt des Sujets où les détails deviendroient bas & rebutants, ſi l'on ne les décoroit de quelques traits ingénieux, qui réveillent l'attention; on trouve de ces traits dans Cicéron & dans d'autres Orateurs célèbres; dans le fonds cependant tous ces éclairs éblouïſſants ne valent pas les foudres de Démoſthene.

Les Peintures de l'Orateur doivent donc être auſſi grandes & auſſi majeſtueuſes que les matieres qu'il veut traiter. Quand il réuniroit d'ailleurs toutes les autres parties du Diſcours, la juſteſſe du deſſein, la ſolidité des preuves, la force du raiſonnement, l'élégance du ſtyle, la fineſſe des pen-

ſées, & l'énergie des expreſſions; s'il n'ajoûte à tout cela des images vraies, vives & ſublimes, il ne portera pas dans l'ame de l'Auditeur ces traits vainqueurs, & cette eſpece d'étonnement qui le laiſſent, pour ainſi dire, ſans défenſe contre les Vérités qu'on lui annonce.

Un raiſonnement ſolide peut convaincre l'Auditeur ſans le toucher; un ſtyle harmonieux & fleuri peut lui plaire ſans l'ébranler; l'un & l'autre le laiſſeront froid & tranquile; mais on n'écoute pas ſans émotion une image pleine de chaleur & de vérité, ménagée avec art, & touchée de main de Maître. Ce ſont ces ſortes d'images qui, dans une aſſemblée, ſaiſiſſent les grands & les petits, qui endorment la Critique, qui font taire les paſſions; elles répandent parmi tout un peuple ce ſilence ſerieux, cette attention avide qui craint de perdre une parole, qui ſuſpend preſque toutes les fonctions des ſens, qui abſorbe toutes les facultés de l'ame, qui fait oublier & le lieu où l'on eſt, & celui qui parle, pour ne s'occu-

per que de ce qu'on entend. De pareilles impreſſions produiſent, non pas une approbation ſtérile, mais un ſaiſiſſement ſubit avec une eſpece d'enthouſiaſme ; elles impriment ſur les viſages un air d'étonnement & de conſternation, qui n'eſt autre choſe que l'effet d'une ame ébranlée & d'un cœur touché.

On ne parle pas ici de la néceſſité de Peindre en Poéſie ; perſonne ne la conteſte, ni n'en doute : il eſt décidé depuis long-temps que la Peinture & la Poéſie ſont deux ſœurs, animées d'un même eſprit, & reconnoiſſables aux mêmes caracteres. On verra auſſi dans le Diſcours de M. Coypel, qui termine le 3e volume, l'alliance de la Peinture & de l'Eloquence ; ainſi, nous ne nous arrêterons pas à la prouver. Il ne s'agit ici que de montrer d'une part combien les Peintures ſont importantes au ſuccès de l'éloquence ; &, de l'autre, combien il eſt eſſenciel à l'Eloquence de ne peindre qu'en grand & jamais en petit, quoiqu'il lui ſoit permis, &

quelquefois inévitable, de peindre en racourci.

Pour s'en former une juſte idée, il faut avoir ſous les yeux des exemples & des modèles, & c'eſt ce qu'on trouvera dans ce Recœuil, où l'on s'eſt étudié à réunir les plus belles Peintures dont l'Eloquence & la Poéſie ont enrichi notre Langue & notre Nation. L'Orateur & le Poète y trouveront également de quoi former leur goût ſans riſquer de corrompre leur cœur. Comme on n'a choiſi que des Peintures grandes & majeſtueuſes, on n'a préſenté que des ſujets graves & ſérieux; des portraits indécents & des ſujets obſcènes contribuent autant à retrécir l'eſprit qu'à dégrader les talents: on a préféré les Auteurs François, parce qu'il eſt inutile d'aller chercher des richeſſes chez les Etrangers, lorſqu'on eſt aſſez riche de ſon propre fond. D'ailleurs, comment ſaiſir l'eſprit & le tour particulier d'une Langue, ſi l'on ne choiſit ſes modèles parmi ceux qui l'ont écrite avec

le plus de nobleſſe & de pureté ?

C'eſt en liſant avec réflexion les plus excellents morceaux des Auteurs choiſis, qu'on ſe forme inſenſiblement à penſer, à parler & ſur-tout à écrire noblement. L'Imagination, nourrie de grands objets rendus avec dignité, n'éprouve plus dans la compoſition cette humiliante ſtérilité qui n'offre rien, ou qui n'offre que du médiocre ; on contracte l'heureuſe habitude de travailler avec facilité, parce qu'on trouve dans ſoi-même une abondance de penſées & d'expreſſions, dont on s'eſt enrichi, ſans preſque s'en appercevoir ; on ne copie perſonne en particulier, & l'on peint d'après tous les grands Maîtres ; on prend chez eux-mêmes de quoi les égaler ; on ſaiſit leurs traits & leur coloris, & l'on ne laiſſe pas d'être original.

L'utilité de ces Peintures raſſemblées n'eſt point particuliere à ceux qui compoſent, ou qui ſe deſtinent à compoſer ; elle ſe répand ſur ceux qui jugent ou qui prétendent juger des ou-

vrages d'eſprit: ils ne ſçauroient en juger ſainement ſans en connoître le mérite, & jamais ils n'en connoîtront le vrai mérite, s'ils n'ont dans la mémoire, ou ſous la main, des pièces de comparaiſon, qu'ils puiſſent, pour ainſi dire, confronter aux Ecrits qu'ils liſent, ou aux Diſcours qu'ils entendent. C'eſt l'avantage de ces excellents morceaux, déja marqués du ſceau de l'approbation publique; ils ſont pour tous les Ouvrages nouveaux la vraie pierre-de-touche; ils apprennent à diſtinguer les vraies beautés des ornements ſuperficiels, & la réalité de l'apparence.

J'ajoûterai même que ce Recœuil n'eſt pas inutile pour l'agrément & pour le plaiſir. On aime à ſe retracer les objets agréables; la pompe d'une Fête, la magnificence d'un Palais, la ſérénité du Printemps, l'émail des Prairies, la fraîcheur d'un Payſage, le repos de la vie Champêtre: on trouve dans ce Recœuil des images qui rappellent à la mémoire tous ces objets

riants, & qui ſouvent les préſentent à l'Imagination ſous des couleurs ſi vives & ſi vraies, que l'eſprit eſt auſſi flatté de l'imitation, que les ſens le ſont de la réalité. On ſe plaît encore à voir des paſſions bien exprimées; les objets mêmes les plus terribles & les plus affreux; la Mer en couroux, le Ciel tonant, la Terre agitée, l'Enfer ouvert, les fureurs de la Guerre, les horreurs de la Peſte, les ravages de la Famine; des Maſſacres, des Batailles, des Incendies; on ſe plaît à voir tout cela bien rendu & bien imité. Ces Images effrayantes & lugubres plaiſent à l'imagination, ſaiſiſſent le cœur, élèvent l'ame & la pénètrent d'une douce triſteſſe; on croit voir couler le ſang & les larmes des malheureux; on croit entendre leurs plaintes & leurs cris; on ſe met à leur place; on partage leur infortune; on ſe félicite d'en être exempt; & ces émotions de douleur & de pitié ſont accompagnées d'un charme ſecret, & d'une ſorte de volupté: c'eſt ce qu'éprouvent tous

ceux qui aiment la lecture. Ce Recœuil eſt rempli de pareilles Peintures faites par les plus grands Maîtres; on ne trouve pas moins d'agrément que d'utilité à conſidérer les différents jours & les différents traits, ſous leſquels les Auteurs célèbres ſçavent montrer les objets qu'ils repréſentent.

Les Peintres ne different pas plus pour les manieres, que les Auteurs pour le ſtyle; chacun peut peindre avec art & avec ſuccès, & perſonne ne ſe reſſembler.

Il en eſt qui ſemblent méditer longtemps un portrait; on les voit, pour ainſi dire, le compas à la main, en prendre toutes les dimenſions; on les voit broyer les couleurs, les appliquer avec ſoin & ſous les jours les plus favorables, choiſir leurs expreſſions, arrondir leurs périodes, toucher & retoucher pluſieurs fois leurs ouvrages. Cette maniere de peindre eſt agréable & flatteuſe, mais elle n'eſt ni frappante ni ſolide; c'eſt néanmoins la plus commune.

D'autres, élevés par la grandeur du

ſujet, & entraînés par la vivacité de leur imagination, ſemblent ſaiſis d'une inſpiration ſoudaine; dans cette eſpèce d'enthouſiaſme, ils ſacrifient quelquefois l'expreſſion à la penſée, & les régles à l'effet; ils peignent avec vigeur, mais avec vérité: leurs traits ſont forts ſans être outrés; ils ſont hardis ſans être hazardés; ou, s'ils paroiſſent quelquefois hazardés, ils n'en ſont que plus ſûrs & plus frappants: cette maniere eſt noble & ſublime; elle émeut les paſſions, & produit de grands effets; mais ſouvent elle eſt accompagnée de grands écarts, & laiſſe de grands vides dans le diſcours.

Il en eſt enfin qui, ſans s'aſſujétir à l'exactitude ſervile des uns, & ſans ſuivre le vol hardi des autres, conſervent dans leurs Peintures la fierté & la régularité tout enſemble; ils font un enchaînement de raiſonnements & d'images qui ſe communiquent une force & une beauté mutuelles; & ces derniers ſont préférables : tel eſt l'incomparable Bourdaloue. C'eſt

néanmoins un de ceux dont nous avons le moins recœuilli d'images, par la difficulté de les extraire; elles ſont ſi liées enſemble par le raiſonnement & par le fil du diſcours, qu'il eſt très-difficile de les ſéparer, ſans qu'elles perdent beaucoup. Il eſt plus ſûr, pour l'utilité du Lecteur, de le renvoyer aux ouvrages de ce grand homme; ils veulent être lus en entier: on y trouvera les mœurs, les paſſions, les grandes actions, les grands Myſteres, les grands motifs, les plus grands ſujets, peints avec autant de force que de naïveté, avec autant de grace que de vérité, avec autant de ſimplicité que d'énergie. Chez Bourdaloue l'affectation de l'eſprit n'oſe ſe montrer; on n'y découvre que le génie; l'art n'y eſt pas négligé, mais il eſt dirigé par la Nature; on croit d'abord n'y trouver que des raiſonnements, mais tous les raiſonnemens ſont des images; tout eſt feu; tout eſt ame; c'eſt une rapidité de ſtyle qui renverſe tout: preuve certaine que tout y eſt Peint,

& Peint de main de Maître; car le seul raisonnement n'a ni cette ame ni cette chaleur qui plaît, qui captive, qui étonne, qui ebranle, qui enlève généralement tous les suffrages. Aussi ses Ouvrages sont-ils de ceux qui plaisent lorsque le goût se forme, qu'on admire lorsque le goût est formé; dont on ne sent les beautés mâles qu'à proportion que le goût est parfait.

Pour observer quelque ordre dans cette multitude de Peintures, j'ai mis dans le premier volume tout ce qui est Moral; les Vices & les Vertus. Le second renferme toutes les Images Physiques qu'on a distribuées selon l'ordre des matieres, & par une espèce de gradation. Dans le troisième, on a recœuilli tout ce qui appartient aux Actions, & qui participe au Physique & au Moral tout ensemble.

AVIS

Nécessaire a lire.

POUR éviter, dans le corps de l'ouvrage, d'inutiles & de fréquentes répétitions, il eſt bon de faire deux remarques eſſencielles.

La premiere, c'eſt que, dans les portraits, il ſe trouve ordinairement une penſée vive, ou une expreſſion forte, qui fait preſque toute la beauté de l'image qu'on préſente. Tantôt cette penſée eſt au commencement du portrait, & tout ce qui ſuit n'en eſt, pour ainſi dire, que le développement & l'application: tantôt cette penſée eſt au milieu; &, comme un centre de lumiere, elle répand des rayons ſur ce qui précède & ſur ce qui ſuit: tantôt cette penſée ſe trouve à la fin; & tout ce qui précède y conduit inſenſiblement, & contribue à rendre le dernier trait plus frappant. Il eſt im-

portant de saisir cette pensée où elle se trouve ; pour que le Lecteur ne puisse pas s'y méprendre, on a eu soin de la marquer d'une *étoile*.

La seconde remarque, c'est qu'une Image, comme on l'a déja dit, n'est pas simplemeut ce qu'on appelle *Hypotypose ;* on peut Peindre sous toutes les figures usitées & connues dans la Rhétorique. Il est même des Images qui réuniſſent plusieurs figures à la fois ; il est bon de les distinguer avec attention, & c'est pour faciliter cette attention qu'on a mis à la tête de ce Volume une Table numérotée des *Figures* que le Lecteur peut consulter à chaque Peinture qu'il se mettra sous les yeux.

A cette Table, nous en avons joint deux autres ; celle des *Images*, & celle des *Auteurs*.

TABLE DES FIGURES

Renfermées en cet Ouvrage, avec leur explication & l'indication des Exemples où elles ſont employées.

Ire *HYPOTYPOSE*, Image par laquelle on repréſente une action paſſée, comme actuellement préſente ſous les yeux du Lecteur ou de l'Auditeur. *Voyez aux pages* 96, 97, 105, 105, 106, 369, 370, Voyez *auſſi à la Table des Figures des Tomes* II & III.

II. *Deſcription* des circonſtances, des lieux & des perſonnes. *Voyez aux pages* 41, 56, 86, 98, 113, 117, 161, 182, 192, 248, 306, 376. Voyez *auſſi à la Table des Figures des Tomes* II & III.

III. *Narration* plus ſimple. *Voyez aux pages* 14, 39, 40, 48, 49, 54, 55, 67, 77, 94, 171, 189, 245, 257, 307, 307. Voyez *auſſi à la Table des Figures des Tomes* II & III.

IV. *Expoſition* courte & vive, par laquelle on rappelle une action paſſée, pour faire une forte impreſſion ſur ceux à qui on parle. *Voyez aux pages* 50, 135, 243, 259, 366. Voyez *auſſi à la Table des Figures des Tomes* II & III.

V. *Expoſition* courte & vive d'une action à venir, capable d'émouvoir ceux à qui on parle. *Voyez aux pages* 174, 254. Voyez *auſſi à la Table des Figures des Tomes* II & III.

VI. *Expoſition* vive d'un fait imaginaire, mais poſſible, qu'on craint ou qu'on deſire. *Voyez à la page* 158. Voyez *auſſi à la Table des Figures du Tome* III.

VII. *Peinture* d'une paſſion, en ſe peignant ſoi-même. *Voyez aux pages* 6, 7, 24, 25, 32, 33, 95, 134, 137, 149, 150, 150, 162, 163, 164, 166, 167, 169, 171, 181, 206, 261, 262, 301, 360, 361. Voyez *auſſi à la Table des Figures des Tomes* II & III.

VIII. *Peinture* qu'on fait aux autres, comme on se l'est faite à soi-même. *Voyez à la page* 177. Voyez *aussi à la Table des Figures des Tomes* II & III.

IX. *Reproche.* Voyez *aux pages* 208, 267, 309, 314, 329, 341, 355, 359. Voyez *aussi à la Table des Figures du Tome* II.

X. *Apostrophe.* Voyez *aux pages* 104, 138, 153, 298, 329. Voyez *aussi à la Table des Figures des Tomes* II & III.

XI. *Priere.* Voyez *aux pages* 28, 58, 92. Voyez *aussi à la Table des Figures du Tome* III.

XII. *Invocation.* Voyez *à la Table des Figures du Tome* II.

XIII. *Réticence.* Voyez *aux pages* 120, 132. Voyez *aussi à la Table des Figures des Tomes* II & III.

XIV. *Images* par parties. Voyez *aux pages* 2, 4, 11, 17, 78, 99, 100, 121, 122, 125, 133, 143, 144, 155, 190, 225, 226, 232, 270, 271, 285, 290, 294, 303, 304, 311, 351,

351, 352, 353. Voyez *auſſi à la Table des Figures des Tomes* II & III.

XV. *Image* par une partie ſeule. *Voyez aux pages* 222, 227, 244, 268, 269, 283, 283, 359, 374. Voyez *auſſi à la Table des Figures des Tomes* II & III.

XVI. *Image* où tout eſt réuni ſous un ſeul point de vue. *Voyez aux pages* 110, 134, 186, 199, 213, 230, 270, 276, 276, 277, 278, 288, 356, 372. Voyez *auſſi à la Table des Figures des Tomes* II & III.

XVII. *Antithèſe.* Voyez *aux pages* 61, 67, 80, 344. Voyez *auſſi à la Table du Tome* II.

XVIII. *Aſſemblage* de pluſieurs figures. *Voyez aux pages* 55, 59, 196, 235, 279, 318, 332. Voyez *auſſi à la Table des Figures des Tomes* II & III.

XIX. *Comparaiſon.* Voyez *aux pages* 5, 8, 10, 65, 66, 68, 76, 87, 88. Voyez *auſſi à la Table des Figures des Tomes* II & III.

XX. *Répétition.* Voyez *aux pages* 45, 75, 238, 241, 250, 250, 373. Voyez *aussi à la Table des Figures des Tomes* II & III.

XXI. *Raisonnement.* Voyez *aux pages* 62, 64, 90, 115, 375. Voyez *aussi à la Table des Figures des Tomes* II & III.

XXII. *Insinuation.* Voyez *à la page* 300. Voyez *aussi à la Table des Figures du Tome* II.

XXIII. *Gradation.* Voyez *aux pages* 37, 38, 123, 140, 146, 194, 229, 265, 311. Voyez *aussi à la Table des Figures du Tome* II.

XXIV. *Interrogation.* Voyez *aux pages* 83, 224, 267, 286. Voyez *aussi à la Table des Figures des Tomes* II & III.

XXV. *Sentences.* Voyez *aux pages* 15, 18, 19, 20, 21, 22, 36, 39, 44, 46, 70, 72, 76, 80, 82, 85, 108, 109, 109, 118, 124, 127, 128, 129, 130, 135, 138, 147, 152, 152, 160, 188, 212, 214, 216, 218, 219, 236, 239, 288, 291,

292, 292, 293, 296, 321, 323, 324, 326, 327, 339, 346, 346, 347, 348, 349, 350. Voyez *aussi à la Table des Figures des Tomes* II & III.

XXVI. *Invective.* Voyez *aux pages* 252, 368. Voyez *aussi à la Table des Figures des Tomes* II & III.

XXVII. *Hyperbole.* Voyez *à la Table des Figures du Tome* II.

XXVIII. *Métaphore.* Voyez *aux pages* 334, 335, 362. Voyez *aussi à la Table des Figures des Tomes* II & III.

XXIX. *Hyperbate.* Voyez *aux pages* 27, 28, 31, 174, 175, 176, 178, 179, 183, 201, 202, 203, 205, 211, 255, 258, 364, 365 Voyez *aussi la Table des Figures du Tome* III.

XXX. *Imprécation.* Voyez *aux pages* 209, 247, 253, 257, 367. Voyez *aussi à la Table des Figures des Tomes* II & III.

XXXI. *Prosographie.* Voyez *à la page* 377.

XXXII. *Image* par laquelle on peint aux Auditeurs les choses mêmes

qu'ils ont actuellement ſous les yeux. *Voyez à la page* 52.
XXXIII. *Diſtribution.* Voyez *aux pages* 12, 45, 70, 316, 317, 319, 357. Voyez *auſſi à la Table des Figures du Tome* II.
XXXIV. *Proſopopée.* Voyez *à la Table des Figures des Tomes* II & III.
XXXV. *Etopée*, ou Peinture du caractere & des mœurs d'une perſonne. *Voyez à la page* 297. Voyez *auſſi à la Table des Figures des Tomes* II & III.

TABLE
DES
IMAGES MORALES

Qui compoſent cette premiere Partie.

Premiere Section.

I. Ame. *Pag.* 1.
II. Eſprit. 3.

Seconde Section.

VERTUS.

I. La Vertu en général.
Attraits de la Vertu. 5.
Avantages de la Vertu. 8.
Gloire de la Vertu. 14.

II. Les Vertus en particulier.
Amour ſacré, *ou* Charité envers les Hommes. 17.
Amour Conjugal. 23.
Amour Paternel. 26.
Amour Filial. 32.
Amour de ſes égaux, *ou* Amitié. 35.
Courage Chrétien, *ou* Zèle. 37.

Douceur. *Pag.* 43.
Foi Chrétienne. 47.
Modération considérée comme Vertu qui borne les desirs de l'Homme. 53.
Religion, *ou* Piété. 60.

Troisiéme Section.

VICES.

I. Le Vice en général. 73.
Honte du Vice. 75.
Inquiétudes du Vice. 77.
Remords du Vice. 98.
Malheurs du Vice. 99.

II. Les Vices en particulier.

Ambition. 107.
Abus de l'Ambition. 108.
Témérité de l'Ambition. 109.
Odieux de l'Ambition. 115.
Excès de l'Ambition. 117.
Bassesses de l'Ambitieux. 119.
Aveuglement de l'Ambitieux. 125.
Méchanceté de l'Ambitieux. 131.
Agitations de l'Ambitieux. 139.
Fureurs de l'Ambitieux. 151.

Amour considéré comme Passion.
L'Amour en général. 153.
Naissance de l'Amour. 159.
Désintéressement de l'Amour. 168.
Constance de l'Amour. 170.
Vicissitudes de l'Amour. 173.

Irréſolution de l'Amour. *Pag.* 178.
Mélancolie cauſée par l'Amour. 181.
Remords cauſés par l'Amour. 182.
Déſordres cauſés par l'Amour. 185.
Jalouſie de l'Amour. 200.
Fureurs de l'Amour. 204.
Honte ſecrete de l'Amour. 210.
Honte publique de l'Amour. 212.

Amour de ſoi-même, *ou* Amour-propre. 215.

Avarice.

L'Avarice en général. 220.
Injuſtice de l'Avarice dans l'acquiſition des biens. 221.
Injuſtice de l'Avarice dans la jouïſſance des biens. 227.
Inſatiabilité de l'Avarice. 229.
Maux univerſels de l'Avarice. 232.
Orgueuil de l'Avarice. 234.
Impiété de l'Avarice. 240.
Cruauté de l'Avarice. 242.
Penchant de l'Avarice à tous les vices. 249.

Colère. 252.
Diſſimulation. 260.
Envie. 264.
Flatterie. 281.

Adreſſe de la Flatterie pour tromper. 283.
Perfidie de la Flatterie. 284.
Poiſon de la Flatterie. 289.

Fureur. 296.
Haine. 299.

Hypocriſie. *Pag.* 302.
Idolâtrie. 306.
Ingratitude. 308.
Intérêt. 310.
Irréligion. 315.
Molleſſe & Inaction. 338.
Oiſiveté. 340.
Orgueuil. 345.
Vengeance. 363.
Volupté. 371.

TABLE ALPHABÉTIQUE
DES AUTEURS
Dont on rapporte des Exemples dans cet Ouvrage.

ALLEURS (l'Abbé DES). *Voyez la Table des Auteurs du Tome* III.

BACHAUMONT (François LE COIGNEUX DE). *Voyez la Table des Auteurs du tome* II.

BERNIS (M. François-Joachim DE PIERRE DE). *Pag.* 335, 362. *Voyez auſſi la Table des Auteurs du tome* II.

BOCCAGE (Mme Marie-Anne LE PAGÉ DU). *Voyez la Table des Auteurs du tome* II.

BOILEAU (Nicolas) DESPRÉAUX. *Voyez la Table des Auteurs des tomes* II & III.

BOISSI (Louis DE). *Voyez la Table des Auteurs du Tome* II.

BOSSUET. (Jacques-Bénigne). *Pag.* 68. *Voyez auſſi la Table des Auteurs des tomes* II & III.

BOUGAINVILLE (M. Jean-Pierre). *Voyez la Table des Auteurs du tome* II.

BOULARD (N. Dlle). *Pag.* 248.

BOURDALOUE (Louis) Jéſuite. *Pag.* 12, 62, 64, 87, 88, 90, 109, 110, 125, 132, 140, 144, 155, 222, 224, 230, 235, 241, 304, 341, 344. *Voyez auſſi la Table des Auteurs du tome* II.

BRÉBEUF (Guillaume DE). *Voyez la Table des Auteurs du tome* II.

CAMPISTRON (Jean GALBERT). *Pag.* 31, 32, 98, 171. *Voyez auſſi la Table des Auteurs des tomes* II & III.

CERCEAU (Jean-Antoine DU) Jéſuite. *Voyez la Table des Auteurs du tome* II.

CHABAUD (le R. P. Joſeph) de l'Oratoire. *Voyez la Table des Auteurs du tome* II.

CHAPELLE (Claude-Emmanuel LUILLIER). *Voyez la Table des Auteurs du tome* II.

CHAUSSÉE (Pierre-Claude NIVELLE DE LA). *Pag.* 130. *Voyez auſſi la Table des Auteurs du Tome* II.

CHÉRON, LE HAY (Elizabeth-Sophie). *Voyez la Table des Auteurs du tome* II.

CLÉMENT (M. l'Abbé Denis-Xavier). *Voyez la Table des Auteurs du tome* III.

CLÉRIC (Pierre) Jéſuite. *Pag.* 232.

CORNEILLE (Pierre). *Pag.* 25, 171, 206, 208, 209, 255, 257, 261, 262, 367, 373. *Voyez auſſi la Table des Auteurs du tome* III.

COYPEL (Charles). *Voyez la Table des Auteurs du tome* III.

CRÉBILLON (M. Proſper JOLYOT DE). *Pag.* 96, 137, 138, 138, 153, 258, 259, 298, 365, 366, 370. *Voyez auſſi la Table des Auteurs des Tomes* II & III.

DESTOUCHES (Philippe NÉRICAULT). *Voyez la Table des Auteurs du tome* II.

DIDIER (Ignace-François LIMOJON DE SAINT). *Voyez la Table des Auteurs du tome* II.

DUCHÉ DE VANCY (Joſeph-François). *Voyez la Table des Auteurs du tome* II.

DULARD (M. Paul-Alexandre). *Voyez la Table des Auteurs du tome* II.

FAY (Jean-Gaſpard DU) Jéſuite. *Pag.* 196, 314.

FÉNÉLON (François de SALIGNAC DE LA MOTHE-). *Pag.* 77, 182, 245, 283. *Voyez auſſi la Table des Auteurs des tomes* II & III.

FLÉCHIER (Eſprit). *Pag.* 2, 4, 22, 36, 37, 38, 39, 39, 40, 44, 45, 45, 46, 48, 49, 54, 55, 55, 61, 66, 67, 67, 108, 109, 134, 160, 199, 225, 227, 229, 244, 278, 291, 311, 311, 317, 346, 346, 347, 359, 359, 372. *Voyez auſſi la Table des Auteurs des tomes* II & III.

FONTAINE (Jean DE LA). *Voyez la Table des Auteurs du tome* II.

Fosse (Antoine de la). *Pag.* 369. *Voyez auſſi la Table des Auteurs des tomes* II & III.
FRANC (M. Jean-Jacques LE). *Pag.* 257, 279. *Voyez auſſi la Table des Auteurs des tomes* II & III.

GRANGE-CHANCEL (M. Louis DE LA). *Pag.* 149, 150, 150, 364. *Voyez auſſi la Table des Auteurs des tomes* II & III.
GRESSET (M. Jean-Baptiſte-Loüis). *Voyez la Table des Auteurs des tomes* II & III.
Guet (Jacques-Joſeph du). *Pag.* 18, 19, 20, 21, 127, 218, 276, 276, 277, 348, 349, 350.
GUEYDAN DE VALABRE (M. Gaſpard DE). *Voyez la Table des Auteurs du tome* II.

HABERT (Germain). *Voyez la Table des Auteurs du tome* II.
Houlieres (Antoinette des). *Voyez la Table des Auteurs du tome* II.

JEUX FLORAUX (Recœuil des). *Voyez la Table des Auteurs du tome* II.

LAFITAU (M. Pierre-François) *Pag.* 115, 121, 122, 236, 239, 247, 250, 250, 285, 286, 288.
Lemau de la Jaisse (N). *Voyez la Table des Auteurs du tome* II.

LOMBARD (le R. P. Théodore) Jéſuite. *Pag.* 92.

MABOUL (Jacques). *Pag.* 70. *Voyez auſſi la Table des Auteurs du tome* III.

MALHERBE (François DE). *Voyez la Table des Auteurs du tome* III.

MAMIN (M.). *Voyez la Table des Auteurs des tomes* II & III.

MASCARON (Jule). *Voyez la Table des Auteurs des tomes* II & III.

MASSILLON (Jean Baptiſte). *Pag.* 10, 11, 14, 15, 72, 75, 76, 76, 78, 80, 80, 82, 83, 85, 86, 117, 118, 123, 124, 128, 129, 133, 143, 146, 147, 186, 188, 189, 190, 192, 212, 213, 214, 270, 271, 288, 292, 292, 293, 294, 296, 306, 307, 308, 319, 321, 323, 324, 326, 327, 329, 329, 332, 357. *Voyez auſſi la Table des Auteurs des tomes* II & III.

MOLIERE (Jean-Baptiſte POCQUELIN DE). *Voyez la Table des Auteurs du tome* II.

MOLINIER (Jean-Baptiſte). *Pag.* 41, 120, 226, 238, 265, 267, 267, 268, 269, 270, 290, 303, 316, 356. *Voyez auſſi la Table des Auteurs des tomes* II & III.

MOTTE (Antoine HOUDART DE LA). *Voyez la Table des Auteurs des tomes* II & III.

NEUVILLE (le R. P. Charles FREY DE) Jéſuite. *Voyez la Table des Auteurs des tomes* II & III.

PACAUD (Pierre) de l'Oratoire. *Pag.* 243. 300. *Voyez auſſi la Table des Auteurs du tome* II.

PAVILLON (Etienne). *Voyez la Table des Auteurs du tome* II.

PESSELIER (M. Joſeph). *Voyez la Table des Auteurs du tome* II.

PINET (N.). *Voyez la Table des Auteurs du tome* II.

PIRON (M. Alexis). *Pag.* 283, 368. *Voyez auſſi la Table des Auteurs du tome* II.

POLIGNAC (Melchior DE) Cardinal. *Voyez la Table des Auteurs du tome* II.

POULLE (M. l'Abbé N.). *Pag.* 5. *Voyez auſſi la Table des Auteurs du tome* II.

RACAN (Honorat DE BUEIL DE) *Voyez la Table des Auteurs du tome* II.

RACINE (Jean). *Pag.* 6, 24, 27, 28, 28, 33, 56, 58, 97, 134, 135, 135, 152, 161, 162, 163, 164, 166, 167, 169, 174, 174, 175, 176, 178, 179, 183, 201, 202, 203, 205, 211, 252, 253, 254, 301, 309, 360, 361. *Voyez auſſi la Table des Auteurs des tomes* II & III.

RACINE (M. Louis). *Pag.* 94, 219, 334, *Voyez auſſi la Table des Auteurs des tomes* II & III.

RAYNAUD (M. Paul). *Pag.* 59.

RESNEL DU BELLAY (M. l'Abbé Jean-François DU). *Voyez la Table des Auteurs du tome* II.

ROCHEFOUCAULD (François Duc DE LA). *Pag.* 216.

ROMAN (N. DE S.). *Voyez la Table des Auteurs du tome* II.

ROTROU (Jean DE). *Voyez la Table des Auteurs des tomes* II & III.

ROUSSEAU (Jean-Baptiſte). *Voyez la Table des Auteurs des tomes* II & III.

ROY (M. Pierre-Charles). *Voyez la Table des Auteurs du tome* II.

RUE (Charles DE LA) Jéſuite. *Voyez la Table des Auteurs du Tome* III.

SAURIN (Jacques). *Voyez la Table des Auteurs des tomes* II & III.

SÉGAUD (Guillaume DE) Jéſuite. *Pag.* 194.

SÉGUY (M. l'Abbé Joſeph). *Voyez la Table des Auteurs du tome* II.

TANEVOT (M. Alexandre). *Voyez la Table des Auteurs du tome* II.

TERRASSON (Gaſpard), ou le jeune. *Pag.* 8, 99, 100, 104, 318, 351, 352, 353, 355. *Voyez auſſi la Table des Auteurs des tomes* II & III.

THIBAULT (M. Timothée). *Voyez la Table des Auteurs du tome* II.

TRISTAN L'HERMITE (François). *Voyez la Table des Auteurs du tome* II.

VILLIERS (Pierre DE). *Voyez la Table des Auteurs du tome* II.

VOLTAIRE (M. François-Marie AROUET DE). *Pag.* 7, 17, 50, 52, 95, 105, 105, 106, 113, 158, 177, 297, 339. *Voyez auſſi la Table des Auteurs des tomes* II & III.

---

* *Auteurs Anonimes.* Pag. 65, 70, 374, 375, 376. *Voyez auſſi la Table des Auteurs des tomes* II & III.

L'ART DE PEINDRE A L'ESPRIT.

PREMIERE PARTIE. IMAGES MORALES.

AME.

QUOIQUE l'*Ame* exiſte phyſiquement dans l'Homme, on peut néanmoins, comme ſubſtance ſpirituelle, & comme ſiège des *Vertus* & des *Vices*, la placer à la tête de tout ce qui eſt *Moral*. Ainſi nous commencerons cet ouvrage par l'ingénieuſe image

AME.

AME. que Fléchier fait de l'*Ame*. Il en donne une définition oratoire par parties, où chaque trait ajoute au précédent ; & il finit avec autant d'esprit que de piété, par une réflexion chrétienne qui réunit en peu de mots tout ce qu'il vient de dire précédemment.

FIGURE XIV. CONNOISSEZ quelle est la dignité d'une Ame. Si vous considérez son origine ; elle est sortie de la main de Dieu ; elle a reçu de lui tout ce qu'elle est ; il l'a faite, non pas pour être une foible trace de son pouvoir, comme sont les créatures sans raison ; mais pour être une vive représentation de sa connoissance & de sa sagesse. Si vous considérez sa nature ; c'est une substance invisible, spirituelle, immortelle, qui porte en soi l'image de son Créateur, & qui, par le privilège même de son état, après avoir vécu dans le temps qui a des bornes prescrites, doit vivre dans l'éternité qui n'en a point. Si vous regardez sa fin ; elle est destinée à glorifier & à adorer Dieu éternellement. Aussi tout ce qui n'est pas Dieu peut l'amuser ; mais Dieu seul est capable de la remplir ; &, quelque tranquille qu'elle paroisse, elle n'aura jamais de véritable repos, qu'elle ne soit rejointe à son principe. * Si vous considérez enfin le prix qui a été donné

pour sa rançon ; vous trouverez qu'elle est le fruit des souffrances de Jésus-Christ, le prix de son sang, & comme une créature nouvelle du monde nouveau, dont il est le Créateur & le Rédempteur. * Elle est l'ouvrage de Dieu ; jugez de l'effet par sa cause. Elle est l'image de Dieu ; jugez de ce qu'elle est par ce qu'elle représente. Elle est faite pour aimer Dieu ; jugez de sa dignité par son emploi. Elle est le prix du sang & de la mort d'un Dieu ; jugez de ce qu'elle vaut par ce qu'elle coûte. (*Fléchier* ; *I^e Exhortation.*) AME.

ESPRIT.

L'*Esprit* est une partie si essentielle de l'Ame, que, malgré l'ordre alphabétique, on n'a pas cru devoir les séparer. Le même Auteur qui vient de nous dépeindre si noblement l'Ame, emploie la même figure pour dépeindre l'*Esprit*. Comme il se propose dans cet endroit d'humilier l'orgueuil de ceux qui se glorifient de leur esprit, il parcourt tout ce que l'*Esprit* humain a d'humiliant, de défectueux & de fragile, sans exagérer ses défauts, & sans déprimer ESPRIT.

ESPRIT.

ſes qualités. C'eſt, ſi j'oſe parler ainſi, le *point milieu* dont on s'écarte ſouvent, & qu'il eſt néanmoins très-important d'obſerver pour faire ſaiſir la vérité que l'on propoſe.

FIGURE XIV.

QU'EST-CE QUE l'Eſprit dont les hommes paroiſſent ſi vains ? Si nous le conſidérons ſelon la Nature ; c'eſt un feu qu'une maladie & qu'un accident amortiſſent ſenſiblement ; c'eſt un tempérament délicat qui ſe dérègle ; une heureuſe conformation d'organes qui s'uſent ; un aſſemblage & un certain mouvement d'eſprits qui s'épuiſent & qui ſe diſſipent ; c'eſt la partie la plus vive & la plus ſubtile de l'ame qui s'appeſantit, & qui ſemble vieillir avec le corps ; c'eſt une fineſſe de raiſon qui s'évapore, & qui eſt d'autant plus foible & plus ſujette à s'évanouir, qu'elle eſt plus délicate & plus épurée. Si nous le conſidérons ſelon Dieu ; c'eſt une partie de nous-mêmes plus curieuſe que ſçavante ; qui s'égare dans ſes penſées ; * c'eſt une puiſſance orgueilleuſe qui eſt ſouvent contraire à l'humilité & à la ſimplicité chrétienne ; & qui, laiſſant ſouvent la vérité pour le menſonge, n'ignore que ce qu'il faudroit ſçavoir, & ne ſçait que ce qu'il faudroit ignorer. (*FLÉCHIER ; Oraiſon Funèbre de Mme de Montauſier.*)

VERTUS.

LA VERTU EN GÉNÉRAL.

VERTU.

ICI tous les attraits & tous les avantages de la *Vertu* ſont mis dans tout leur jour. Après quelques portraits de Racine, on en trouve un de M. l'Abbé Poulle, qu'un paſſage de l'Ecriture, heureuſement appliqué, relève infiniment. Parmi quelques-uns de Bourdaloue & de Gaſpard Terraſſon, on en lit un grand nombre de Maſſillon, qui vérifient à la lettre ce qu'on a dit de lui. Dans ſes diſcours, la *Vertu* vous paroît ſouverainement aimable; vous n'y voyez que des douceurs & des conſolations; vous voudriez déja être en poſſeſſion d'un bien ſans lequel vous n'imaginez plus de bonheur. L'aménité du ſtyle & la nobleſſe des expreſſions, jointes à la vérité de ce qu'il avance, contribuent à produire cet effet.

ATTRAITS DE LA VERTU.

QU'UN JUSTE paroiſſe dans ces cercles qu'animent l'enjouement, la médiſance, la calomnie & *FIGURE XIX.*

VERTU. l'irréligion ; à ſon aſpect, les diſcours commencés ſont interrompus ; une modeſte retenue ſuccède à la licence ; les remords aſſoupis ſe réveillent ; les terreurs du Chriſtianiſme ſe font ſentir aux cœurs les plus endurcis ; les impies même deviennent hypocrites ; le Vice déconcerté ſe trouve contraint de céder à l'aſcendant impérieux de la Vertu qui le condamne ; & tous les aſſiſtants ſont devant le ſerviteur de Dieu, tels que des criminels tremblants à la vue d'un Juge dont ils redoutent la préſence. Ainſi, en l'abſence de Moïſe, les Iſraélites éclatent en murmures contre leur conducteur ; ils oublient le Dieu qu'avoient adoré leurs pères ; ils demandent des Divinités étrangères ; un veau d'or eſt l'objet de leurs adorations ; ils célèbrent leur infidélité par des chants tumultueux & par des danſes inſenſées : Moïſe ſe montre ; une frayeur ſoudaine s'empare de tous les eſprits ; les Hébreux conſternés gardent un morne ſilence ; ils ont honte d'eux-mêmes & de leur idole ; * & ces prévaricateurs audacieux, qui n'avoient pas craint d'irriter la colère du Tout-puiſſant, n'oſent ſoutenir l'approche & les regards de ſon Miniſtre. (*M. l'Abbé* POULLE ; *Diſcours ſur la priſe d'habit de M la Comteſſe de Rupelmonde.*)

FIGURE VII. CROYEZ MOI, chère Eſther, ce ſceptre, cet empire Et ces profonds reſpects que la terreur inſpire,

VERTU.

A leur pompeux éclat mêlent peu de douceur,
Et fatiguent souvent leur triste possesseur.
Je ne trouve qu'en vous je ne sçais quelle grace,
Qui me charme toujours & jamais ne me lasse ;
De l'aimable Vertu doux & puissants attraits !
* Tout respire en Esther l'innocence & la paix.
Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres,
Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres.
Que dis-je ? Sur ce trône assis auprès de vous,
Des astres ennemis j'en crains moins le courroux,
Et crois que votre front prête à mon diadême
Un éclat qui le rend respectable aux Dieux même.
Osez donc me répondre ; & ne me cachez pas
Quel sujet important conduit ici vos pas ;
Quel intérêt, quels soins vous agitent, vous pressent.
Je vois qu'en m'écoutant vos yeux au Ciel s'adressent ;
Parlez ; de vos desirs le succès est certain,
Si ce succès dépend d'une mortelle main.

(*Racine ;* Tragédie d'*Esther*, Act. II. Sc. 7.)

FIGURE VII.

Sur ce trône sanglant il laissoit en partage
A la fille des rois la honte & l'esclavage.
Du sort qui la poursuit tu connois la rigueur ;
Sa vertu, cher Albin, surpasse son malheur.
Loin de la cour des rois la Vérité proscrite,
L'aimable Vérité sur ses lèvres habite.
Son unique artifice est le soin généreux
D'assurer des secours aux jours des malheureux :
Son devoir est sa loi ; sa tranquille innocence
Pardonne à son tyran, méprise sa vengeance ;

VERTU.

Et près d'Auguſte encore implore mon appui
Pour ce barbare époux qui l'immole aujourd'hui.
Tant de vertus enfin, de malheurs & de charmes,
Contre ma liberté ſont de trop fortes armes.
Je l'aime, cher Albin, mais non d'un fol amour
Que le caprice enfante & détruiſe en un jour;
Non d'une paſſion que mon ame troublée
Reçoive avidement par les ſens aveuglée;
Ce cœur qu'elle a vaincu ſans l'avoir amolli,
Par un amour honteux ne s'eſt point avili.
* Et plein du noble feu que ſa vertu m'inſpire,
Je prétends la venger, & non pas la ſéduire.
(*M. De Voltaire*, Tragéd. de *Mariamne*, Act. I. Sc. 3.)

AVANTAGES DE LA VERTU.

FIGURE XIX.

COMMENT concevons-nous que Dieu eſt heureux & qu'il eſt parfait? C'eſt parce qu'il eſt indépendant; qu'il eſt maître de toutes ſes opérations; qu'il n'a beſoin de perſonne; qu'il triomphe de tous ſes ennemis: c'eſt parce qu'il poſſède tous les biens; que les Cieux & la Terre ſont à lui; qu'il en diſpoſe à ſon gré; qu'il peut donner ſans rien perdre; que tout lui obéit: c'eſt parce qu'il a en lui une lumière qui pénètre tout, & qui prévoit tout; qu'il ne craint point; qu'il ne ſe repent point; qu'il eſt immuable; & par-deſſus tout, qu'il eſt honoré, craint, aimé, adoré. N'eſt-il pas vrai, mes frères, que plus nous approche-

rons l'Homme de cet état, plus nous le rendrons heureux & parfait? N'eſt-il pas vrai que ſi l'on vous propoſe une règle & des principes de conduite qui vous affranchiront de tous les vains deſirs, qui vous rendront inſenſibles aux biens & aux maux de la vie, qui délivreront votre cœur de toutes les craintes : ſi l'on vous établit dans ce point de n'avoir plus beſoin de perſonne; de ſçavoir vous paſſer de la protection des Grands, des ſervices de vos amis, de la bienveillance de vos ſupérieurs, des ſoins & de la tendreſſe de vos parents, des ſecours de tout le monde : ſi l'on trouve le moyen de donner à votre ame une ſupériorité de lumière pour juger de tout, pour prévoir tout, pour vous inſtruire de tout; une force invincible pour ſurmonter tous les obſtacles; une magnanimité à toute épreuve, pour tout entreprendre; une autorité univerſelle ſur tout ce qui vous environne, pour le faire ſervir à tous vos deſſeins; une joie, un repos, un contentement que rien ne poura troubler, une aſſurance ferme qui vous mette à couvert de tous les remords & de tous les repentirs : ſi l'on vous fournit une eſpérance certaine qui ſatisfaſſe & qui rempliſſe tous vos deſirs : ſi l'on vous donne le Ciel & la Terre pour héritage : ſi l'on vous ouvre tous les tréſors de félicité & de gloire que l'eſprit eſt

VERTU. capable de concevoir, & des tréſors que jamais on ne vous enlevera malgré vous ; * n'eſt-il pas vrai, mes frères, & vous l'avouez ſans peine, que dès lors il ne manquera rien à votre bonheur & à votre perfection ? Or voilà ce que l'Evangile, ce que la parole de J. C. a produit en ceux chez qui elle a trouvé entrée. (*G.* TERRASSON ; Sermon de l'*Excellence de l'Evangile.*)

FIGURE XIX. UNE AME fidèle, que la Foi place dans un point d'élévation d'où le monde entier & toutes ſes grandeurs ne lui paroiſſent plus qu'un atôme... regarde tout ce qui ſe paſſe ici-bas, ces grands événements qui ſemblent ébranler l'Univers, ces révolutions qui remuent tant de paſſions différentes parmi les hommes, ces victoires célébrées par tant de bouches, & qui changent la deſtinée de tant de peuples ; elle les regarde comme des changements de ſcène, qui ne ſurprennent & n'amuſent des ſpectateurs oiſeux & trompés, que parce qu'ils ne voient pas le foible artifice & le reſſort puérile & ſecret qui les fait mouvoir, & qui en cache le mépriſable myſtère : elle regarde les Princes, les Souverains, ces ames illuſtres qui ſont la deſtinée des peuples & des royaumes, & auſquels elle rend pourtant l'obéiſſance & le reſpect dus au caractère ſacré dont ils ſont revêtus ; * elle

les regarde, dès qu'ils oublient Dieu de qui ils tiennent la puiſſance & l'autorité, comme ces rois que les enfants établiſſent entre eux, & dont les ſceptres, les couronnes, la majeſté, l'empire imaginaire, n'ont rien de plus réel & de plus ſérieux aux yeux de Dieu que les puérilités de ce bas âge. Voilà comme l'eſprit de Dieu & l'eſprit du monde jugent différemment; comme les Juſtes trouvent vain & puérile ce qui vous paroît ſi grand & ſi merveilleux; & comme vous traitez de médiocrité & de petiteſſe ce qui leur paroît uniquement digne de la grandeur & de l'excellence de l'Homme. (*MASSILLON*; Sermon du *Véritable Culte.*) VERTU.

QUELLE conſolation pour une ame qui revient à Dieu, de pouvoir ſe dire à elle-même: « Je n'avois » vécu juſqu'ici que pour le menſonge & pour la » vanité; mes jours, mes années, mes ſoins, mes » inquiétudes, mes peines, tout juſqu'ici eſt perdu, & ne ſubſiſte plus même dans le ſouvenir » des hommes pour leſquels ſeuls j'ai vécu, pour » leſquels ſeuls j'ai tout ſacrifié: ma bonne foi, » mes empreſſements, mes attentions, n'ont jamais été payées que d'ingratitude; mais déſormais, tout ce que je vais faire pour J. C. ſera » compté; mes peines, mes violences, les plus FIGURE XIV.

VERTU. » légers ſacrifices de mon cœur, mes ſoupirs, » mes larmes que j'avois verſées tant de fois en » vain pour les créatures, tout cela ſera écrit en » caractères immortels dans le livre de Vie; tout » cela ſubſiſtera éternellement dans le ſouvenir » du Maître fidèle que je ſers; tout cela, quel- » ques défauts que ma foibleſſe & ma corruption » y mêlent, ſera excuſé, purifié même par la » grace de mon Libérateur; & il couronnera ſes » dons en récompenſant mes foibles mérites. Je » ne vis plus que pour l'Eternité, je ne travaille » plus en vain; mes jours ſont réels, & ma vie » n'eſt plus un ſonge ». Oh! mes frères, que la Piété eſt un grand gain! & qu'une ame qui revient à J. C. * a bien dequoi ſe conſoler avec lui de la perte des créatures qu'elle lui ſacrifie! (*MASSILLON*; Sermon de *La Péchereſſe.*)

FIGURE XXXIII. PAIX inébranlable du côté de Dieu; car que peut-il m'arriver qui puiſſe troubler ma paix avec Dieu, quand je me ſoumets à ſa loi? S'il m'envoie des afflictions, je les reçois comme des épreuves qu'il veut faire de ma fidélité: s'il me ſuſcite des perſécutions, je le bénis; &, au-lieu de me plaindre, je m'en fais, comme chrétien, des ſujets de joie: s'il m'ôte les forces & la ſanté, ne pouvant plus agir pour lui, je me conſole d'être au-moins

en état de souffrir pour lui : s'il me survient des pertes, je le remercie de ce que, ne pouvant plus l'honorer de mes biens, je puis encore le glorifier par ma pauvreté : si ma réputation est attaquée, je me réjouïs d'avoir dequoi lui faire un sacrifice de charité & de patience : si rien de ce que j'entreprends ne me réussit, je l'adore, sûr que ce qu'il en ordonne est meilleur pour moi que le succès le plus favorable. En un mot, je ne veux plus que ce qu'il veut, & de la manière qu'il le veut, & dans les circonstances qu'il le veut ; ce qu'il ne veut pas, je me fais un plaisir & un mérite de ne le pas vouloir ; ce qu'il me défend, je me le défends à moi-même : en toutes choses, sa volonté devient la mienne ; &, comme sa volonté est dans une éternelle paix, en y conformant la mienne, je jouïs de la paix de Dieu ; ou plutôt Dieu lui-même, selon la parole de S. Paul, est ma paix : *Ipse enim est pax nostra.* Paix inébranlable du côté du prochain ; car, soumis que je suis & obéissant à la loi de mon Dieu, il n'y a plus rien en moi de tout ce qui altère la paix parmi les hommes ; c'est-à-dire, il n'y a plus en moi de ces ressentiments, plus de ces envies, plus de ces soupçons, plus de ces haines, plus de ces enflures de cœur, plus de ces fiertés, plus de ces aigreurs qui sont comme des semences de division & de

VERTU.

VERTU. discorde. Je conserve la Paix avec tout le monde, même avec ceux qui ne veulent pas la conserver: *Cum his qui oderunt Pacem eram Pacificus*; je ne blesse personne; je ne juge de personne; je ne veux me venger de personne, parce que la loi de Dieu à laquelle je me suis inviolablement attaché, m'interdit toute vengeance, tout jugement, toute injure que je pourois faire aux autres, & qui pourroit les soulever contre moi. Paix inébranlable de ma part même; comment? Parce que cette soumission à la loi de Dieu tient toutes mes passions dans le calme, ou du-moins toutes mes passions sujettes à ma raison; &, dès qu'elles sont une fois sujettes à ma raison, elles ne troublent plus mon cœur: la colère ne m'emporte plus; la tristesse ne m'accable plus: j'obéis à Dieu; &, quand j'obéis à Dieu, toutes mes passions m'obéissent; * Dieu règne en moi, &, par une suite naturelle, il me fait régner moi-même sur moi-même. (*BOURDALOUE*; Sermon sur la *Paix Chrétienne.*)

GLOIRE DE LA VERTU.

FIGURE III. LE MONDE a beau décrier la vie chrétienne comme une vie d'assujettissement & de servitude; le règne de la Justice est un règne de liberté; l'ame fidèle & soumise à Dieu devient maîtresse de

toutes les créatures : * le Juſte eſt au-deſſus de tout, parce qu'il eſt détaché de tout ; il eſt maître du monde, parce qu'il mépriſe le monde : il ne dépend ni de ſes maîtres, parce qu'il ne les ſert que pour Dieu ; ni de ſes amis, parce qu'il ne les aime que dans l'ordre de la Charité & de la Juſtice ; ni de ſes inférieurs, parce qu'il n'en exige aucune complaiſance injuſte ; ni de ſa fortune, parce qu'il la craint ; ni des jugements des hommes, parce qu'il ne craint que ceux de Dieu ; ni des événements, parce qu'il les regarde tous dans l'ordre de la Providence ; ni de ſes paſſions même, parce que la Charité qui eſt en lui en eſt la règle & la meſure. Le Juſte ſeul jouït donc proprement d'une parfaite liberté : ſupérieur au monde, à lui-même, à toutes les créatures, à tous les événements, * il commence dès cette vie à régner avec J. C ; tout lui eſt ſoumis, & il n'eſt lui-même ſoumis qu'à Dieu ſeul. (*MASSILLON* ; Homélie du *Lazare.*) VERTU.

LA VÉRITABLE force & la ſeule élévation de l'eſprit & du cœur conſiſte à maîtriſer ſes paſſions ; à n'être pas eſclave de ſes ſens & de ſes deſirs ; à ne pas ſe laiſſer conduire par les caprices de l'Humeur & les inégalités de l'Imagination ; à étouffer un reſſentiment & une ſecréte jalouſie ; à ſe mettre au-deſſus des événements & des diſ- *FIGURE XXV.*

VERTU. graces : voilà ce qui fait les grandes ames, les esprits forts & élevés ; & voilà où en sont les Justes que vous mépriſez tant, que vous regardez comme des esprits foibles & vulgaires. Ce sont des ames fortes qui pardonnent les injures les plus sensibles ; qui prient pour ceux qui les calomnient & qui les persécutent ; qui ne sentent les mouvements des passions, que pour avoir plus de mérite en les réprimant ; qui ne se laissent pas corrompre par un vil intérêt ; qui ne sçavent pas sacrifier le devoir, la vérité, la conscience à la fortune ; qui rompent généreusement les liens les plus tendres & les plus chers, dès que la Foi leur en a découvert le danger ; qui se disputent les plaisirs les plus innocents ; qui sont des héros contre tout ce qui a l'apparence du mal ; mais qui, dans la Religion, sont simples, humbles, dociles, & font gloire de leur docilité & de leur simplicité prétendue : prudents pour le mal, & simples pour le bien ; vous au contraire, vous êtes plus foible que les ames les plus viles & les plus vulgaires, quand il s'agit de modérer vos passions : votre raison, votre élévation, la force de votre esprit, votre prétendue philosophie, tout cela vous abandonne ; vous n'êtes plus qu'un enfant, que le jouet des passions les plus basses & les plus puériles, qu'un foible roseau que les vents

vents agitent à leur gré ; mais sur les devoirs de la Religion, vous vous piquez de singularité, d'élévation & de force ; * c'est-à-dire, vous voulez être fort contre Dieu, & vous êtes foible contre vous-même. (*Le même* ; Sermon *du Véritable Culte.*) VERTU.

LOIN du faste de Rome & des pompes mondaines *FIGURE XIV.*
Des Temples consacrés aux vanités humaines,
Dont l'appareil superbe impose à l'Univers,
L'humble Religion se cache en des déserts.
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde ;
Cependant que son nom, profané dans le monde,
Est le prétexte saint des fureurs des Tyrans,
* * * * * * * * * * * * * * * * * * *
Souffrir est son destin, bénir est son partage,
Elle prie en secret pour l'ingrat qui l'outrage ;
* Sans ornement, sans art, belle de ses attraits,
Sa modeste beauté se dérobe à jamais
Aux hypocrites yeux de la Foule importune
Qui court à ses autels adorer la Fortune.
(*M. De Voltaire ;* Poëme de *la Henriade*, Ch. IV.)

I. AMOUR SACRÉ, OU *CHARITÉ ENVERS LES HOMMES.*

PERSONNALISER les Vertus est un moyen assuré de les peindre avec succès. On les AMOUR SACRÉ.

AMOUR SACRÉ.

fait agir, penſer, ſouffrir, craindre, deſirer, comme les perſonnes mêmes. Non-ſeulement on emploie cette figure dans le diſcours vif & animé, mais il paroît par les traits ſuivants de Duguet & de Fléchier, qu'on s'en ſert très-agréablement & très-utilement dans le diſcours tranquille & ſentencieux. Il faut alors que la chaleur du diſcours ſoit, pour ainſi dire, intérieure, que la fineſſe des penſées, que la profondeur des réflexions & le choix des expreſſions ſuppléent à la hardieſſe des figures & à la diverſité des tours.

FIGURE XXV.

LA CHARITÉ n'eſt pas ſeulement patiente, mais elle eſt bonne & généreuſe; elle conſent à ſouffrir, mais non à être inutile. C'eſt peu pour elle de ne ſe pas bleſſer; elle veut ſervir; elle en ménage les occaſions; elle en étudie les moyens; & elle aſſaiſonne tout ce qu'elle fait d'une diſpoſition ſi pure & ſi ſincère, qu'elle n'attend point de reconnoiſſance, quoiqu'elle tâche de la mériter, non pour elle, mais pour le bien des autres qui ne ſçauroient être ingrats ſans être injuſtes. Elle ſçait ce que dit S. Jean: que l'Amour ne conſiſte point

en discours ni en paroles, mais en des services réels ; que c'est n'avoir point d'entrailles que d'être sans compassion, * & que la compassion qui se termine à de simples souhaits, est une dureté réelle, ou même une insulte à la misère de nos frères, couverte de l'hypocrisie. (*Duguet ; Caractères de la Charité.*) AMOUR SACRÉ.

ELLE S'APPLIQUE sur-tout à bien connoître les personnes qui sont l'objet immédiat de son attention, non pour les juger, mais pour prendre à leur égard tous les sens & tous les biais favorables. Elle sçait qu'un même homme n'est pas toujours dans les mêmes dispositions, & qu'une grande vertu n'est pas incapable de quelques inégalités ; elle étudie tous les caractères des autres ; &, comme leur variété est presque infinie, * elle diversifie autant qu'il lui est possible les manières de les approcher, de traiter avec eux, de les instruire, de les consoler, d'entrer dans les cœurs, pour y porter la lumière & la paix ; elle profite de toutes les expériences qui lui ont réussi ; elle s'instruit par celles dont le succès n'a pas répondu à ses desirs ; elle fait amas de remèdes contre les maux qu'elle découvre ; elle prévient par ses réflexions les besoins futurs. Mais dans le temps qu'elle paroît toute occupée du desir de plaire & *FIGURE XXV.*

de servir, elle est encore plus attentive à ne le pas faire aux dépens de la Justice & de la Vérité. (*Le même, au même endroit.*)

AMOUR SACRÉ.

FIGURE XXV. UN EMPRESSEMENT trop marqué doit..... être suspect. La Charité attend les occasions, mais ne va point au-devant; elle aime l'ordre, ne déplace rien, ne sort jamais de son état, & consent avec joie que d'autres fassent ce qu'elle auroit inclination de faire, si la bienséance le permettoit. Une véritable charité ne distingue point les personnes, quand les besoins sont égaux. Elle ne se laisse point séduire par des penchants naturels, & elle se roidit contre des aversions fondées sur l'impression des sens. * Elle ne croit pas ses services perdus, lorsqu'ils sont peu remarqués, ou qu'on les reçoit avec indifférence, comme une dette, ou même comme défectueux & désagréables; & rien ne la rassure tant contre ses défiances & contre la juste crainte qu'elle a d'agir par amour-propre, que l'inapplication & l'ingratitude même des personnes qu'elle sert, quand elle n'en est point émue, & qu'elle fait avec joie pour Jésus Christ ce qu'elle fait sans récompense du côté des hommes; car elle se souvient alors de ce qu'il a dit à ses disciples: « Aimez vos ennemis; » faites du bien à tous, ... afin que vous soyez

» les enfants du Très-Haut qui eſt doux & bien-
» faiſant à l'égard même des Incrédules & des
» Méchants ». (*Le même, au même endroit.*)

AMOUR SACRÉ.

NON-SEULEMENT la Charité ne ſoupçonne point le mal, mais elle ne croit point qu'on l'en ſoupçonne. Comme elle ne ſe défie point des autres, elle ne penſe point qu'on ſe défie d'elle; &, comme elle eſt ſans malignité, elle eſt auſſi ſans inquiétude & ſans ombrage : elle eſt par ſa nature un principe de candeur, de vérité, de nobleſſe, qui fait toute la ſûreté & toute la douceur du commerce des gens de bien; elle les guérit de mille petits ſoupçons & de mille petites défiances qui ſont les reſtes de l'orgueuil, ou d'un naturel ſombre & timide, ou d'une foible éducation; elle les porte à croire qu'on leur rend juſtice comme ils la rendent aux autres, & elle ne leur permet point de les ſoupçonner, ou de déguiſement à leur égard, ou d'indifférence, ou de mépris..... Leur cœur droit & ſimple ſe repoſe ſans inquiétude dans celui des autres dont ils voient la ſincérité préſente, & qu'ils ne ſoupçonnent pas d'infidélité dans l'avenir. Ils déteſtent cette maxime, qu'*il faut ſe conduire avec ſes amis, comme pouvant devenir ennemis*; .... & ils ne prennent d'autre précaution contre un changement qui

FIGURE XXV.

AMOUR SACRÉ.

ne leur paroît pas vraisemblable, quoiqu'ils ne le jugent pas absolument impossible, que de ne rien dire & ne rien faire qui ne soit conforme à leur devoir, & dont ils ne soient pas obligés de se repentir. Ils sont infiniment éloignés de ce rafinement d'une basse politique qui subtilise le mal, * & qui se le présente sous toutes sortes de faces, l'allant chercher dans l'avenir quand il n'est pas présent, & le regardant comme futur dès qu'il est possible : ils ne sont sages & profonds que pour le bien ; .... mais par rapport au mal, ils sont simples & enfants : .... au-lieu que la sagesse du monde consiste à tout soupçonner, à tout calomnier, à rendre tout le bien suspect, ils font consister leur sagesse dans une grande connoissance de la vertu, & dans une heureuse simplicité qui ignore le mal. (*Le même, au même endroit.*)

FIGURE XXV.

L'ECRITURE SAINTE nous apprend qu'il faut avoir les yeux ouverts, non-seulement pour voir les nécessités qui se présentent & que nous connoissons, mais encore pour les chercher & pour les découvrir, avant que nous les ayons connues ; & S. Bernard nous enseigne qu'il y a dans le cœur des véritables serviteurs de Dieu une espèce de miséricorde inquiète & curieuse, qui songe à

tous les maux qu'on peut souffrir, à tous les biens qu'elle peut faire ; qui voudroit non-seulement soulager tous les besoins, mais encore les prévoir & les prévenir ; qui se reproche tout ce qu'elle n'a pas sçu ; qui s'impute tout ce que les autres ont enduré, & qui, ne négligeant rien & veillant sur tout, imite cette providence universelle * & cette miséricorde infinie qui sont chargées du soin & de l'assistance du monde. Ce sont ces hommes de miséricorde dont parle le Sage, qui, remplissant tous les devoirs de la piété, soit envers Dieu, soit envers les hommes, ne croyoient jamais avoir assez fait pour le service de l'un, ni pour le soulagement des autres, & vivoient dans la crainte continuelle de n'avoir pas donné assez d'étendue à leur charité ; tant ils étoient persuadés qu'il falloit prévoir & presque deviner les nécessités & les afflictions des pauvres. (*FLÉCHIER* ; Sermon sur l'*Aumône*.)

AMOUR SACRÉ.

II. AMOUR CONJUGAL.

AMOUR CONJUGAL.

DANS le premier de ces deux portraits on trouve tout l'agrément de la délicatesse ; & dans le second, tout le pompeux du sublime. Racine, dans six vers, donne à la

tendresse d'Andromaque toute la constance & toute la fidélité que pouvoit exiger la mémoire d'Hector, & lui fait exprimer ses tendres sentiments avec une précision & une naïveté qui plaisent & qui intéressent. Corneille, qui avoit à peindre la douleur de Cornélie pour un époux récemment mis à mort, la fait parler avec une force proportionnée au sujet, & avec une grandeur digne d'une Romaine. Le sublime de ce morceau consiste principalement dans les sentiments : ils produisent dans l'ame un étonnement & une surprise qui font que le Lecteur ne sçait s'il doit admirer Cornélie, ou la plaindre.

AMOUR CONJUGAL.

FIGURE VII.

JE NE VIENS POINT ICI, par de jalouses larmes,
Vous envier un cœur qui se rend à vos charmes.
Par une main cruelle, * hélas ! j'ai vu percer
Le seul où mes regards prétendoient s'adresser.
* Ma flamme par Hector fut jadis allumée ;
Avec lui dans la tombe elle s'est enfermée ;
Mais il me reste un fils ; vous sçaurez quelque jour,
Madame, pour un fils jusqu'où va notre amour ;
Mais vous ne sçaurez pas, du moins je le souhaite,
En quel trouble mortel son intérêt nous jette,

Lorſque de tant de biens qui pouvoient nous flatter,
* C'eſt le ſeul qui nous reſte & qu'on veut nous l'ôter.
(*Racine*; Tragédie d'*Andromaque*, Act. III. Sc. 4.)

AMOUR CONJUGAL.

FIGURE VII.

MES yeux, puis-je vous croire, & n'eſt-ce point un ſonge
Qui ſur mes triſtes vœux a formé ce menſonge ?
Te revois-je, Philippe ? Et cet époux ſi cher
A-t-il reçu de toi les honneurs du bûcher ?
Cette urne que je tiens contient-elle ſa cendre ?
O vous, à ma douleur objet terrible & tendre,
Eternel entretien de haine & de pitié,
Reſte du grand Pompée, écoutez ſa moitié.
N'attendez point de moi de regrets ni de larmes :
Un grand cœur à ſes maux applique d'autres charmes.
Les foibles déplaiſirs s'amuſent à parler ;
Et quiconque ſe plaint cherche à ſe conſoler.
Moi je jure des Dieux la puiſſance ſuprême,
Et pour dire encore plus, je jure par vous-même ;
Car vous pouvez bien plus ſur ce cœur affligé,
Que le reſpect des Dieux qui l'ont mal protégé.
* Je jure donc par vous, ô pitoyable reſte,
Ma Divinité ſeule après ce coup funeſte,
Par vous qui ſeul ici pouvez me ſoulager,
De n'éteindre jamais l'ardeur de le venger.
Ptolomée à Céſar par un lâche artifice,
Rome, de ton Pompée a fait un ſacrifice ;
Et je n'entrerai point dans tes murs déſolés,
Que le Prêtre & le Dieu ne lui ſoient immolés.
Faites-m'en ſouvenir, & ſoutenez ma haine,
O cendre, mon eſpoir auſſi bien que ma peine !

AMOUR CONJUGAL.

Et, pour m'aider un jour à perdre ſon vainqueur,
Verſez dans tous les cœurs ce que reſſent mon cœur.
Toi qui l'as honoré ſur cette infâme rive
D'une flamme pieuſe autant comme chétive,
Dis-moi, quel bon démon a mis en ton pouvoir
De rendre à ce héros ce funèbre devoir ?
(*Corneille ;* Tragédie de *Pompée*, Act. V. Sc. 1.)

III. AMOUR PATERNEL.

AMOUR PATERNEL.

LA PASSION n'eſt jamais plus vive que lorſqu'on eſt ſur le point de perdre un objet tendrement aimé. Cette paſſion ſe manifeſte par de violents mouvements de l'ame exprimés au-dehors. La paſſion eſt alors dans ceux qu'elle agite, comme un vent impétueux & inconſtant qui les contraint & qui les fait tourner ſans ceſſe d'un côté & d'un autre ; c'eſt la comparaiſon qu'en fait Longin. Dans ce flux & reflux de ſentiments oppoſés, ils changent à tout moment de penſée & de langage, & ne gardent ni ordre ni ſuite dans leurs diſcours : on en voit peut-être les plus beaux exemples qu'il ſoit poſſible de trouver, dans

les deux portraits ſuivants de Racine. On ne ſçauroit mieux imiter la paſſion d'une mère qui chérit avec tendreſſe, d'une femme qui parle avec fureur, & d'une Reine qui s'exprime avec force, ſans perdre le ton de majeſté qui lui convient.

AMOUR PATERNEL.

* * * * * * * * * * * * * * *

FIGURE XXIX.

AH! de quel ſouvenir viens-tu frapper mon ame!
Quoi! Céphiſe, j'irai voir expirer encor
Ce fils, ma ſeule joie & l'image d'Hector?
Ce fils que de ſa flamme il me laiſſa pour gage?
Hélas! il m'en ſouvient. * Le jour que ſon courage
Lui fit chercher Achille, ou plutôt le trépas,
Il demanda ſon fils, & le prit dans ſes bras:
« Chère épouſe, dit-il en eſſuyant mes larmes,
» J'ignore quel ſuccès le ſort garde à mes armes,
» Je te laiſſe mon fils, pour gage de ma foi;
» S'il me perd, je prétends qu'il me retrouve en toi.
» Si d'un heureux hymen la mémoire t'eſt chère,
» Montre au fils à quel point tu chériſſois le père ».
Et je puis voir répandre un ſang ſi précieux!
Et je laiſſe avec lui périr tous ſes aïeux!
Roi barbare, faut-il que mon crime l'entraîne?
Si je te hais, eſt-il coupable de ma haine?
T'a-t-il de tous les ſiens reproché le trépas?
S'eſt-il plaint à tes yeux des maux qu'il ne ſent pas?
Mais cependant, mon fils, tu meurs, ſi je n'arrête
Le fer que le cruel tient levé ſur ta tête;

Je l'en puis détourner, & je t'y vais offrir ?

AMOUR PATERNEL. Non, tu ne mourras point; je ne le puis souffrir.
(*RACINE*; Tragédie d'*Andromaque*, Act. III. Sc. 7.)

FIGURE XI. * * * * OUBLIEZ une gloire importune;
Ce triste abaissement convient à ma fortune.
Heureuse, si mes pleurs peuvent vous attendrir!
Une mère à vos pieds peut tomber sans rougir.
C'est votre épouse, hélas! qui vous est enlevée;
Dans cet heureux espoir je l'avois élevée:
C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord;
Et votre nom, Seigneur, la conduit à la mort.
Ira-t-elle, des Dieux implorant la justice,
Embrasser leurs autels parés pour son supplice?
Elle n'a que vous seul: * vous êtes en ces lieux
Son père, son époux, son asyle, ses Dieux.
Je lis dans vos regards la douleur qui vous presse,
Auprès de votre époux, ma fille, je vous laisse.
Seigneur, daignez m'attendre & ne la point quitter;
A mon perfide époux je cours me présenter;
Il ne soutiendra point la fureur qui m'anime;
Il faudra que Calchas cherche une autre victime;
Ou, si je ne vous puis dérober à leurs coups,
Ma fille, ils pourront bien m'immoler avant vous.
(*Le même*; Tragédie d'*Iphigénie*, Act. III. Sc. 5.)

FIGURE XXIX. VOUS ne démentez point une race funeste;
Oui, vous êtes le sang d'Atrée & de Thyeste;
Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa mère un horrible festin.

Barbare ! c'eſt donc là cet heureux ſacrifice
Que vos ſoins préparoient avec tant d'artifice ? AMOUR PATERNEL.
Quoi ! l'horreur de ſouſcrire à cet ordre inhumain,
N'a pas, en le traçant, arrêté votre main ?
Pourquoi feindre à nos yeux une fauſſe triſteſſe ?
Penſez-vous par des pleurs prouver votre tendreſſe ?
Où ſont-ils ces combats que vous avez rendus ?
Quels flots de ſang pour elle avez-vous répandus ?
Quel débris parle ici de votre réſiſtance ?
Quel champ couvert de morts me condamne au ſilence ?
Voilà par quels témoins il falloit me prouver,
Cruel, que votre amour a voulu la ſauver.
Un oracle fatal ordonne qu'elle expire !
Un oracle dit-il tout ce qu'il ſemble dire ?
Le Ciel, le juſte Ciel, par le meurtre honoré,
Du ſang de l'innocence eſt-il donc altéré ?
Si du crime d'Hélène on punit ſa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione ſa fille ;
Laiſſez à Ménélas racheter d'un tel prix
Sa coupable moitié dont il eſt trop épris.
Mais vous, quelles fureurs vous rendent ſa victime ?
Pourquoi vous impoſer la peine de ſon crime ?
Pourquoi moi-même enfin me déchirant le flanc,
Payer ſa folle amour du plus pur de mon ſang ?
Que dis-je ? cet objet de tant de jalouſie,
Cette Hélène, qui trouble & l'Europe & l'Aſie,
Vous ſemble-t-elle un prix digne de vos exploits ?
Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois ?
Avant qu'un nœud fatal l'unit à votre frère,
Théſée avoit oſé l'enlever à ſon père.

AMOUR PATERNEL.

Vous ſçavez, & Calchas mille fois vous l'a dit,
Qu'un hymen clandeſtin mit ce prince en ſon lit;
Et qu'il en eut pour gage une jeune princeſſe
Que ſa mère a cachée au reſte de la Grèce.
Mais non, l'amour d'un frère, & ſon honneur bleſſé
Sont les moindres des ſoins dont vous êtes preſſé.
Cette ſoif de régner, que rien ne peut éteindre,
L'orgueuil de voir vingt rois vous ſervir & vous craindre,
Tous les droits de l'empire en vos mains confiés,
Cruel, c'eſt à ces Dieux que vous ſacrifiez:
Et loin de repouſſer le coup qu'on vous prépare,
Vous voulez vous en faire un mérite barbare.
Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
De votre propre ſang vous courez le payer,
Et voulez par ce prix épouvanter l'audace
De quiconque vous peut diſputer votre place.
Eſt-ce donc être père? Ah! toute ma Raiſon
Cède à la cruauté de cette trahiſon.
* Un prêtre envi onné d'une foule cruelle,
Portera ſur ma fille une main criminelle?
Déchirera ſon ſein; &, d'un œuil curieux,
Dans ſon cœur palpitant conſultera les Dieux?
Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai ſeule & déſeſpérée?
Je verrai les chemins encore tout parfumés
Des fleurs dont ſous ſes pas on les avoit ſemés?
Non; je ne l'aurai point amenée au ſupplice,
Ou vous ferez aux Grecs un double ſacrifice;
Ni crainte, ni reſpect ne m'en peut détacher,
De mes bras tout ſanglants il faudra l'arracher.

Auſſi barbare époux qu'impitoyable père,
* Venez, ſi vous l'oſez, la ravir à ſa mère;
Et vous, rentrez, ma fille; & du-moins à mes loix
Obéiſſez encor pour la dernière fois.
(*Racine*; Tragédie d'*Iphigénie*, Act. IV. Sc. 5.)

AMOUR PATERNEL.

* *

Je demeure ſtupide, & ne ſçais que répondre.
D'une autre, Virginie auroit reçu le jour!
Non, non, elle eſt ma fille, & j'en crois mon amour.
Mon cœur frémit; mon ſang s'émeut de cette injure;
Je ſens trop fortement s'expliquer la Nature,
Et je cède à la voix de ces inſtincts ſecrets,
Qui parlant à nos cœurs, ne les trompe jamais.
Sur Virginie enfin, quoi qu'on oſe entreprendre,
Contre tout l'univers je ſçaurai la défendre.
Ouvrez les yeux, Seigneur; un perfide aujourd'hui,
Pour me percer le cœur, implore votre appui;
Et vous le ſoutenez. * Quoi! votre propre gloire,
De mes ſacrés aïeux l'immortelle mémoire,
De mon illuſtre époux les éclatants exploits,
Son ſang pour le pays répandu tant de fois,
Les égards que l'on doit à la vertu trahie,
N'ont pas dans votre cœur défendu Virginie?
Ah! rendez-moi, Seigneur, ce tréſor précieux,
Ma fille, ſeul préſent que j'ai reçu des Dieux,
Avec tant d'amitié dans mon ſein élevée,
De cent périls divers par moi ſeule ſauvée,
Pour qui j'ai pris enfin tant de pénibles ſoins,
Seigneur, dont vos yeux même ont été les témoins.
(*Campistron*; Tragédie de *Virginie*, Act. I. Sc. 3.)

FIGURE XXIX.

AMOUR PATERNEL. *FIGURE VII.*

EN PUBLIC, en ſecret, une égale douleur
Accable ma raiſon & déchire mon cœur.
Si je vais me cacher au ſein de ma famille,
Tout m'y ſemble odieux, je n'y vois plus ma fille :
Sans elle mon Palais m'eſt un déſert affreux ;
Et, quand pour adoucir un ſort ſi rigoureux,
Pleine de déſeſpoir, je cours, je vole au Temple,
Hélas ! par un deſtin qui n'eut jamais d'exemple,
Cet aſyle ſacré contre tous nos malheurs,
Qui toujours des humains ſoulage les douleurs,
La préſence des Dieux irrite ma diſgrace,
* Puiſque mes triſtes yeux y remarquent la place
Où ces Dieux ont permis que des monſtres cruels
M'aient ravi ma fille au pied de leurs autels.
Comment calmer les maux où mon malheur m'expoſe ?
Tout retrace à mes yeux la perte qui les cauſe ;
Quoi que je faſſe enfin pour charmer mes ennuis,
Je rencontre par-tout les horreurs que je fuis.

(*Le même, au même endroit*, Act. III. Sc. 1.)

IV. AMOUR FILIAL.

AMOUR FILIAL.

L'ART admirable du portrait ſuivant conſiſte à repréſenter Iphigénie qui regarde avec conſtance une mort cruelle & prochaine ; qui néanmoins s'efforce adroitement de fléchir ſon père, & de le détourner de ſa réſolution

réſolution barbare; qui veut perſuader à ce père qu'elle mourra volontiers pour lui plaire; mais qu'elle craint en mourant l'affliction de ſa mère & de ſon futur époux. D'un côté, le ton de tendreſſe, de reſpect, d'obéiſſance & de modération, qu'elle conſerve en parlant à ſon père; de l'autre, l'adreſſe & la préſence d'eſprit avec leſquelles elle repréſente à ſon père les motifs qu'il a de l'épargner, & les raiſons qu'elle a d'aimer la vie & de redouter la mort; tout cela intéreſſe vivement le Spectateur & le Lecteur, & offre le Tableau le plus attendriſſant de l'*Amour Filial* qu'on puiſſe peindre à l'Eſprit.

AMOUR FILIAL.

* * * * * * * * * * * MON père,
Ceſſez de vous troubler; vous n'êtes point trahi;
Quand vous commanderez, vous ſerez obéi.
Ma vie eſt votre bien, vous voulez le reprendre;
Vos ordres ſans détours peuvent ſe faire entendre;
* D'un œuil auſſi content, d'un cœur auſſi ſoumis
Que j'acceptois l'époux que vous m'aviez promis,
Je ſçaurai, s'il le faut, victime obéiſſante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente;

FIGURE VII.

AMOUR FILIAL.

Et, respectant le coup par vous-même ordonné,
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.
Si pourtant ce respect, si cette obéissance
Paroît digne à vos yeux d'une autre récompense ;
Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis,
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis
Peut-être assez d'honneurs environnoient ma vie,
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant un sévère destin,
Si près de ma naissance en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première,
Seigneur, vous appellai de ce doux nom de *Père ;*
C'est moi qui, si long-temps le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les Dieux ;
Et pour qui, tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les foiblesses.
Hélas ! avec plaisir je me faisois conter
Tous les noms des pays que vous alliez dompter ;
Et déja, d'Ilion préſageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparois la fête ;
Je ne m'attendois pas que, pour le commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser ;
Non que la peur du coup dont je suis menacée
Me fasse rappeller votre bonté passée :
Ne craignez rien ; * mon cœur, de votre honneur jaloux,
Ne fera point rougir un père tel que vous ;
Et, si je n'avois eu que ma vie à défendre,
J'aurois sçu renfermer un souvenir si tendre :
Mais à mon triste sort, vous le sçavez, Seigneur,
Une mère, un amant, attachoient leur bonheur.

Un roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devoit éclairer notre illuſtre hyménée :
Déja ſûr de mon cœur à ſa flamme promis,
Il s'eſtimoit heureux, vous me l'aviez permis.
Il ſçait votre deſſein, jugez de ſes allarmes ;
Ma mère eſt devant vous ; & vous voyez ſes larmes :
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter,
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.
(*Racine ;* Tragédie d'*Iphigénie*, Act. IV. Sc. 4.)

AMOUR FILIAL.

V. AMOUR DE SES ÉGAUX, *Ou* AMITIÉ.

PERSONNE ne fut jamais moins flatteur que M. le duc de Montauſier ; perſonne ne fut moins aveuglément prévenu ſur les qualités de ſes amis, & plus éclairé ſur leurs défauts. Fléchier montre néanmoins ici, après l'avoir éprouvé lui-même, que jamais amitié ne fut plus ſolide que celle de ce ſeigneur. L'Orateur donne lieu de conclure que l'*Amitié* ne dépend ni des affections ſtériles ni des démonſtrations équivoques. Il apprend tout à la fois à bien connoître l'*Amitié*, & à bien la pein-

AMITIÉ.

AMITIÉ.

dre ; tant il eſt vrai que la lecture de ces excellents Auteurs forme tout à la fois le cœur, l'eſprit, la raiſon & le goût !

FIGURE XXV.

SON AMITIÉ ne ſe donnoit point au hazard ; c'étoit le prix de ſon eſtime ; elle ne s'affoibliſſoit jamais, ni par le temps, ni par l'abſence ; & rien ne dérangeoit dans ſon cœur ce que le mérite y avoit une fois placé. On ne craignoit point avec lui les inégalités, ni les défiances ; il ne ſçavoit ſe démentir ; & ſa bonne foi ſembloit lui répondre de celle des autres. Quelque indulgence qu'il eût pour ceux qu'il aimoit, il ne s'aveugloit pas ſur leurs défauts : également ſincère & charitable, il avoit le courage de les reprendre, ou le plaiſir de les excuſer : * fidèle dans leurs diſgraces, il oſa les louer & les ſervir en des temps où les autres n'oſoient preſque pas les plaindre. Dans leurs proſpérités, il eſtima leur modération, & ſe réſerva le droit de les avertir de leur orgueuil ; il leur laiſſoit, dans l'agréable commerce qu'il avoit avec eux, toute la liberté qu'il prenoit lui-même de ſoutenir leurs opinions, & ne leur interdiſoit que la flatterie.

(*FLÉCHIER ; Oraiſon Funèbre de M. de Montauſier.*)

VI. COURAGE CHRÉTIEN, *Ou* ZÈLE.

UNE NARRATION simple ne demande pas moins d'art que les plus pompeuses, lorsqu'on veut la rendre intéressante. On peut remarquer dans celles-ci de Fléchier autant de beautés que dans celles de Molinier, toutes vives & toutes magnifiques que soient ces dernières. Les faits que rapporte le premier sont touchants & attendrissants par eux-mêmes ; mais les expressions choisies & placées d'une manière conforme au sujet, les relèvent infiniment. Il y a bien du goût & bien de la délicatesse dans cet endroit, sur-tout où il interrompt le cours de la Narration par ces mots : *A genoux, mes enfants*, &c. COURAGE CHRÉTIEN.

ON A VU des Prêtres déja blessés de plusieurs coups, & prêts à consommer leur sacrifice, * rappeller ce peu qui leur restoit encore de vie, pour embrasser leur meurtrier, & pour baiser la main déja levée pour leur donner le coup mortel ; des *FIGURE XXIII.*

COURAGE CHRÉTIEN.

Laïques s'exposer à toute la rage de ces barbares, plutôt que de livrer les vases sacrés ; des Mères comme celle des Machabées, exhorter leurs enfants au martyre ; offrir avec leur sang celui de ces innocentes victimes, & leur enseigner par leur exemple à mourir pour Jésus-Christ, comme elles leur avoient appris à vivre pour lui ; des soldats dans nos Hôpitaux mêler à la douleur qu'ils avoient de leurs péchés, la joie d'avoir répandu leur sang pour les expier. (*FLÉCHIER ; Lettre Pastorale aux Fidèles de son Diocèse.*)

FIGURE XXIII.

CES PRÊTRES de Jésus Christ, dont le monde n'étoit pas digne, ont été cruellement tourmentés, ne voulant point racheter leur vie présente, afin d'en trouver une meilleure dans la Résurrection. Ils ont été lapidés ; ils ont été sciés ; ils ont été éprouvés en toute manière. Les uns pressés de renoncer à leur Foi par promesses & par menaces, après avoir reçu mille coups, ont glorifié Jésus-Christ de tout leur cœur & de tout leur sang, * & confessé son saint Nom par autant de bouches qu'ils avoient de plaies ; les autres levant au Ciel leurs mains tremblantes moins par la crainte des tourments que par la foiblesse de l'âge, & regardant la hache fatale prête à couper en pièces leur corps mortel, ont imploré le secours divin, &

tiré du fond de leur Religion les principes de leur constance. (*Le même ; Lettre Pastorale à tous les Prieurs, Curés, Prêtres & autres Ecclésiastiques de son Diocèse.*)

COURAGE CHRÉTIEN.

NOUS AVONS SÇU qu'un de ces Prêtres que son zèle avoit ramené dans sa Paroisse, & quelques Catholiques avec lui, ayant été pris & destinés à la mort, ce bon Pasteur, qui auroit voulu donner à ces barbares autant de sang qu'ils en demandoient, s'étoit offert de porter sur lui les tourments de tous ; * & que ne pouvant obtenir d'eux la grace d'être égorgé seul, il obtint celle d'être égorgé du-moins le premier, pour ne pas voir souffrir ses frères, & pour leur apprendre par son exemple comment on souffre * & comment on meurt par la Grace & pour la Foi de Jésus-Christ. (*Le même ; au même endroit.*)

FIGURE III.

ON NE SÇAUROIT assez louer ceux qu'une longue habitude de vertus & de fonctions ecclésiastiques sembloient avoir préparés à la couronne de Justice que le souverain Juge leur a rendue. Ils ont scellé de leur sang le pardon de leurs meurtriers ; ils ont regardé la mort comme un gain, & ne l'ont retardée que pour baiser la main qui les massacroit. Ceux-là ne sont pas moins louables qui, brûlant sans se plaindre sur les débris des Taber-

FIGURE XXV.

COURAGE CHRÉTIEN.

nacles & des Autels, louoient Dieu au milieu des flammes dont ils étoient consumés, & faisoient exhaler vers le Ciel le parfum de leurs prières dans le feu de leur charité. * L'Eglise a trouvé par-là sa consolation dans ses propres pertes; elle a vu refleurir ses palmes dont elle couronne ses martyrs, & la Grace surabonder dans ces mêmes lieux où l'on voyoit abonder le Péché. (*Le même; au même endroit.*)

FIGURE III.

NOUS POUVONS dire qu'il est sorti du fond des iniquités & des foiblesses humaines, des miracles de la Puissance Divine, & que le Fils de l'Homme a trouvé de la Foi en Israël. Des filles foibles ont eu le courage de reprocher aux Impies leur impiété, & de s'exposer elles-mêmes à leur fureur, dans la pensée de l'adoucir pour les autres. Nous avons sçu la pieuse invention d'une veuve; son mari cruellement écrasé, ne lui avoit laissé que sa religion & quelques enfants d'un âge assez tendre. Elle les offroit tous les jours au Seigneur comme des victimes encore sans tache, & leur apprenoit avec soin les préceptes de la Loi Divine. Après leur avoir rempli l'esprit & le cœur d'Espérance & de Foi, pour éprouver leur courage, elle leur annonçoit tout d'un coup l'arrivée des Fanatiques: * « A genoux, mes enfants, leur

» disoit-elle ; vous êtes Catholiques ; voici ceux » qui les font mourir ; regardez le Ciel, & voyez » les couronnes que Dieu vous prépare ». La mère leur montrant l'exemple par ses essais réitérés, elle leur faisoit faire comme un apprentissage du martyre. On voyoit cette petite famille de Confesseurs baissant leurs têtes innocentes pour recevoir le coup dont on les menaçoit, &, s'accommodant eux-mêmes comme Isaac sur le bûcher, attendre, si Dieu l'eût permis, à finir pour lui une vie qui ne faisoit que commencer. (*Le même ; Lettre Pastorale aux Religieuses de son Diocèse.*) COURAGE CHRÉTIEN.

QUELS HOMMES s'élevèrent sur la terre dès que Jésus-Christ en eut été retranché par la mort de la Croix, & qu'il eut répandu son sang pour le salut du genre humain ? Des hommes qui, à l'envi d'un Dieu qui avoit ainsi répandu son sang pour les hommes, vouloient répandre leur sang pour Dieu ; des hommes qui ne brûloient que de mêler leur sang dans celui de Jésus, pour en faire un même sacrifice au Dieu offensé par les péchés des hommes ; des hommes qui ne rougissoient plus de cette Croix qui jusque-là avoit été l'infamie même ; des hommes qui mettoient leur gloire à confesser ce Dieu mort, & à mourir pour lui. La colère du démon étoit grande contre J. C. & les *FIGURE II.*

COURAGE CHRÉTIEN.

maîtres du monde dont il disposoit à son gré, secondant sa fureur contre les Chrétiens, il parut sur la terre des hommes pleins en effet d'un autre esprit, qui se moquoient des menaces & qui se rioient des tortures ; des hommes qui, étant animés par le sang de leur Maître, & fortifiés par son exemple ; qui s'appuyant sur le secours de leur Dieu, & voyant comme devant leurs yeux la couronne qu'il tenoit pour eux dans sa main, alloient au combat comme à une victoire certaine, comme à une victoire qu'ils devoient remporter, non en vivant & évitant les supplices, mais en souffrant toutes sortes de tourments avec constance, & mourant avec encore plus de courage. Ils alloient à la mort comme à une victoire qu'ils devoient remporter, non en faisant périr les Tyrans dans une révolte, ou en les adouciſſant par de lâches soumissions, mais en les étonnant par leur fermeté, en les poussant à bout par leur patience, * en se montrant plus forts qu'eux, lors même qu'ils tomboient sous leurs coups ; en paroissant plus forts que les supplices qui s'épuisoient sur eux, & en lassant les mains des bourreaux qui se relevoient & se multiplioient pour un seul homme. Hommes d'une grandeur d'ame au-dessus de l'Homme, pour qui c'étoit peu de croire, s'il ne leur étoit donné de souffrir, & de perdre

la vie pour ce qu'ils croyoient & pour celui qu'ils ſervoient! Hommes d'un caractère &, pour ainſi dire, d'une autre trempe que les autres hommes; pour qui c'étoit peu de mener une vie dure & auſtère, en obéiſſant à la Loi de leur Maître; mais à qui il falloit une mort ſanglante comme la ſienne, pour l'imiter dans ſa perſonne. (*MOLINIER; Panégyrique des SS. Gervais & Protais.*)

COURAGE CHRÉTIEN.

VII. DOUCEUR.

COMME les Vertus ont un rapport mutuel entre elles, il eſt important de montrer, comme a fait Fléchier, ce qui les produit & les entretient. L'orgueuil eſt le père de la dureté & de la fierté; la modération eſt la ſource de la *Douceur* & de l'affabilité. Lorſqu'on ſçait concilier cette modération avec un rang élevé, on ſçait réprimer ſes humeurs, s'accommoder à celles des autres, oublier quelquefois ſa dignité pour ſe rendre acceſſible & même familier. Cette Vertu, ſi aimable par elle-même, le paroît encore davantage dans les Grands, ſur-tout lorſ-

DOUCEUR.

DOUCEUR.

qu'ils ajoûtent à la ſupériorité du rang celle de l'eſprit & des lumières. Auſſi l'habile Orateur a-t-il eu ſoin de faire éclater tout cela dans ſon héros. C'eſt ainſi qu'il faut profiter de tout pour rendre une peinture intéreſſante.

FIGURE XXV.

DE CE FONDS de modération naiſſoit cette douceur & cette affabilité ſi néceſſaire & ſi rare dans les grands emplois où l'importunité des hommes, l'opiniâtreté du travail & je ne ſçais quel eſprit de domination rendent l'humeur auſtère & chagrine. Il écoutoit avec patience ; il accordoit avec bonté, & refuſoit même avec grace. Acceſſible, accœuillant, honnête, ſçachant employer ſon temps, & quelquefois même le perdre, pour compâtir à des miſérables à qui il ne reſte d'autre conſolation que celle de redire ennuyeuſement leur miſère. Il ſe communiquoit ſelon les beſoins, & ne pouvoit ſouffrir ces hommes chargés des affaires du Public & des Particuliers, qui ſe renferment & ſe rendent comme inviſibles, * & ſe font de leurs cabinets comme un rempart à leur oiſiveté ou à leurs plaiſirs, contre les peines & les devoirs de leurs miniſtères. (*FLÉCHIER ; Oraiſon Funèbre de M. le Tellier.*)

ENTRONS dans sa vie privée. Que ne puis-je vous le montrer parmi ce nombre de gens choisis qui formoient chez lui une assemblée que le sçavoir, la politesse, l'honnêteté rendoient aussi agréable qu'utile ! C'est-là que ne se réservant de son autorité que cet ascendant que lui donnoit sur le reste des hommes la facilité de son humeur, & la force de son esprit, il communiquoit ses lumières, & profitoit de celles des autres. C'est-là qu'il a souvent éclairci les matières les plus embrouillées, & que, sur quelque genre d'érudition que tombât le discours, on eût dit qu'il en avoit fait son occupation & son étude particulière. * C'est-là qu'après avoir écouté les autres, il reprenoit quelquefois les sujets qu'on croyoit avoir épuisés ; & que, recœuillant les épis qu'on avoit laissés après la moisson, il en faisoit une récolte plus abondante que la moisson même. (*FLÉCHIER ; Oraison Funèbre de M. de la Moignon.*) DOUCEUR. *FIGURE XX.*

QUE NE PUIS-JE vous le représenter tel qu'il étoit, lorsqu'après un long & pénible travail, loin du bruit de la ville & du tumulte des affaires, il alloit se décharger du poids de sa dignité, jouïr d'un noble repos dans sa retraite de Bâville ! Vous le verriez tantôt s'adonnant aux plaisirs innocents de l'agriculture, élevant son esprit aux choses *FIGURE XXXIII.*

DOUCEUR.

invisibles de Dieu, par les merveilles visibles de la Nature; tantôt méditant ces éloquents & graves Discours qui enseignoient & qui inspiroient tous les ans la justice; & dans lesquels formant l'idée d'un homme de bien, il se décrivoit lui-même sans y penser; tantôt accommodant les différends que la discorde, la jalousie, ou le mauvais conseil font naître parmi les habitants de la campagne; * plus content en lui-même, & peut-être plus grand aux yeux de Dieu, lorsque dans le fond d'une sombre allée & sur un tribunal de gazon, il avoit assuré le repos d'une pauvre famille, que lorsqu'il décidoit des fortunes les plus éclatantes, sur le premier trône de la justice. (*Le même; au même endroit.*)

FIGURE XXV.

VOUS LE VERRIEZ recevant une foule d'amis, comme si chacun eût été le seul; distinguant les uns par la qualité, les autres par le mérite; s'accommodant à tous, & ne se préférant à personne. Jamais il ne s'éleva sur son front serein aucun de ces nuages que forment le dégoût ou la défiance; jamais il n'exigea ni de circonspection gênante, ni d'assiduité servile. On l'entendit, selon les temps, parler des grandes choses, comme s'il eût négligé les petites; parler des petites comme s'il eût ignoré les grandes. On le vit dans des conver-

sations aisées & familières, engageant les uns à l'écouter avec plaisir, les autres à lui répondre avec confiance; * donnant à chacun le moyen de faire paroître son esprit, sans jamais s'être prévalu de la supériorité du sien. (*Le même; au même endroit.*)

DOUCEUR.

VIII. FOI CHRÉTIENNE.

LA FOI n'est pas une Vertu oiseuse; elle sçait parler; elle sçait combattre; elle sçait mourir; & c'est sous ces différents traits qu'on peut l'envisager dans les portraits suivants. Celui de S. Paul fait par Fléchier, donne une parfaite idée de l'ame héroïque de ce grand Apôtre. Le même Orateur peint en peu de mots la *Foi* courageuse des premiers Chrétiens, avec une vivacité qui prouve que quelques paroles fortes & énergiques suffisent souvent pour faire une belle image. On lit avec transport celle qui suit; on y voit un mêlange charmant du courage militaire & du courage chrétien. Jérusalem attaquée, défendue & puis

FOI.

FOI.

enfin renverſée, anime vivement le tableau où tout étincele de traits ingénieux & de couleurs brillantes. Le dernier portrait qui eſt de M. de Voltaire auſſi-bien que le précédent, eſt intéreſſant. On y voit un vieillard illuſtre qui, parlant à ſa fille pour la déſabuſer, lui peint, ſous les plus vives expreſſions, le zèle, le courage & la Foi de ſes ancêtres. Il fait valoir les circonſtances du lieu ſi propres à émouvoir le cœur déja ébranlé de ſa fille. C'eſt un des plus beaux traits de M. de Voltaire; un des traits qui ſervent le plus dans le Diſcours, des plus aiſés à retenir & à imiter, & qu'il faut par conſéquent remarquer ſoigneuſement.

FIGURE III.

SAINT PAUL, écrivant aux Romains, proteſte qu'il eſt prêt à leur annoncer la Religion de Jéſus-Chriſt, & qu'il ne rougit point de ſon Evangile: *Non enim erubeſco Evangelium.* Il parloit, dit S. Chryſoſtôme, à un peuple orgueilleux qui n'eſtimoit que le faſte & les grandeurs, & qui égaloit ſes Princes aux Dieux; leur donnant même des Temples, des Autels & des Sacrifices. Il prêchoit Jéſus-Chriſt crucifié, en qui on n'avoit

n'avoit rien vu d'éclatant selon le monde, & qui de plus étoit mort comme un Criminel. Cependant rien n'étonne cette ame héroïque ; la terre, la mer, les embûches, les trahisons, rien ne l'arrête ; il annonce un Dieu humble, dans la capitale du Monde, * dans la cour d'un Empereur superbe & cruel. Pour nous, nous n'osons pratiquer quelques vertus chrétiennes devant des Chrétiens, ni donner aucun témoignage public de notre Foi devant ceux mêmes qui la professent comme nous. Que devons-nous donc espérer, sinon que Jésus-Christ exécutera sur nous cette terrible menace qu'il a faite, qu'il renoncera devant son Père qui est au Ciel, quiconque l'aura renoncé devant les hommes? (*FLÉCHIER ; Sermon pour le II. Dimanche de l'Avent.*) FOI.

LORSQU'AU TEMPS des Dioclétiens & des Nérons un Chrétien traîné devant leurs tribunaux, alloit répondre de sa Foi, & que, voyant autour de lui, d'un côté un Tyran furieux & des bourreaux inhumains, l'un prêt à prononcer, les autres prêts à exécuter la sentence ; de l'autre des lames luisantes & des fers brûlants, des ruisseaux de sang qui couloient encore, & un tas de corps déchirés pour la même cause, il consultoit son cœur & sa Foi. * Si le terrible appareil du sup- FIGURE III.

FOI.

plice, & l'affreuſe image de la mort ébranloit ſon courage ; ſi ſa main tremblante laiſſoit tomber preſque malgré lui quelques grains de profane encens au pied d'une idole ; le cœur eût-il déſavoué le crime au même temps que ſa main le faiſoit ; eut-il gardé dans ſa conſcience la fidélité que la foibleſſe de la Nature & la crainte des tourments lui avoient fait perdre au-dehors, l'Egliſe le regardoit avec horreur ; & lorſqu'il demandoit grace, elle le renvoyoit au Tyran pour donner des preuves de ſon repentir, & pour laver de tout ſon ſang la lâcheté qu'il avoit commiſe. (*Le même, au même endroit.*)

* * * * * * * * * * * * * * * * * * * *

FIGURE IV.

LUSIGNAN comme à moi ne vous eſt pas connu.
Seigneur, remerciez ce Ciel dont la clémence
A pour votre bonheur placé votre naiſſance
Long-temps après ces jours à jamais déteſtés ;
Après ces jours de ſang & de calamités,
Où je vis, ſous le joug de nos barbares maîtres,
Tomber ſes murs ſacrés conquis par nos Ancêtres.
Ciel ! ſi vous aviez vu ce Temple abandonné ;
Du Dieu que nous ſervons le tombeau profané ;
Nos pères, nos enfants, nos filles & nos femmes
Aux pieds de nos Autels expirants dans les flammes ;
Et notre dernier Roi, courbé du faix des ans,
Maſſacré ſans pitié ſur ſes fils expirants !

Foi.

Luſignan, le dernier de cette auguſte race,
Dans ces moments affreux ranimant notre audace;
Au milieu des débris des Temples renverſés,
Des vainqueurs, des vaincus & des morts entaſſés;
Terrible, & d'une main reprenant cette épée
Dans le ſang infidèle à tout moment trempée;
Et de l'autre à nos yeux montrant avec fierté,
De notre ſainte Foi le ſigne redouté;
Criant à haute voix : *François, ſoyez fidèles....*
Sans doute en ce moment le couvrant de ſes aîles,
La vertu du Très-Haut qui nous ſauve aujourd'hui,
Applaniſſoit ſa route, & marchoit devant lui;
Et de triſtes Chrétiens la foule délivrée,
Vint porter avec nous ſes pas dans Céſarée.
Là, par nos Chevaliers d'une commune voix,
Luſignan fut choiſi pour nous donner des loix.
O mon cher Néreſtan! Dieu qui nous humilie
N'a pas voulu ſans doute en cette courte vie
Nous accorder le prix qu'il doit à la Vertu;
Vainement pour ſon nom nous avons combattu.
Reſſouvenir affreux dont l'horreur me dévore!
Jéruſalem en cendre, hélas! fumoit encore,
Lorſque dans notre aſyle attaqués & trahis,
Et livrés par un Grec à nos fiers ennemis,
La flamme, dont brûla Sion déſeſpérée,
S'étendit en fureur aux murs de Céſarée.
Ce fut-là le dernier de trente ans de revers;
Là, je vis Luſignan chargé d'indignes fers:

FOI.

* Insensible à sa chûte & grand dans ses misères,
Il n'étoit attendri que des maux de ses frères.
Seigneur, depuis ce temps ce Père des Chrétiens,
Resserré loin de nous, blanchi dans ses liens,
Gémit dans un cachot, privé de la lumière,
Oublié de l'Asie & de l'Europe entière.
Tel est son sort affreux ; & qui peut aujourd'hui,
Quand il souffre pour nous, se croire heureux sans lui ?
(*M. De Voltaire ;* Tragédie de *Zaïre*, Act. II. Sc. 1.)

FIGURE XXXII.

MON DIEU, j'ai combattu soixante ans pour ta gloire ;
J'ai vu tomber ton Temple & périr ta mémoire ;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploroient pour mes tristes enfants ;
Et lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie.
Je suis bien malheureux..... c'est ton père ; c'est moi ;
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta Foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines ;
C'est le sang de vingt Rois, tous chrétiens comme moi ;
C'est le sang des Héros, défenseurs de ma Loi,
C'est le sang des Martyrs. O fille encor trop chère !
Connois-tu ton destin ? Sçais-tu quelle est ta mère ?
Sçais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste & dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée ?
Tes frères, ces Martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglants tendus du haut des Cieux.

* Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blaſphêmes, FOI.
Pour toi, pour l'univers, eſt mort en ces lieux mêmes;
En ces lieux où mon bras le ſervit tant de fois;
En ces lieux où ſon ſang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes Maîtres;
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes Ancêtres;
Tourne les yeux; ſa tombe eſt près de ce Palais;
C'eſt ici la montagne où, lavant nos forfaits,
Il voulut expirer ſous les coups de l'Impie;
C'eſt-là que de ſa tombe il rappella ſa vie.
* Tu ne ſçaurois marcher dans cet auguſte lieu;
Tu n'y peux faire un pas ſans y trouver ton Dieu;
Et tu n'y peux reſter ſans renier ton père,
Ton honneur qui te parle, & ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois, dans mes bras, & pleurer & frémir;
Sur ton front pâliſſant Dieu met le repentir;
Je vois la vérité dans ton cœur deſcendue;
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue;
Et je reprends ma gloire & ma félicité,
En dérobant mon ſang à l'infidélité.

(*Le même; au même endroit*, Sc. 3.)

IX. MODÉRATION

Conſidérée comme Vertu qui borne les deſirs de l'Homme.

ON NE PEINT les Vertus que pour les faire aimer; ainſi c'eſt avoir bien réuſſi que MODÉRATION.

de les avoir rendues aimables. C'eſt ce qu'ont fait Fléchier & Racine dans leurs portraits de la *Modération*. Le premier en donne une définition oratoire qui peint les mœurs anciennes, & qui porte à les imiter; les deux autres les font voir retracées par un homme moderne digne des premiers temps. Les autres morceaux de Racine mettent dans tout ſon jour la généreuſe piété d'Eſther qui dédaigne ſa gloire particulière pour ne penſer qu'à l'humiliation de ſon peuple.

MODÉRATION.

FIGURE III.

SOUVENEZ-VOUS plutôt de la ſainte ſimplicité de nos pères. Chacun meſuroit ſes emplois à ſes propres forces; l'ambition n'étoit ni préſomptueuſe ni inquiète; on ſe faiſoit une eſpèce de religion d'apprendre ſes premiers devoirs avant que de paſſer à d'autres; il y avoit une proportion & comme un point de maturité que chacun cherchoit en lui-même avant que d'entrer aux adminiſtrations publiques; les progrès qu'on faiſoit dans les dignités étoient des marques & des récompenſes du mérite; * & les ſervices qu'on avoit rendus dans les unes, étoient des gages aſſurés

des services qu'on devoit rendre dans les autres. (*Flechier ; Oraison Funèbre de M. le Tellier.*) MODERATION.

CET HOMME sage & désintéressé, content des témoignages de sa conscience & riche de sa modération, trouve dans le plaisir qu'il a de bien faire, la récompense d'avoir bien fait. Quoiqu'il puisse tout obtenir, il ne demande & ne prétend rien ; il ne desire, à l'exemple de Salomon, qu'un état frugal & honnête entre la pauvreté & les richesses ; & quelques offres qu'on lui fasse, il n'étend ses desirs qu'à proportion de ses besoins, & se resserre dans les bornes étroites du seul nécessaire. Il n'y eut qu'une ambition qui fût capable de le toucher ; ce fut de mériter l'estime & la bienveillance de son maître. * Cette ambition fut satisfaite ; & notre siècle a vu un sujet aimer son Roi pour ses grandes qualités, non pour sa dignité ni pour sa fortune ; & un Roi aimer son sujet, plus pour le mérite qu'il connoissoit en lui, que pour les services qu'il en recevoit. (*Le même ; Oraison Funèbre de M. de Turenne.*) FIGURE III.

C'EST ALORS que dans le doux repos d'une condition privée, ce Prince se dépouillant de toute la gloire qu'il avoit acquise pendant la guerre, & se renfermant dans une Société peu nombreuse de quelques amis choisis, il s'exerçoit sans bruit aux FIGURE XVIII.

MODÉRATION.

vertus civiles ; * sincère dans ses discours, simple dans ses actions, fidèle dans ses amitiés, exact dans ses devoirs, réglé dans ses desirs, grand même dans les moindres choses. Il se cache ; mais sa réputation le découvre ; il marche sans suite & sans équipage ; mais chacun dans son esprit le met sur un char de triomphe. On compte, en le voyant, les ennemis qu'il a vaincus, non pas les serviteurs qui le suivent ; tout seul qu'il est, on se figure autour de lui ses vertus & ses victoires qui l'accompagnent : il y a je ne sçais quoi de noble dans cette honnête simplicité ; & moins il est superbe, plus il devient vénérable. (*Le même ; au même endroit.*)

FIGURE II.

PEUT-ÊTRE on t'a conté la fameuse disgrace
De l'altière Vasthi dont j'occupe la place ;
Lorsque le Roi, contre elle enflammé de dépit,
La chassa de son trône, ainsi que de son lit.
Mais il ne put si-tôt en bannir la pensée ;
Vasthi régna long-temps dans son ame offensée.
Dans ses nombreux États il fallut donc chercher
Quelque nouvel objet qui l'en pût détacher.
De l'Inde à l'Hellespont ses esclaves coururent ;
Les filles de l'Egypte à Suze comparurent ;
Celles même du Parthe & du Scythe indompté
Y briguèrent le sceptre offert à la beauté.
On m'élevoit alors solitaire & cachée,
Sous les yeux vigilants du sage Mardochée ;

Tu ſçais combien je dois à ſes heureux ſecours ;
La mort m'avoit ravi les auteurs de mes jours ;
Mais lui, voyant en moi la fille de ſon frère,
Me tient lieu, chère Eliſe, & de père & de mère.
Du triſte état des Juifs jour & nuit agité,
Il me tira du ſein de mon obſcurité ;
Et ſur mes foibles mains fondant leur délivrance,
Il me fit d'un empire accepter l'eſpérance :
A ſes deſſeins ſecrets tremblante j'obéis ;
Je vins ; mais je cachai ma race & mon pays.
Qui pourroit cependant t'exprimer les cabales
Que formoit en ces lieux ce peuple de rivales,
Qui toutes, diſputant un ſi grand intérêt,
Des yeux d'Aſſuérus attendoient leur arrêt ?
Chacune avoit ſa brigue & de puiſſants ſuffrages ;
L'une d'un ſang fameux vantoit les avantages ;
L'autre, pour ſe parer de ſuperbes atours,
Des plus adroites mains empruntoit les ſecours ;
* Et moi, pour toute brigue & pour tout artifice,
De mes larmes au Ciel j'offrois le ſacrifice.
Enfin on m'annonça l'ordre d'Aſſuérus ;
Devant ce fier Monarque, Eliſe, je parus.
Dieu tient le cœur des Rois entre ſes mains puiſſantes ;
Il fait que tout proſpère aux ames innocentes,
Tandis qu'en ſes projets l'orgueilleux eſt trompé.
De mes foibles attraits le Roi parut frappé ;
Il m'obſerva long-temps dans un ſombre ſilence ;
Et le Ciel, qui pour moi fit pencher la balance,
Dans ce temps-là, ſans doute, agiſſoit ſur ſon cœur :
Enfin, avec des yeux où régnoit la douceur,

MODÉRATION.

MODÉRATION.

Soyez Reine, dit-il ; & dès ce moment même,
De sa main sur mon front posa son diadême ;
Pour mieux faire éclater sa joie & son amour,
Il combla de présents tous les grands de sa cour ;
Et même ses bienfaits dans toutes ses provinces
Invitèrent le peuple aux noces de leurs princes.
* Hélas ! durant ces jours de joie & de festins,
Quelle étoit en secret ma honte & mes chagrins ?
« Esther, disois-je, Esther dans la pourpre est assise,
» La moitié de la terre à son sceptre est soumise,
» Et de Jérusalem l'herbe cache les murs !
» Sion, repaire affreux de reptiles impurs,
» Voit de son Temple saint les pierres dispersées ;
» Et du Dieu d'Israël les fêtes sont cessées » !
(*RACINE* ; Tragédie d'*Esther*, Act. I. Sc. 1.)

FIGURE XI.

POUR MOI, que tu retiens parmi ces infidèles,
Tu sçais combien je hais leurs fêtes criminelles,
Et que je mets au rang des profanations
Leur table, leurs festins, & leurs libations ;
Que même cette pompe où je suis condamnée,
Ce bandeau dont il faut que je paroisse ornée
Dans ces jours solemnels à l'orgueuil dédiés,
Seule & dans le secret, je le foule à mes pieds ;
* Qu'à ces vains ornements je préfère la cendre,
Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre.
J'attendois le moment marqué dans ton arrêt,
Pour oser de ton peuple embrasser l'intérêt ;
Ce moment est venu. Ma prompte obéissance
Va d'un Roi redoutable affronter la présence ;

C'eſt pour toi que je marche ; accompagne mes pas
Devant ce fier lion qui ne te connoît pas ; MODÉRATION.
Commande, en me voyant, que ſon courroux s'appaiſe,
Et prête à mes diſcours un charme qui lui plaiſe.
Les orages, les vents, les Cieux te ſont ſoumis ;
Tourne enfin ſa fureur contre mes ennemis.

(*RACINE ; au même endroit*, Sc. 4.)

DOUX repos que l'homme deſire, *FIGURE XVIII.*
Heureuſe paix, charme des cœurs,
Tu n'établis pas ton empire
Dans les faſtueuſes grandeurs.
Loin des palais pompeux que le luxe environne,
De ceux que nos reſpects accablent ſur le trône,
Tu fuis la haute Majeſté ;
Et, des cœurs ſans deſirs délicieux partage,
Tu vas ſous l'humble toit habité par le Sage,
Aſſurer ſa félicité.

Là, des tréſors à qui tout cède,
Il dédaigne les vains appas ;
Trop content de ce qu'il poſſède,
Il mépriſe ce qu'il n'a pas.
A l'envie, aux ſoupçons toujours inacceſſible,
L'inquiète avarice à ſon bonheur paiſible
Ne vient jamais mêler l'ennui ;
* Soleil, tu ne vois rien dont ſon cœur ſoit avide ;
Trop heureux, il jouït d'un bonheur plus ſolide
Qu'il porte toujours avec lui.

MODÉRATION.

Fidèle aux loix de la nature,
Et ſouverain de ſes deſirs,
Sans ſoins, ſans trouble, ſans murmure,
Il goûte de parfaits plaiſirs.
En vain ſur l'Océan s'élèvent les tempêtes,
Les foudres menaçants, qui grondent ſur nos têtes,
Ne l'arrachent point au ſommeil;
* Tranquille, il ne va point, affrontant les naufrages,
De leurs riches métaux dépouiller des rivages
Eclairés d'un autre ſoleil.

(*M. l'Abbé* RAINAUD; *Ode couronnée par les Jeux Floraux en* 1732.)

VII. RELIGION, *ou* PIÉTÉ.

RELIGION.

TOUS LES PORTRAITS ſuivants en ſi grand nombre & ſi diverſifiés, ſont une fidèle expreſſion de ce que dit S. Paul, que la *Piété* eſt utile à tout; à former de dignes princes & de fidèles ſujets; à ſanctifier la vie & la mort; à conſacrer les proſpérités & les diſgraces. On a dequoi choiſir ici, ſans crainte de ſe méprendre; mais il faut s'arrêter ſur-tout au premier morceau qui eſt de Fléchier, où ce grand orateur pei-

gnant les dignes Rois & les dignes ſujets, apprend aux uns & aux autres leurs devoirs réciproques, avec une juſteſſe & une délicateſſe de penſée vraiment dignes de lui. Il eſt bon de méditer auſſi le parallèle que Boſſuet fait de deux grandes Reines, & où comparant leur mort, il a trouvé le ſecret de peindre toute leur vie.

RELIGION.

QUELS SONT les Rois que la Religion forme, qui ſont heureux, & qui rendent leurs peuples heureux ? Ce ſont ceux, dit S. Auguſtin, qui régnant avec équité, honorent Dieu qui les fait régner; qui aſſujettiſſent à cette ſouveraine Majeſté leur grandeur & leur puiſſance; qui aiment plus le royaume du Ciel qu'ils attendent, que celui de la terre qu'ils poſſèdent; qui éloignent d'eux le menſonge & la vanité, & défèrent plus à la vérité qu'à la flatterie; qui ſe regardent comme pères, plutôt que comme maîtres de leurs ſujets; qui puniſſent avec répugnance & pardonnent par inclination; qui font la guerre par néceſſité, & dans la vue d'établir une paix durable; qui aiment mieux commander à leurs paſſions qu'à leurs peuples; qui ont d'autant plus de retenue & de circonſpection, qu'ils ont plus de liberté & d'indépendance,

FIGURE XVII.

RELIGION. & qui font tout cela, non par un vain desir de gloire, mais par un desir d'une éternelle félicité. Nous ne craignons pas sous le règne où nous vivons, d'exposer les devoirs des Princes chrétiens; * nous sommes assûrés que dans la description d'un Roi pieux, nous y trouvons toujours le nôtre. (*FLÉCHIER; III Sermon pour l'ouverture des Etats de Languedoc.*

FIGURE XXI. OUI, il est raisonnable que je me renonce à moi-même; c'est de quoi je ne puis douter sans me méconnoître & sans ignorer ce que je suis. * Car puisque je ne suis de moi-même que vanité & que mensonge; puisque tout ce qu'il y a de bien en moi n'est pas de moi, & que je ne suis de mon fond que misère, qu'aveuglement, qu'emportement, que déréglement, n'est-il pas juste que me regardant moi-même & me voyant tel, je conçoive de l'horreur pour moi même, je me haïsse moi-même, je me détache de moi-même? Et voilà le sens de ce grand précepte de Jésus-Christ: *Abneget semetipsum.* Il ne veut pas que je renonce ni à mes vrais intérêts, ni à la vraie charité que je me dois à moi-même, ni à la vraie justice que je puis me rendre: mais parce qu'il y a une fausse justice que je confonds avec la vraie; parce qu'il y a une fausse charité qui me flatte & qui me séduit; parce qu'il y a un faux intérêt dont je me

laisse éblouir, & qui me perd, & que ce que j'appelle *moi-même* n'est rien autre chose que tout cela ; il veut que pour me défaire de tout cela, je me défasse de moi-même, en me renonçant moi-même. Il est raisonnable que je mortifie ma chair, parce qu'autrement ma chair se révoltera contre ma raison & contre Dieu même ; que je captive mes sens, parce qu'autrement la liberté que je leur donnerois m'exposeroit à mille tentations ; que je traite rudement mon corps, & que je le réduise en servitude, parce qu'autrement, affranchi du joug d'une sainte austérité, je tomberois dans une criminelle & une honteuse mollesse. Il est raisonnable que la vengeance me soit défendue : car que seroit-ce si chacun étoit en droit de satisfaire ses ressentiments ? & à quels excès nous porteroit une aveugle passion ? Raisonnable, non-seulement que j'oublie les injures déja reçues, mais que je sois prêt à en essuyer encore de nouvelles ; & qu'en mille conjonctures où la foiblesse me feroit perdre la charité, si je m'opiniâtrois à faire valoir dans toute la rigueur mes prétentions, je me relâche de mes prétentions, & je me désiste de mes demandes : pourquoi ? Parce que la charité est un bien d'un ordre supérieur, & que je ne dois risquer pour nul autre ; parce qu'il n'y a rien que je ne doive sacrifier pour conserver la Grace qui se trouve inséparablement liée à l'amour du prochain. Raisonnable que cet amour du pro-

RELIGION.

RELIGION.

chain s'étende jusqu'à mes ennemis, même les plus mortels ; puisque, sans parler de la grandeur d'ame, de cette grandeur héroïque & chrétienne qui paroît dans l'amour d'un ennemi & dans les services qu'on lui rend, la Foi m'enseigne que cet homme, pour être mon ennemi, n'en est pas moins mon frère ; & que d'ailleurs j'attendrois moi-même, si j'étois ennemi de Dieu, que Dieu usât envers moi de miséricorde, & qu'il me prévînt de sa Grace ; car pourquoi serois-je plus délicat que lui dans mes sentiments & dans mes affections ? Raisonnable, par un retour qui semble d'abord bien surprenant & bien étrange, que je haïsse mes amis, mes proches & ceux même à qui je dois la vie, quand ceux à qui je dois la vie, quand ceux à qui je suis le plus étroitement uni par les liens du sang & de l'amitié sont des obstacles à mon salut ; car alors la raison veut que je m'en éloigne, que je les fuie, que je les abhorre. (*P. BOURDALOUE ; Sermon sur la Sagesse & la Douceur de la Loi Chrétienne.*)

FIGURE XXI.

C'EST UN BIEN pour moi, & un bien que je ne puis assez estimer, d'avoir connu votre Loi & de l'avoir embrassée. * C'est là que je dois m'en tenir ; &, pour m'y conserver, je dois être prêt, comme vos Martyrs, à sacrifier ma fortune & à répandre mon sang : *Domine, bonum est nos hîc esse.* S. Pierre dans

dans le transport de sa joie demandoit à demeurer sur le Thabor ; mais, parce qu'en le demandant il ne pensoit qu'à une félicité temporelle, & non point à l'éternelle béatitude de l'autre vie, l'Evangéliste ajoute qu'il ne sçavoit ce qu'il disoit : *Nesciens quid diceret.* Pour moi, mon Dieu, je comprends parfaitement ce que je dis ; & c'est avec une connoissance entière que je vous demande à demeurer toujours ferme & inébranlable dans l'obéissance & dans la pratique de votre Loi. (*Le même ; au même endroit.*) RELIGION.

QUAND JE LIS les Loix Romaines, je me forme, il est vrai, l'idée d'une illustre République ; mais je vois en même temps que toutes ces Loix ne parlent point au cœur ; qu'elles ne portent avec elles ni force ni vertu pour se faire observer ; qu'elles ne vont point à la racine des passions ; qu'elles n'en empêchent que les effets extérieurs ; qu'elles ne promettent point de félicité durable ; & que tout le fruit qu'on en peut espérer est borné à la vie présente. * Mais l'Evangile remplit tous mes desirs, me représente tel que je veux être, me fait voir clairement, & me fait vouloir efficacement ce que je puis devenir ; me porte au-delà du temps, m'éleve jusqu'à Dieu, m'associe à sa sainteté, à sa gloire, à ses perfections ; me corrige, me transforme, me diviniſe. C'est une gloire qui ne brille point aux FIGURE XIX.

RELIGION. yeux du monde toute entière ; elle eſt même inviſible aux yeux de la chair ; elle nous élève au-deſſus de la terre ; elle nous rend citoyens de Dieu ; elle nous aſſocie aux Anges, à l'Egliſe des premiers-nés, & aux eſprits des Juſtes qui ſont dans l'Eternité. Ceux qui ne connoiſſent point l'Eſprit de Dieu pourront me reprocher d'en dire trop ; mais celui qui a goûté la Religion en a conçu de plus hautes idées, & peut me convaincre de n'en dire pas aſſez. (* * *)

FIGURE XIX. SI LA PIÉTÉ forme des Rois de ce caractère, elle forme auſſi des Sujets humbles, obéiſſants, fidèles, prêts à ſervir l'Etat & à l'aſſiſter ; ſoumis aux Puiſſances comme à Dieu même, non par crainte ou par bienſéance, foibles & peu durables motifs, mais par un principe de Foi & de perſuaſion intérieure, conſtant & ſolide, qu'aucune conſidération humaine ne peut affoiblir. La Religion eſt donc la mère de la ſubordination & de l'ordre ; elle retient la puiſſance des Rois par la bonté ; elle lie la fidélité des Sujets par la conſcience ; * elle met les cœurs des peuples dans les mains des Rois, par une ſoumiſſion volontaire ; elle met le cœur des Rois dans les mains de Dieu par une dépendance néceſſaire ; elle repréſente ſous l'image des Souverains la grandeur & l'empire de Dieu même ; elle

représente sous les Sujets l'image de l'humilité & de l'obéissance de J. C.; elle apprend aux uns à descendre par bonté, aux autres à s'élever jusqu'au trône par la confiance. De cette intelligence mutuelle naît le bon ordre & la félicité publique. (*FLÉCHIER; III Sermon pour l'ouverture des Etats de Languedoc.*) RELIGION.

AUSSI l'on ne l'ouït jamais se glorifier que de la qualité de *Chrétienne;* on la vit souvent s'abaisser & se dérober à sa dignité, pour se jetter aux pieds des pauvres; &, si des yeux mortels pouvoient percer ces voiles qui couvrent au-dedans de nous les opérations de la Grace & les sentiments de nos consciences, on l'auroit vue établir au-dedans d'elle le règne de Dieu selon les règles évangéliques; planter la croix de Jésus-Christ sur un tas de sceptres & de couronnes; recevoir le sang du Sauveur pour purifier le sang de ses pères; effacer les titres de sa maison pour y graver ceux de son baptême; & dans ce cœur où le mensonge & la flatterie n'osèrent jamais approcher pour lui donner une fausse gloire, écouter la vérité qui lui apprenoit ses devoirs, & qui lui montroit ses foiblesses. (*Le même; Oraison Funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche.*) FIGURE III.

CE FURENT-LA, Messieurs, les dispositions intérieures de cette femme héroïque, ou plutôt ce fu- FIGURE XVII.

RELIGION. rent les derniers efforts que la Grace de Jésus-Christ fit en elle. Dieu, qui dispense les biens & les maux selon les forces ou les foiblesses des hommes, éprouva par de longues infirmités sa résignation & sa patience ; mais quelque pesante que fût sa croix, elle la porta & n'en fut pas accablée ; on la vit souffrir, mais on ne l'ouït pas se plaindre ; elle fit des vœux pour son salut, & n'en fit point pour sa santé. * Prête à vivre pour achever sa pénitence ; prête à mourir pour consommer son sacrifice ; soupirant après le repos de la patrie ; supportant patiemment les peines de son exil, entre la douleur & la joie, entre la possession & l'espérance ; se réservant toute entière à son Créateur, elle attendit tout ce qui pouvoit arriver, * & ne souhaita que ce que Dieu voudroit faire d'elle. (*Le même ; Oraison Funèbre de Mme. d'Aiguillon.*)

FIGURE XIX. LA FRANCE a vu de nos jours deux Reines plus unies encore par la piété que par le sang, dont la mort également précieuse devant Dieu, quoiqu'avec des circonstances différentes, a été d'une singulière édification à toute l'Eglise. Vous entendez bien que je veux parler d'ANNE D'AUTRICHE, & de sa chère Nièce, ou plutôt de sa chère Fille, MARIE-THÉRÈSE-ANNE, dans un âge déja avancé, & MARIE-THERÈSE dans sa vigueur. Mais toutes deux d'une si heureuse constitution, qu'elle sem-

bloit nous promettre le bonheur de les posséder un siécle entier, nous sont enlevées contre notre attente ; l'une par une longue maladie, & l'autre par un coup imprévu. ANNE, avertie de loin par un mal aussi cruel qu'irrémédiable, vit avancer la mort à pas lents, & sous la figure qui lui avoit toujours paru la plus affreuse. MARIE THÉRÈSE aussi-tôt emportée que frappée par la maladie, se trouve toute vive & toute entière entre les bras de la mort sans presque l'avoir envisagée. A ce fatal avertissement, ANNE pleine de foi ramasse toutes les forces qu'un long exercice de la piété lui avoit acquises, & regarde sans se troubler toutes les approches de la mort. Humiliée sous la main de Dieu, elle lui rend grace de l'avoir ainsi avertie ; elle multiplie ses aumônes toujours abondantes ; elle redouble ses dévotions toujours assidues ; elle apporte de nouveaux soins à l'examen de sa conscience toujours rigoureux. Avec quel renouvellement de foi & d'ardeur lui vîmes-nous recevoir le saint Viatique ! Dans de semblables actions, il ne fallut à MARIE-THÉRÈSE que sa ferveur ordinaire ; sans avoir besoin de la mort pour exciter sa piété ; sa piété s'excitoit toujours assez elle-même, & prenoit dans sa propre force un continuel accroissement. Que dirons-nous, Chrétiens, de ces deux Reines ? * Par l'une, Dieu nous a appris comment il faut profiter

RELIGION.

RELIGION. du temps ; & l'autre nous a fait voir que la vie vraiment chrétienne n'en a pas besoin. (*Bossuet ; Oraison Funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche.*)

FIGURE XXXIII. SE FAIRE un inviolable précepte de ce qui à peine est un conseil ; se dépouiller de sa volonté propre pour faire toujours celle des autres ; ne connoître d'autre plaisir que celui de n'en point avoir ; mettre sa gloire dans l'humiliation, & sa joie dans la souffrance ; ne posséder rien, & renoncer à tout desir de posséder ; passer la nuit dans la prière, & le jour dans le silence ; vivre en société & garder toujours la solitude ; aimer ses sœurs plus que soi-même, & ne s'attacher à aucune ; regarder les foibles sans mépris, & les parfaites sans envie ; fermer son cœur par retenue, le découvrir par obéissance ; * enfin mourir sans cesse à soi-même, & vivre dans un corps comme n'en ayant point ; ce n'est là, Messieurs, qu'une partie du devoir que la Princesse eut à remplir dans les épreuves du Noviciat. (*Maboul ; Oraison Funèbre de la Princesse Electorale de Bavière, Abbesse de Montbrison.*)

FIGURE XXV. A PEINE sorti de l'enfance, il se consacre au genre de vie le plus austère ; & il entraîne avec lui sa famille, ses parents & ses amis ; on est obligé de fuir, pour ne lui pas céder. Dans son désert, au milieu des occupations que lui donne le gouverne-

ment de tout un Ordre, il charme & il instruit ses Solitaires par des morales immortelles ; * sa réputation sort de cette étroite sphère ; &, du fond de sa cellule, il devient l'oracle de la France, & bientôt de l'Europe entière. Les Conciles forment leurs décrets sur ses avis ; les Rois décident sur eux les affaires de l'Etat ; & les souverains Pontifes fixent par eux leurs doutes. Un schisme divise l'Eglise ; Bernard se déclare & le dissipe. Le droit des contendants à la Tiare devient une seconde fois douteux ; son suffrage détermine leur sort, & sa voix calme les esprits. On le charge d'aller exhorter les peuples à des expéditions saintes dont les malheurs, tant de fois éprouvés, ont refroidi le zèle le plus ardent : il parle ; on accourt en foule autour de lui ; les villes se dépeuplent pour le suivre ; ses auditeurs deviennent autant d'esclaves de ses desseins : les Rois & les Empereurs veulent inutilement résister à sa voix. Le succès ne répond point à ses promesses, & le sang d'un million de malheureux inutilement versé, excite contre lui des murmures ; * Bernard les combat, triomphe, trouve encore le secret de sauver son autorité de ce naufrage, & meurt toujours envié, toujours révéré, toujours dans l'appareil de sa bassesse, toujours dans l'éclat de sa gloire.

RELIGION.

(* * *)

RELIGION. *FIGURE XXV.*

JE SÇAIS que le monde paroît avoir sa félicité ; & qu'au milieu de ce tourbillon de soins, de mouvements, de craintes, d'inquiétudes, on y voit toujours un petit nombre d'heureux dont on envie le bonheur, & qui semblent jouïr d'une destinée douce & tranquille ; mais approfondissez ces vains dehors de bonheur & de réjouïssance, & vous y trouverez des chagrins réels, des cœurs déchirés, & des consciences agitées. Approchez de ces hommes qui vous paroissent les heureux de la terre, & vous serez surpris de les trouver sombres, inquiets, traînant avec peine le poids d'une conscience criminelle : écoutez les dans ces moments sérieux & tranquilles, où les passions plus refroidies laissent faire quelque usage de la raison ; ils conviennent tous qu'ils ne sont point heureux ; que l'éclat de leur fortune ne brille que de loin, & ne paroît digne d'envie qu'à ceux qui ne la connoissent pas : ils avouent qu'au milieu de leurs plaisirs & de leur prospérité, ils n'ont jamais goûté de joie pure & véritable ; que le monde un peu approfondi n'est plus rien ; qu'ils sont surpris eux-mêmes qu'on puisse l'aimer & le connoître ; & qu'il n'y a d'heureux ici bas que ceux qui sçavent s'en passer & servir Dieu. Les uns soupirent après les occasions d'une retraite honorable ; les autres se proposent

tous les jours des mœurs plus régulières & plus chrétiennes ; tous conviennent du bonheur des gens de bien ; tous souhaitent de le devenir ; tous rendent témoignage contre eux-mêmes : ils sont entraînés par les plaisirs, plutôt qu'ils ne courent après eux. Ce n'est plus le goût ; c'est la coutume, c'est la foiblesse qui les retient dans les liens du monde & du péché ; ils le sentent ; ils s'en plaignent ; ils en conviennent ; & ils se livrent au cours d'une si triste destinée.* Monde trompeur ! rends heureux, si tu le peux, ceux qui te servent ; & alors j'abandonnerai la Loi du Seigneur, pour m'attacher à la vanité de tes promesses. (*Massillon ; Sermon sur le Bonheur des Justes.*) RELIGION.

II. VICES.

Le Vice en général.

TOUTES LES PEINTURES qui suivent sont des plus belles qui composent ce Recœuil. Celle de l'*Homme pécheur* tirée de Gaspard Terrasson, renferme une partie des mystères de la Religion, & un abrégé de la Morale chrétienne. Dans un assez étroit espace, il a trouvé le secret de réunir tout cela, je ne VICE.

VICE.

dis pas, avec un art infini (l'art ne s'exprime pas avec cette onction) il faut dire, avec une effusion de doctrine & de piété qu'on ne sent bien qu'après avoir connu & sur-tout médité la Religion. Celles de l'état où se trouvoit S. Augustin engagé dans le *Vice*, & tirées des ouvrages de ce Docteur, se ressentent de la beauté de son génie. On peut remarquer une audace poétique, une grande vivacité d'imagination, avec une grande force d'expression dans les morceaux de M. de Voltaire; ce Poëte célèbre n'a guère fait rien de mieux frappé. Presque toutes les autres peintures, qui sont de Massillon, prouvent que cet orateur réussissoit supérieurement à peindre les mœurs & le cœur : il ne se borne pas à faire sentir l'injustice & la déraison du *Vice;* il le fait trouver difforme, haïssable. Vous ne pouvez plus vous souffrir sous l'empire de ce cruel Tyran; vous ne l'enviſagez plus que comme l'ennemi juré de votre félicité; entrant dans une sainte indignation contre

vous-même, vous vous trouvez si aveugle, si injuste, si malheureux, que vous ne voyez d'autre ressource que de vous jetter entre les bras de la vertu. VICE.

LA HONTE DU VICE.

SERVITUDE honteuse par l'assujettissement de l'ame déréglée aux sens; sa raison, sa fierté, sa gloire, ses réflexions, * tout cède au charme impérieux qui l'entraîne: honteuse par l'indignité des démarches que la force de la passion obtient d'elle, le rang, le sexe, le devoir, tout est oublié; on dévore les rebuts les plus outrageants; on fait les avances les plus humiliantes; on laisse entrevoir les emportements les plus indignes & les plus méprisables: honteuse par les devoirs les plus importants, & les intérêts les plus sérieux de la fortune sacrifiés à la passion injuste: honteuse par l'avilissement & le mépris public qu'attire toujours une vie déréglée: honteuse enfin par les mœurs désordonnées continuées quelquefois jusques dans une vieillesse avancée; l'âge augmente la fragilité; * la raison affoiblie par les anciens désordres, n'offre plus de résistance; le corps usé par ses déréglements, s'y laisse comme aller de lui-même, & supplée, par les égarements d'une imagination corrompue, ce qui manque à la FIGURE XX.

VICE. vivacité de ſes plaiſirs : *Ligatus pedes & manus inſtitis.* (*MASSILLON* ; *Homélie ſur le Lazare.*)

FIGURE XXV. TOUTE la gloire humaine ne ſçauroit jamais effacer l'opprobre que.... laiſſe le déſordre des mœurs, & l'emportement des paſſions ; les victoires les plus éclatantes ne couvrent pas la honte des .... vices ; on loue les actions, & l'on mépriſe la perſonne ; c'eſt de tout temps qu'on a vu la réputation la plus brillante échouer contre les mœurs du héros, & ſes lauriers flétris par ſes foibleſſes : le monde, qui ſemble mépriſer la vertu, n'eſtime & ne reſpecte pourtant qu'elle ; il élève des monuments ſuperbes aux grandes actions des conquérants ; il fait retentir la terre du bruit de leurs louanges ; une poéſie pompeuſe les chante & les immortaliſe ; chaque Achille a ſon Homère ; l'éloquence s'épuiſe pour leur donner du luſtre ; l'appareil des éloges eſt donné à l'uſage & à la vanité ; * l'admiration ſecrète & les louanges réelles & ſincères, on ne les donne qu'à la vertu & à la vérité. (*Le même ; Sermon ſur le Triomphe de la Religion.*)

FIGURE XIX. LE BONHEUR ou la témérité ont pu faire des héros : mais la vertu toute ſeule peut former de grands hommes ; il en coûte bien moins de remporter des victoires, que de ſe vaincre ſoi-même ; il eſt bien plus aiſé de conquérir des provinces & de dompter

des peuples, que de dompter une passion ; la morale même des Païens en est convenue. Du-moins les combats où préside la fermeté, la grandeur du courage, la science militaire, sont de ces actions rares que l'on peut compter aisément dans le cours d'une longue vie ; & quand il ne faut être grand que certains moments, la nature ramasse toutes ses forces, & l'orgueuil pour un peu de temps peut suppléer à la vertu ; mais les combats de la Foi sont des combats de tous les jours : on a affaire à des ennemis qui renaissent de leur propre défaite ; si vous vous lassez un instant, vous périssez ; la victoire même a ses dangers ; l'orgueuil, loin de vous aider, devient le plus dangereux ennemi que vous ayez à combattre ; tout ce qui vous environne fournit des armes contre vous ; votre cœur lui-même vous dresse des embûches ; il faut sans cesse recommencer le combat : en un mot on peut être quelquefois plus fort ou plus heureux que ses ennemis ; * mais qu'il est grand d'être toujours plus fort que soi-même. (*Le même ; au même endroit.*

VICE.

LES INQUIÉTUDES DU VICE.

PYGMALION mangeoit le plus souvent tout seul... & apprêtoit lui-même tout ce qu'il devoit manger, ne pouvant se fier qu'à ses propres mains : * il se

FIGURE III.

VICE. renfermoit dans le lieu le plus reculé de ſon palais, pour mieux cacher ſa défiance & pour n'être jamais obſervé, quand il préparoit ſes repas. Il n'oſoit plus chercher aucun des plaiſirs de la table ; il ne pouvoit ſe réſoudre à manger d'aucune des choſes qu'il ne ſçavoit pas apprêter lui-même. Ainſi non-ſeulement toutes les viandes cuites avec des ragoûts par des cuiſiniers, mais encore le vin, le pain, le ſel, l'huile, le lait & tous les autres aliments ordinaires, ne pouvoient être de ſon uſage ; il ne mangeoit que des fruits qu'il avoit cœuillis lui-même dans ſon jardin, ou des légumes qu'il avoit ſemés & qu'il faiſoit cuire. Au-reſte, il ne buvoit jamais d'autre eau que de celle qu'il puiſoit lui-même dans une fontaine qui étoit renfermée dans un endroit de ſon palais, dont il gardoit toujours la clef. (*DE FÉNÉLON* ; *Télémaque*, Liv. VIII.

FIGURE XIV. LES INQUIÉTUDES ſur l'avenir forment le poiſon le plus amer de la vie humaine ; & les hommes ne ſont malheureux que parce qu'ils ne ſçavent pas ſe renfermer dans le moment préſent. Ils hâtent leurs peines & leurs ſoucis ; ils vont chercher dans l'avenir dequoi ſe rendre malheureux, comme ſi le préſent ne ſuffiſoit pas à leurs inquiétudes ; ils ſe forment des chimères pour ſe faire peur à eux-mêmes, comme s'ils n'avoient pas aſſez de chagrins réels ;

ils se tourmentent sans cesse sur le lendemain, comme si à chaque jour ne suffisoit pas sa malice; ils n'ont plus de lumières que les autres, que pour se former plus d'inquiétudes; ils ne voient plus loin, que pour voir plutôt leurs malheurs; ils ne sont plus sages, que pour être plus inquiets & plus timides; ils ne sont plus prévoyants, que pour être de pire condition, & moins tranquilles que les imprudents & les insensés. A ces traits vous vous reconnoissez, mes Frères; car qu'est-ce que la vie de la Cour; qu'une agitation éternelle sur l'avenir; qu'une révolution fatiguante de craintes, de précautions, d'espérances? De craintes; tous les événements nous offrent presque de nouvelles terreurs; l'élévation d'un concurrent nous fait craindre notre disgrace; la faveur d'un ennemi nous montre de loin notre perte comme assurée; un air moins gracieux du Maître nous fait déja entrevoir notre oubli & notre ruine. De précautions; nous prenons sans cesse des mesures, ou pour obtenir des graces qui ne viendront jamais, ou pour prévenir des dégoûts & des chagrins qui viendront. Enfin d'espérances; un avenir pompeux nous flatte toujours; mais, pour y parvenir, il faut sacrifier le repos & toutes les douceurs du présent: * la félicité n'est jamais que dans l'idée qui se la promet; les assujettissements &

VICE. les peines ſont dans le cœur qui les ſent & qui les dévore (*MASSILLON ; Sermon ſur la Soumiſſion à la Volonté de Dieu.*

FIGURE XVII. LA SECONDE ſource des inquiétudes humaines ſont les événements préſents, & ce qui ſe paſſe tous les jours à nos yeux. Rien n'arrive preſque jamais ſelon nos deſirs ; ce que nous aimons nous échappe ; ce que nous ſouhaitons nous fuit ; ce que nous craignons nous arrive ; nous ne ſommes jamais heureux de tous points : ſi la fortune nous rit, la ſanté nous abandonne ; ſi nous jouïſſons de la ſanté, la fortune nous manque ; ſi la faveur du Maître nous élève, l'envie du Courtiſan nous flétrit & nous dégrade ; ſi l'envie nous épargne & que nous puiſſions compter ſur les ſuffrages publics, le Maître nous néglige ; enfin, dans quelque ſituation que nous ſoyons, il manque toujours quelque choſe à notre bonheur ; * & ce qu'il y a de triſte pour l'homme, c'eſt qu'un ſeul chagrin l'emporte pour lui ſur mille plaiſirs ; & que ce qui lui manque, quelque léger qu'il puiſſe être, empoiſonne toujours tout ce qu'il poſſède. (*Le même ; au même endroit.*)

FIGURE XXV. QU'EST-CE QUE la vie humaine, qu'une mer furieuſe & agitée, où nous ſommes ſans ceſſe à la merci des flots, & où chaque inſtant change notre ſituation

ſituation & nous donne de nouvelles alarmes ? Que ſont les hommes eux-mêmes, que les triſtes jouets de leurs paſſions inſenſées & de la viciſſitude éternelle des événements ? Liés par la corruption de leur cœur à toutes les choſes préſentes, ils ſont avec elles dans un mouvement perpétuel : ſemblables à ces figures que la roue rapide entraîne, ils n'ont jamais de conſiſtance aſſurée, chaque moment eſt pour eux une ſituation nouvelle : ils flottent au gré de l'inconſtance des choſes humaines ; voulant ſans ceſſe ſe fixer dans les créatures & ſans ceſſe obligés de s'en déprendre ; croyant toujours avoir trouvé le lieu de leur repos, & ſans ceſſe forcés de recommencer leur courſe ; laſſés de leurs agitations, & cependant toujours emportés par le tourbillon, ils n'ont rien qui les fixe, qui les conſole, qui les paye de leurs peines, qui leur adouciſſe le chagrin des événements ; ni le monde qui le cauſe, ni leur conſcience qui le rend plus amer, ni l'ordre de Dieu contre lequel ils ſe révoltent. Ils boivent juſqu'à la lie toute l'amertume de leur calice ; ils ont beau le verſer d'un vaſe dans un autre vaſe, dit le Prophète, ſe conſoler d'une paſſion par une paſſion nouvelle, d'une perte par un nouvel attachement, d'une diſgrace par de nouvelles eſpérances, l'amertume les ſuit par-tout : * ils changent de ſituation, mais ils

VICE.

ne changent pas de ſupplice: *Et inclinavit ex hoc in hoc; verumtamen fax ejus non eſt exinanita.* (*Le même; au même endroit.*)

FIGURE XXV.

ON A BEAU DIRE que les ſoins des paſſions font la félicité de ceux qui en ſont épris; * c'eſt un langage dont le monde ſe fait honneur, & que l'expérience dément. Quel ſupplice pour une ame mondaine qui veut plaire, que les ſoins éternels d'une beauté qui s'efface & s'éteint tous les jours! Quelles attentions! quelle gêne! il faut prendre ſur ſoi, ſur ſes inclinations, ſur ſes plaiſirs, ſur ſon indolence. Quel ſecret dépit quand ces ſoins ont été inutiles, & qu'il s'eſt trouvé des attraits plus heureux & ſur qui tous les regards ont tourné! Quelle tyrannie que celle des uſages! il faut pourtant s'y aſſujettir, malgré des affaires qui demandent qu'on ſe retranche; un époux qui éclate; le marchand qui murmure, & qui peut-être fait acheter bien cher les retardements & les délais. Je ne dis rien des ſoins de l'ambition: quelle vie que celle qui ſe paſſe toute en des meſures, des projets, des craintes, des eſpérances, des alarmes, des jalouſies, des aſſujettiſſements, des baſſeſſes! Je ne parle pas d'un engagement de paſſion: quelles frayeurs que le myſtère n'éclate! que de meſures à garder du côté de la bienſéance & de la gloire! que d'yeux à évi-

ter ! que de ſurveillants à tromper ! que de retours à craindre ſur la fidélité de ceux qu'on a choiſis pour les miniſtres & les confidents de ſa paſſion ! quels rebuts à eſſuyer de celui peut-être à qui on a ſacrifié ſon honneur & ſa liberté & dont on n'oſeroit ſe plaindre ! A tout cela ajoutez ces moments cruels où la paſſion moins vive nous laiſſe le loiſir de retomber ſur nous-mêmes, & de ſentir toute l'indignité de notre état ; ces moments où le cœur né pour des plaiſirs plus ſolides, ſe laſſe de ſes propres idoles, & trouve ſon ſupplice dans ſes dégoûts & dans ſa propre inconſtance. * Monde profane ! ſi c'eſt-là cette félicité que tu nous vantes tant, favoriſes-en tes adorateurs, & punis-les en les rendant ainſi heureux de la foi qu'ils ont ajoutée ſi légérement à tes promeſſes. (*Le même* ; *Sermon ſur la Péchereſſe.*) VICE.

QUELLE RESSOURCE pour un pécheur, lequel, après avoir ſacrifié au monde & à ſes maîtres ſon repos, ſa conſcience, ſes biens, ſa jeuneſſe, ſa ſanté ; après avoir tout dévoré, des rebuts, des fatigues, des aſſujettiſſements, pour des eſpérances frivoles, ſe voit tout d'un coup fermer les portes de l'élévation & de la fortune ; arracher d'entre les mains des places qu'il avoit méritées & qu'il croyoit déja tenir ; menacé, s'il ſe plaint, de perdre celles *FIGURE XXIV.*

VICE.

qu'il poſſède ; obligé de plier devant des rivaux plus heureux, & de dépendre de ceux qu'il n'avoit pas même crus dignes autrefois de recevoir ſes ordres ? Ira-t-il loin du monde ſe venger par des murmures éternels de l'injuſtice des hommes ? Mais que fera-t-il dans ſa retraite, que laiſſer plus de loiſir & trouver moins de diverſions à ſes chagrins ? Se conſolera-t-il dans l'exemple de ſes ſemblables ? Mais nos malheurs à nos yeux ne reſſemblent jamais aux malheurs d'autrui ; & d'ailleurs, quelle conſolation de ſentir renouveller ſes peines, à meſure qu'on en retrouve l'image & le ſouvenir dans les autres ? Se retranchera-t-il dans une vaine Philoſophie & dans la force de ſon eſprit ? * Mais la raiſon toute ſeule ſe laſſe bientôt de ſa fierté : on peut être Philoſophe pour le Public ; on eſt toujours homme pour ſoi-même. Se fera-t-il une reſſource en ſe livrant au plaiſir & aux infâmes voluptés ? Mais le cœur en changeant de paſſion ne fait que changer de ſupplice. Cherchera-t-il dans l'indolence & dans la pareſſe un bonheur qu'il n'a pu trouver dans la vivacité des eſpérances & des prétentions ? Une conſcience criminelle peut devenir indifférente ; mais elle n'en eſt pas plus tranquille : on peut ne plus ſentir ſes diſgraces & ſes malheurs ; on ſent toujours ſes infidélités & ſes crimes. Non, mes Frères, le pécheur malheureux l'eſt ſans reſſource ; * tout manque à

l'ame mondaine, dès que le monde vient à lui manquer. (*Le même ; Sermon sur le Bonheur des Justes.*)

VICE.

TELLE EST..... la destinée des Princes & des Grands qui vivent dans l'oubli de Dieu, & qui n'usent de leur prospérité que pour la félicité de leurs sens. Ennuyés bientôt de tout, tout leur est à charge, & ils sont à charge à eux-mêmes: leurs projets se détruisent les uns les autres ; & il n'en résulte jamais qu'une incertitude universelle que le caprice forme, & que lui seul peut fixer. Leurs ordres ne sont jamais, un moment après, les interprêtes sûrs de leur volonté ; on déplaît en obéissant ; il faut les deviner, & cependant ils sont une énigme inexplicable à eux-mêmes : Toutes leurs démarches, dit l'Esprit-Saint, sont vagues, incertaines, incompréhensibles : *Vagi sunt gressus ejus, & investigabiles.* On a beau s'attacher à les suivre, on les perd de vue à chaque instant ; ils changent de sentier ; on s'égare avec eux, & on les manque encore ; ils se lassent des hommages qu'on leur rend, & ils sont piqués de ceux qu'on leur refuse ; les serviteurs les plus fidèles les importunent par leur sincérité, & ne réussissent pas mieux à plaire par leur complaisance. Maîtres bizarres & incommodes, tout ce qui les environne porte le poids de leurs caprices & de leur humeur, & ils ne peuvent le porter eux-

FIGURE XXV.

VICE. mêmes ; * ils ne semblent nés que pour leur malheur, & pour le malheur de ceux qui les servent. (*MASSILLON* ; Sermon sur le *Malheur des Grands qui abandonnent Dieu.*)

FIGURE II. VOYEZ Saül au milieu de ses prospérités & de sa gloire. Quel homme auroit dû passer des jours plus agréables & plus heureux ? D'une fortune obscure & privée il s'étoit vu élever sur le Trône ; son règne avoit commencé par des victoires ; un fils, digne de lui succéder, sembloit assurer la couronne à sa race ; toutes les Tribus soumises fournissoient à sa magnificence & à ses plaisirs, & lui obéissoient comme un seul homme. * Que lui manquoit-il pour être heureux, si l'on pouvoit l'être sans Dieu ? Il perd la crainte du Seigneur, & avec elle il perd son repos & tout le bonheur de sa vie. Livré à un esprit mauvais & aux vapeurs noires & bizarres qui l'agitent, on ne le connoît plus, & il ne se connoît plus lui-même : la harpe d'un berger, loin d'amuser sa tristesse, redouble sa fureur ; ses louanges & ses victoires, chantées par les filles de Juda, sont pour lui comme des censures & des opprobres ; il se dérobe aux hommages publics, & il ne peut se dérober à lui-même : David lui déplaît en paroissant aux pieds de son Trône, & s'en éloignant, il est encore plus sûr de déplaire ; touché de sa fidélité, il fait

son éloge & se reconnoît moins juste & moins innocent que lui ; & le lendemain il lui dresse des embûches pour s'en assurer & lui faire perdre la vie : la tendresse de son propre fils l'ennuie & lui devient suspecte : tous les Courtisans cherchent, étudient ce qui pourroit adoucir son humeur sombre & bizarre ; soins inutiles ! lui-même ne le sçait pas : il a négligé Samuel pendant la vie de ce Prophète, & il s'avise de le rappeller du tombeau & de le consulter après sa mort ; il ne croit plus en Dieu, & il est assez crédule pour aller interroger les démons ; il est impie, & il est superstitieux : destin, pour le dire ici en passant, assez ordinaire aux Incrédules ; ils traîtent d'imposteurs les Samuel, les Prophètes autrefois envoyés de Dieu : ils regardent comme une force d'esprit de mépriser ces Interprètes respectables des conseils éternels, & de se moquer des prédictions que les événements ont toujours justifiées ; ils refusent au Très-Haut la connoissance de l'avenir & le pouvoir d'en favoriser ses serviteurs fidèles, & ils ont la foiblesse populaire d'aller consulter une Pythonisse. (*Le même ; au même endroit.*) VICE.

LE PÉCHEUR veut vivre dans l'indépendance, & dès-là il se précipite dans un abîme de malheurs ; dès-là toutes les créatures s'arment, pour ainsi dire, contre lui ; dès-là les prospérités mêmes qui *FIGURE XIX.*

VICE. ſont pour les autres des dons de Dieu, ſe tournent pour lui en châtiments ; dès-là l'affliction de l'eſprit & l'amertume du cœur le vont chercher & le trouvent, fût-il au comble du bonheur humain, enſorte qu'il peut bien dire comme David : *Tribulatio & anguſtia invenerunt me* : dès-là ſa Raiſon devient ſon ennemie ; ſa Foi le condamne ; ſa Religion l'effraye ; ſa conſcience le déchire ; ſon péché lui eſt un ſupplice inévitable qui le ſuit par-tout. Quand il n'y auroit point d'autre miſère que de n'être plus dans l'ordre établi de Dieu, que de n'avoir plus de part à la protection de Dieu, que d'être exclus du nombre des ſerviteurs de Dieu, des amis de Dieu, des enfants de Dieu ; que de pouvoir faire cette triſte réflexion & de la faire ſouvent malgré ſoi ; « Je ſuis l'objet de la haine de Dieu ; » je ſuis actuellement expoſé aux coups de Dieu ; » * cela ſeul vivement conçu, n'eſt-il pas capable de faire dans l'ame du Pécheur une eſpèce d'enfer ? (*P. BOURDALOUE*; Sermon ſur la *Paix Chrétienne*.)

FIGURE XIX. MAIS IL N'Y A qu'à conſulter l'expérience pour en être encore plus ſenſiblement convaincus ; car voyons-nous que les Pécheurs du ſiècle jouïſſent d'une véritable paix ? Peut-être en ont-ils les apparences ; mais en ont-ils le fonds ? Qu'eſt-ce que leur vie ? Concevez-le bien ; un eſclavage où ils

gémiſſent ſous la tyrannie de leurs paſſions & des vices qui les dominent ; une dépendance perpétuelle du monde & de ſes loix ; un aſſujettiſſement ſervile à la créature, c'eſt-à-dire au caprice, à la vanité, à la légèreté, à l'infidélité même ; un engagement à ſouffrir beaucoup, pour ſe damner & pour ſe perdre ; car ne croyez pas qu'en ſecouant le joug de Dieu, ils en ſoient plus libres. Pour une ſervitude honorable à laquelle ils renoncent, ils ſe réduiſent dans la ſervitude la plus honteuſe ; & pour les croix ſalutaires dont ils ne veulent point, ils en ont d'inutiles à porter, mais bien plus dures & plus peſantes qui les accablent. Qu'eſt-ce que leur vie ? une ſuite de déſordres qui les rendent également criminels & malheureux ; parce que c'eſt, par exemple, une ambition qu'ils ne peuvent ſatisfaire ; une avarice qui ne dit jamais *c'eſt aſſez* ; une délicateſſe & un amour-propre qui leur fait ſentir juſqu'aux plus légères atteintes du mal ; une jalouſie qui les dévore ; une haine qui les envenime ; une colère qui les tranſporte ; parce qu'ils déſirent toujours ce qu'ils n'ont pas, & qu'ils ne ſe contentent jamais de ce qu'ils ont ; qu'ils prennent ombrage de l'un, qu'ils forment des intrigues contre l'autre ; qu'ils rompent avec celui-ci, qu'ils ſont pleins d'animoſité contre celui-là ; qu'à peine eux-mêmes ils peuvent ſe ſupporter, tant le péché leur attire de

VICE.

VICE. chagrins, de dégoûts, de mortifications, de traverſes: *Contritio & infelicitas in viis eorum, & viam pacis non cognoverunt* « Il n'y a, dit le Prophète » Royal, que malheur & qu'affliction dans leurs » voies; » * & comment auroient-ils la paix, puiſque bien loin d'y parvenir, ils ne ſçavent pas même par quel chemin on y arrive, & qu'ils ne la connoiſſent pas ? (*Le même ; au même endroit.*)

FIGURE XXI. « MAIS ENFIN, direz-vous, ces Pécheurs du » ſiècle ont ſouvent tout ce qui fait les hommes » heureux dans cette vie ; on les voit riches, puiſ- » ſants, élevés ; le monde les honore, & il ſemble » que le monde n'eſt fait que pour eux. » Hé bien !..... je veux qu'ils ſoient tels que vous vous les figurez, peut-être en faudroit-il beaucoup rabattre ; mais qu'ils ſoient ce que vous penſez, & encore plus, s'il eſt poſſible, j'y conſens. Vous dites que c'eſt-là ce qui fait les hommes heureux dans cette vie, & moi je prétends que ce qui fait le bonheur des hommes dans cette vie, n'eſt rien préciſément de tout cela. Vous dites qu'avec la moindre partie de ce qu'ils ont, vous ſeriez content ; & moi je ſoutiens que quand vous en auriez cent fois davantage, vous ne le ſeriez pas, ſi vous n'y ajoutiez quelque choſe de plus ; & ce ſurplus que vous y ajouteriez pourroit ſans tout cela vous rendre heu-

reux. Voilà des principes bien oppoſés : mais pour vous convaincre de ce que j'avance, & pour vous faire au même temps reconnoître l'erreur où vous êtes, je m'en tiens encore à l'expérience ; car l'expérience nous fait voir tous les jours des hommes contents ſans tout cela, & des hommes malheureux avec tout cela ; ou plutôt un nombre infini de malheureux avec tout cela, & beaucoup de contents ſans tout cela ; expérience dont les Païens eux-mêmes ſont convenus, & ſur laquelle leur philoſophie a triomphé ; mais dont je tire, moi qui n'ai point d'autre philoſophie que celle de l'Evangile, des concluſions chrétiennes qui m'édifient & qui me conſolent. Car il m'eſt évident par-là qu'il n'y a donc rien ſur la terre qui puiſſe remplir mon cœur ; qu'il y a quelque choſe de plus grand que tout ce que je vois, qui doit faire mon ſouverain bien, & que c'eſt uniquement, ou dans la poſſeſſion, ou dans la pourſuite de ce ſouverain bien que je dois chercher la paix. Or, ces maximes éternelles dont j'étois déja perſuadé dans la ſpéculation, me deviennent ſenſibles dans l'uſage du monde & dans la connoiſſance que j'en ai. Combien de riches, par exemple, qui, malgré leur bonne fortune, s'eſtiment malheureux, & qui le ſont en effet ? Mais ils paſſent pour heureux dans l'opinion du monde ! Ah ! mes Frères, reprend S. Chryſoſtô-

VICE.

me, c'eſt encore là le ſurcroit de leur miſère, de ce qu'étant malheureux dans leur idée, ils paſſent pour heureux dans celle d'autrui; c'eſt-à-dire de ce qu'étant malheureux véritablement, ils ne laiſſent pas d'être heureux en apparence; car ce qui fait leur bonheur ou leur malheur n'eſt pas l'opinion & l'idée d'autrui, mais leur propre opinion & leur propre idée; * & quand tous les hommes du monde conſpireroient à les béatifier, cela n'empêche pas qu'ils ne ſe conſument de chagrins, & qu'aſſujettis comme ils ſont à la loi du péché, ils ne ſe crucifient eux-mêmes. (*Le même; au même endroit.*)

FIGURE XI.

BRISE, ô Dieu, des liens que toujours je renoue :
Malheureux! qu'ai-je dit? Mon cœur me déſavoue :
Non, laiſſe-moi mes fers; je hais ma liberté.
Tu me vois donc réduit à craindre ta bonté?
Tu m'ouvres vainement les éternels abîmes;
J'adopte tour-à-tour les vertus & les crimes.
De remords douloureux je me ſens déchiré;
De plaiſirs plus cruels je me ſens enivré :
Je gémis ſous l'effort d'une guerre fatale;
Je porte dans mon ſein la diſcorde infernale.
Grand Dieu! j'aime, je hais; je cède, je combats;
Je m'accuſe & m'abſous; je veux & ne veux pas;
De moi-même je ſuis le bourreau, la victime;
Je deſire ta grace & je choiſis le crime.
Te contenterois-tu de ce partage affreux?
* Les crimes ont mon cœur, les vertus ont mes vœux;

Mais lorſque je chéris ce que mon Dieu déteſte,
Je le venge du-moins par cet état funeſte;
Je rappelle & je hais des charmes défendus :
Je les fuis, & je crains de les avoir perdus;
Leur ſouvenir me ſuit; leur image tracée
Sur tout ce que je vois obſède ma penſée;
Ils rentrent dans mon cœur; je me défends en vain;
Je leur appris trop bien ce coupable chemin.
Oſerois-je m'en plaindre, auteur de mon ſupplice?
Mais ta grace .... grand Dieu! tu me dois ta juſtice.
J'adore tes décrets; mes efforts languiſſants,
Mes deſirs incertains, mes combats impuiſſants
Sont de ma liberté le pitoyable reſte;
De longs égarements c'eſt-là le prix funeſte.
Dans les bras du plaiſir je me forgeois ces fers
Que j'arroſe aujourd'hui des pleurs les plus amers :
Ainſi, de mes malheurs artiſan déplorable,
Je n'ai pour te fléchir que l'aveu d'un coupable.
Eh! que ſert ma raiſon qui, d'écœuil en écœuil,
Sur une mer d'erreurs promène ſon orgueuil?
Du Portique fameux cette élève profane
M'abandonne aux excès que ſa fierté condamne;
Du ſein de ces erreurs, mes lugubres accents,
Mes remords, mes ſanglots & mes cris gémiſſants
T'atteſtent, ô mon Dieu, ma foibleſſe, mes peines.
Quel état! tu me vois me rouler dans mes chaînes,
M'élancer juſqu'à toi, retomber abattu,
M'épuiſer en efforts, implorer la vertu.

(*P.* LOMBARD, *Jéſuite, Elégie couronnée aux Jeux Floraux en* 1738.)

VICE. *FIGURE III.*

Ma fougueuse jeunesse, ardente pour les crimes,
Me fit courir d'abord d'abîmes en abîmes;
Je vous fuyois, Seigneur; vous ne me quittiez pas;
* Et, la verge à la main, me suivant pas à pas,
Par d'utiles dégoûts vous me rendiez amères
Ces mêmes voluptés à tant d'autres si chères:
Vous tonniez sur ma tête; à vos pressants avis
Ma mère s'unissoit en pleurant sur son fils.
Je n'entendois alors que le bruit de ma chaîne,
Chaîne de passions qu'un misérable traîne.
Ma mère par ses pleurs ne pouvoit m'ébranler,
Et vous tonniez, grand Dieu, sans me faire trembler.
Enfin de mes plaisirs l'ardeur fut amortie;
Je revins à moi-même & détestai ma vie:
Je voyois le chemin, j'y voulois avancer;
Mais un funeste poids me faisoit balancer.
J'avois trouvé, j'aimois cette perle si belle,
Sans pouvoir me résoudre à tout vendre pour elle.
Par deux puissants rivaux tour-à-tour attiré,
J'étois de leurs combats au-dedans déchiré:
Mon Dieu m'aimoit encore; & sa bonté suprême
A mes tristes regards me présentoit moi-même.
Hélas! qu'en ce moment je me trouvois affreux!
Mais j'oubliois bien-tôt mon état malheureux;
Un sommeil léthargique accabloit ma paupière;
M'éveillant quelquefois je cherchois la lumière;
Et dès qu'un foible jour paroissoit se lever,
Je refermois les yeux de peur de le trouver.
Une voix me crioit: *Sors de cette demeure;*
Et moi je répondois: *Un moment, tout à l'heure;*

Mais ce fatal moment ne pouvoit point finir,
Et cette heure toujours différoit à venir. VICE.
De mes premiers plaisirs la troupe enchantereſſe,
Voltigeant près de moi, me répétoit ſans ceſſe :
« Nous t'offrons tous nos biens, & tu veux nous quitter ?
» Sans nous, ſans nos douceurs, qui peut ſe contenter ?
» Le ſage en nous cherchant trouve un ſecours facile ;
» Son corps eſt ſatisfait & ſon ame eſt tranquille.
» Mortels, vivez heureux, & profitez du temps ;
» Du torrent de la joie enivrez tous vos ſens ;
» Fuyez de la vertu l'importune triſteſſe ;
» Couchez-vous ſur les fleurs ; dormez dans la molleſſe ;
» Et toi que dès long-temps nos bienfaits ont charmé,
» Crois-tu donc qu'avec nous ton cœur accoutumé
» Puiſſe ainſi s'arracher aux délices qu'il aime ?
» Hélas ! en nous perdant tu te perdras toi-même ».
(*M. Racine ;* Poëme de *la Grace*, Ch. III.)

CEPENDANT toute en proie au trouble qui me tue, FIGURE VII.
La paix ne rentre point dans mon ame abattue ;
Je paſſe à tout moment de l'eſpoir à l'effroi ;
Le fardeau de la vie eſt trop peſant pour moi ;
* Mon trône m'importune, & ma gloire paſſée
N'eſt qu'un nouveau tourment de ma triſte penſée.
J'ai nourri mes chagrins ſans les manifeſter ;
Ma peur m'a fait rougir ; j'ai craint de conſulter
Ce Mage révéré que chérit Babylone,
D'avilir devant lui la majeſté du trône,
De montrer, une fois en préſence du Ciel,
Sémiramis tremblante aux regards d'un mortel ;

VICE. Mais j'ai fait en ſecret, moins fière ou plus hardie,
Conſulter Jupiter aux ſables de Lybie,
Comme ſi, loin de nous, le Dieu de l'univers
N'eût mis la vérité qu'au fond de ces déſerts.
Le Dieu qui s'eſt caché dans cette ſombre enceinte
A reçu dès long-temps mon hommage & ma crainte;
J'ai comblé ſes autels & de dons & d'encens.
Répare-t-on le crime, hélas! par des préſents?
(*M. De Voltaire*; Tragéd. de *Sémiramis*, Act. I. Sc. 5.)

FIGURE I. SEIGNEUR, n'irritez point ſon orgueuil furieux;
Si vous ſçaviez les maux que m'annoncent les Dieux.....
J'en frémis. Non, jamais le Ciel impitoyable
N'a menacé nos jours d'un ſort plus déplorable.
Deux fois mes ſens frappés par un triſte réveil,
Pour la troiſième fois ſe livroient au ſommeil,
Quand j'ai cru par des cris terribles & funèbres
Me ſentir entraîner dans l'horreur des ténèbres;
Je ſuivois, malgré moi, de ſi lugubres cris;
Je ne ſçais quel remords agitoit mes eſprits;
Mille foudres grondoient dans un épais nuage,
Qui ſembloit cependant céder à mon paſſage.
Sous mes pas chancelants un gouffre s'eſt ouvert;
L'affreux ſéjour des morts à mes yeux s'eſt offert:
A travers l'Achéron la malheureuſe Electre
A grands pas où j'étois ſembloit guider un ſpectre.
Je fuyois, il me ſuit. Ah! Seigneur! à ce nom
Mon ſang ſe glace; * hélas! c'étoit Agamemnon.
« Arrête, m'a-t-il dit d'une voix formidable,
» Voici de tes forfaits le terme redoutable;
» Arrête,

» Arrête, épouſe indigne, & frémis à ce ſang
» Que le cruel Egiſthe a tiré de mon flanc ».
Ce ſang qui ruiſſeloit d'une large bleſſure,
Sembloit en s'écoulant pouſſer un long murmure :
A l'inſtant j'ai cru voir auſſi couler le mien ;
Mais, malheureuſe ! à peine a-t-il touché le ſien,
Que j'en ai vu renaître un monſtre impitoyable
Qui m'a lancé d'abord un regard effroyable :
Deux fois le Styx, frappé par ſes mugiſſements,
A long-temps répondu par des gémiſſements :
Vous êtes accouru ; mais le monſtre en furie
D'un ſeul coup à mes pieds vous a jetté ſans vie
Et m'a ravi la mienne avec le même effort,
Sans me donner le temps de ſentir votre mort.
(*M. De Crébillon ;* Tragédie d'*Electre*, Act. I. Sc. 7.)

VICE.

UN SONGE (me devrois-je inquiéter d'un ſonge ?) *FIGURE I.*
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge ;
Je l'évite par-tout ; par-tout il me pourſuit ;
C'étoit pendant l'horreur d'une profonde nuit.
Ma mère Jézabel devant moi s'eſt montrée,
Comme au jour de ſa mort pompeuſement parée :
Ses malheurs n'avoient point abattu ſa fierté,
Même elle avoit encor cet éclat emprunté
Dont elle eut ſoin de peindre & d'orner ſon viſage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
« Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi ;
» Le cruel Dieu des Juifs l'emporte auſſi ſur toi :
» Je te plains de tomber dans ſes mains redoutables,
» Ma fille ». En achevant ces mots épouvantables,

VICE.

Son ombre vers mon lit a paru se baisser ;
* Et moi je lui tendois les mains pour l'embrasser ;
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mêlange
D'os & de chair meurtris & traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang, & des membres affreux
Que des chiens dévorants se disputoient entr'eux.
(*Racine ;* Tragédie d'*Athalie*, Act. II. Sc. 5.)

LES REMORDS DU VICE.

FIGURE II.

NON, Seigneur, ses chagrins ne tombent point sur vous,
Et c'est contre moi seul que s'arme son courroux ;
Mais de quels traits, grands Dieux ! qu'il est impitoyable !
Cependant croirez-vous qu'au moment qu'il m'accable,
Je ne puis à son sort refuser quelques pleurs ?
Je le vois pénétré de secrètes douleurs ;
Au milieu de la cour cherchant la solitude ;
Nourrissant son esprit de son inquiétude ;
Insensible aux objets qui flattoient ses desirs ;
Il respire à regret ; il languit sans plaisirs ;
Et son cœur, dévoré du mal qui l'empoisonne,
Confond dans ses dégoûts tout ce qui l'environne.
Envain l'art des humains cherche à guérir ce mal
Dont on ne connoît point le principe fatal ;
Envain sur mille autels le feu sacré s'allume ;
Il n'en souffre pas moins ; sa force se consume ;
* Il meurt ; & toutefois dans son barbare sort
Il semble s'applaudir de me donner la mort.
(*Campistron ;* Tragédie de *Tiridate*, Act. I. Sc. 1.)

Les malheurs du Vice.

Son cœur, s'il eût été de bonne-foi, n'eût pas démenti les vérités qu'il y auroit trouvées; il n'y auroit rien vu qui ne fût proportionné à sa nature, à son état, à ses besoins, à la vaste étendue de ses desirs. Un peu de réflexion sur tout ce qu'il voyoit, sur tout ce qu'il éprouvoit lui-même, lui eût fait comprendre qu'on ne peut compter sur rien dans la vie; * qu'il n'y a point de fond à faire sur les hommes; qu'il n'y a parmi eux ni justice, ni vérité, ni probité, ni bonne-foi, ni sincère amitié; que rien n'est stable, solide, ni durable; que tout change; que tout meurt; que tout se détruit; que d'ailleurs on n'est point heureux dans la jouïssance des plaisirs; qu'ils sont la source des remords, des déplaisirs, des amertumes; qu'il n'y a plus de raison, de modération, de discernement, d'équité, de naturel, d'honneur, dès qu'on s'y abandonne; qu'on devient capable de tout excès, de toute brutalité; qu'on n'est plus homme; & qu'enfin l'on meurt sans consolation, sans espérance, sans ressource, chargé d'opprobres, de malédictions, de la haine publique. Mais les passions l'ont emporté; la volupté le tyrannisoit; les liens lui sembloient indissolubles; la joie présente, les honneurs & les biens dont il étoit en possession, le sentiment

FIGURE XIV.

BIBLIOTHECA

VICE. vif d'une félicité charnelle, abſorboient toutes ſes penſées, étouffoient tous ſes bons deſirs; il n'eſt point d'efforts qu'il ne fit pour chaſſer Dieu de ſon cœur : la Religion l'incommodoit; il craignoit de la méditer; il cherchoit du ſecours pour en éteindre les reſtes dans ſon ame; il eût ſçu bon gré à quiconque lui eût fourni des preuves contre elle; il applaudiſſoit à l'impiété; il faiſoit ſemblant de mépriſer les ſupplices d'une autre vie; il en plaiſantoit avec ſes amis; il les avoit lui-même pervertis; & quand je le vois dans l'enfer demander qu'on envoie quelqu'un des morts pour les détromper, je juge, avec S. Auguſtin, qu'un de ſes grands crimes avoit été une incrédulité affectée, un libertinage de raiſonnements & de diſcours; en un mot l'athéiſme de nos gens du monde, l'impiété de nos beaux eſprits, le crime qui fait le ſcandale & l'horreur de notre ſiècle. (Gaſpard *TERRASSON*; Sermon ſur l'*Enfer.*)

FIGURE XIV. LA VÉRITÉ .... dit (au pécheur) qu'il eſt coupable; que, pris dans ſa nature, il eſt un monſtre aux yeux de Dieu, un objet de colère & de vengeance; il faut donc que toutes ſes penſées & tous ſes jugements ſe meſurent à cette règle. La vérité lui reproche non-ſeulement le crime de ſon origine, mais encore toutes les ſuites de ce crime;

les égarements de son esprit, les desirs honteux de son cœur, les excès où il s'est porté, les injures qu'il a faites à l'esprit de la grace ; il faut donc que jamais il ne perde de vue cet objet, qu'il sente toujours sa honte & sa confusion, que son péché soit toujours devant lui. La vérité lui apprend que la colère divine est toujours prête à le perdre ; qu'il y a en lui un homme qu'elle poursuit sans miséricorde ; que cet homme est condamné ou à périr dans ce monde, ou à souffrir éternellement dans l'autre ; que ce corps de péché qu'il traîne avec lui est un ennemi qui peut traverser la miséricorde de son juge ; que chaque faute que ce corps lui fait commettre, est un titre qui peut obliger Dieu à se retirer de lui ; & qu'ayant toujours si près de soi l'objet des vengeances célestes, il est toujours en péril d'être écrasé par la foudre qui est suspendue sur sa tête : il doit donc toujours être attentif à en parer les coups, & à en étudier, si j'ose dire, sans cesse les mouvements. La vérité lui fait connoître qu'il est capable de toute iniquité ; qu'il peut devenir plus criminel que les plus scélérats d'entre les hommes, & que par conséquent il n'a aucune raison légitime de vouloir s'élever au-dessus d'eux. La vérité lui assure qu'il n'a la grace que par miséricorde ; qu'il la porte dans un vase fragile, & qu'elle peut se tourner en

VICE.

VICE.

malédiction ; que ce qu'il en perd chaque jour sollicite son jugement ; & que ses plus grandes vertus, ses plus hautes qualités, ses talents les plus distingués, déposeront peut-être un jour contre lui : il est donc de la justice qu'il tremble sous le poids de ses vertus mêmes ; qu'il s'humilie des dons de Dieu ; qu'il en demande sans cesse le bon usage ; qu'il accuse ses ingratitudes ; qu'il redoute tout ce qui ne le rend pas meilleur ; & que ses larmes, ses soupirs & son humble prière soient le premier acte de sa reconnoissance. La vérité l'avertit que la terre n'est plus à lui ; que ses biens ne lui sont que prêtés ; qu'il mérite d'en être dépouillé ; que leur abondance lui est nuisible & dangereuse ; que d'ailleurs, bien loin que les créatures dussent le servir, elles devroient fondre sur lui, le briser, le réduire en poussière ; * que ces fléaux qu'il éprouve quelquefois, les famines, les maladies, les rigueurs des saisons, les stérilités, les mortalités, sont comme les efforts que la nature fait pour venger la cause de Dieu, & pour punir le péché de l'homme ; que la mort est inévitable ; qu'elle peut le surprendre à chaque instant ; que la poussière & les vers sont son héritage : il faut donc que l'homme supporte avec patience toutes les privations ; qu'il reçoive ses biens avec gratitude ; qu'il les relâche avec sou-

miſſion, ſi on les lui ravit; qu'il ſe juge indigne du pain qu'il mange; qu'il le trempe de ſes larmes; qu'il adore la juſtice divine dans tous les événements fâcheux; qu'il étouffe tout murmure contre la Providence; qu'il penſe plus à la remercier de ce qu'il poſſède, qu'à ſe plaindre de ce qu'il a perdu: il faut qu'il ſe regarde comme prêt à mourir chaque jour, à être chaſſé de la compagnie des hommes, à deſcendre dans l'horreur d'un tombeau, & à être foulé ſous les pieds de ſes frères. Enfin la vérité lui fait entendre que pluſieurs de ſes ſemblables déja morts ſont enveloppés dans les flammes éternelles; qu'ils n'étoient pas dans leur origine plus criminels que lui; que la plupart de ceux avec qui il vit, ſubiront le même ſort; que pluſieurs de ſes amis & de ſes proches y ſeront peut-être renfermés; qu'il y ſeroit lui-même s'il fût mort il y a quelques années; qu'il n'eſt pas bien ſûr qu'il en ſoit échappé; qu'entre deux éternités ſi étrangement oppoſées, il ne peut décider à laquelle il aboutira; que ſi le Ciel vient à lui manquer, l'enfer eſt ſon ſeul partage, & que la grace qu'il a eue pour ſe ſauver peut lui échapper, comme elle a échappé à pluſieurs juſtes qui n'en ont pas profité. (*Le même*; Sermon ſur l'*Humilité*.)

VICE. *FIGURE X.*

JE NE VOUS demande pas non plus où ſont les titres de votre héritage, les gages de votre félicité, la gloire que vous tiriez du ſceau dont vous êtes marqué. Mais peut-être ſentez-vous au-moins qu'au lieu des penſées ſaintes qui vous occupoient, vous n'en avez que d'impures & de profanes ; que votre imagination ne conçoit plus que des monſtres ou des chimères ; que votre cœur n'a plus de goût pour la vérité ; que ſes impreſſions pour le bien ſont effacées ; que ſa force l'a abandonné ; que ſes remords ne lui ſervent plus ; qu'il ne ſçait comment s'échapper de l'abime dans lequel il ſe noie ; que les ſaints exemples l'incommodent ; que les inſtructions l'endurciſſent ; que les Sacrements ne lui ſont plus une reſſource ; que les loix ne le contiennent plus ; que la chair le domine ; qu'il y a un mur de ſéparation entre Dieu & lui ; qu'il ne ſçait plus rien demander ; que le Ciel retire ſes influences ; que tout ce qui l'environne le ſollicite au mal ; * qu'il s'empoiſonne de tout ce qui l'approche ; qu'il n'a plus ſa paix & ſa joie ; qu'il ſe trouble & ſe chagrine ſur tout ; qu'il a honte de lui-même ; qu'il a preſque perdu l'eſpérance ; qu'il ne peut enviſager tranquillement l'éternité. (*Le même* ; Sermon ſur le *Péché.*)

VICE.

MA VIE eſt en vos mains, vous en êtes le maître;
Profitez des moments que vous avez à l'être.
Aujourd'hui votre arrêt vous ſera prononcé ; *FIGURE I.*
Tremblez, malheureux Roi; votre règne eſt paſſé;
Une inviſible main ſuſpend ſur votre tête
Le glaive menaçant que la vengeance apprête ;
Bientôt de vos forfaits vous-même épouvanté,
Fuyant loin de ce trône où vous êtes monté,
Privé des feux ſacrés & des eaux ſalutaires,
Rempliſſant de vos cris les antres ſolitaires ;
* Par-tout d'un Dieu vengeur vous ſentirez les coups;
Vous chercherez la mort ; la mort fuira de vous ;
Le Ciel, ce Ciel témoin de tant d'objets funèbres,
N'aura plus pour vos yeux que d'horribles ténèbres.
Au crime, au châtiment malgré vous deſtiné,
Vous ſeriez trop heureux de n'être jamais né.

(*M. DE VOLTAIRE ;* Tragédie d'*Œdipe*, Act. III. Sc. 4.)

* *

LE DESTIN m'a fait naître au trône de Corinthe; *FIGURE I.*
Cependant de Corinthe & du trône éloigné,
Je vois avec horreur les lieux où je ſuis né.
Un jour, ce jour affreux préſent à ma penſée,
Jette encor la terreur dans mon ame glacée ;
Pour la première fois par un don ſolemnel,
Mes mains jeunes encore enrichiſſoient l'autel ;
* Du Temple tout à coup les combles s'entr'ouvrirent ;
De traits affreux de ſang les marbres ſe couvrirent ;

VICE.

De l'autel ébranlé par de longs tremblements
Une invisible main repoussoit mes présents ;
Et les vents au milieu de la foudre éclatante
Portèrent jusqu'à moi cette voix effrayante :
« Ne viens plus des lieux saints souiller la pureté ;
» Du nombre des vivants les Dieux t'ont rejetté ;
» Ils ne reçoivent point tes offrandes impies ;
» Va porter tes présents aux autels des Furies ;
» Conjure leurs serpents prêts à te déchirer ;
» Va ; ce sont là les Dieux que tu dois implorer ».
Tandis qu'à la frayeur j'abandonnois mon ame,
Cette voix m'annonça, le croirez-vous, Madame ?
Tout l'assemblage affreux des forfaits inouïs
Dont le Ciel autrefois menaça votre fils ;
Me dit que je serois l'assassin de mon père.

(*Le même ; au même endroit*, Act. IV. Sc. 1.)

FIGURE I.

BIENTÔT Charles lui-même en fut saisi d'horreur ;
Le remords dévorant s'éleva dans son cœur.
Des premiers ans du Roi la funeste culture
N'avoit que trop en lui corrompu la Nature ;
Mais elle n'avoit point étouffé cette voix
* Qui jusques sur le trône épouvante les Rois :
Par sa mère élevé, nourri dans ses maximes,
Il n'étoit point comme elle endurci dans les crimes.
Le chagrin vint flétrir la fleur de ses beaux jours ;
Une langueur mortelle en abrégea le cours.
Dieu, déployant sur lui sa vengeance sévère,
Marqua ce Roi mourant du sceau de sa colère ;

Et, par ſon châtiment, voulut épouvanter
Quiconque à l'avenir oſeroit l'imiter.
Je le vis expirant; * cette image effrayante
A mes yeux attendris ſemble être encor préſente;
Son ſang, à gros bouillons de ſon corps élancé,
Vengeoit le ſang François par ſes ordres verſé.
Il ſe ſentoit frappé d'une main inviſible;
Et le peuple, étonné de cette fin terrible,
Plaignit un Roi ſi jeune & ſi-tôt moiſſonné,
Un Roi par les méchants dans le crime entraîné.
(*M. De Voltaire*; Poëme de la *Henriade*, Ch. III.)

Vice.

I. AMBITION.

Fléchier dépeint par parties & l'uſage qu'on doit faire des honneurs, & l'abus qu'en fait l'*Ambition*. Cette oppoſition donne de la force à la peinture qu'il veut faire; c'eſt dans un tableau le contraſte des perſonnages qui ſe relèvent mutuellement. Le même donne enſuite en peu de mots une juſte idée d'une *Ambition* naiſſante dont il expoſe tout à la fois la témérité, les artifices & les ſuites funeſtes. Le P. Bourdaloue avec la force & la rapidité de ſtyle qui lui ſont

Ambition

AMBITION

naturelles, fait sentir vivement la présomption & l'insuffisance des ambitieux, en opposant les devoirs qu'imposent les charges à la lâcheté de la plupart de ceux qui les exercent. M. de Voltaire peint grandement l'*Ambition* téméraire de Mahomet, en lui faisant développer ses vastes projets : dans cette seule image se trouvent réunies celles de différents peuples, de plusieurs révolutions & de plusieurs Législateurs qui, par leurs loix, ont changé la face des Empires. L'*Ambition* de Mahomet est ici le principal objet de la peinture, & les décadences arrivées dans l'univers sont comme le fond du tableau.

ABUS DE L'AMBITION.

FIGURE XXV.

LES HONNEURS sont institués pour récompenser le mérite, pour exercer la sagesse, & pour être des occasions de faire du bien ; aussi ils n'appartiennent de droit qu'à des ames modérées, justes, charitables qui les reçoivent sans empressement, qui les possèdent sans orgueuil, qui les re-

tiennent sans intérêt. * Mais l'esprit du monde en a perverti le véritable usage : on les brigue, sans les mériter ; on en abuse, quand on les a obtenus ; on n'en veut jouïr que pour soi, quand on les possède ; l'ambition les acquiert par des voies même criminelles ; la vanité les regarde comme des préférences & des distinctions du reste des hommes ; & l'injustice fait qu'on en retient tout le fruit qui devroit se communiquer aux autres (*FLÉCHIER ; Oraison Funèbre de Mme. de Montausier.*) AMBITION

TÉMÉRITÉ DE L'AMBITION.

UNE TÉMÉRAIRE Jeunesse se jettoit sans étude & sans connoissance dans les charges de la Robe : on entroit dans le sanctuaire des Loix en violant la premiere Loi, qui veut qu'on soit instruit de sa profession. Pour obtenir les privilèges des Jurisconsultes, il suffisoit d'avoir dequoi les acheter ; l'équité s'éteignoit avec la science, * & les fortunes des Particuliers tomboient entre les mains de ces ignorants volontaires à qui le pouvoir de les défendre étoit un titre pour les ruiner. (*Le même ; Oraison Funèbre de M. le Tellier.*) *FIGURE XXV.*

ON POURSUIT les honneurs, même les plus saints, comme dûs à sa naissance, autre prévarica- *FIGURE XXV.*

AMBITION

tion ; & sans nul fondement que celui-là, on se croit bien établi, & même en droit de prétendre à tout. C'est assez d'avoir de la qualité pour aspirer à ce qu'il y a de plus éminent dans le Sacerdoce ; c'est assez d'être né d'un père opulent pour se pousser aux plus grandes charges ; c'est assez, selon le langage ordinaire, qu'un tel soit fils d'un tel, pour que le fils ait l'assurance de vouloir être tout ce qu'a été le père. Avec cela, quelle que soit son indignité & son incapacité personnelle, il n'y aura rien qu'il n'entreprenne ; * il jugera, il commandera, il gouvernera, il décidera du sort & de la vie des hommes ; il sera, comme dit l'Evangile, sur le Chandelier, lorsqu'il devroit être caché sous le Boisseau. (*P. BOURDALOUE* ; Sermon sur l'*Ambition.*)

FIGURE XVI.

DEMANDEZ-LUI si dans cette charge dont l'éclat l'éblouit, il pourra s'acquitter de tous les devoirs qui y sont attachés ; s'il aura toute la pénétration d'esprit, toute la droiture de cœur, toute l'assiduité nécessaire ; c'est-à-dire, s'il sera assez éclairé pour faire le juste discernement du bon droit & de l'innocence ; s'il sera assez inflexible pour ne rien accorder au crédit contre l'équité & la justice ; s'il sera assez laborieux pour fournir à tous les soins & à toutes les affaires qui se présenteront ; s'il aura l'ame assez grande pour s'élever au-dessus du respect humain,

au-dessus de la flatterie, au-dessus de la louange & de la censure; faisant ce qu'il verra devoir être blâmé, & ne faisant pas ce qu'il verra devoir être approuvé, quand sa conscience lui dictera d'en user de la sorte: si, après s'être défendu des autres, il pourra se défendre de soi-même, n'ayant point d'égard à ses avantages particuliers; ne profanant point sa dignité par des intérêts sordides & mercenaires; n'employant point l'autorité comme un bien dont il est le maître, mais la ménageant comme un dépôt dont il est responsable, & n'envisageant ce qu'il peut que pour satisfaire à ce qu'il doit. Proposez-lui tout cela; & après lui en avoir fait comprendre la difficulté extrême, interrogez-le pour sçavoir s'il pourra tout cela, & s'il le voudra. Comme il se promet tout de lui-même, il vous répondra sans héſiter, ainsi que ces deux enfants de Zébédée dont il est parlé dans l'Evangile de S. Matthieu: *Possumus*; « oui, je le puis & je le ferai». Mais moi, Chrétien, je conclus de-là même qu'il ne le fera pas. Pourquoi? * parce que sa seule présomption est un obstacle à le faire, & encore plus à le bien faire. En effet nous voyons ces hommes si sûrs de leur devoir hors de l'occasion, être les premiers à se laisser corrompre, quand ils sont exposés à la tentation. A qui faut-il se confier, demande S. Augustin? A celui qui se défie de soi-

AMBITION

AMBITION

même ; car la défiance qu'il a de soi-même est ce qui m'assure de lui : or cette défiance est essentiellement opposée à la conduite & aux sentiments d'une ame ambitieuse. Ajoutez à cela que les sujets du monde les plus incapables sont ordinairement ceux en qui cet esprit de présomption abonde le plus ; & par une suite naturelle, ceux qui deviennent les plus ardents à se pousser & à s'élever ; car à peine entendrez-vous jamais un homme sensé & d'un mérite solide, se rendre à soi-même ce témoignage avantageux : « Je puis ceci ; j'ai droit à cela ; » cet emploi n'excède point mes forces ; j'ai les qua- » lités qu'il faut pour remplir cette place ». Ce langage ne convient qu'à un esprit léger & frivole. De-là vient que la modestie qui, comme l'a fort bien remarqué le Philosophe, devroit être naturellement la vertu des imparfaits, est au contraire celle des parfaits, & que les plus présomptueux, selon Dieu & selon le monde, ont toujours été ceux qui devoient moins l'être. Et parce que l'avancement des hommes dans les conditions & dans les rangs d'honneurs dépend au-moins en partie de ce que chacun y contribue pour soi, & des démarches qu'on fait pour s'insinuer & pour s'établir ; de-là vient encore, par un funeste renversement, que les premiers postes sont souvent occupés par les plus indignes, par les plus ignorants, par les plus vicieux,

vicieux, pendant que les ſages, que les intelligents, que les gens de bien demeurent dans l'obſcurité & dans l'oubli. * Car il n'eſt rien de plus hardi que l'ignorance & que le vice, pour prendre avec impunité l'aſcendant par-tout: c'eſt ce qui faiſoit autrefois gémir S. Bernard ; & ce ſcandale ſeroit encore maintenant plus univerſel, s'il n'y avoit un certain jugement public & incorruptible qui s'oppoſe aux entrepriſes de ces eſprits vains, juſqu'à ce que le jugement de Dieu en puniſſe les excès, dont il n'eſt pas poſſible que ſa providence ne ſoit offenſée. (*Le même* ; autre Sermon ſur *l'Ambition.*) AMBITION

SI j'avois à répondre à d'autre qu'à Zopire, *FIGURE II.*
Je ne ferois parler que le Dieu qui m'inſpire :
Le Glaive & l'Alcoran dans mes ſanglantes mains,
Impoſeroit ſilence au reſte des humains :
Ma voix feroit ſur eux les effets du tonnerre,
Et je verrois leurs fronts attachés à la Terre.
Mais je te parle en homme, & ſans rien déguiſer ;
Je me ſens aſſez grand pour ne pas t'abuſer :
Vois quel eſt Mahomet ! nous ſommes ſeuls, écoute :
Je ſuis ambitieux, tout homme l'eſt ſans doute ;
Mais jamais Roi, Pontife, ou Chef, ou Citoyen,
Ne conçut un projet auſſi grand que le mien.
Chaque peuple à ſon tour a brillé ſur la terre
Par les loix, par les arts & ſur-tout par la guerre ;

Le temps de l'Arabie eſt à la fin venu ;
AMBITION Ce peuple généreux, trop long-temps inconnu,
Laiſſoit dans ſes déſerts enſevelir ſa gloire.
Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.
Vois du nord au midi l'univers déſolé ;
La Perſe encor ſanglante, & ſon trône ébranlé ;
L'Inde eſclave & timide, & l'Egypte abaiſſée ;
Des murs de Conſtantin la ſplendeur éclipſée.
Vois l'Empire Romain tombant de toutes parts,
Ce grand corps déchiré, dont les membres épars
Languiſſent diſperſés, ſans honneur & ſans vie.
Sur ces débris du monde élevons l'Arabie.
Il faut un nouveau culte ; il faut de nouveaux fers ;
Il faut un nouveau Dieu pour l'aveugle univers.
En Egypte Oſiris, Zoroaſtre en Aſie,
Chez les Crétois Minos, Numa dans l'Italie,
A des peuples ſans mœurs, & ſans culte & ſans Rois
Donnèrent aiſément d'inſuffiſantes loix.
Je viens après mille ans changer ces loix groſſières ;
J'apporte un joug plus noble aux nations entières ;
J'abolis les faux Dieux ; & mon culte épuré
* De ma grandeur naiſſante eſt le premier degré.
Ne me reproche point de tromper ma patrie ;
Je détruis ſa foibleſſe & ſon idolâtrie :
Sous un Roi, ſous un Dieu, je viens la réunir ;
Et, pour la rendre illuſtre, il la faut aſſervir.

(*M. De Voltaire ;* Tragéd. de *Mahomet*, Act. II. Sc. 5.)

ODIEUX DE L'AMBITION.

AMBITION

M. LAFITAU trouve ici le secret de peindre tout ce que l'*Ambition* a d'odieux, en exposant toutes les raisons pour lesquelles on hait l'Ambitieux ; ensorte qu'il prouve tout à la fois que l'Ambitieux est odieux, ce qui fait une peinture, & qu'on a raison de haïr l'Ambitieux, ce qui fait un raisonnement. Le P. Bourdaloue ne désavoueroit pas ce morceau ; il est tout à fait dans son goût.

FIGURE XXI.

LE CARACTÈRE de l'Ambitieux est si redoutable par lui-même, qu'on le regarde assez communément comme une espèce de monstre dans la société civile ; qu'il n'y a ni parents ni amis qu'il ne sacrifie à sa passion ; qu'au défaut de tout le reste, il emploie la calomnie & le mensonge, pour écarter tout ce qui lui fait ombre, & qu'il couvre encore les plus noires trahisons sous les dehors de l'amitié. C'est qu'on sçait qu'en effet * l'Ambition ne connoît rien de sacré, & que, depuis qu'elle a infecté le collège des Apôtres, souillé le Paradis terrestre, empoisonné les Anges même jusques dans le Ciel, elle ne balance pas de s'insinuer dans le Sanctuaire,

AMBITION

& de se cacher sous le sac & le cilice : c'est qu'on est instruit que l'Ambitieux est extrêmement hardi dans ses démarches, & que si quelquefois * il supplie comme la mère des Zébedées, pour s'introduire par la douceur, pour se soutenir par des services, pour réussir par des présents ; souvent aussi il s'élance comme une Furie qui brave tous les hazards, comme un torrent qui rompt toutes ses digues, comme un tourbillon qui déracine & qui renverse tout ce qui lui résiste : c'est que l'Ambitieux a des compétiteurs qui, outrés de le voir entrer en concurrence avec eux, craignent qu'il n'ait la préférence ; & qui, pour l'emporter sur lui, éclairent sa conduite, dévoilent ses défauts, empoisonnent jusqu'à ses vertus : c'est qu'on ne peut souffrir qu'un homme de néant ambitionne quelquefois les plus hauts rangs, & qu'une personne nouvellement sortie de la lie du peuple, cherche à précéder ceux qu'autrefois elle ne méritoit pas de suivre : c'est qu'on ne veut pas être exposé à essuyer un jour les hauteurs de tous ces gens de fortune, qui pour l'ordinaire sont durs & intraitables, fiers & arrogants, jaloux de leur autorité, délicats sur leurs privilèges, d'autant plus orgueilleux qu'ils ont plus sujet d'être modestes : c'est qu'on ne veut pas voir un génie médiocre aspirer à donner la loi dans les conseils, les plus importantes affaires livrées à son incapacité, le bonheur & la félicité

des peuples dépendre de ſon caprice : c'eſt qu'on veut empêcher que les premières places ne ſoient envahies par des gens mous & pareſſeux qui n'en prendroient que le commode, & qui en laiſſeroient tout le pénible ; que les dignités eccléſiaſtiques ne ſoient poſſédées par des eſprits mondains qui ſe borneroient à en percevoir & à en diſſiper les revenus ; que les magiſtratures ne ſoient occupées par des juges qui n'en retiendroient que l'autorité & les émoluments ; que les miniſtères publics ne deviennent plus qu'un état de luxe ou d'inaction. (*M. LAFITAU* ; Sermon ſur *l'Ambition*.

AMBITION

EXCÈS DE L'AMBITION.

LE CHRISTIANISME n'eſt plus lui-même qu'un théâtre affreux de diſſenſions & de troubles ; la guerre & la fureur ſemblent avoir établi parmi les Chrétiens une demeure éternelle ; la Religion qui devoit les unir les diviſe elle-même ; l'Infidèle, l'ennemi de Jéſus-Chriſt, les enfants du faux Prophète, qui n'eſt venu porter que la guerre & le carnage parmi les hommes, ſont en paix ; & les enfants de la paix & les diſciples de celui qui vient l'apporter aujourd'hui aux hommes, ont toujours en main le fer & le feu les uns contre les autres. Je le dis hardiment devant un Prince qui a mille fois préféré la paix à la victoire. Les Rois s'élèvent contre les

FIGURE II.

Ambition

Rois, les Peuples contre les Peuples; les mers qui les séparent, les rejoignent pour s'entre-détruire; un vil monceau de pierres arme leur fureur & leur vengeance; & des nations entières vont périr & s'ensevelir sous ses murs, pour disputer à qui demeureront ses ruines: la terre n'est pas assez vaste pour les contenir & les fixer chacun dans les bornes que la nature elle-même semble avoir mises aux Etats & aux Empires; chacun veut usurper sur son voisin; * & un misérable champ de bataille, qui suffit à peine pour la sépulture de ceux qui l'ont disputé, devient le prix des ruisseaux de sang dont il demeure à jamais souillé. O divin Réconciliateur des hommes! revenez donc encore sur la terre, puisque la paix que vous y apportâtes en naissant, laisse encore tant de guerres & de calamités dans l'Univers! (*Massillon; Sermon pour le jour de Noël.*)

Figure XXV.

Ce n'est pas tout; l'enceinte elle-même des villes, qui nous unit sous les mêmes loix, ne réunit pas les cœurs & les affections; les haines, les jalousies divisent les citoyens, comme elles divisent les Nations; les animosités se perpétuent dans les familles, & les pères les transmettent aux enfants, comme un héritage de malédiction: l'autorité du Prince a beau désarmer le bras, elle ne désarme

pas les cœurs ; il a beau ôter le glaive des mains, on perce mille fois plus cruellement ſon ennemi avec le glaive de la langue ; * la haine, obligée de ſe renfermer au dedans, en devient plus profonde & plus amère ; & pardonner eſt une foibleſſe qui déshonore. (*Le même ; au même endroit.*)

AMBITION

BASSESSES DE L'AMBITIEUX.

MOLINIER inſpire d'abord un ſouverain mépris de l'*Ambitieux ;* il eſt difficile de l'avilir plus qu'il ne le fait, quoiqu'il faſſe ſentir qu'il daigne à peine entreprendre de le faire. M. Lafitau continue à l'avilir, mais du côté de l'ame ; les deux portraits qu'il en fait ſucceſſivement, ajoutent l'un à l'autre, & ſont d'une grande vérité ; ils ne ſurpaſſent pas néanmoins les deux ſuivants de Maſſillon. Dans le premier, cet Orateur dit d'une manière préciſe & ſentencieuſe ce qu'on a lu précédemment d'une manière plus étendue ; le ſecond eſt rempli de ces penſées nobles & fines qui ſont les productions d'un eſprit naturellement élevé,

AMBITION

nourri d'une longue étude & d'une expérience consommée de la Cour & du grand monde.

FIGURE XIII.

SI JE VOUS faisois voir cet homme qui, n'étant rien dans le monde, veut y devenir quelque chose ; & celui-ci qui y ayant déja fait un pas, veut aller plus loin ; courtisan assidu, demandeur importun, flatteur méprisable, honteux adorateur de celui qui veut le servir, & de celui qui peut le placer ; si je vous le faisois voir mal accœuilli des domestiques, malgré les caresses qu'il leur prodigue & les honneurs qu'il leur prostitue, maltraité du maître, & lui servant long-temps de jouet, avant que lui-même lui serve de protecteur ; si je vous le faisois voir se consumant d'ennui & de chagrin dans une antichambre, * l'œuil attaché sur ces portes qui ne s'ouvrent pas pour lui, renvoyé de l'un à l'autre, par-tout essuyant des rebuts, quelquefois des insultes publiques, & lui ne se rebutant pas & se tenant peut-être honoré de ce qui ne lui a été dit que pour le mépriser ; si je vous montrois les portes où il frappe, & si je vous nommois les femmes qu'i emploie, votre indignation contre l'Ambitieux ne tiendroit pas, & vous seriez étonnés de tout ce que peut faire & de tout ce que peut souffrir l'Ambition parmi les Chrétiens. (*MOLINIER* ; Sermon sur *l'Affoiblissement & la Corruption du Christianisme.*)

ELLE (l'Ambition) prescrit tout ce qu'il y a de plus bas & de plus rampant, tout ce qu'il y a de plus vil & de plus ignominieux, tout ce qu'il y a de plus servile & de plus dépendant. Ici, je vois l'un qui se tient toujours sous les yeux de ses maîtres, qui les suit par-tout, & qui semble se partager lui-même, pour pouvoir être à tous; là, je vois l'autre qui s'étudie sans cesse à sourire à tous leurs regards, à trouver du sel dans toutes leurs paroles, à louer toutes leurs actions, à piquer en tout leur vanité pour s'attirer leurs bonnes graces. A peine reste-t-il à celui-ci quelques moments dont il puisse disposer pour lui-même; il est continuellement en haleine, dans un mouvement, dans des agitations qui absorbent tout son temps; celui-là n'a pas même le loisir de réparer ses forces, & il faut qu'il abandonne jusqu'au soin de sa santé, pour remplir des commissions qui l'accablent. Dans tous, c'est une loi que leur impose leur Ambition, de n'écouter jamais leurs aversions & leurs répugnances, de vaincre leurs inclinations & leurs penchants, pour dépendre en tout des volontés d'autrui. * La honte de cet état c'est de vivre pour les autres, sans pouvoir vivre pour soi-même, & l'on en rougit pour l'Ambitieux. (*M. LAFITAU*; Sermon sur *l'Ambition.*) AMBITION

AMBITION *FIGURE XIV.*

MAIS l'AMBITIEUX.... rougit-il pour lui-même ? non, ... au contraire le comble de l'opprobre c'eſt que l'Ambitieux s'en fait encore une eſpèce de mérite. Il ſuffit que de pareils moyens lui paroiſſent bons pour parvenir à ſes fins; dès-lors il donnera aux baſſeſſes même le nom de *talent* & d'*habileté*. Souvent on verra un homme de naiſſance ramper ſans peine auprès d'un homme de fortune, ſe rendre à ſes ordres, s'avilir, ſe dégrader juſqu'à dépendre de ſon caprice; on verra un homme qui n'aime que lui même, jurer à autrui un attachement à ſa perſonne, un zèle pour ſes intérêts, une affection à le ſervir qui paroîtra tenir de la paſſion; on verra un homme naturellement colère & emporté, modérer ſon humeur bouillante & ſe montrer doux, réſervé, pacifique, complaiſant, juſqu'à la plus lâche flatterie; on verra un homme fier & hautain, dur & intraitable de ſon naturel, ſouffrir les affronts les plus ſenſibles, les réprimandes les plus vives, les reproches les plus amers, ſans oſer en murmurer. * Quoi qu'il en coûte à ſon orgueuil, il faudra que ſa raiſon ſe taiſe, que ſon dépit ſe contienne, qu'il dévore le calice juſqu'à la lie. S'il ſe plaignoit, il ſe perdroit; & pour ne pas ſe perdre, il n'eſt point de maſque ſous lequel il ne ſe déguiſe. Dites après cela que, ſi l'ambition eſt un vice, elle

est le vice des grandes ames ; pour moi je vous demanderai toujours si c'est le propre des ames bien nées que de tendre aux honneurs par la voie du déshonneur. (*M. LAFITAU* ; Sermon sur *l'Ambition.*) AMBITION

L'AMBITION le rend donc malheureux ; mais de plus elle l'avilit & le dégrade. Que de bassesses pour parvenir ! il faut paroître, non pas tel qu'on est, mais tel qu'on nous souhaite. Bassesse d'adulation, on encense & on adore l'Idole qu'on méprise ; bassesse de lâcheté, il faut sçavoir essuyer des dégoûts, dévorer des rebuts, & les recevoir presque comme des graces ; bassesse de dissimulation, point de sentiments à soi, & ne penser que d'après les autres ; bassesse de déréglement, devenir les complices & peut-être les ministres des passions de ceux de qui nous dépendons, & entrer en part de leurs désordres, pour participer plus sûrement à leurs graces ; enfin bassesse même d'hypocrisie, emprunter quelquefois les apparences de la piété, jouer l'homme de bien pour parvenir, & faire servir à l'Ambition la Religion même qui la condamne. Ce n'est point là une peinture imaginée ; * ce sont les mœurs des Cours, & l'histoire de la plupart de ceux qui y vivent. (*MASSILLON* ; Sermon sur les *Tentations des Grands.*) *FIGURE XXIII.*

AMBITION *FIGURE XXV.*

QU'ON NOUS DISE après cela que c'eſt le vice des grandes ames. C'eſt le caractère d'un cœur lâche & rampant ; c'eſt le trait le plus marqué d'une ame vile ; le devoir tout ſeul peut nous mener à la gloire ; celle qu'on doit aux baſſeſſes & aux intrigues de l'Ambition, porte toujours avec elle un caractère de honte qui nous déshonore ; elle ne promet les Royaumes du monde & toute leur gloire, qu'à ceux qui ſe proſternent devant l'iniquité, & qui ſe dégradent honteuſement eux-mêmes : *Si cadens, adoraveris me.* On reproche toujours vos baſſeſſes à votre élévation ; vos places rappellent ſans ceſſe les aviliſſements qui les ont méritées ; * & les titres de vos honneurs & de vos dignités deviennent eux-mêmes les traits publics de votre ignominie. Mais dans l'eſprit de l'Ambitieux le ſuccès couvre la honte des moyens ; il veut parvenir, & tout ce qui le mène là eſt la ſeule gloire qu'il cherche ; il regarde ces vertus Romaines qui ne veulent rien devoir qu'à la probité, à l'honneur & aux ſervices, comme des vertus de Roman & de Théâtre, & croit que l'élévation des ſentiments pouvoit faire autrefois les Héros de la gloire ; mais que c'eſt la baſſeſſe & l'aviliſſement qui fait aujourd'hui ceux de la fortune. (*Le même ; au même endroit.*)

Aveuglement de l'Ambitieux.

Ambition

Tout ce que se propose l'Ambition n'est digne ni de ses empressements, ni de ses agitations, ni des périls où elle s'expose, parce que tout ce qu'elle se propose est incapable de la satisfaire ; c'est ce que Bourdaloue dépeint ici d'après l'expérience. Il est insensé de s'agiter pour des objets vains & puériles ; les honneurs, selon l'Orateur, sont vains & futiles ; il est donc insensé de se donner des mouvements pour les obtenir. L'Abbé Duguet qui, sans être Orateur, peint avec tant de goût ce qu'il écrit, fait encore plus sentir l'*Aveuglement* de cette passion en montrant qu'elle soupire après les plus petits objets au défaut des plus grands. Massillon ajoûte à cela des traits neufs & naïfs qui démontrent sous les plus beaux jours qu'une Ambition, même assouvie, est à charge à elle-même.

L'*Ambitieux* se propose pour fruit de ses recherches une véritable grandeur, & ..... toute

Figure XIV.

AMBITION

cette grandeur n'eſt que vanité : *Univerſa vanitas*; comment cela ? ..... Vanité par elle-même & en elle-même ; car qu'eſt ce que cette grandeur dont on eſt idolâtre ? & en quoi la fait-on conſiſter ? Dumoins ſi c'étoit dans un mérite réel ; ſi c'étoit dans une vigilance plus éclairée, dans un travail plus conſtant, dans l'accompliſſement de toutes ſes obligations, peut-être y auroit-il là quelque choſe de ſolide ; mais on eſt grand par la prédilection du Prince & la faveur où l'on ſe trouve auprès de lui, par les reſpects & les honneurs qu'on reçoit du public, par l'autorité qu'on exerce & dont on abuſe, par les privilèges & la ſupériorité du poſte qu'on occupe & qu'on ne remplit pas, par l'étendue de ſes domaines, par la profuſion de ſes dépenſes, par un faſte immodéré & un luxe ſans meſure ; c'eſt-à-dire qu'on eſt grand par tout ce qui ne vient pas de nous & qui eſt hors de nous, & qu'on ne l'eſt ni dans ſa perſonne ni par ſa perſonne : vanité dans les moyens qu'on eſt obligé d'employer à ce faux agrandiſſement, ſoit pour y réuſſir d'abord, ſoit enſuite pour s'y affermir. Examinons bien ſur quels fondements ſont appuyées les plus hautes fortunes, & nous verrons qu'elles n'ont point eu d'autres principes, & qu'elles n'ont point encore d'autre ſoutien que les flatteries les plus baſſes, que les complaiſances

les plus ſerviles, que l'eſclavage & la dépendance; * tellement qu'un homme n'eſt jamais plus petit que lorſqu'il paroît plus grand, & qu'il a, par exemple, dans une Cour, autant de maîtres dont il dépend, qu'il y a de gens de toute condition dont il eſpère d'être ſecondé, ou dont il craint d'être deſſervi. (*P. Bourdaloue*; Sermon ſur *l'Ambition.*) AMBITION

LES OBJETS qui l'attirent peuvent changer, mais l'*Ambition* ne change point; elle s'attache aux petits quand les grands lui manquent, & elle emploie pour parvenir à ceux qui ſont à ſa portée, la même ardeur & les mêmes efforts qu'elle emploieroit pour les plus grandes places ſi elle eſpéroit d'y atteindre. C'eſt donc ignorer ce qu'elle eſt, que de juger d'elle par les objets; il n'y en a point de petits pour elle quand elle ne peut aller à d'autres, comme il n'y en a point d'aſſez grands pour elle quand elle peut aller au-delà; elle ne peut vivre ſans pâture, & la plus vile lui ſuffit quand elle y eſt réduite; elle s'en dégoûtera, ſi elle peut en avoir une autre; * mais plus elle eſt reſſerrée dans des bornes étroites, plus elle eſt ardente pour acquérir ou pour ſe conſerver le peu qu'on lui laiſſe; & il arrive ainſi que plus on lui a retranché d'objets en quittant le ſiècle, plus on FIGURE XXV.

la rend active & violente pour ceux qu'on a réservés, à moins qu'on ne soit très-attentif à la réprimer dès qu'elle se montre, & qu'on ne travaille sans relâche à purifier son cœur par la charité qui est l'ennemie de l'Ambition, & qui seule en est le remède. (*Duguet; Caractères de la Charité*, Art. VI. §. 3.)

AMBITION

FIGURE XXV.

CEPENDANT l'ambition, l'orgueuil, toutes nos passions, font que nous ne pouvons supporter une condition privée; ce que nous craignons le plus dans la vie, & à la Cour sur-tout, c'est une destinée & un état qui nous laisse à nous-mêmes, & ne nous établit point sur les autres. Nous ne consultons ni l'ordre de Dieu, ni les vues de la Religion, ni les périls des situations trop agitées, ni le bonheur que la Foi découvre dans un état tranquille & privé, où l'on n'a à répondre que de soi-même, ni souvent même nos talents; nous ne consultons que nos passions, que ce desir insatiable de nous élever au-dessus de nos frères; nous voulons paroître sur la scène & devenir des personnages; * & sur une scène qui va finir demain, & qui ne nous laissera de réel que la peine puérile de l'avoir jouée. Plus même les places sont environnées de tumulte & d'embarras, plus elles nous paroissent dignes de nos recherches; nous voudrions

voudrions être de tout ; le loisir si cher à une ame fidèle nous paroît honteux : tout ce qui nous partage entre nous & le public ; tout ce qui donne aux autres hommes un droit absolu sur notre temps ; tout ce qui nous jette dans l'abîme de soins & d'agitations que traîne après soi le crédit, la faveur, la considération, nous touche, nous attire, nous transporte. Ainsi la plupart des hommes se font inconsidérément une vie tumultueuse & agitée que Dieu ne demandoit pas d'eux ; & cherchent avec empressement des soins où l'on ne peut être en sûreté que lorsque l'ordre de Dieu nous les ménage. (*Massillon ;* Sermon sur l'*Emploi du Temps.*) AMBITION

A LA VÉRITÉ nous les entendons quelquefois se plaindre des agitations infinies, inséparables de leurs places, soupirer après le repos, envier la destinée d'un état tranquille & privé, & redire sans cesse qu'il seroit temps enfin de vivre pour soi, après avoir si long-temps vécu pour les autres. Mais ce ne sont là que des discours ; ils paroissent gémir sous le poids des affaires ; mais ils porteroient avec bien plus de douleur & d'accablement le poids du loisir & d'une condition privée : * ils ont employé une partie de leur vie à briguer le tumulte des places & des emplois ; *FIGURE XXV.*

AMBITION

& ils emploient l'autre à se plaindre du malheur de les avoir obtenues. C'est un langage de vanité; ils voudroient paroître supérieurs à leur fortune, & ils ne le sont pas au moindre revers & au plus léger refroidissement qui la menace. Voilà comme nos passions seules nous forment des embarras & des occupations que Dieu ne demandoit pas de nous, & nous ôtent un temps dont nous ne connoîtrons le prix, que lorsque nous serons arrivés à ce dernier moment, où le temps finit & l'éternité commence. (*Le même; au même endroit.*)

FIGURE XXV.

On cherche à s'élever autant qu'il est possible;
Cette ardeur héroïque est toujours invincible.
Mais, que dis-je? Il seroit honteux d'en triompher;
Un grand cœur ne doit point chercher à l'étouffer:
Que le vulgaire en fasse un crime à ma mémoire;
Il est fait pour ramper & pour haïr la gloire.
S'immortalise-t-on dans le sein du repos?
* Albin, l'Ambition est l'ame d'un Héros;
Elle émane du Ciel; elle vient des Dieux mêmes;
C'est une portion de ces êtres suprêmes,
Et le signe éclatant qui sert à désigner
Ceux d'entre les mortels qui sont faits pour régner.

(*De la Chaussée;* Tragédie de *Maximien*, Act. II. Sc. 1.)

Méchanceté de l'Ambitieux.

On peut remarquer ici les différentes beautés de ſtyle de Bourdaloue & de Maſſillon, traitants le même ſujet & dans le même point de vue : l'un, avec les armes de la Logique, avec des expreſſions qui paroiſſent négligées ſans l'être, plait à l'eſprit, le ravit par la vivacité des images, & le convainc par la ſolidité du raiſonnement ; toutes ſes images ſont autant de raiſons qui perſuadent, & les peintures n'en ſont que plus vives : l'autre avec un ſtyle harmonieux, mais plus lent, avec des expreſſions plus choiſies & des penſées plus brillantes, s'inſinue avec douceur ; il parvient à la perſuaſion par les agréments & les graces ; il prouve, ſans preſque penſer à prouver ; tous ſes raiſonnements ſe changent en images, & ſes raiſonnements n'en ſont pas moins ſolides. Les morceaux de poéſie qui ſuivent ſont très-bien frappés ; les traits en ſont hardis, forts, vrais, pris dans la

politique des Cours, & d'après l'expérience; les penſées en ſont grandes, & les expreſſions répondent aux penſées; de pareilles peintures élèvent l'ame & la ſaiſiſſent d'admiration.

AMBITION

FIGURE XIII. QUELLE idée vous formez-vous d'un Ambitieux préoccupé du deſir de ſe faire grand? Si je vous diſois que c'eſt un homme ennemi par profeſſion de tous les autres hommes (j'entends de tous ceux avec qui il peut avoir quelque rapport d'intérêt) un homme à qui la proſpérité d'autrui eſt un ſupplice; qui ne peut voir le mérite en quelque ſujet qu'il ſe rencontre, ſans le haïr & ſans le combattre; qui n'a ni foi ni ſincérité; toujours prêt dans la concurrence à trahir l'un, à ſupplanter l'autre, à décrier celui-ci, à perdre celui-là pour peu qu'il eſpère d'en profiter; qui, de ſa grandeur prétendue & de ſa fortune, ſe fait une Divinité à laquelle il n'y a ni amitié, ni reconnoiſſance, ni conſidération, ni devoir qu'il ne ſacrifie, ne manquant pas de tours & de déguiſements ſpécieux pour le faire même honnêtement ſelon le monde; en un mot qui n'aime perſonne, * & que perſonne ne peut aimer: ſi je vous le figurois de la ſorte, ne diriez-vous pas que c'eſt un monſtre

dans la société, dont je vous aurois fait la peinture? & cependant pour peu que vous fassiez de réflexion sur ce qui se passe tous les jours au milieu de vous, n'avouerez-vous pas que ce sont là les véritables traits de l'Ambition, tandis qu'elle est encore aspirante, & dans la poursuite d'une fin qu'elle se propose? (*BOURDALOUE*; Sermon sur l'*Ambition.*) AMBITION

AUSSI l'injustice de cette passion en est un dernier trait encore plus odieux que ses inquiétudes & sa honte. Oui, ... un Ambitieux ne connoît de loi que celle qui le favorise; * le crime qui l'élève est pour lui comme une vertu qui l'annoblit. Ami infidèle; l'amitié n'est plus rien pour lui, dès qu'elle intéresse sa fortune: mauvais citoyen; la vérité ne lui paroît estimable qu'autant qu'elle lui est utile; le mérite, qui entre en concurrence avec lui, est un ennemi auquel il ne pardonne point; l'intérêt public cède toujours à son intérêt propre: il éloigne des sujets capables & se substitue à leur place; il sacrifie à ses jalousies le salut de l'Etat; & il verroit avec moins de regret les affaires publiques périr entre ses mains, que sauvées par les soins & par les lumières d'un autre. (*MASSILLON*; Sermon sur les *Tentations des Grands.*) *FIGURE XIV.*

AMBITION *FIGURE XVI.*

VOUS LE VOYEZ, dit S. Bernard, toujours occupé du monde & de sa fortune; prêt à essuyer des périls, à susciter des scandales, à soutenir des haines, à dissimuler des affronts, à négliger des mépris, pourvu qu'il s'avance : il laisse ce qui est bon pour courir après ce qui lui est utile, & ne distingue ni vice ni vertu, que par rapport à ses intérêts; s'il ne peut s'élever par son mérite, il s'élève par ses intrigues, & sacrifie tout au desir qu'il a de s'agrandir, sans avoir égard ni aux loix humaines, ni aux divines, ni à l'honneur, ni à l'amitié, ni aux bienséances Malheur à tous ceux qui se rencontrent sur ses voies! il leur impose de faux crimes; il leur en souhaite de véritables; & toujours naturellement amoureux de ses talents, & jaloux de ceux des autres, il ne peut souffrir que les autres prétendent aux mêmes honneurs que lui, * non pas même qu'ils en soient dignes. (*FLÉCHIER*; Sermon pour le *IIIe Dimanche de l'Avent.*)

FIGURE VII.

QUAND je renoncerois à cette haine extrême,
Pourrois-je bien cesser d'aimer le diadême?
Non, non; tu me verras d'une constante ardeur
Haïr mes ennemis & chérir ma grandeur.
Le trône fit toujours mes ardeurs les plus chères;
Je rougis d'obéir où regnèrent mes pères;

AMBITION

Je brûle de me voir au rang de mes aïeux,
Et je l'enviſageai dès que j'ouvris les yeux.
Sur-tout, depuis deux ans, ce noble ſoin m'inſpire;
* Je ne fais point de pas qui ne tende à l'Empire;
Des Princes mes neveux j'entretiens la fureur,
Et mon Ambition autoriſe la leur.
(*RACINE*; Tragédie des *Frères ennemis*, Act. III. Sc. 6.)

FIGURE XXV.

QUAND on eſt ſur le trône on a bien d'autres ſoins,
Et les remords ſont ceux qui nous pèſent le moins;
Du plaiſir de régner une ame poſſédée,
De tout le temps paſſé détourne ſon idée;
Et de tout autre objet un eſprit éloigné,
Croit n'avoir point vécu, tant qu'il n'a point régné.
Mais allons; le remords n'eſt pas ce qui me touche,
Et je n'ai plus un cœur que le crime effarouche;
Tous les premiers forfaits coûtent quelques efforts;
* Mais, Attale, on commet les ſeconds ſans remords.
(*Le même; au même endroit.*)

FIGURE IV.

AMI, peux-tu penſer que d'un zèle frivole
Je me laiſſe aveugler pour une vaine idole,
Pour un fragile bois que, malgré mon ſecours,
Les vers ſur ſon Autel conſument tous les jours?
Né miniſtre du Dieu qu'en ce Temple on adore,
Peut-être que Mathan le ſerviroit encore,
Si l'amour des grandeurs, la ſoif de commander,
Avec ſon joug étroit pouvoient s'accommoder.
Qu'eſt-il beſoin, Nabal, qu'à tes yeux je rappelle
De Joad & de moi la fameuſe querelle,

Quand j'osai contre lui disputer l'encensoir,
AMBITION Mes brigues, mes combats, mes pleurs, mon désespoir?
Vaincu par lui, j'entrai dans une autre carrière,
Et mon ame à la Cour s'attacha toute entière;
J'approchai par degrés de l'oreille des Rois,
Et bien-tôt en oracle on érigea ma voix;
J'étudiai leur cœur; je flattai leurs caprices;
Je leur semai de fleurs le bord des précipices.
Près de leurs passions rien ne me fut sacré;
De mesure & de poids je changeois à leur gré:
Autant que de Joad l'inflexible rudesse,
De leur superbe oreille offensoit la molleſſe;
Autant je les charmois par ma dextérité,
Dérobant à leurs yeux la triste vérité,
Prêtant à leur fureur des couleurs favorables,
Et prodigue sur-tout du sang des misérables.
Enfin, au Dieu nouveau qu'elle avoit introduit,
Par les mains d'Athalie un Temple fut construit.
Jérusalem pleura de se voir profanée;
Des enfants de Lévi la troupe consternée,
En poussa vers le Ciel des hurlements affreux;
Moi seul, donnant l'exemple aux timides Hébreux,
Déserteur de leur loi, j'approuvai l'entreprise,
Et par-là de Baal méritai la prêtrise:
Par-là je me rendis terrible à mon rival;
Je ceignis la Tiare, & marchai son égal.
Toutefois, je l'avoue, en ce comble de gloire,
Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire
Jette encore en mon ame un reste de terreur,
Et c'est ce qui redouble & nourrit ma fureur.

Heureux ! ſi, ſur ſon Temple achevant ma vengeance, AMBITION
Je puis convaincre enfin ſa haine d'impuiſſance,
Et, parmi le débris, le ravage & les morts,
* A force d'attentats, perdre tous mes remords.
(*Le même ;* Tragédie d'*Athalie*, Act. III. Sc. 3.)

LAISSE ces vains devoirs à des ames vulgaires ; *FIGURE VII.*
Laiſſe à de vils humains ces ſerments mercenaires :
Malheur à qui l'ardeur de ſe faire obéir,
En nous les arrachant nous force à les trahir.
Quoi ! toujours enchaîné par une loi ſuprême,
Un cœur ne pourra donc diſpoſer de lui-même !
Et du joug des ſerments eſclaves malheureux,
Notre honneur dépendra d'un vain reſpect pour eux ?
Pour moi, que touche peu cet honneur chimérique,
J'appelle à ma raiſon d'un joug ſi tyrannique :
* Me venger & régner, voilà mes Souverains ;
Tout le reſte pour moi n'a que des titres vains :
Le ſoin de m'élever eſt le ſeul qui me guide,
Sans que rien ſur ce point m'arrête ou m'intimide.
Il n'eſt loix, ni ſerments qui puiſſent retenir
Un cœur débarraſſé du ſoin de l'avenir.
A peine eus-je connu le prix d'une couronne,
Que mes yeux éblouïs dévorèrent le trône ;
Et mon cœur, dépouillant toute autre paſſion,
Fit ſon premier ſerment à ſon Ambition.
De froids remords voudroient en vain y mettre obſtacle ;
Je ne conſulte plus que ce ſuperbe oracle :
Un cœur comme le mien eſt au-deſſus des loix ;
* La crainte fit les Dieux ; l'audace a fait les Rois.
(*M. DE CRÉBILLON ;* Tragédie de *Xerxès*, Act. I. Sc. 1.)

AMBITION *FIGURE X.*

AMOUR d'un vain renom, foibleſſe ſcrupuleuſe,
Ceſſez de tourmenter une ame généreuſe,
Digne de s'affranchir de vos ſoins odieux;
Chacun a ſes vertus, ainſi qu'il a ſes Dieux.
Dès que le ſort nous garde un ſuccès favorable,
Le ſceptre abſout toujours la main la plus coupable;
Il fait du parricide un homme généreux;
Le crime n'eſt forfait que pour les malheureux.
Pâles Divinités, qui tourmentez les ombres
Et répandez l'effroi dans les Royaumes ſombres,
Venez voir un mortel, plus terrible que vous,
Surpaſſer vos fureurs par de plus nobles coups.
Du plus illuſtre ſang ma main bien-tôt fumante
Va tout remplir ici d'horreur & d'épouvante:
Tout va trembler, frémir; & moi je vais régner;
* Vertu, c'eſt à ce prix qu'on peut te dédaigner.

(*Le même; au même endroit*, Act. IV. Sc. 2.)

FIGURE XXV.

CE qui ſemble forfait dans un homme ordinaire,
En un chef de parti prend un aſpect contraire;
Vertueux ou méchant, au gré de ſon projet,
Il doit tout rapporter à cet unique objet.
* Qu'il ſoit cru fourbe, ingrat, parjure, impitoyable,
Il ſera toujours grand, s'il eſt impénétrable;
S'il eſt prompt à plier ainſi qu'à tout oſer,
Et qu'aux yeux du public il ſçache en impoſer.
Il doit ſe conformer aux mœurs de ſes complices,
Porter juſqu'à l'excès les vertus & les vices,
Laiſſer de ſon renom le ſoin à ſes ſuccès;
Tel on déteſte avant, que l'on adore après.

AMBITION

Je ne vois ſous mes loix qu'un parti redoutable
A qui je dois me rendre encor plus formidable ;
S'il ne ſe fût rempli que d'hommes vertueux,
Je n'aurois pas de peine à l'être encore plus qu'eux.
Hors Céthégus & toi, dignes de mon eſtime,
Le reſte eſt un amas élevé dans le crime,
Qu'on ne peut contenir ſans les faire trembler,
Et qui n'aiment qu'autant qu'on ſçait leur reſſembler.
Un chef autoriſé d'une juſte puiſſance
Soumet tout d'un coup d'œuil à ſon obéiſſance ;
Mais dès qu'il eſt armé pour troubler un Etat,
Il trouve un compagnon dans le moindre ſoldat ;
Et l'art de le ſoumettre exige un art ſuprême,
Plus difficile encor que la victoire même.

(*Le même ;* Tragédie de *Catilina*, Act. I. Sc. 1.)

AGITATIONS DE L'AMBITIEUX.

PEUT-ON mieux commencer cet article que par l'image magnifique que Bourdaloue nous donne des cruelles agitations d'un Ambitieux ? N'y reconnoît-on pas toute l'énergie de ce grand Orateur ? Ce n'eſt pas ici une ſeule figure ; il ſemble qu'il les réuniſſe toutes, & il le fait avec la plus grande force de raiſonnement : il n'y a point de penſée au-deſſus d'une autre ; il n'y a

AMBITION

point de choix à faire ; tout eſt également beau. L'image ſuivante priſe de De La Grange, où un perſonnage ſe peint d'abord lui-même, & fait enſuite le portrait de l'Ambition en général, eſt encore d'une grande beauté. Maſſillon en fournit une troiſième bien vive & bien noble ; on peut y remarquer ſur-tout le choix des expreſſions pour relever & comme corriger ce que le détail ſemble avoir de trop familier.

FIGURE XXIII.

O AMBITIO, quomodò, omnes torquens, omnibus places ! N'en cherchons point d'autre cauſe que l'aveuglement où elle jette l'Ambitieux. Elle lui montre pour terme de ſes pourſuites un état floriſſant où il n'aura plus rien à deſirer, parce que ſes vœux ſeront accomplis ; où il goûtera le plaiſir le plus doux pour lui, & dont il eſt le plus ſenſiblement touché ; ſçavoir, de dominer, d'ordonner, d'être l'arbitre des affaires & le diſpenſateur des graces, de briller dans un miniſtère, dans une dignité éclatante ; d'y recevoir l'encens du public & ſes ſoumiſſions ; de s'y faire craindre, honorer, reſpecter ; tout cela raſſemblé dans un point de vue, lui trace l'idée la plus agréable, & peint à ſon imagination l'objet le plus conforme aux vœux

de ſon cœur; mais dans le fond ce n'eſt qu'une idée, & voici ce qu'il y a de plus réel : c'eſt que pour atteindre juſques-là, il y a une route à tenir pleine d'épines & de difficultés; mais de quelles épines & de quelles difficultés? Comprenez-le. C'eſt que pour parvenir à cet état où l'Ambition ſe figure tant d'agréments, il faut prendre mille meſures toutes également gênantes & toutes contraires à ſes inclinations; qu'il faut ſe miner de réflexions & d'études; rouler penſées ſur penſées, deſſeins ſur deſſeins; compter toutes ſes paroles, compoſer toutes ſes démarches; avoir une attention perpétuelle & ſans relâche, ſoit ſur ſoi-même, ſoit ſur les autres. C'eſt que pour contenter une ſeule paſſion, qui eſt de s'élever à cet état, il faut s'expoſer à devenir la proie de toutes les paſſions; car y en a-t-il une en nous que l'Ambition ne ſuſcite contre nous? & n'eſt-ce pas elle qui, ſelon les différentes conjonctures & les divers ſentiments dont elle eſt émue, tantôt nous aigrit des dépits les plus amers, tantôt nous envenime des plus mortelles inimitiés, tantôt nous enflamme des plus violentes colères, tantôt nous accable des plus profondes triſteſſes, tantôt nous deſſèche des mélancolies les plus noires, tantôt nous dévore des plus cruelles jalouſies; qui fait ſouffrir à une ame comme une eſpèce d'enfer, & qui la déchire

AMBITION

Ambition

par mille bourreaux intérieurs & domeſtiques ? C'eſt que pour ſe pouſſer à cet état & pour ſe faire jour au travers de tous les obſtacles qui nous en ferment les avenues, il faut entrer en guerre avec des compétiteurs qui y prétendent auſſi-bien que nous ; qui nous éclairent dans nos intrigues, qui nous dérangent dans nos projets, qui nous arrêtent dans nos voies ; qu'il faut oppoſer crédit à crédit, patron à patron ; & pour cela s'aſſujettir aux plus ennuyeuſes aſſiduités, eſſuyer mille rebuts, digérer mille dégoûts, ſe donner mille mouvements, n'être plus à ſoi, & vivre dans le tumulte & la confuſion. C'eſt que dans l'attente de cet état où l'on n'arrive pas tout d'un coup, il faut ſupporter des retardements capables, non-ſeulement d'exercer, mais d'épuiſer toute la patience ; que, durant de longues années, il faut languir dans l'incertitude du ſuccès ; toujours flottant entre l'eſpérance & la crainte, & ſouvent, après des délais preſque infinis, ayant encore l'affreux déboire de voir toutes ſes prétentions échouer, & ne remportant pour récompenſe de tant de pas malheureuſement perdus que la rage dans le cœur, & la honte devant les hommes. Je dis plus ; c'eſt que cet état, ſi l'on eſt enfin aſſez heureux pour s'y ingérer, bien loin de mettre des bornes à l'Ambition & d'en éteindre le feu, ne

sert au contraire qu'à la piquer davantage & qu'à l'allumer; que d'un degré on tend bien-tôt à un autre; tellement qu'il n'y a rien où l'on ne se porte, ni rien où l'on se fixe; rien que l'on ne veuille avoir, ni rien dont on jouïsse; * que ce n'est qu'une perpétuelle succession de vues, de desirs, d'entrepriſes, &, par une suite nécessaire, qu'un perpétuel tourment. C'est que pour troubler toute la douceur de cet état, il ne faut souvent que la moindre circonstance & le sujet le plus léger, qu'un esprit ambitieux grossit & dont il se fait un monstre. (*P. Bourdaloue*; Sermon sur l'*Ambition.*)

Ambition

Un homme livré à l'Ambition, se laisse-t-il rebuter par les difficultés qu'il trouve sur son chemin? Il se refond, il se métamorphose, il force son naturel, & l'assujettit à sa passion. Né fier & orgueilleux, on le voit d'un air timide & soûmis, essuyer les caprices d'un Ministre, mériter par mille bassesses la protection d'un subalterne en crédit, & se dégrader jusqu'à vouloir être redevable de sa fortune à la vanité d'un Commis, ou à l'avarice d'un Esclave: vif & ardent pour le plaisir, il consume ennuyeusement dans des anti-chambres & à la suite des Grands, des moments qui lui promettoient ailleurs mille agréments; ennemi du

Figure XIV.

AMBITION

travail & de l'embarras, il remplit des emplois pénibles, prend non-seulement sur ses aises, mais encore sur son sommeil & sur sa santé, de quoi y fournir; enfin d'une humeur serrée & épargnante, il devient libéral, prodigue même : * tout est inondé de ses dons; & il n'est pas jusqu'à l'affabilité & aux égards d'un domestique qui ne soient le prix de ses largesses. (*MASSILLON*; Sermon pour *la Fête de la Visitation de la sainte Vierge.*)

FIGURE XIV.

SUPPOSONS l'homme chrétien dans une prospérité constante & toujours égale; & voyons si, pour être plus élevé, il a droit de se promettre une vie plus douce & plus commode. Je soutiens moi, que par cette raison-là même, il n'y a rien au contraire dans la vie de si amer à quoi il ne doive s'attendre, ni rien de si dur qu'il ne doive être prêt à supporter; pourquoi? En voici les preuves; écoutez-les. C'est que l'élévation où il se trouve, l'oblige à se faire de continuelles violences; c'est qu'elle le réduit à la nécessité d'endurer souvent beaucoup des autres; c'est qu'elle l'engage dans une vie pleine de soins affligeants, dont il ne lui est pas permis de se décharger; c'est qu'elle exige de lui, qu'en mille occasions il soit disposé à s'immoler, à se sacrifier comme une victime, tantôt de la vérité, & tantôt de la justice & de l'innocence.

Or

Or se faire de telles violences, souffrir de la sorte, agir de la sorte, se sacrifier, s'immoler de la sorte, est-ce goûter le repos ? & y a-t-il là dequoi contenter les sens ? Reprenons. Se faire violence à soi-même, premier engagement des honneurs du siècle. Car comment un homme constitué en dignité, s'il veut vivre selon les desirs de son cœur, & s'il n'a nul usage de la mortification Evangélique, peut-il satisfaire aux obligations de son état ? Comment un Chrétien, s'il a pour principe de s'épargner en tout, & de ne se contraindre en rien, peut-il accomplir selon Dieu le ministère d'une charge, être assidu aux fonctions ennuyeuses, se rendre ponctuel aux temps incommodes, se fixer aux lieux désagréables, où sa conscience l'attache aussi-bien que son rang ? Si c'est un homme de plaisir, comment soutiendra-t-il mille fatigues qu'attire tout emploi, sur-tout un emploi important ? Il faut donc qu'il apprenne à se gêner ; &, pour le bien apprendre, pour bien remplir la place qu'il occupe, * il faut qu'il renonce à la mollesse & aux délices ; qu'il prenne sur son repos, qu'il ne ménage pas même sa santé ; & qu'à l'exemple de S. Paul, ne tenant pas sa vie plus précieuse que lui-même, c'est-à-dire que son devoir & son salut, il trouve presque sans y penser, dans l'usage des honneurs du siècle, la pratique de cette abné-

AMBITION

gation chrétienne, qui consiste à porter sa croix &
AMBITION à mortifier son esprit & sa chair. Souffrir souvent & beaucoup des autres, second engagement des honneurs du monde. En effet, plus vous êtes élevé & plus vous êtes environné & assiégé d'hommes qui ont leurs défauts, qui ont leurs humeurs, qui ont leurs caprices, qui ont leurs intérêts, qui ont leurs passions & leurs vices; plus vous êtes exposé aux traits de l'envie, à la censure, à la médisance. (*P. Bourdaloue*; Sermon sur *l'Ambition.*)

FIGURE XXIII. L'AMBITION, ce desir insatiable de s'élever au-dessus, & sur les ruines même des autres; ce ver qui pique le cœur & ne le laisse jamais tranquille; cette passion, qui est le grand ressort des intrigues & de toutes les agitations des Cours; qui forme les révolutions des Etats, & qui donne tous les jours à l'univers de nouveaux spectacles; * cette passion, qui ose tout & à laquelle rien ne coûte, est un vice encore plus pernicieux aux Empires que la paresse même. Déja il rend malheureux celui qui en est possédé; l'Ambitieux ne jouït de rien; ni de sa gloire, il la trouve obscure; ni de ses places, il veut monter plus haut; ni de sa prospérité, il séche & dépérit au milieu de son abondance; ni des hommages qu'on lui rend, ils sont empoisonnés par ceux qu'il est obligé de ren-

dre lui-même ; ni de sa faveur, elle devient amère dès qu'il faut la partager avec ses concurrents ; ni de son repos, il est malheureux à mesure qu'il est obligé d'être plus tranquille : * c'est un Aman, l'objet souvent des desirs & de l'envie publique, & qu'un seul honneur refusé à son excessive autorité, rend insupportable à lui-même. (*Massillon;* Sermons sur les *Tentations des Grands.*) AMBITION

L'AMBITION est plus démesurée (dans les Grands): hélas ! le citoyen obscur vit content dans la médiocrité de sa destinée ; héritier de la fortune de ses pères, il se borne à leur nom & à leur état ; il regarde sans envie ce qu'il ne pourroit souhaiter sans extravagance ; tous ses desirs sont renfermés dans ce qu'il possède ; & s'il forme quelquefois des projets d'élévation, ce sont de ces chimères agréables qui amusent le loisir d'un esprit oiseux, mais non pas des inquiétudes qu'il le dévorent. Au Grand, rien ne suffit, parce qu'il peut prétendre à tout ; ses desirs croissent avec sa fortune ; tout ce qui est plus élevé que lui le fait paroître petit à ses yeux ; * il est moins flatté de laisser tant d'hommes derrière lui, que rongé d'en avoir encore qui le précèdent ; il ne croit rien avoir s'il n'a tout ; son ame est toujours aride & altérée ; & il ne jouït de rien, si ce n'est de ses malheurs & de ses *FIGURE XXV.*

AMBITION

inquiétudes. Ce n'eſt pas tout : de l'Ambition naiſſent les jalouſies dévorantes ; & cette paſſion ſi baſſe & ſi lâche eſt pourtant le vice & le malheur des Grands. Jaloux de la réputation d'autrui, la gloire qui ne leur appartient pas eſt pour eux comme une tache qui les flétrit & qui les déshonore ; jaloux des graces qui tombent à côté d'eux, il ſemble qu'on leur arrache celles qui ſe répandent ſur les autres ; jaloux de la faveur, on eſt digne de leur haine & de leur mépris, dès qu'on l'eſt de l'amitié & de la confiance du maître ; jaloux même des ſuccès glorieux à l'Etat, la joie publique eſt ſouvent pour eux un chagrin ſecret & domeſtique ; les victoires remportées par leurs rivaux ſur les ennemis, leur ſont plus amères qu'à nos ennemis mêmes ; leur maiſon, comme celle d'Aman, eſt une maiſon de deuil & de triſteſſe, tandis que Mardochée triomphe & reçoit au milieu de la Capitale les acclamations publiques ; &, peu contents d'être inſenſibles à la gloire des événements, ils cherchent à ſe conſoler en s'efforçant de les obſcurcir par la malignité des réflexions & des cenſures. * Enfin cette injuſte paſſion tourne tout en amertume ; & on trouve le ſecret de n'être jamais heureux, ſoit par ſes propres maux, ſoit par les biens qui arrivent aux autres. (*MASSILLON*; Sermon ſur le *Malheur des Grands qui abandonnent Dieu.*)

AMBITION
FIGURE VII.

DIEUX! que l'impatience eſt un cruel tourment!
Qu'Hidaſpe répond mal à mon empreſſement!
Hidaſpe à mes regards ne paroît point encore,
Lui qui m'avoit promis de devancer l'aurore.
Qu'une nuit inquiéte eſt cruelle à paſſer!
Que de triſtes objets viennent la traverſer!
Mon cœur, dans l'embarras qui le trouble, l'agite,
Cherche ce qui le fuit, trouve ce qu'il évite;
La crainte, la terreur me ſuivent en tous lieux,
Et toujours le ſommeil ſe refuſe à mes yeux.
Mortels ambitieux dont les deſirs rapides
N'ont qũe vos paſſions pour objets & pour guides;
Qui de l'amour du trône avidement épris,
N'enviſagez la gloire & l'honneur qu'à ce prix,
Et qui, des plus grands noms enveloppant vos crimes,
Ne ſuivez pour régner que d'injuſtes maximes;
* Téméraires, tremblez & craignez d'obtenir
Ce qui vous eſt donné des Dieux pour vous punir.
Le ſeul empreſſement d'éloigner la Princeſſe,
De perdre mes Captifs, d'épouſer la Prêtreſſe,
Tyranniſe mon ame avec tant de pouvoir,
Que je n'écoute plus ni raiſon ni devoir.
Mille fâcheux objets roulent dans ma penſée;
Hidaſpe ne vient point; la nuit eſt avancée.
Qui le retient? Le peuple à mon ordre oppoſé,
Pour en troubler l'effet eſt-il aſſez oſé?
Je ne puis demeurer dans cette incertitude;
Elle augmente ma peine & mon inquiétude.

(*De la Grange*; Tragédie d'*Oreſte & Pilade* Act. V. Sc. I.)

AMBITION *FIGURE VII.*

JE souffrois mille morts avant d'en souffrir une ;
Ma fatale grandeur me devint importune :
Agité de remords, accablé de soucis,
Je remis ce fardeau dans les mains de mon fils ;
Sur mon trône avec lui je fis monter Alceste ;
Mais de tous mes chagrins c'est-là le plus funeste ;
Rien ne peut consoler mon esprit éperdu ;
L'on ne connoît un bien qu'après l'avoir perdu.
Depuis que j'ai quitté la puissance suprême,
Inutile à chacun, je m'abhorre moi-même :
Ces Gardes autrefois à tous mes vœux soumis,
Ces flots d'adorateurs, cette foule d'amis
Qu'attiroit ma grandeur & non pas ma personne,
J'ai tout perdu, Sostrate, en perdant la Couronne.
On me laisse ; on me fuit ; je vois mes cheveux gris
Dans une jeune Cour un sujet de mépris ;
* Et mon front dépouillé de l'éclat des Monarques,
N'offre plus que des ans les pitoyables marques.
(*De la Grange* ; Tragédie d'*Alceste*, Act. I. Sc. 1.)

FIGURE VII.

FATALE Ambition dont je fus la victime !
A peine eus je acheté le trône par un crime,
Que je me vis en proie aux malheurs les plus grands ;
J'éprouvai le destin qu'éprouvent les Tyrans.
Indigne de régner & digne du tonnerre,
Je me crus le mépris & l'horreur de la terre ;
Je ne respirai plus qu'un air empoisonné,
Des douceurs du sommeil je fus abandonné :
Je redoutai par-tout quelque embûche fatale ;
Au milieu des festins j'eus le sort de Tantale ;

AMBITION

Et toujours de frayeur mon esprit éperdu
* Me fit voir sur ma tête un glaive suspendu :
Ce n'étoit pas assez ; pour augmenter ma peine
Je n'avois près de moi qu'une femme hautaine
Dont les crimes, l'orgueuil & les emportements,
Loin de les soulager, redoubloient mes tourments :
Le sceptre que je porte est pour elle un supplice ;
Elle veut qu'à son fils j'en fasse un sacrifice ;
Ou pour me l'arracher, prompts à tout immoler,
Aux crimes les plus noirs ils sont prêts à voler.
Cédons ; mais, en cédant à ce dernier orage,
Ranimons ma vertu, rappellons mon courage ;
Maître encor du bandeau qu'ils veulent m'arracher,
Moi-même de mon front je le veux détacher :
Faisons voir qu'un grand cœur aisément le dédaigne,
Et sçait y renoncer avant qu'on l'y contraigne.

(*De la Grange ;* Tragédie d'*Ino & Mélicerte*, Act. II. Sc. 5.)

Fureurs de l'Ambitieux.

Ici Racine peint en maître, comme il l'étoit, non-seulement les *Fureurs*, mais tous les raffinements de l'Ambition avec l'orgueuil qui les produit ; il expose la fierté d'un homme qui dédaigne les grandeurs qu'il ne tient pas de lui-même, & qui croiroit s'avilir s'il

devoit quelque chose à une main étrangère.

AMBITION

L'invective que M. de Crébillon fait prononcer contre cette passion, en donne une horrible idée ; il réunit en peu de mots tous les malheurs & tous les crimes dont cette funeste passion a rempli l'univers.

FIGURE XXV.

NON, NON, la différence est trop grande pour moi;
L'un me feroit esclave, & l'autre me fait roi.
Quoi ! ma grandeur seroit l'ouvrage d'une femme !
D'un éclat si honteux je rougirois dans l'ame.
Le trône sans l'amour me seroit donc fermé ?
Je ne régnerois pas si l'on ne m'eût aimé ?
Je veux m'ouvrir le trône, ou jamais n'y paroître ;
Et, quand j'y monterai, j'y veux monter en maître ;
Que le peuple à moi seul soit forcé d'obéir ;
* Et qu'il me soit permis de m'en faire haïr.
Enfin, de ma grandeur je veux être l'arbitre,
N'être point roi, Madame, ou l'être à juste titre ;
Que le sang me couronne, ou, s'il ne suffit pas,
Je veux à son secours n'appeller que mon bras.

FIGURE XXV.

QUAND je devrois au Ciel rencontrer le tonnerre,
J'y monterois plutôt que de ramper à terre.
* Mon cœur, jaloux du sort de ces grands malheureux,
Veut s'élever, Madame, & tomber avec eux.

(*RACINE ;* Tragédie *des Frères Ennemis*, Act. IV. Sc. 2.)

Ambition
Figure X.

Et tu crois attendrir un Prince inexorable
Que la soif de régner va rendre impitoyable ;
Qui, maître du plus fier de tous ses ennemis,
Pour ne le craindre plus, se croira tout permis.
Funeste ambition ! détestable manie !
Mère de l'injustice & de la tyrannie,
Qui de sang, la première, as rempli l'univers,
Et jeté les humains dans l'opprobre & les fers ;
C'est toi dont les fureurs toujours illégitimes
* Firent naître à la fois les sceptres & les crimes.
(*M. de Crébillon;* Tragéd. de *Pyrrhus*, Act. V. Sc. 1.)

II. AMOUR

Considéré comme Passion.

L'Amour en général.

Amour.

L'Amour est une de ces grandes Passions qui tiennent presque tout le monde sous leur empire ; qui mettent en mouvement les autres passions ; qui décident non-seulement du sort & du repos des particuliers & des familles, mais encore des Etats & des Royaumes. Sous l'attrait du plaisir, il empoisonne la félicité de la plupart des hom-

AMOUR.

mes ; il répand la confusion, l'opprobre & la douleur tout ensemble. Il peut donc être envisagé sous ces différents aspects ; mais il suffit de le dépeindre par parties, & d'en donner une définition qu'on appelle *Oratoire* ou *Poétique*, pour en inspirer de la frayeur, si l'on est raisonnable, & de l'horreur, si l'on est Chrétien. Qu'on lise pour s'en convaincre les deux portraits suivants ; l'un est d'un grand Prédicateur, l'autre d'un Poëte célèbre. Ne disent-ils pas la même chose dans un goût différent ? L'Evangile & la raison ne s'accordent-ils pas ici pour rendre au moins redoutable la passion qu'on croit la plus aimable ? Avec quelle force & en même-temps quelle naïveté Bourdaloue en expose-t-il les intrigues, les soucis, les alarmes & les sollicitudes ? Et avec quelle précision parcourt-il tout cela en peu de mots ? Avec quelle pompe, avec quel choix M. de Voltaire donne-t-il à l'*Amour* toutes les passions inquiétantes pour compagnes, & les plus cruels malheurs pour suite inévi-

table ? Que l'allégorie qu'il emploie eſt ingénieuſe ! Qu'elle eſt bien conduite, bien ſoutenue ! Qu'elle renferme d'art & de vérité tout enſemble ! AMOUR.

SOIT QU'ON conſidère cette Paſſion dans ſa naiſſance, ſoit qu'on la ſuive dans ſon progrès, ſoit qu'on en juge par l'iſſue, n'eſt elle pas de tous les maux ſans exception le plus inquiet ? Dans ſa naiſſance ; car quel tourment, par exemple, eſt comparable à celui d'un eſprit bleſſé qui aime & qui s'apperçoit qu'il n'eſt pas aimé ; qui veut plaire, & qui pour cela même déplaît ; qui conçoit des deſirs ardents, & qui ne trouve que des froideurs ; qui s'épuiſe en ſervices & en ſoins, & qui n'eſt payé que de rebuts ? Cette Paſſion ridicule & bizarre, mais opiniâtre, quelque force qu'il ait d'ailleurs, n'eſt-ce pas ce qui le deſſéche, ce qui le mine, ce qui le fait miſérablement & inutilement languir ? &, de quelque bon ſens que Dieu l'ait pourvu, n'eſt-ce pas ce qui l'infatue, ce qui pouſſe ſa raiſon à bout, ce qui le met dans l'impuiſſance de s'en aider ? Enſorte que, tout perſuadé & tout convaincu qu'il eſt de ſa folie, il ne peut la vaincre ni s'en défaire ; d'autant plus malheureuſement enſorcelé, pour ainſi dire, qu'il ne l'eſt qu'à ſes dépens, tandis que les autres, peu tou- *FIGURE XIV.*

AMOUR.

chés de ce qu'il endure, ou en raillent, ou en ont pitié. Voilà, si l'on ne répond pas à sa passion, quelle est sa déplorable destinée. Mais quand on y répondroit, quelles inquiétudes & quelles craintes qu'on n'y réponde pas également; qu'on n'y réponde pas sincèrement; qu'on n'y réponde pas constamment? Qu'on n'y réponde pas également; car où trouver un retour parfait; &, lors même qu'il se trouve, où sont ceux qui pour leur repos veulent s'en tenir assurés? en aimant est-on jamais content de la personne qu'on aime? Qu'on n'y réponde pas sincèrement; car dans ce commerce d'amitiés mondaines, & par conséquent impures, combien de fausses apparences? * combien de dissimulations? combien de tromperies, de ruses, sur-tout quand l'ambition ou l'intérêt engagent l'un à jouer tel personnage? Et pour peu que l'autre soit éclairé, combien de soupçons justes & légitimes, mais affligeants & désolants, doivent lui déchirer l'ame & le consumer? Je dis plus; & dans la suite de cette même passion que ne faut-il pas essuyer? Ou celle dont on a fait son idole est vaine & indiscrète, ou elle est fière & orgueilleuse, ou elle est capricieuse & inégale, ou elle est légère & inconstante. Or, à quelles épreuves, à quelles bassesses, à quelles misères n'est-on pas alors réduit? Que la passion, comme

il arrive presque immanquablement, se tourne en jalousie, quel enfer ! Dieu peut-il mieux se venger d'un impudique qu'en le laissant venir là ? Du moment que la jalousie s'est emparée de son cœur, lui faut-il un autre bourreau que lui-même pour le mettre à la torture & à la gêne ? Que de veilles qui le fatiguent, qui l'accablent ! Que de tristes & d'affreuses nuits, toujours occupé qu'il est à combattre des phantômes, & à se remplir de fiel & de venin contre des rivaux peut-être imaginaires ! Mais si sa curiosité lui découvre en effet ce qu'il craignoit de voir, quoiqu'il le cherchât avec tant d'empressement & tant de vigilance, quels dépits & quelles fureurs ! Et quelle image plus naturelle pourrois-je vous en donner que les pleurs des damnés, & leurs grincements de dents ? *Fletus & stridor dentium.* Enfin quelle issue & quel dénouement ordinaire ont ces criminelles intrigues ? La seule vue de l'avenir n'est-elle pas une peine continuelle & toujours présente, quand on se dit à soi-même & qu'on se le dit avec assurance : « Cette passion finira ; & le succès le moins fâ- » cheux que j'en puis attendre, c'est qu'elle finira » par quelque chose de désagréable ; c'est-à-dire » qu'elle s'usera & se changera en dégoût : mais » ce que j'en dois plus craindre, c'est qu'elle finira » peut-être par quelque chose de douloureux, AMOUR.

AMOUR. » par une infidélité qui me déſeſpérera, par une » ingratitude qui me conſternera, par un mépris » qui m'outragera, par une ignominie qui me » comblera de confuſion, qui me mettra hors » d'état de paroître dans le monde dont je ſerai » la fable, qui m'en bannira pour jamais : c'eſt » qu'elle finira ſans moi & malgré moi avant que » de finir en moi, & qu'elle ne ſubſiſtera dans » moi que pour me rendre la vie inſupportable, » & pour me faire goûter par avance toutes les » horreurs de la mort ». Ah, mon Dieu ! nous ne le comprenons pas ; mais il eſt vrai que vous ne châtiez jamais plus rigoureuſement le pécheur, qu'en le livrant à ſes appétits déréglés : il croit y trouver ſa félicité, & il y trouve une réprobation anticipée. (*P. BOURDALOUE* ; Sermon ſur l'*Impureté.*)

FIGURE VI.

De ce Temple fameux telle eſt l'aimable entrée ;
Mais lorſqu'en avançant ſous la voûte ſacrée,
On porte au Sanctuaire un pas audacieux,
Quel ſpectacle funeſte épouvante les yeux !
Ce n'eſt plus des plaiſirs la troupe aimable & tendre ;
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre :
Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur
Font de ce beau ſéjour un ſéjour plein d'horreur.
La ſombre jalouſie, au teint pâle & livide,
Suit d'un pied chancelant le ſoupçon qui la guide ;

La haine & le courroux, répandant leur venin,
Marchent devant ſes pas un poignard à la main.
La malice les voit &, d'un ſouris perfide,
Applaudit en paſſant à leur troupe homicide.
Le repentir les ſuit, déteſtant leurs fureurs,
Et baiſſe en ſoupirant ſes yeux mouillés de pleurs.
C'eſt-là, c'eſt au milieu de cette Cour affreuſe,
Des plaiſirs des humains compagne malheureuſe,
Que l'Amour a choiſi ſon ſéjour éternel.
Ce dangereux enfant ſi tendre & ſi cruel
* Porte en ſa foible main les deſtins de la terre,
Donne avec un ſouris ou la paix ou la guerre,
Et, répandant par-tout ſes trompeuſes douceurs,
Anime l'univers, & vit dans tous les cœurs:
Sur un trône éclatant, contemplant ſes conquêtes,
Il fouloit à ſes pieds les plus ſuperbes têtes;
Fier de ſes cruautés plus que de ſes bienfaits,
Il ſembloit s'applaudir des maux qu'il avoit faits.
(*M. De Voltaire*; Poëme de la *Henriade*, Ch. IX.)

NAISSANCE DE L'AMOUR.

L'AMOUR n'eſt preſque jamais l'enfant de la raiſon; il l'eſt preſque toujours du caprice. Auſſi ſes commencements varient-ils ſelon les caractères & les circonſtances; tantôt il naît ſubitement & ſe fait ſentir d'abord avec violence; tantôt il s'accroît ſucceſſive-

ment, & fait avec le temps de nouveaux progrès; quelquefois il naît de la haine, & se nourrit de ce qui devroit l'éteindre. Il est donc important pour le peindre avec vérité, de saisir les premiers mouvements du cœur, les impressions subites qui le frappent, ses combats, ses résistances, sa défaite entière, malgré la fuite & les précautions. On éprouve ces effets lorsqu'on ne veille pas sur soi-même, & qu'on ne se garantit pas des premières atteintes de la passion. Les exemples suivants, tirés des plus grands Maîtres, apprennent l'art & la manière de peindre toutes ces situations; on y trouve des modèles proportionnés à tous les caractères & à toutes les circonstances.

AMOUR.

FIGURE XXV. NOUS MARCHONS sans crainte & sans précaution; nos passions s'insinuent; nous nous fions à notre foible raison, comme si elle étoit capable de les retenir dans les bornes & dans les mesures qui leur conviennent; malgré nous, elles se fortifient, elles se répandent, elles nous assujettissent. Ce n'est d'abord qu'une curiosité sans dessein; il en vient une affection qui paroît honnête; il s'y mêle

mêle quelque complaisance mondaine ; l'esprit s'attache peu à peu ; le cœur s'attendrit ; on cherche les moyens de plaire ; l'inquiétude se fait sentir ; * à mesure qu'on se voit, le desir de se voir augmente ; certains desirs vagues qu'on ne discerne pas d'abord, se forment dans l'ame ; de-là viennent ces intelligences criminelles, ces commerces scandaleux, ces agitations continuelles, & toutes les suites d'une passion également fatale & inquiéte, soit qu'on y puisse réussir, soit qu'on ne puisse la satisfaire. (*Fléchier*; Panégyrique de *S. Bernard.*)

AMOUR.

JE L'AIMAI ; je lui plus. Depuis cette journée
Dois-je dire funeste, hélas ! ou fortunée ?
Sans avoir en aimant d'objet que son amour,
Etrangère dans Rome, inconnue à la Cour,
Elle passe ses jours, Paulin, sans rien prétendre
Que quelque heure à me voir, & le reste à m'attendre.
Encor si, quelquefois un peu moins assidu,
Je passe le moment où je suis attendu,
Je la revois bientôt de pleurs toute trempée ;
Ma main à les sécher est long-temps occupée.
Enfin, tout ce qu'Amour a de nœuds plus puissants,
Doux reproches, transports sans cesse renaissants,
Soin de plaire sans art, crainte toujours nouvelle,
Beauté, gloire, vertu, je trouve tout en elle ;
* Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois.
(*Racine* ; Tragédie de *Bérénice*, Act. II. Sc. 2.)

FIGURE II.

AMOUR. *FIGURE VII.*

Tu vis mon déſeſpoir, & tu m'as vu depuis
Traîner de mers en mers ma chaîne & mes ennuis.
Je te vis à regret en cet état funeſte,
Prêt à ſuivre par-tout le déplorable Oreſte,
Toujours de ma fureur interrompre le cours,
Et de moi-même enfin me ſauver tous les jours.
Mais quand je me ſouvins que, parmi tant d'alarmes,
Hermione à Pyrrhus prodiguoit tous ſes charmes;
Tu ſçais de quel courroux mon cœur alors épris
Voulut, en l'oubliant, punir tous ſes mépris.
Je fis croire & je crus ma victoire certaine;
Je pris tous mes tranſports pour des tranſports de haine;
Déteſtant ſes rigueurs, rabaiſſant ſes attraits,
* Je défiois ſes yeux de me troubler jamais.
Voilà comme je crus étouffer ma tendreſſe.
En ce calme trompeur j'arrivai dans la Grèce;
Et je trouvai d'abord ſes Princes raſſemblés
Qu'un péril aſſez grand ſembloit avoir troublés;
J'y courus; je penſai que la guerre & la gloire
De ſoins plus importants rempliroient ma mémoire;
Que mes ſens, reprenant leur première vigueur,
L'Amour acheveroit de ſortir de mon cœur;
Mais admire avec moi le ſort dont la pourſuite
Me fait courir alors au piège que j'évite.
J'entends de tous côtés qu'on menace Pyrrhus;
Toute la Grèce éclate en murmures confus;
On ſe plaint qu'oubliant ſon ſang & ſa promeſſe,
Il élève en ſa Cour l'ennemi de la Grèce,
Aſtyanax, d'Hector jeune & malheureux fils,
Reſte de tant de Rois ſous Troie enſevelis;

AMOUR.

J'apprends que, pour ravir ſon enfance au ſupplice,
Andromaque trompa l'ingénieux Uliſſe ;
Tandis qu'un autre enfant, arraché de ſes bras,
Sous le nom de ſon fils fut conduit au trépas.
On dit que, peu ſenſible aux charmes d'Hermione,
Mon rival porte ailleurs ſon cœur & ſa couronne ;
Ménélas, ſans le croire, en paroît affligé,
Et ſe plaint d'un hymen ſi long-temps négligé ;
Parmi les déplaiſirs où ſon ame ſe noie,
Il s'élève en la mienne une ſecrète joie.
Je triomphe & pourtant je me flatte d'abord,
Que la ſeule vengeance excite ce tranſport ;
Mais l'ingrate en mon cœur reprit bientôt ſa place ;
De mes feux mal éteints je reconnus la trace ;
* Je ſentis que ma haine alloit finir ſon cours,
Ou plutôt je ſentis que je l'aimois toujours.
(*Racine ;* Tragédie d'*Andromaque*, Act. I. Sc. 4.)

FIGURE VII.

* * * * * * * Je me flattois ſans ceſſe
Qu'un ſilence éternel cacheroit ma foibleſſe ;
Mais mon cœur trop preſſé m'arrache ce diſcours,
Et te parle une fois, pour ſe taire toujours.
« Ne me demande point ſur quel eſpoir fondée,
» De ce fatal amour je me vis poſſédée.
» Je n'en accuſe point quelques feintes douleurs
» Dont je crus voir Achille honorer mes malheurs ;
» Le Ciel s'eſt fait, ſans doute, une joie inhumaine
» A raſſembler ſur moi tous les traits de ſa haine.
» Rappellerai-je encor le ſouvenir affreux
» Du jour qui, dans les fers, nous jetta toutes deux ?

AMOUR.

» Dans les cruelles mains par qui je fus ravie,
» Je demeurai long-temps sans lumière & sans vie ;
» Enfin, mes foibles yeux cherchèrent la clarté ;
» Et, me voyant presser d'un bras ensanglanté,
» Je frémissois, Doris, & d'un vainqueur sauvage
» Craignois de rencontrer l'effroyable visage.
» J'entrai dans son vaisseau, détestant sa fureur,
» Et toujours détournant ma vue avec horreur.
» Je le vis ; son aspect n'avoit rien de farouche ;
» Je sentis le reproche expirer dans ma bouche ;
» Je sentis contre moi mon cœur se déclarer ;
» * J'oubliai ma colère, & ne sçus que pleurer.
» Je me laissois conduire à cet aimable guide ;
» Je l'aimois à Lesbos, & je l'aime en Aulide.
» Iphigénie en vain s'offre à me protéger,
» Et me tend une main prompte à me soulager ;
» Triste effet des fureurs dont je suis tourmentée !
» Je n'accepte la main qu'elle m'a présentée
» Que pour m'armer contre elle, &, sans me découvrir,
» Traverser son bonheur que je ne puis souffrir ».
(*Racine* ; Tragédie d'*Iphigénie*, Act. I. Sc. 2.)

FIGURE VII.

QUE MON CŒUR, chère Ismène, écoute avidement
Un discours qui peut-être a peu de fondement !
O toi qui me connois, te sembloit-il croyable
Que le triste jouet d'un sort impitoyable,
Un cœur toujours nourri d'amertume & de pleurs,
Dût connoître l'Amour & ses folles douleurs ?
Reste du sang d'un Roi, noble fils de la terre,
Je suis seule échappée aux fureurs de la guerre ;

J'ai perdu, dans la fleur de leur jeune saison, AMOUR.
Six frères: quel espoir d'une illustre maison !
Le fer moissonna tout ; * & la terre humectée
But à regret le sang des neveux d'Erectée.
Tu sçais, depuis leur mort, quelle sévère loi
Défend à tous les Grecs de soupirer pour moi :
* On craint que de la sœur les flammes téméraires
Ne raniment un jour la cendre de ses frères ;
Mais tu sçais bien aussi de quel œuil dédaigneux
Je regardois ce soin d'un vainqueur soupçonneux ;
Tu sçais que de tout temps à l'amour opposée,
Je rendois souvent grace à l'injuste Thésée
Dont l'heureuse rigueur secondoit mes mépris ;
Mes yeux alors, mes yeux n'avoient pas vu son fils :
Non que, par les yeux seuls lâchement enchantée,
J'aime en lui sa beauté, sa grace tant vantée,
Présents dont la nature a voulu l'honorer,
Qu'il méprise lui-même, & qu'il semble ignorer.
J'aime, je prise en lui de plus nobles richesses,
Les vertus de son père, & non point les foiblesses ;
J'aime, je l'avoûrai, cet orgueuil généreux
Qui jamais n'a fléchi sous le joug amoureux.
Phèdre en vain s'honoroit des soupirs de Thésée ;
* Pour moi je suis plus fière, & fuis la gloire aisée
D'arracher un hommage à mille autres offert,
Et d'entrer dans un cœur de toutes parts ouvert ;
Mais de faire fléchir un courage inflexible,
De porter la douleur dans une ame insensible,

D'enchaîner un captif de ſes fers étonné,
AMOUR. Contre un joug qui lui plaît vainement mutiné ;
C'eſt-là ce que je veux ; c'eſt-là ce qui m'irrite.
Hercule à déſarmer coûtoit moins qu'Hyppolite,
Et vaincu plus ſouvent, & plutôt ſurmonté,
Préparoit moins de gloire aux yeux qui l'ont dompté.
(*Le même ;* Tragédie de *Phèdre*, Act. II. Sc. 1.)

FIGURE VII.

MON MAL vient de plus loin. A peine au fils d'Egée,
Sous les loix de l'Hymen je m'étois engagée ;
Mon repos, mon bonheur, ſembloit être affermi ;
Athènes me montra mon ſuperbe ennemi ;
Je le vis ; je rougis ; je pâlis à ſa vue ;
Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue ;
* Mes yeux ne voyoient plus ; je ne pouvois parler ;
Je ſentis tout mon corps & tranſir & brûler.
Je reconnus Vénus & ſes feux redoutables,
D'un ſang qu'elle pourſuit tourments inévitables :
Par des vœux aſſidus je crus les détourner ;
Je lui bâtis un Temple, & pris ſoin de l'orner ;
De victimes moi-même à toute heure entourée,
Je cherchois dans leur flanc ma raiſon égarée.
D'un incurable amour, remèdes impuiſſants !
En vain ſur les autels ma main brûloit l'encens.
Quand ma bouche imploroit le nom de la Déeſſe,
J'adorois Hyppolite ; &, le voyant ſans ceſſe,
Même au pied des autels que je faiſois fumer,
J'offrois tout à ce Dieu que je n'oſois nommer.
Je l'évitois par-tout ; ô comble de miſère !
Mes yeux le retrouvoient dans les traits de ſon père.

AMOUR.

Contre moi-même enfin j'osai me révolter;
J'excitai mon courage à le persécuter;
Pour bannir l'ennemi dont j'étois idolâtre,
J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre;
Je pressai son exil; & mes cris éternels
L'arrachèrent du sein & des bras paternels.
Je respirois, Œnone; &, depuis son absence,
Mes jours moins agités couloient dans l'innocence;
Soumise à mon époux, & cachant mes ennuis,
De son fatal Hymen je cultivois les fruits.
Vaines précautions! cruelle destinée!
Par mon époux lui-même à Trézène amenée,
J'ai revu l'ennemi que j'avois éloigné;
Ma blessure trop vive aussi-tôt a saigné.
Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée;
C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.
J'ai conçu pour mon crime une juste terreur;
J'ai pris la vie en haine, & ma flamme en horreur;
Je voulois en mourant prendre soin de ma gloire,
Et dérober au jour une flamme si noire.
Je n'ai pu soutenir tes larmes, tes combats;
Je t'ai tout avoué; je ne m'en repens pas,
Pourvu que, de ma mort respectant les approches,
Tu ne m'affliges plus par d'injustes reproches;
Et que tes vains secours cessent de rappeller
Un reste de chaleur tout prêt à s'exhaler.

(*Le même; au même endroit*, Act. I. Sc. 3.)

FIGURE VII.

* * * * * EXCITÉ d'un desir curieux,
Cette nuit je l'ai vue arriver en ces lieux;

AMOUR.

Triſte, levant au Ciel ſes yeux mouillés de larmes
Qui brilloient au travers des flambeaux & des armes;
Belle ſans ornement, dans le ſimple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au ſommeil.
Que veux-tu? Je ne ſçais ſi cette négligence,
Les ombres, les flambeaux, les cris & le ſilence,
Et le farouche aſpect de ſes fiers raviſſeurs
* Relevoient de ſes yeux les timides douceurs.
Quoi qu'il en ſoit, ravi d'une ſi belle vue,
J'ai voulu lui parler, & ma voix s'eſt perdue;
Immobile, ſaiſi d'un long étonnement,
Je l'ai laiſſé paſſer dans ſon appartement;
J'ai paſſé dans le mien. C'eſt-là que, ſolitaire,
De ſon image en vain j'ai voulu me diſtraire;
* Trop préſente à mes yeux je croyois lui parler;
J'aimois juſqu'à ſes pleurs que je faiſois couler:
Quelquefois, mais trop tard, je lui demandois grace;
J'employois les ſoupirs & même la menace.
Voilà comme, occupé de mon nouvel amour,
Mes yeux, ſans ſe fermer, ont attendu le jour;
Mais je m'en fais peut-être une trop belle image;
Elle m'eſt apparue avec trop d'avantage.

(*RACINE*; Tragédie de *Britannicus*, Act. II. Sc. 2.)

DÉSINTÉRESSEMENT DE L'AMOUR.

QUOIQUE l'*Amour-Profane* ne ſoit proprement que l'amour de ſoi-même, qui

cherche sa propre satisfaction dans la possession de l'objet aimé, il peut néanmoins passer pour désintéressé, lorsqu'il ne se propose ni les honneurs ni la fortune. Lorsqu'on méprise l'un & l'autre pour n'envisager que ce qu'on aime, ces sentiments passent pour nobles & généreux; on les considère avec plaisir; ils inspirent de l'estime & une espèce de respect pour la personne qui en est animée. C'est ce qui charme dans ce morceau de Racine qui fait dire à Bérénice ces belles paroles : AMOUR.

J'entends que vous m'offrez un nouveau diadême, *FIGURE VII.*
Et ne puis cependant vous entendre vous-même.
Hélas! plus de repos, Seigneur, & moins d'éclat;
Votre amour ne peut-il paroître qu'au Sénat?
Ah, Titus! car enfin l'amour fuit la contrainte
De tous ces noms que suit le respect & la crainte.
De quel soin votre amour va-t-il s'importuner?
N'a-t-il que des Etats qu'il me puisse donner?
Depuis quand croyez-vous que ma grandeur me touche?
Un soupir, un regard, un mot de votre bouche,
Voilà l'ambition d'un cœur comme le mien;
* Voyez-moi plus souvent, & ne me donnez rien.
Tous vos moments sont-ils dévoués à l'empire?
Ce cœur, après huit jours, n'a-t-il rien à me dire?

AMOUR. Qu'un mot va rassurer mes timides esprits!
Mais parliez-vous de moi quand je vous ai surpris?
Dans vos secrets discours étois-je intéressée,
Seigneur? Etois-je au moins présente à la pensée?
(*Racine*; Tragédie de *Bérénice*, Act. II. Sc. 4.)

CONSTANCE DE L'AMOUR.

LES UNS accusent l'*Amour* de légèreté; les autres le croient capable de constance; il importe peu de sçavoir s'il mérite ce reproche ou cet éloge; il s'agit ici d'apprendre à bien peindre la *Constance de l'Amour* lorsqu'il en est capable. Corneille en donne une belle idée dans la personne de César, le maître & le vainqueur du monde, qui au faîte de la gloire, parmi le tumulte des armes & dans le champ de la victoire, sent redoubler son amour au milieu des objets les plus propres à l'éteindre; qui change d'occupations & de lieux, sans changer de sentiments. L'effet de tous ces traits rassemblés prouve combien les circonstances des temps, des lieux, des personnes, des actions contribuent à rendre une peinture frappante.

AMOUR. *FIGURE III.*

NOTRE ſéjour à Rome enflamma ſon courage ;
Là, j'eus de ſon amour le premier témoignage ;
Et, depuis juſqu'ici, chaque jour, ſes courriers
M'apportent en tribut ſes vœux & ſes lauriers.
Par-tout, en Italie, aux Gaules, en Eſpagne,
* La fortune le ſuit, & l'amour l'accompagne ;
Son bras ne dompte point de peuples ni de lieux,
Dont il ne rende hommage au pouvoir de mes yeux ;
Et, de la même main dont il quitte l'épée
Fumante encor du ſang des amis de Pompée,
Il trace des ſoupirs ; &, d'un ſtyle plaintif,
* Dans ſon champ de victoire, il ſe dit mon captif.
Oui, tout victorieux il m'écrit de Pharſale ;
Et, ſi ſa diligence à ſes feux eſt égale,
Ou plutôt ſi la mer ne s'oppoſe à ſes feux,
L'Egypte le va voir me préſenter ſes vœux.
Il vient, ma Charmion, juſques dans nos murailles
Chercher auprès de moi le prix de ſes batailles,
M'offrir toute ſa gloire, & ſoumettre à mes loix
Ce cœur & cette main qui commandent aux Roix ;
Et ma rigueur, mêlée aux faveurs de la guerre,
Feroit un malheureux du Maître de la terre.

(*P. CORNEILLE ;* Tragédie de *Pompée*, Act. II. Sc. I.)

FIGURE VII.

IL EST TEMPS de s'armer d'une noble conſtance
Où ſe termine, hélas ! toute mon eſpérance ?
Sorti du plus beau ſang qu'adore l'univers ;
Maître dès le berceau de cent peuples divers ;

AMOUR. Quand je crois m'affranchir de l'affreux eſclavage
Dont le joug ſi long-temps fit gémir mon courage ;
Quand les biens, les honneurs, la gloire, les plaiſirs
Doivent s'offrir en foule à mes premiers deſirs,
Je péris ; & j'entends, pour comble de miſère,
Mon arrêt prononcé par la bouche d'un père.
Mais quoi ! toujours en proie à la rigueur du ſort,
Je ne puis de mes maux ſortir que par ma mort !
Il eſt à mon repos un ſi puiſſant obſtacle,
Qu'en ma faveur le Ciel ne peut faire un miracle ;
Et, tant que je vivrois, brûlé des mêmes feux,
Je ſerois criminel, ou ſerois malheureux ;
Furieux ſans effet, amant ſans eſpérance ;
Contraint dans mon amour, contraint dans ma vengeance ;
* Pénétré de tendreſſe, agité de courroux ;
Sans oſer ſignaler ni mes vœux ni mes coups.
Ah ! le Ciel me devroit être un peu moins contraire,
Laiſſer libre du moins ma flamme ou ma colère ;
M'offrir un cœur pour qui tout le mien pût brûler,
Ou le ſang d'un rival que je puſſe immoler.
Enfin, dans ces combats je ne ſçaurois plus vivre,
Et je dois rendre grace au coup qui m'en délivre ;
Oui, je ſuis réſolu..... Mais que deviendrez-vous,
Irène ? De mon père évitez le courroux ;
Ma mort vous coûtera de dangereuſes larmes ;
L'Empereur en prendra de terribles alarmes ;
Et que ſçais-je ? Peut-être en ce moment fatal
Il me condamne moins en père qu'en rival.
Ah ! penſer accablant où mon cœur s'abandonne !
Quel péril pour Irène ! O Ciel ! s'il la ſoupçonne !

Princeſſe, que je crains que ſes terribles coups,
Après m'avoir frappé ne s'étendent ſur vous !
Voilà ce qui m'étonne & non pas mon ſupplice.
Mais je touche au moment du fatal ſacrifice ;
Ciel ! je t'offre ma mort ; appaiſe ta rigueur ;
Puiſſes-tu loin de moi porter ton bras vengeur !
Contre un barbare époux protège l'innocence ;
Ne te laſſe jamais d'embraſſer ſa défenſe.

(*Campistron ;* Tragédie d'*Andronic*, Act. V. Sc. 4.)

Vicissitudes de l'Amour.

La beauté des penſées, la vivacité des ſentiments, la hardieſſe des figures, qui ſe trouvent dans les portraits ſuivants, exigent une attention particulière ; mais ce qui les rend plus frappants, c'eſt la vérité qui y domine ; il ſemble qu'on entende une perſonne qui ne ſe poſſède plus, & qui, devenue le malheureux jouet de ſa paſſion, ou plutôt de toutes les paſſions à la fois, s'irrite, s'adoucit ; s'élève, s'abaiſſe ; fait un pas, recule ; commence un diſcours, l'interrompt, & finit par rétracter ce qu'elle a avancé d'abord. Qu'il faut bien connoître

le cœur humain pour peindre ainſi toutes ſes variations !

AMOUR.

FIGURE V.

HÉ BIEN ! régnez, cruel ; contentez votre gloire ;
Je ne diſpute plus ; j'attendois, pour vous croire,
Que cette même bouche, après mille ſerments
D'un amour qui devoit unir tous nos moments,
Cette bouche, à mes yeux s'avouant infidèle,
M'ordonnât elle-même une abſence éternelle ;
Moi-même j'ai voulu vous entendre en ce lieu ;
Je n'écoute plus rien, & pour jamais adieu.
Pour jamais ! Ah ! Seigneur, ſongez-vous en vous-même
Combien ce mot cruel eſt affreux quand on aime ?
Dans un mois, dans un an, comment ſouffrirons-nous,
* Seigneur, que tant de mers me ſéparent de vous ;
Que le jour recommence, & que le jour finiſſe,
Sans que jamais Titus puiſſe voir Bérénice,
Sans que, de tout le jour, je puiſſe voir Titus ?
Mais quelle eſt mon erreur, & que de ſoins perdus !
L'ingrat, de mon départ conſolé par avance,
Daignera-t-il compter les jours de mon abſence ?
Ces jours, ſi longs pour moi, lui ſembleront trop courts.
(*RACINE ;* Tragédie de *Bérénice*, Act. IV. Sc. 5.)

FIGURE XXIX.

* * * * * * NON, je ne veux plus rien ;
Ne m'importune plus de tes raiſons forcées,
Je vois combien tes vœux ſont loin de mes penſées ;
Je ne te preſſe plus, ingrat, d'y conſentir ;
Rentre dans le néant dont je t'ai fait ſortir.

Car enfin qui m'arrête ? & quelle autre assurance
Demanderois-je encor de son indifférence ? AMOUR.
L'ingrat est-il touché de mes empressements ?
L'amour même entre-t-il dans ses raisonnements ?
Ah ! je vois tes desseins. Tu crois, quoi que je fasse,
Que mes propres périls t'assurent de ta grace ;
Qu'engagée avec toi par de si forts liens,
Je ne puis séparer tes intérêts des miens.
Mais je m'assure encore aux bontés de ton frère ;
Il m'aime, tu le sçais ; & , malgré sa colère,
Dans ton perfide sang je puis tout expier,
Et ta mort suffira pour me justifier.
N'en doute point, j'y cours ; & dès ce moment même.....
* Bajazet, écoutez ; je sens que je vous aime ;
Vous vous perdez ; gardez de me laisser sortir ;
Le chemin est encore ouvert au repentir ;
Ne désespérez point une amante en furie ;
S'il m'échappoit un mot, c'est fait de votre vie.
(*Le même ;* Tragédie de *Bajazet*, Act. II. Sc. 1.)

DANS son cœur, ah ! crois-tu, quand il le voudroit bien, FIGURE XXIX.
Que, si je perds l'espoir de régner dans le tien,
D'une si douce erreur si long-temps possédée,
Je puisse désormais souffrir une autre idée,
Ni que je vive enfin, si je ne vis pour toi ?
Je te donne, cruel, des armes contre moi
Sans doute ; & je devrois retenir ma foiblesse ;
* Tu vas en triompher. Oui, je te le confesse,
J'affectois à tes yeux une fausse fierté ;
De toi dépend ma joie & ma félicité ;

De ma ſanglante mort ta mort ſera ſuivie ;

AMOUR. Quel fruit de tant de ſoins que j'ai pris pour ta vie ?
Tu ſoupires enfin, & ſembles te troubler ;
Achève, parle.....

(*Le même ; au même endroit.*)

* * * * * * * * * * * * * * * * * * *

FIGURE XXIX. JE NE T'AI point aimé, cruel ! qu'ai-je donc fait ?
J'ai dédaigné pour toi les vœux de tous nos Princes ;
Je t'ai cherché moi-même au fond de tes Provinces ;
J'y ſuis encor, malgré tes infidélités,
Et malgré tous mes Grecs honteux de mes bontés ;
Je leur ai commandé de cacher mon injure ;
J'attendois en ſecret le retour d'un parjure ;
J'ai cru que, tôt ou tard à ton devoir rendu,
Tu me rapporterois un cœur qui m'étoit dû.
* Je t'aimois inconſtant ; qu'aurois-je fait fidèle ?
Et même, en ce moment où ta bouche cruelle
Vient ſi tranquillement m'annoncer le trépas,
Ingrat, je doute encor ſi je ne t'aime pas.
Mais, Seigneur, s'il le faut, ſi le Ciel en colère
Réſerve à d'autres yeux la gloire de vous plaire,
Achevez votre Hymen ; j'y conſens ; mais du moins
Ne forcez pas mes yeux d'en être les témoins :
Pour la dernière fois je vous parle peut-être ;
Différez-le d'un jour ; demain vous ſerez maître.
Vous ne répondez point ? Perfide, je le voi,
Tu comptes les moments que tu perds avec moi ;
Ton cœur impatient de revoir ta Troyenne,
Ne ſouffre qu'à regret qu'une autre t'entretienne ;

Tu

AMOUR.

Tu lui parles du cœur ; tu la cherches des yeux ;
Je ne te retiens plus ; sauve-toi de ces lieux ;
Va lui jurer la foi que tu m'avois jurée ;
Va profaner des Dieux la majesté sacrée.
Ces Dieux, ces justes Dieux n'auront pas oublié
Que les mêmes serments avec moi t'ont lié ;
Porte aux pieds des Autels ce cœur qui m'abandonne ;
Va, cours ; * mais crains encor d'y trouver Hermione.

(*Le même ;* Tragédie d'*Andromaque*, Act. IV. Sc. 5.)

FIGURE VIII.

Depuis près de cinq ans qu'un fatal Hyménée
D'Hérode & de la Reine unit la destinée,
L'amour prodigieux dont ce Prince est épris,
Se nourrit par la haine & croît par le mépris.
Vous avez vu cent fois ce Monarque inflexible
Déposer à ses pieds sa majesté terrible,
Et chercher dans ses yeux irrités ou distraits,
Quelques regards plus doux qu'il ne trouvoit jamais ;
Vous l'avez vu frémir, soupirer & se plaindre,
La flatter, l'irriter, la menacer, la craindre ;
Cruel dans son amour, soumis dans ses fureurs,
* Esclave en son Palais, Héros par-tout ailleurs ;
Que dis-je ! en punissant une ingrate famille,
Fumant du sang du père, il adoroit la fille ;
Le fer encor sanglant & que vous excitiez,
Etoit levé sur elle, & tomboit à ses pieds.

(*M. De Voltaire ;* Tragédie de *Mariamne*, Act. I. Sc. 1.)

AMOUR.

IRRÉSOLUTIONS DE L'AMOUR.

RIEN ne captive plus le Lecteur & l'Auditeur, que l'image d'un cœur agité par différents mouvements également violents & tumultueux. On l'éprouve à la lecture de deux morceaux suivants de Racine. On admire l'irrésolution d'un homme possédé de l'Amour, transporté de colère, qui veut s'en prendre à lui-même, à son fils, à l'objet de ses vœux, & qui ne sçait après tout à qui s'en prendre. Il ne faut pas se contenter d'admirer le Poëte; il faut encore étudier l'art infini avec lequel il passe d'une passion à une autre, d'un mouvement à un autre, d'une figure à une autre; il le fait avec une rapidité qui répond à la vivacité de l'ame.

FIGURE XXIX.

JE NE le croirai point. Vain espoir qui me flatte!
Tu ne le crois que trop, malheureux Mithridate.
Xipharès mon rival! &, d'accord avec lui,
La Reine auroit osé me tromper aujourd'hui!
Quoi! de quelque côté que je tourne la vue,
La foi de tous les cœurs est pour moi disparue!
Tout m'abandonne ailleurs; tout me trahit ici;
Pharnace, amis, maîtresse,* & toi mon fils aussi?

Toi de qui la vertu consolant ma disgrace.....
Mais ne connois-je pas le perfide Pharnace ? AMOUR.
Quelle foiblesse en moi d'en croire un furieux
Qu'arme contre son frère un dessein envieux ;
Ou dont le désespoir, me troublant par des fables,
Grossit, pour se sauver, le nombre des coupables ?
Non, ne l'en croyons point ; &, sans trop nous presser,
Voyons, examinons. Mais par où commencer ?
Qui m'en éclaircira ? quels témoins ? quel indice ?
Le Ciel en ce moment m'inspire un artifice.
Qu'on appelle la Reine : oui, sans aller plus loin,
Je veux l'ouïr ; mon choix s'arrête à ce témoin ;
L'amour avidement croit tout ce qui le flatte.
Qui peut de son vainqueur mieux parler que l'ingrate ?
Voyons qui son amour accusera des deux ?
S'il n'est digne de moi, le piège est digne d'eux :
Trompons qui nous trahit ; &, pour connoître un traître,
Il n'est point de moyens.... mais je la vois paroître ;
Feignons ; &, de son cœur d'un vain espoir flatté,
Par un mensonge adroit tirons la vérité.
(*Racine ;* Tragédie de *Mithridate*, Act. III. Sc. 4.)

ELLE ME QUITTE ! & moi, dans un lâche silence, *FIGURE XXIX.*
Je semble de sa fuite approuver l'insolence ;
Peu s'en faut que mon cœur, penchant de son côté,
Ne me condamne encor de trop de cruauté.
Qui suis-je ? Est-ce Monime ? Et suis-je Mithridate ?
Non, non, plus de pardon ; plus d'amour pour l'ingrate ;
Ma colère revient, & je me reconnois,
Immolons, en partant, trois ingrats à la fois.

AMOUR. Je vais à Rome, & c'eſt par de tels ſacrifices
Qu'il faut à ma fureur rendre les Dieux propices ;
Je le dois, je le puis ; ils n'ont plus de ſupport ;
Les plus ſéditieux ſont déja loin du bord ;
Sans diſtinguer entre eux qui je hais ou qui j'aime,
Allons, & commençons par Xipharès lui-même.
Mais quelle eſt ma fureur ? Et qu'eſt-ce que je dis ?
Tu vas ſacrifier ; qui ? * malheureux, ton fils ;
Un fils que Rome craint ; qui peut venger ſon père.
Pourquoi répandre un ſang qui m'eſt ſi néceſſaire ?
Ah ! dans l'état funeſte où ma chûte m'a mis,
Eſt-ce que mon malheur m'a laiſſé trop d'amis ?
Songeons plutôt, ſongeons à gagner ſa tendreſſe ;
* J'ai beſoin d'un vengeur, & non d'une maîtreſſe.
Quoi ! ne vaut-il pas mieux, puiſqu'il faut m'en priver,
La céder à ce fils que je veux conſerver ?
Cédons-la. Vains efforts, qui ne font que m'inſtruire
Des foibleſſes d'un cœur qui cherche à ſe ſéduire !
Je brûle, je l'adore, &, loin de la bannir,.....
Ah ! c'eſt un crime encor dont je la veux punir :
Mon amour trop long-temps tient ma gloire captive ;
Qu'elle périſſe ſeule, & que mon fils me ſuive ;
Un peu de fermeté puniſſant ſes refus,
Me va mettre en état de ne la craindre plus.
Quelle pitié retient mes ſentiments timides ?
N'en ai-je pas déja puni de moins perfides ?
O Monime ! ô mon fils ! inutile courroux !
Et vous, heureux Romains, quel triomphe pour vous,
Si vous ſçaviez ma honte, & qu'un avis fidèle
De mes lâches combats vous portât la nouvelle !

AMOUR.

Quoi ! des plus chères mains craignant les trahiſons,
J'ai pris ſoin de m'armer contre tous les poiſons;
J'ai ſçu, par une longue & pénible induſtrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie.
Ah ! qu'il eût mieux valu, plus ſage & plus heureux,
Et repouſſant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laiſſer remplir d'ardeurs empoiſonnées
Un cœur déja glacé par le froid des années !
De ce trouble fatal par où dois-je ſortir ?
(*Le même ; au même endroit*, Act. IV. Sc. 5.)

MÉLANCOLIE CAUSÉE PAR L'AMOUR.

FIGURE VII.

CES PINS touffus, qui élèvent leurs têtes ſur ces rocs en flottant au gré des vents ; ces ruiſſeaux argentés qui brillent à travers les forêts ; ces grottes où l'écho répond au murmure des ruiſſeaux ; ces zéphyrs qui expirent ſur les arbres ; ces lacs qui friſſonnent ſous l'aquilon ; * toutes ces ſcènes champêtres, qui jadis amuſoient mes chagrins, ne me font plus d'illuſion ; je ne vois qu'une priſon, un Temple & des tombeaux ; c'eſt ici qu'environné du ſilence & du repos, la noire mélancolie a placé ſon trône ; ſa préſence ſéche la verdure, fait mourir toutes les fleurs, fait taire les ruiſſeaux, & répand une ſombre horreur ſur nos boſquets. (*Epître d'Héloïſe à Abailard, traduite de l'Anglois de* POPE, *par M. l'Abbé* COYER, *& inſérée dans le Journal Etranger, Avril* 1757.)

Remords causés par l'Amour.

Amour. La honte du crime & le remords du crime ſont différents, quoique le remords ſoit toujours accompagné d'une honte ſecrète. Racine a bien ſçu marquer cette différence en faiſant parler Phèdre. Dans le portrait qui ſuit, il fait conſidérer à cette malheureuſe Princeſſe ce que ſon crime a d'odieux & de noir en lui-même; les liens qui l'attachent à ſon époux, & qui dès-lors doivent la ſéparer d'Hyppolite; l'atrocité de ſa calomnie contre ce même Hyppolite, & les ſuites funeſtes qu'elle peut produire; c'eſt ce qui la touche. Elle rappelle la grandeur de ſon origine; elle l'oppoſe à la baſſeſſe de ſes ſentiments; elle frémit de ſa deſtinée future & des ſupplices qui l'attendent; ce qui forme un tableau des plus frappants.

Figure II. Il lui tardoit que Mentor fût parti, pour n'avoir plus devant les yeux cet ami ſévère qui lui reprochoit ſa foibleſſe : toutes ces penſées contraires agitoient tour-à-tour ſon cœur; & aucune

n'y étoit conſtante : * ſon cœur étoit comme la mer qui eſt le jouet de tous les vents contraires. Il demeuroit ſouvent étendu & immobile ſur le rivage de la mer, ſouvent dans le fond de quelque bois ſombre, verſant des larmes amères, & pouſſant des cris ſemblables aux mugiſſements d'un lion ; il étoit devenu maigre ; ſes yeux creux étoient pleins d'un feu dévorant ; à le voir pâle, abattu & défiguré, on auroit cru que ce n'étoit point Télémaque. Sa beauté, ſon enjouement, ſa noble fierté s'enfuyoient loin de lui ; il périſſoit. Tel qu'une fleur qui étant épanouie le matin, répand ſes doux parfums dans la campagne, & ſe flétrit peu à peu vers le ſoir ; ſes vives couleurs s'effacent ; elle languit, elle ſe deſſéche, & ſa belle tête ſe penche ne pouvant plus ſe ſoutenir ; ainſi le fils d'Uliſſe étoit aux portes de la mort. (*De Fénelon ; Télémaque*, Livre VII.)

AMOUR.

NON je ne puis ſouffrir un bonheur qui m'outrage ; *FIGURE XXIX.*
Ænone, prends pitié de ma jalouſe rage ;
Il faut perdre Aricie ; il faut de mon époux
Contre un ſang odieux réveiller le courroux.
Qu'il ne ſe borne pas à des peines légères ;
Le crime de la ſœur paſſe celui des frères ;
Dans mes jaloux tranſports je le veux implorer.....
Que fais-je ? Où ma raiſon ſe va-t-elle égarer !

AMOUR. Moi jalouſe ! & Théſée eſt celui que j'implore !
Mon époux eſt vivant, & moi je brûle encore !
Pour qui ? * Quel eſt le cœur où prétendent mes vœux ?
Chaque mot ſur mon front fait dreſſer mes cheveux ;
Mes crimes déſormais ont comblé la meſure ;
Je reſpire à la fois l'inceſte & l'impoſture ;
Mes homicides mains, promptes à me venger,
Dans le ſang innocent brûlent de ſe plonger.
Miſérable ! & je vis ; & je ſoutiens la vue
De ce ſacré ſoleil dont je ſuis deſcendue :
J'ai pour aïeul le père & le maître des Dieux ;
Le Ciel, tout l'univers eſt plein de mes aïeux.
Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je ? mon père y tient l'Urne fatale ;
Le ſort, dit-on, l'a miſe en ſes ſévères mains ;
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.
Ah ! combien frémira ſon ombre épouvantée,
Lorſqu'il verra ſa fille, à ſes yeux préſentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes peut-être inconnus aux enfers.
Que diras-tu, mon père, à ce ſpectacle horrible ?
Je crois voir de ta main tomber l'Urne terrible ;
Je crois te voir, cherchant un ſupplice nouveau,
Toi-même de ton ſang devenir le bourreau.
Pardonne ; un Dieu cruel a perdu ta famille ;
Reconnois ſa vengeance aux fureurs de ta fille.
Hélas ! du crime affreux dont la honte me ſuit,
Jamais mon triſte cœur n'a recœuilli le fruit ;
Juſqu'au dernier ſoupir de malheurs pourſuivie,
Je rends dans les tourments une pénible vie.

(*Racine* ; Tragédie de *Phèdre*, Act. IV. Sc. 6.)

DÉSORDRES CAUSÉS PAR L'AMOUR.

ON NE SÇAUROIT croire combien une image acquiert d'agrément & de force, lorſqu'elle eſt ſoutenue par des traits d'hiſtoire bien mariés ; elle eſt encore plus vive lorſque chaque membre d'une énumération eſt appuyé d'un fait, & qu'il s'en trouve ainſi pluſieurs à la fois qui décorent le même tableau. Des faits tirés de l'expérience journalière, qui ne peuvent pas paſſer pour rares, mais pour très-communs & très-fréquents, ajoutent une nouvelle force, & rendent palpable la vérité qu'on veut peindre ou démontrer. On le voit dans les portraits ſuivants : dans le premier, Maſſillon confirme chaque propoſition d'un exemple tiré de l'Ecriture ; il rapporte chaque fait en abrégé ; il ſeroit trop long d'inſiſter ſur chacun : dans le ſecond, le même Orateur appuie une propoſition générale ſur un fait particulier ; & comme ce fait particulier lui ſert de preuve unique, il l'orne & il l'étend ; il en recœuille toutes les circonſtances ; il

AMOUR. les développe & les fait valoir par rapport à son sujet. La sainteté de Jean-Baptiste, l'estime qu'en faisoit Hérode, la vénération du peuple pour le saint Précurseur, tout est mis à profit: de-là l'Orateur laisse entrevoir de pareilles horreurs souvent renouvellées dans le monde par la passion impure. Les deux autres portraits tirés du même Massillon & de Ségaud, qui remettent sous les yeux du Lecteur ce que l'expérience montre journellement, inspirent l'indignation & l'effroi pour une passion qu'on ne regarde pas d'ordinaire à travers tant de noirceurs; d'une part on est surpris de la trouver si atroce, & de l'autre on sent qu'on ne sçauroit se refuser à l'idée de son atrocité.

FIGURE XVI. TEL EST le caractère de cette passion infortunée; elle répand un nuage épais sur la raison; * des hommes sages, habiles, éclairés, pèrdent ici tout d'un coup toute leur habileté & toute leur sageſſe; tous les principes de conduite sont effacés en un instant; on se fait une nouvelle manière de penser, où toutes les idées communes sont proscrites: ce n'est plus la lumière & le conseil; c'est un

penchant impétueux qui décide & qui régle toutes les démarches ; on oublie ce qu'on doit aux autres & ce qu'on se doit à soi-même. On s'aveugle sur sa fortune, sur son devoir, sur sa réputation, sur ses intérêts, sur les bienséances mêmes dont les autres passions sont si jalouses ; & tandis qu'on se donne en spectacle au public, seul on ne se voit pas soi-même. On s'aveugle sur sa fortune ; & Amnon perd la vie & la couronne pour n'avoir pu vaincre son injuste foiblesse. On s'aveugle sur le devoir ; & l'emportée femme de Putiphar ne se souvient plus que Joseph est un esclave ; elle oublie sa naissance, sa gloire, sa fierté, & ne voit plus dans cet Hébreu que l'objet de sa passion honteuse. On s'aveugle sur la reconnoissance ; & David n'a plus d'yeux, ni pour la fidélité d'Urie, ni pour l'ingratitude dont il va se rendre coupable envers un Dieu qui l'avoit tiré de la poussière, pour le placer sur le trône de Juda : depuis que son cœur est blessé, toutes ses lumières sont éteintes. On s'aveugle sur les périls ; & le fils du Roi de Sichem ne voit plus la maison de son père exposée aux justes ressentiments des enfants de Jacob ; il enlève Dina, & ne voit plus que sa passion. On s'aveugle sur les bienséances ; & les deux vieillards de Susanne ne sont plus touchés ni de la dignité de leur âge, ni de la gravité de

AMOUR.

leur caractère, ni du rang qu'ils tiennent en Israël; emportés par leur déplorable fragilité, ils n'en connoissent plus l'indécence, & ne rougissent pas de leur confusion même. On s'aveugle sur les discours publics; & Hérodias ne rougit plus d'avoir tout un royaume pour témoin de sa honte & de sa foiblesse. Enfin on s'aveugle sur l'indignité même de l'objet qui nous captive; & Samson, malgré l'expérience déja faite de la perfidie de Dalila, ne laisse pas de lui confier encore son secret & sa tendresse. C'est ainsi, ô mon Dieu! que vous punissez les passions de la chair par les ténèbres de l'esprit; que votre lumière ne luit plus sur les ames adultères & corrompues, & que leur cœur insensé s'obscurcit. (*MASSILLON*; Sermon sur l'*Enfant Prodigue.*)

FIGURE XXV.

IL SEMBLE que tous les autres vices laissent encore un reste de goût, ou du moins de respect pour la vérité; mais la volupté en a été de tout temps la plus inexorable persécutrice; il n'est rien de sacré pour elle; tout ce qui s'oppose à sa passion la rend furieuse & barbare; le sang, la nature, la religion, l'amitié; il n'est point de droit qu'elle ne viole, point de liens qu'elle respecte; les crimes les plus affreux ne coûtent plus rien dès qu'ils deviennent nécessaires; &, tandis

qu'on nous la repréſente ſous les noms ſpécieux de *tendreſſe de cœur*, de *bonté*, de *naturel*, de *fidélité conſtante*, de *ſentiments nobles & généreux*; * c'eſt une furie armée de fer & de poiſon, qui n'épargne rien, & qui eſt capable de tout dès qu'on l'incommode ou qu'on la traverſe. Hérodias n'eſt touchée ni de la ſainteté de Jean, ni de la dignité de ſon miniſtère, ni de l'admiration de toute la Judée qui le regarde comme un Prophète, ni du reſpect qu'Hérode ne peut refuſer à ſa vertu, ni enfin de la circonſtance même du feſtin, * où jamais la barbarie elle-même ne s'étoit aviſée de mêler les horreurs du ſang & de la mort aux réjouïſſances de la table. Jean-Baptiſte la reprend; il condamne le ſcandale de ſa paſſion & de ſon inceſte; il oſe lui reprocher la honte dont elle ne craint point de ſe couvrir à la face de toute la Paleſtine, malgré ſon rang & ſa naiſſance; & il faut que ſon ſang expie le crime de cette liberté, & qu'elle immole à la fureur de ſa paſſion cette noble & ſainte victime. (*Le même*; Sermon pour le jour de *S. Jean-Baptiſte*.) AMOUR.

OUI, ... s'il étoit permis de mêler à la joie & à la pompe de cette auguſte ſolemnité le récit de tant de ſpectacles lugubres que la volupté donne tous les jours à la terre, vous verriez que FIGURE III.

la barbarie & la fureur ont été dans tous les temps
AMOUR. le caractère le plus marqué de ce vice, que le monde appelle la *foiblesse des bons cœurs*; vous le verriez, le fer & le poison à la main, répandant le deuil dans les familles, armant l'épouse contre l'époux, le frère contre le frère, le père contre l'enfant, l'ami contre l'ami; * se frayant tous les jours un chemin à l'accomplissement de ses desirs infâmes, par des horreurs secrètes, indignes de l'humanité; & trouvant dans la tendresse prétendue d'un cœur voluptueux tout ce que peut enfanter de plus noir & de plus inhumain le cœur le plus barbare & le plus féroce; voilà où mène cette affreuse passion à laquelle les théâtres impurs donnent des noms si doux & si estimables. (*Le même; au même endroit.*)

FIGURE XIV. MAIS n'allons pas si loin, arrêtons-nous à la foiblesse d'Hérode; voyez ce que l'empire de la volupté peut sur les cœurs, même les mieux faits & les plus capables de vérité, d'humanité & de justice: il n'a pas la force de refuser la tête du Précurseur; il frémit en secret de l'horreur & de la barbarie de cette injustice; il se rappelle toute la sainteté & toute la réputation de ce Prophète: *il est triste*, dit l'Evangile, & c'est à regret qu'il va souiller ses mains du sang innocent: mais c'est

la volupté qui le demande ; & que peut-on refuſer à la volupté, lorſqu'une fois elle s'eſt rendue maîtreſſe d'un cœur, & qu'on en eſt devenu l'eſclave ? L'honneur, la raiſon, l'équité, notre gloire, notre intérêt même ont beau ſe révolter contre ce qu'elle exige ; ce ſont de foibles moniteurs ; rien n'eſt écouté. Demandez à un homme public une grace injuſte, onéreuſe au peuple, & dommageable à l'Etat ; en vain ſa place, ſa conſcience, ſa réputation l'en détournent ; ſi c'eſt la volupté qui demande, tout cède, & vous êtes ſûr d'obtenir. Sollicitez auprès d'un Grand la diſgrace, la perte d'un rival innocent, & dont le mérite fait tout le crime auprès de vous ; en vain le public va ſe récrier contre cette injuſtice ; dès que la volupté le demande, vous êtes bientôt exaucé. Qu'un homme en place ait le malheur de déplaire à une autre Hérodias ; en vain ſes talents, ſes ſervices, ſa probité, parlent pour lui ; en vain l'Etat ſouffrira de ſon éloignement ; c'eſt la volupté qui le demande, il faut qu'il ſoit ſacrifié ; & le Prince aimera mieux s'attirer le mépris & l'indignation publique, en ſacrifiant un ſerviteur fidèle & utile à l'Etat, que contriſter un moment l'objet honteux de ſa paſſion. * Mais d'un autre côté propoſez-lui un ſujet indigne, ſans vertu, ſans talents, que l'honneur même d'une nation rougiroit de voir en

AMOUR. place, & dont l'incapacité blesseroit la bienséance publique ; il devient capable des emplois les plus hauts & les plus importants, dès que la volupté le désigne. Que l'Etat périsse entre ses mains, que le Gouvernement en soit déshonoré, que les étrangers s'en moquent, que les sujets en murmurent, la volupté le portera au faîte des honneurs, & ne craindra point d'augmenter par la singularité & l'injustice de ce choix, l'éclat & le scandale du vice. O passion injuste & cruelle ! que faudroit-il pour t'arracher du cœur des hommes, que les mêmes armes dont tu te sers pour les captiver & pour les séduire ! (*Le même ; au même endroit.*)

FIGURE II. L'HOMME ne se souvenant plus de l'excellence de sa nature & de la sainteté de son origine, se livroit sans scrupule comme les bêtes à l'impétuosité de cet instinct brutal : le trouvant dans son cœur le plus violent & le plus universel de ses penchants, il le croyoit aussi le plus innocent & le plus légitime ; pour l'autoriser même davantage, il le fit entrer dans son culte, & se forma des Dieux impurs, dans le Temple desquels ce vice infâme devenoit le seul hommage qui honoroit leurs autels : un Philosophe même, le plus sage d'ailleurs des Païens, craignant que le mariage ne mît une espèce de frein à cette passion déplorable,

avoit

avoit voulu abolir ce lien ſacré ; permettre une brutale confuſion parmi les hommes comme parmi les animaux, & ne multiplier le genre humain que par des crimes : * plus ce vice étoit univerſel, plus il perdoit le nom de *vice* ; & cependant quel déluge de maux n'avoit-il pas répandu ſur la terre ? Avec quelle fureur ne l'avoit-on pas vu armer les peuples contre les peuples, les Rois contre les Rois, le ſang contre le ſang, les frères contre les frères ; porter par-tout le trouble & le carnage, & ébranler l'univers entier ? Les ruines des villes, les débris des empires les plus floriſſants, les ſceptres & les couronnes renverſées, devenoient les monuments publics & lugubres que chaque ſiècle élevoit, pour conſerver, ce ſemble, aux âges ſuivants, le ſouvenir & la tradition funeſte des calamités dont ce vice n'avoit ceſſé d'affliger le genre humain : il devenoit lui-même un fonds inépuiſable de troubles & de chagrins, pour l'homme qui s'y livroit alors ſans meſure : il promettoit la paix & les plaiſirs ; mais les jalouſies, les ſoupçons, les fureurs, les excès, les dégoûts, les inconſtances, les noirs chagrins marchoient toujours ſur ſes pas ; juſques-là que les loix, la religion, l'exemple commun l'autoriſant, le ſeul amour du repos, dans ces ſiècles mêmes de ténè-

bres & de corruption, en éloignoit un petit nom-
AMOUR. bre de ſages. (*Le même*; Sermon pour le jour de *Noël.*)

FIGURE XXIII. MAIS je dis plus; car mettant à part tous les crimes qui ſe trouvent, pour ainſi dire, dans la ſphère, & qui ſont comme du reſſort de cette paſſion, j'en trouve une infinité d'autres de tout genre & de toute eſpèce qu'elle ſuggère & qu'elle emploie pour parvenir à ſes déteſtables fins. Péchés pour avoir dequoi ſe ſatisfaire, & réduire à ſes prétentions des ames vénales & des cœurs mercenaires. Que de concuſſions publiques, que de larcins domeſtiques, que d'emprunts de ce qu'on ſçait qu'on rendra bien tard, ou qu'on ne rendra peut-être jamais, n'ont point d'autre ſource que cette paſſion ruineuſe! Péchés pour élargir & pour enhardir les conſciences timorées que la Religion & la crainte de Dieu retiennent encore dans les bornes de la pudeur; dogmes impies, maximes abominables, doutes rendus vraiſemblables par l'opinion & l'eſtime qu'on a de la capacité, & par la réputation de la régularité de celui qui les propoſe, qui doute & qui apprend à douter. Péchés pour ſe juſtifier, pour ſe faire croire, pour ſe faire écouter; proteſtations ſoutenues d'affreux jurements, de ſerments exécrables, d'horribles im-

précations contre soi-même, en cas d'inconstance & d'infidélité dans la passion du monde la plus inconstante & la plus infidèle. Péchés pour dérober à la connoissance du Public ses intrigues secrètes & ses commerces cachés ; dévotions hypocrites, abus de sacrements, homicides de l'enfant qui est déja formé, & de celui qui ne l'est pas encore. Péchés pour détourner de dessus sa conduite des soupçons trop justes & des jugements trop bien fondés, & pour en donner de téméraires & de faux sur des personnes innocentes ou beaucoup moins coupables : mensonges artificieux, calomnies concertées, histoires médisantes, embellies de toutes les couleurs propres à leur donner de la vogue & de l'éclat. Péchés pour écarter tout surveillant fâcheux, tout concurrent incommode, ou pour s'en défaire quand on craint leur ressentiment, & qu'on ne peut échapper à leur vigilance : ruptures, trahisons, meurtres, empoisonnements. Les exemples publics de ces impudiques fureurs ont-ils donc été si rares de nos jours ? & combien la terre en couvre-t-elle encore qui ne sont pas venus à notre connoissance ? C'est assez l'ordinaire des passions de se prêter la main & de s'allier ensemble ; mais celle-ci les tient toutes à ses gages & les met en œuvre selon ses caprices. Or, ce capricieux empire de toutes les passions jusqu'où n'étend-il pas

AMOUR.

le règne formidable du Péché ? * « Purgez le mon-
AMOUR. » de, disoit S. Ambroise à un Prince chrétien, » purgez-le de l'impureté, & vous l'aurez purgé » d'une infinité de vices & de crimes ». (*P. SÉGAUD*, Sermon sur l'*Impureté.*)

FIGURE XVIII. A CETTE première espèce d'injustice que l'Impudique commet à l'égard de Dieu, combien en ajoute-t-il à l'égard du prochain ? Il en coûte toujours cher d'acheter un consentement criminel, & ce n'est guères qu'aux dépens d'autrui qu'on l'achète. Ainsi combien de parents fournissent, sans le sçavoir, aux débauches de leurs enfants libertins, & ne s'apperçoivent que quand il n'y a plus de remède, que le fruit de leurs sueurs & de leurs travaux a été sacrifié à une passion brutale ? & c'est-là, pères & mères, le premier châtiment que Dieu prétend tirer de votre peu de zèle. Vous n'avez pas la force d'interdire à ce fils débauché un commerce que vous sçavez n'être pas chrétien ; ne méritez-vous pas d'être vous-mêmes les premières victimes de votre lâche complaisance ? Ainsi combien de ces ames vénales qui, fournissant à de gros intérêts ce qui est nécessaire pour emporter le cœur qu'on attaque, n'ont, quand il est vaincu, que le chagrin d'avoir coopéré sans fruit au crime d'autrui ? Heureuses encore si elles sçavent profiter de leurs

disgraces, & pleurer plus amèrement le péché qu'elles ont contracté en contribuant au péché d'autrui, que la perte qu'elles ont faite ! Combien de jeunes personnes éblouies par un établissement avantageux qu'on leur fait espérer, sacrifient & leur honneur & leur ame, & n'ont souvent d'autre récompense de ce double sacrifice, que le chagrin de s'être criminellement exposées aux insultes des hommes & à l'indignation de Dieu ? Quelles leçons pour vous, Vierges chrétiennes ! les promesses d'un jeune tentateur vous ébranlent ; comment pouvez-vous compter sûrement sur la foi d'un homme que vous voyez manquer si hardiment à la foi qu'il doit à son Dieu ? Combien d'époux trahis ? on se fie à la probité d'une femme, & sur cette probité prétendue on lui donne une honnête liberté dont elle abuse. Combien d'épouses flétries & contraintes d'essuyer toute leur vie ce que l'infidélité d'un époux peut avoir de plus sensible & de plus accablant ? Combien d'enfants dépouillés d'une portion de l'héritage qui leur appartenoit tout entier, & qui sont contraints de vivre dans la misère & dans la pauvreté, parce qu'il leur a fallu partager avec des étrangers une légitime qui suffisoit à peine à leur subsistance ? Et parmi tant d'injustices si noires & si criantes, vous leverez encore les yeux au Ciel ? vous le regarderez encore comme votre pa-

AMOUR.

AMOUR.

trie. L'arrêt en eſt porté ; l'homme injuſte, l'homme voleur, n'y entreront jamais : *Regnum Dei non poſſidebunt.* Et, plût au Ciel que ce fût là tout votre crime ! mais comme un abîme, au terme de l'Ecriture, attire un autre abîme ; ainſi le péché d'Impureté attire péchés ſur péchés. Il en eſt en effet de l'Impudique à peu près comme de ces faux Sages dont nous parle l'Apôtre, qui, ayant transféré à de vaines idoles l'honneur qui n'étoit dû qu'à Dieu ſeul, ſe virent abandonnés à un ſens réprouvé où rien ne les effrayoit dans le crime ; fraudes, querelles, homicides, haine pour les parents, mépris de Dieu ; ils ſe livroient à l'aveugle à tout ce qui flattoit leurs paſſions ; ainſi l'Impudique ſe livre à l'aveugle à tout ce qui flatte & favoriſe la ſienne. Faut-il pour parvenir, tromper, impoſer, mentir, ſe parjurer ? il trompe, il impoſe, il ment, il ſe parjure ſans nulle peine. Faut-il répandre le feu de la diviſion pour régner ſeul dans le trouble ? il le répand & diviſe les cœurs les plus étroitement unis. Faut-il défendre ſa proie par la perte d'un rival ? * mille maiſons ſont encore teintes d'un ſang qui a coulé aux pieds d'une de ces fragiles & périſſables beautés. Faut-il faire ſécher un pauvre père, une pauvre mère dans l'amertume de leur cœur ? qu'ils ſéchent, qu'ils périſſent ; pourvu qu'il poſſède ce qu'il aime, il eſt content. Faut-il renoncer à

Dieu ? il y renonce de gaieté de cœur, déclarant à tous moments qu'il n'a d'autre divinité, que celle qu'il s'eſt choiſie ; honteuſe divinité à qui il ſacrifie peut-être juſques ſous les yeux d'une épouſe légitime. Que ne fait-il point ? Diſpenſez-moi d'en dire davantage ; vous êtes témoins de ſa conduite, & vous en rougiſſez vous-mêmes pour lui. (*P.* DU *Fay* ; Sermon ſur l'*Impureté*). AMOUR.

REPRÉSENTEZ-VOUS d'abord cette Péchereſſe comme une de ces ames mondaines que Dieu, par un ſecret jugement, abandonne à l'eſprit du monde ; qu'une jeuneſſe inconſidérée & une vaine beauté font produire & font recevoir dans les compagnies, avec une eſpèce d'adoration ; qu'une flatterie continuelle du ſiècle, & plus encore leur amour-propre, le plus dangereux de tous les flatteurs, rendent idolâtres d'elles-mêmes ; qui n'ont d'autre étude que celle de parer leur corps par des ajuſtements ſouvent indécents, & d'employer les ſecrets de l'art pour réparer les défauts ou pour perfectionner les graces de la nature ; qui, ſongeant à gagner des cœurs & ne ſongeant pas à garder les leurs, cherchent les occaſions de recevoir dans leur eſprit, ou d'introduire en celui des autres, des affections dangereuſes, * & comptent malheureuſement leurs journées par les paſſions qu'elles ont cauſées, ou FIGURE XVI.

AMOUR.

par celles qu'elles ont prises. Représentez-vous Madeleine dans Jérusalem, ainsi occupée du desir de voir & d'être vue, négligeant & son honneur & sa conscience, se mettant au-dessus des devoirs & des bienséances de son sexe, dérobant des ames à Jésus-Christ dans le temps qu'il se fatiguoit, & que, par son excessive bonté, il se préparoit à mourir même pour la sienne: représentez-vous enfin l'oisiveté, le soin de plaire, la passion de paroître, le mauvais emploi du temps, & tous les autres désordres qui sont presque inévitables, quand la vanité n'est pas modérée par la crainte de Dieu, ni la beauté réglée par la modestie. (*FLÉCHIER*; Panégyrique de la *Madeleine*.

JALOUSIE DE L'AMOUR.

DANS les peintures suivantes, que d'idées réunies en peu de mots! quelle précision & quelle abondance tout à la fois! que de mouvements on voit se former, se succéder, se détruire! chaque mot est une image. C'est-là qu'on peut remarquer que plus le style est serré, plus il frappe; que la pensée saisit bien plus vivement lorsqu'elle est débarrassée de l'abondance des paroles; tant

de traits qui paroiſſent éloignés & qui ſe rapprochent ſubitement, cauſent une agréable ſurpriſe; l'eſprit aime à faire beaucoup de chemin en peu de temps; & la multitude d'images réunies dans peu d'eſpace, eſt proprement la magie de la poéſie qui enlève les ſuffrages & qui ravit l'admiration.

AMOUR.

FIGURE XXIX.

De tout ce que je vois que faut-il que je penſe?
Tous deux à me tromper ſont-ils d'intelligence?
Pourquoi ce changement, ce diſcours, ce départ?
N'ai-je pas même entre eux ſurpris quelque regard?
Bajazet interdit! Atalide étonnée!
* O Ciel! à cet affront m'auriez-vous condamnée?
De mon aveugle amour ſeroient-ce là les fruits?
Tant de jours douloureux, tant d'inquiètes nuits,
Mes brigues, mes complots, ma trahiſon fatale,
N'aurois-je tout tenté que pour une rivale?
Mais peut-être qu'auſſi, trop prompte à m'affliger,
J'obſerve de trop près un chagrin paſſager.
J'impute à ſon amour l'effet de ſon caprice.
N'eût-il pas juſqu'au bout conduit ſon artifice?
Prêt à voir le ſuccès de ſon déguiſement,
Quoi! ne pouvoit-il pas feindre encore un moment?
Non, non, raſſurons-nous. Trop d'amour m'intimide;
Et pourquoi dans ſon cœur redouter Atalide?
Quel ſeroit ſon deſſein? qu'a-t-elle fait pour lui?
Qui de nous deux enfin le couronne aujourd'hui?

Mais, hélas ! de l'Amour ignorons-nous l'empire ?
AMOUR. Si par quelque autre charme Atalide l'attire,
Qu'importe qu'il nous doive & le ſceptre & le jour ;
Les bienfaits dans un cœur balancent-ils l'amour ?
Et, ſans chercher plus loin, quand l'ingrat me ſçut plaire,
Ai-je mieux reconnu les bontés de ſon frère ?
Ah ! ſi d'une autre chaîne il n'étoit point lié,
L'offre de mon Hymen l'eût-il tant effrayé ?
N'eût-il pas, ſans regret, ſecondé mon envie ?
L'eût-il refuſé même aux dépens de ſa vie ?
(*Racine ;* Tragédie de *Bajazet*, Act. III. Sc. 7.)

FIGURE XXIX.

MA RIVALE à mes yeux s'eſt enfin déclarée ;
Voilà ſur quelle foi je m'étois aſſurée.
Depuis ſix mois entiers, j'ai cru que, nuit & jour,
Ardente elle veilloit au ſoin de mon amour ;
Et c'eſt moi qui, du ſien miniſtre trop fidèle,
* Semble depuis ſix mois ne veiller que pour elle ;
Qui me ſuis appliquée à chercher les moyens
De lui faciliter tant d'heureux entretiens ;
Et qui même, ſouvent prévenant ſon envie,
Ai hâté les moments les plus doux de ſa vie ;
Ce n'eſt pas tout. Il faut maintenant m'éclaircir
Si dans ſa perfidie elle a ſçu réuſſir.
Il faut..... Mais que pourrois-je apprendre davantage ?
Mon malheur n'eſt-il pas écrit ſur ſon viſage ?
Vois-je pas, au travers de ſon ſaiſiſſement,
Un cœur, dans ſes douleurs, content de ſon amant ?
Exempte des ſoupçons dont je ſuis tourmentée,
Ce n'eſt que pour ſes jours qu'elle eſt épouvantée.

AMOUR.

N'importe, pourſuivons; elle peut, comme moi,
Sur des gages trompeurs s'aſſurer de ſa foi:
Pour le faire expliquer, tendons-lui quelque piége.
Mais quel indigne emploi moi-même m'impoſé-je?
Quoi donc! à me gêner appliquant mes eſprits,
J'irai faire à mes yeux éclater ſes mépris?
Lui-même il peut prévoir & tromper mon adreſſe;
D'ailleurs, l'ordre, l'eſclave & le Viſir me preſſe;
Il faut prendre parti; l'on m'attend; faiſons mieux;
Sur tout ce que j'ai vu fermons plutôt les yeux;
Laiſſons de leur amour la recherche importune;
Pouſſons à bout l'ingrat, & tentons la fortune:
Voyons ſi, par mes ſoins ſur le trône élevé,
Il oſera trahir l'amour qui l'a ſauvé;
Et ſi, de mes bienfaits lâchement libérale,
Sa main en oſera couronner ma rivale.
Je ſçaurai bien toujours retrouver le moment
De punir, s'il le faut, la rivale & l'amant.
Dans ma juſte fureur obſervant le perfide,
Je ſçaurai le ſurprendre avec ſon Atalide;
Et, d'un même poignard les uniſſant tous deux,
Les percer l'un & l'autre & moi-même après eux.
Voilà, n'en doutons point, le parti qu'il faut prendre;
Je veux tout ignorer.....

(*Le même; au même endroit*, Act. IV. Sc. 4.)

FIGURE XXIX.

* * * * * AH! douleur non encore éprouvée!
A quel nouveau tourment je me ſuis réſervée!
Tout ce que j'ai ſouffert, mes craintes, mes tranſports,
La fureur de mes feux, l'horreur de mes remords,

Et d'un refus cruel l'insupportable injure
AMOUR. N'étoit qu'un foible essai du tourment que j'endure.
Ils s'aiment ! par quel charme ont-ils trompé mes yeux ?
Comment se sont-ils vus ? depuis quand ? dans quels lieux ?
Tu le sçavois. Pourquoi me laissois-tu séduire ?
De leur furtive ardeur ne pouvois-tu m'instruire ?
Les a-t-on vus souvent se parler, se chercher ?
Dans le fond des forêts alloient-ils se cacher ?
Hélas ! ils se voyoient avec pleine licence ;
Le Ciel de leurs soupirs approuvoit l'innocence ;
Ils suivoient sans remords leur penchant amoureux ;
* Tous les jours se levoient clairs & sereins pour eux.
Et moi, triste rebut de la nature entière,
Je me cachois au jour ; je fuyois la lumière ;
La mort est le seul Dieu que j'osois implorer ;
J'attendois le moment où j'allois expirer ;
Me nourrissant de fiel, de larmes abreuvée,
Encor dans mon malheur de trop près observée,
Je n'osois dans mes pleurs me noyer à loisir ;
* Je goûtois en tremblant ce funeste plaisir ;
Et, sous un front serein déguisant mes alarmes,
Il falloit bien souvent me priver de mes larmes.
(*Le même ;* Tragédie de *Phèdre*, Act. IV. Sc. 6.)

FUREURS DE L'AMOUR.

L'AMOUR, frustré de son attente, devient fureur : tantôt il s'en prend à l'objet aimé, s'il a sujet de s'en plaindre ; on le voit dans

le morceau de Racine, où les trois derniers vers couronnent les beautés des vers précédents : tantôt il s'en prend à tout ce qui le prive de ce qu'il aime ; on le voit dans les passages pris de Corneille, qui peuvent passer pour des plus forts & des plus magnifiques de ce grand homme : le dernier surtout est un de ces traits qui étonnent & qui raviſſent la dernière comme la première fois qu'on les lit ; un de ces morceaux que tout le monde sçait, qu'on n'oublie point, qu'on rappelle, qu'on relit encore quoiqu'on les sçache, & qu'on s'applaudit de sçavoir.

AMOUR.

FIGURE XXIX.

Avec quelle insolence & quelle cruauté
Ils se jouoient tous deux de ma crédulité !
Quel penchant, quel plaisir je sentois à les croire !
Tu ne remportois pas une grande victoire,
Perfide, en abusant ce cœur préoccupé
Qui lui-même craignoit de se voir détrompé :
Tu n'as pas eu besoin de tout ton artifice,
Et je veux bien te faire encor cette justice.
Toi-même, je m'assure, as rougi plus d'un jour
Du peu qu'il t'en coûtoit pour tromper tant d'amour.
Moi qui, de ce haut rang qui me rendoit si fière,
Dans le sein du malheur t'ai cherché la première,

AMOUR. Pour attacher des jours tranquilles, fortunés,
Aux périls dont tes jours étoient environnés.
Après tant de bontés, de soin, d'ardeurs extrêmes,
Tu ne sçaurois jamais prononcer que tu m'aimes !
Mais dans quel souvenir me laissé-je égarer ?
Tu pleures, malheureuse ! ah ! tu devois pleurer
Lorsque, d'un vain desir à ta perte poussée,
Tu conçus de le voir la première pensée.
Tu pleures ! & l'ingrat, tout prêt à te trahir,
Prépare les discours dont il veut t'éblouïr ;
Pour plaire à ta rivale il prend soin de sa vie.
* Ah ! traître, tu mourras. Quoi ! tu n'es point partie ?
Va ; mais nous-mêmes allons ; précipitons nos pas ;
Qu'il me voie attentive au soin de son trépas,
Lui montrer à la fois, & l'ordre de son frère,
Et de sa trahison ce gage trop sincère.
Toi, Zatime, retiens ma rivale en ces lieux ;
Qu'il n'ait, en expirant, que ses cris pour adieux ;
Qu'elle soit cependant fidèlement servie ;
Prends soin d'elle ; ma haine a besoin de sa vie.
Ah ! si pour son amant facile à s'attendrir,
La peur de son trépas la fit presque mourir ;
Quel surcroît de vengeance & de douceur nouvelle,
De le montrer bientôt pâle & mort devant elle ;
De voir sur cet objet ses regards arrêtés,
* Me payer les plaisirs que je leur ai prêtés.

(*Racine* ; Tragédie de *Bajazet*, Act. IV. Sc. 5.)

FIGURE VII. OUI, je lui ferai voir par d'infaillibles marques
Qu'un véritable amour brave la main des Parques,

AMOUR.

Et ne prend point de loix de ces cruels tyrans
Qu'un aſtre injurieux nous donne pour parents.
Tu blâmes ma douleur, tu l'oſes nommer lâche ;
Je l'aime d'autant plus que plus elle te fâche,
Impitoyable père ; & par un juſte effort
Je la veux rendre égale aux rigueurs de mon ſort.
En vit-on jamais un dont les rudes traverſes
Priſſent en moins de rien tant de faces diverſes,
Qui fut doux tant de fois, & tant de fois cruel,
Et portât tant de coups avant le coup mortel ?
Vit-on jamais une ame en un jour plus atteinte
De joie & de douleur, d'eſpérance & de crainte,
Aſſervie en eſclave à plus d'événements,
Et le piteux jouet de plus de changements ?
Un oracle m'aſſure ; un ſonge me travaille ;
La paix calme l'effroi que me fait la bataille ;
Mon Hymen ſe prépare ; &, preſque en un moment,
Pour combattre mon frère on choiſit mon amant ;
Ce choix me déſeſpère, & tous le déſavouent ;
La partie eſt rompue, & les Dieux la renouent ;
Rome ſemble vaincue, & ſeul des trois Albains,
Curiace en mon ſang n'a point trempé ſes mains.
O Dieu ! ſentois-je alors des douleurs trop légères
Pour le malheur de Rome & la mort de deux frères ?
Et me flattois-je trop quand je croyois pouvoir
L'aimer encor ſans crime, & nourrir quelque eſpoir ?
Sa mort m'en punit bien, & la façon cruelle
Dont mon ame éperdue en reçoit la nouvelle ;
Son rival me l'apprend ; &, faiſant à mes yeux
D'un ſi triſte ſuccès le récit odieux,

AMOUR.

Il porte sur le front une allégresse ouverte
Que le bonheur public fait bien moins que ma perte;
Et bâtissant en l'air sur le malheur d'autrui,
Aussi-bien que mon frère, il triomphe de lui:
Mais ce n'est rien encore au prix de ce qui reste;
On demande ma joie en un jour si funeste;
Il me faut applaudir aux exploits du vainqueur,
Et baiser une main qui me perce le cœur:
En un sujet de pleurs si grand, si légitime,
Se plaindre est une honte, & soupirer un crime;
Leur brutale vertu veut qu'on s'estime heureux,
Et, si l'on n'est barbare, on n'est point généreux.
Dégénérons, mon cœur, d'un si vertueux père;
Soyons indigne sœur d'un si généreux frère;
C'est gloire de passer pour un cœur abattu,
Quand la brutalité fait la haute vertu.
Eclatez, mes douleurs, à quoi bon vous contraindre?
Quand on a tout perdu que sçauroit-on plus craindre?
Pour ce cruel vainqueur n'ayez point de respect;
Loin d'éviter ses yeux croisez à son aspect;
* Offensez sa victoire; irritez sa colère,
Et prenez, s'il se peut, plaisir à lui déplaire.
Il vient; préparons-nous à montrer constamment
Ce que doit une amante à la mort d'un amant.
(*P.* CORNEILLE; Tragédie d'*Horace*, Act. V. Sc. 4.)

* *

FIGURE IX.

DONNE-MOI donc, barbare, un cœur comme le tien;
Et, si tu veux enfin que je t'ouvre mon ame,
Rends-moi mon Curiace, ou laisse agir ma flamme;

Ma

Ma joie & mes douleurs dépendoient de ſon ſort,
Je l'adorois vivant & je le pleure mort. AMOUR.
Ne cherche plus ta ſœur où tu l'avois laiſſée ;
* Tu ne revois en moi qu'une amante offenſée
Qui, comme une furie attachée à tes pas,
Te veut inceſſamment reprocher ſon trépas.
Tigre altéré de ſang, qui me défends les larmes,
Qui veux que dans ſa mort je trouve encor des charmes,
Et que juſques au Ciel élevant tes exploits,
Moi-même je le tue une ſeconde fois.
Puiſſent tant de malheurs accompagner ta vie,
Que tu tombes au point de me porter envie ;
Et vois bientôt ſouiller par quelque lâcheté
Cette gloire ſi chère à ta brutalité !

(*Le même ; au même endroit*, Sc. 5.)

ROME, l'unique objet de mon reſſentiment ! FIGURE XXX.
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant !
Rome, qui t'a vu naître, & que ton cœur adore !
Rome, enfin, que je hais, parce qu'elle t'honore !
Puiſſent tous ſes voiſins enſemble conjurés
Sapper ſes fondements encor mal aſſurés ;
Et, ſi ce n'eſt aſſez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie :
Que cent peuples unis des bouts de l'univers
Paſſent pour la détruire & les monts & les mers :
Qu'elle-même ſur ſoi renverſe ſes murailles,
Et de ſes propres mains déchire ſes entrailles :
Que le courroux du Ciel allumé par mes vœux,
Faſſe pleuvoir ſur elle un déluge de feux.

AMOUR. Puiſſé-je de mes yeux y voir tomber ce foudre,
Voir ſes maiſons en cendre, & tes lauriers en poudre;
* Voir le dernier Romain à ſon dernier ſoupir,
Moi ſeul en être cauſe, & mourir de plaiſir.
(*Le même; au même endroit.*)

HONTE SECRÈTE DE L'AMOUR.

RACINE dans le portrait ſuivant a ſoin de rendre Phèdre ſenſible à toutes les circonſtances qui peuvent augmenter ſa confuſion & ſa honte; elle s'abhorre elle-même; elle ſe reproche l'horreur de ſes ſentiments; elle s'accuſe de perfidie à l'égard de ſon époux; elle craint la vue de cet époux outragé; elle redoute l'indignation ſecrète d'Hyppolite; elle porte ſes regards craintifs juſques chez la poſtérité qui doit, à ce qu'il lui ſemble, lui reprocher ſa honte; elle tremble pour ſes enfants qui doivent partager ſon opprobre; elle craint juſqu'aux êtres inanimés; elle croit lire ſon crime ſur les murs; elle les entend la charger d'accuſations & d'invectives. On doit apprendre de-là à faire uſage de tout dans une peinture.

AMOUR. *FIGURE XXIX.*

* * * * JUSTE CIEL ! qu'ai-je fait aujourd'hui ?
Mon époux va paroître, & son fils avec lui ;
Je verrai le témoin de ma flamme adultère,
Observer de quel front j'ose aborder son père ;
Le cœur gros de soupirs qu'il n'a point écoutés,
L'œuil humide de pleurs par l'ingrat rebutés.
Penses-tu que, sensible à l'honneur de Thésée,
Il lui cache l'ardeur dont je suis embrasée ?
Laissera-t-il trahir & son père & son Roi ?
Pourra-t-il contenir l'horreur qu'il a pour moi ?
Il se tairoit en vain. Je sçais mes perfidies,
Œnone, * & ne suis point de ces femmes hardies
Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont sçu se faire un front qui ne rougit jamais.
Je connois mes fureurs, je les rappelle toutes ;
Il me semble déja que ces murs, que ces voûtes,
Vont prendre la parole, &, prêts à m'accuser,
Attendent mon époux pour le désabuser.
Mourons. De tant d'horreurs qu'un trépas me délivre ;
Est-ce un malheur si grand que de cesser de vivre ?
La mort aux malheureux ne cause point d'effroi ;
Je ne crains que le nom que je laisse après moi.
Pour mes tristes enfants quel affreux héritage !
Le sang de Jupiter doit enfler leur courage ;
Mais quelque juste orgueuil qu'inspire un sang si beau,
Le crime d'une mère est un pesant fardeau :
Je tremble qu'un discours, hélas ! trop véritable,
Un jour ne leur reproche une mère coupable ;

AMOUR. Je tremble qu'opprimés de ce poids odieux,
* L'un ni l'autre jamais n'oſe lever les yeux.
(*RACINE*; Tragédie de *Phèdre*, Act. III. Sc. 3.)

HONTE PUBLIQUE DE L'AMOUR.

ON PEUT apprendre des trois morceaux ſuivants de Maſſillon comment il faut entrer dans le cœur des hommes pour bien peindre toutes leurs paſſions. Avec quel art cet Orateur exprime-t-il la juſtice du monde même corrompu, qui dégrade dans ſon eſprit & dans ſon cœur ceux dont les foibleſſes ont éclaté; qui les dépouille en public de leurs titres & de leur éclat, pour ne leur laiſſer que l'ignominie? De quel mépris couvre-t-il ces victimes de la volupté, qui ſont inſenſibles à la honte & à la cenſure publique? C'eſt en méditant d'après pareils morceaux qu'on ſe forme ſûrement le goût.

FIGURE XXV. NON, ... le monde lui-même, ce monde ſi corrompu reſpecte la pudeur; il couvre d'une confuſion éternelle ceux qui s'en écartent; il en fait le ſujet de ſes dériſions & de ſes cenſures; il leur fait ſentir, par des diſtinctions d'oubli & de

mépris, l'indignité de leur couduite; c'eſt-à-dire que, malgré le rang que vous tenez dans le monde, chacun vous dégrade dans ſon eſprit; on vous dépouille de cette naiſſance, de ces titres, de cet éclat qui vous environne; on ne voit de vous que vous-même, c'eſt-à-dire, la honte de vos penchants; plus vous êtes élevé, plus on vous rabaiſſe; plus vos foibleſſes paſſent de bouche en bouche & peut-être de ſiècle en ſiècle dans les Annales publiques, * & votre ignominie croît à proportion de votre gloire : *Secundùm gloriam ejus multiplicata eſt ignominia ejus.* (*Massillon*; Sermon ſur l'*Enfant prodigue.*) AMOUR.

L'Ame déſordonnée ne ſent plus (de) confuſion; elle ne ſçait plus rougir, dit l'Eſprit-Saint; la naiſſance, le caractère, la dignité, le ſexe, il n'eſt plus de frein pour une ame aſſervie à cette paſſion déplorable; il faut ſe prêter aux ſuites de ſa deſtinée; mais on eſt d'un caractère ſacré, n'importe; mais on eſt d'un rang où tout eſt remarqué, on ne peut pas; mais on porte un habit qui annonce la Vertu & qui inſpire la retenue, on ne ſe voit plus ſoi-même; mais on eſt d'un ſexe où le ſeul ſoupçon eſt une tache, & où tout le mérite eſt attaché à la pudeur, on s'en fait un de l'impudence; mais le Public en murmure, la paſſion parle encore plus FIGURE XVI.

AMOUR. haut ; mais un époux éclate, & cette diſſenſion domeſtique va bientôt devenir la nouvelle publique ; il n'y a plus dans le monde pour une perſonne prévenue de cette malheureuſe paſſion, que l'objet criminel qui l'inſpire ; * tout le reſte de la terre n'eſt compté pour rien ; tout ce qui ſe paſſe dans le reſte du monde on ne le voit plus ; on ne voit plus, on ne vit plus que pour ſa paſſion, & comme s'il n'y avoit ſur la terre que l'objet infortuné tout ſeul qui l'allume. Ouvrez les yeux, ame infidèle ; voyez tous les regards attentifs ſur vous ; vos paſſions devenues la fable publique, votre nom réveillant par-tout l'image de votre opprobre ; voyez un inſtant le monde tel qu'il eſt à votre égard, & dans quelle ſituation vous êtes parmi les hommes. (*Le même ; au même endroit.*)

FIGURE XXV. LE MONDE qui autoriſe tout ce qui conduit au déréglement, couvre toujours de honte le déréglement lui-même : il approuve, il juſtifie les maximes, les uſages, les plaiſirs qui corrompent le cœur, & il veut pourtant qu'on allie l'innocence & la régularité des mœurs avec la corruption du cœur : il inſpire toutes les paſſions, & il en blâme toujours les ſuites : il veut qu'on s'étudie à plaire, & il vous mépriſe dès que vous y avez réuſſi : ſes théâtres laſcifs retentiſſent des éloges inſenſés de

l'amour profane; & ſes entretiens ne ſont que des ſatires ſanglantes de celles qui ſe livrent à ce penchant infortuné : * il loue les graces, les attraits, les talents malheureux qui allument des flammes impures, & il vous couvre d'une confuſion éternelle dès que vous en paroiſſez embraſé. Or, qu'il eſt déſagréable de traîner dans un monde qu'on aime encore, & dont on ne peut ſe paſſer, les triſtes débris d'une réputation ou perdue ou mal aſſurée, & de réveiller par-tout avec ſoi le ſouvenir ou le ſoupçon de ſes crimes! (*Le même*; Sermon ſur *la Pécheresſe*.) AMOUR.

III. AMOUR DE SOI-MÊME, *ou* AMOUR-PROPRE.

IL N'EST PAS beſoin de ſortir de ſon propre cœur pour ſentir la vérité des trois portraits ſuivants; on n'a qu'à s'étudier ſoi-même, & l'on verra que ni De la Rochefoucaut, ni M. Racine, ni l'Abbé Duguet n'en ont trop dit. C'eſt le défaut de réflexion ſur ſoi-même qui nous fait lire avec étonnement ce qu'on écrit d'humiliant pour l'hu- AMOUR PROPRE.

manité. Ce que je dis ici de l'*Amour-Propre*, je puis le dire de toutes les autres passions; on en aura toujours une juste idée lorsqu'on les aura éprouvées, qu'on les aura étudiées dans tous leurs mouvements, qu'on aura remarqué comment elles nous séduisent, comment elles nous jouent, comment elles nous tyrannisent, comment elles nous font passer de la tristesse à la joie, de la joie à la fureur; comment enfin elles nous conduisent aux plus grands excès, quand on les écoute.

AMOUR PROPRE.

FIGURE XXV.

L'AMOUR-PROPRE est l'amour de soi-même & de toutes choses pour soi; il rend les hommes idolâtres d'eux-mêmes, & les rendroit les tyrans des autres si la fortune leur en donnoit les moyens: il ne se repose jamais hors de soi, & ne s'arrête dans les sujets étrangers que comme les abeilles sur les fleurs, pour en tirer ce qui lui est propre; il n'est rien de si impétueux que ses desirs, rien de si caché que ses desseins, rien de si habile que ses conduites. Ses soupleſſes ne se peuvent représenter, ses transformations passent celles des métamorphoses, & ses raffinements ceux de la chymie; on ne peut

AMOUR PROPRE.

ſonder la profondeur ni percer les ténèbres de ſes abîmes. Là il eſt à couvert des yeux les plus pénétrants ; il fait mille inſenſibles tours & retours : là il eſt ſouvent inviſible à lui-même ; il y conçoit, il y nourrit, & il y élève, ſans le ſçavoir, un grand nombre d'affections & de haines ; il en forme de ſi monſtrueuſes, que, lorſqu'il les a miſes au jour, il les méconnoît, ou il ne peut ſe réſoudre à les avouer. De cette nuit qui le couvre, naiſſent les ridicules perſuaſions qu'il a de lui-même : de-là viennent ſes erreurs, ſes ignorances, ſes groſſièretés & ſes niaiſeries ſur ſon ſujet : de-là vient qu'il croit que ſes ſentiments ſont morts, lorſqu'ils ne ſont qu'endormis ; qu'il s'imagine n'avoir plus envie de courir dès qu'il ſe repoſe, & qu'il penſe avoir perdu tous les goûts qu'il a raſſaſiés. Mais cette obſcurité épaiſſe qui le cache à lui-même, n'empêche pas qu'il ne voie parfaitement ce qui eſt hors de lui, en quoi il eſt ſemblable à nos yeux ..... Il veut obtenir des choſes qui ne lui ſont pas avantageuſes, & qui même lui ſont nuiſibles, mais qu'il pourſuit parce qu'il les veut : il eſt bizarre, & met ſouvent toute ſon application dans les emplois les plus frivoles : il trouve tout ſon plaiſir dans les plus fades, & conſerve toute ſa fierté dans les plus mépriſables : il eſt dans tous les états de la vie & dans toutes les condi-

AMOUR PROPRE.

tions ; il vit par-tout, il vit de tout, il vit de rien ; il s'accommode des choſes & de leur privation ; il paſſe même dans le parti des gens qui lui font la guerre ; il entre dans leurs deſſeins, & ce qui eſt admirable, il ſe hait lui-même avec eux ; il conjure ſa perte ; il travaille même à ſa ruine. Enfin il ne ſe ſoucie que d'être, & pourvu qu'il ſoit, il veut bien être ſon ennemi. Il ne faut donc pas s'étonner s'il ſe joint quelquefois à la plus rude auſtérité, & s'il entre ſi hardiment en ſociété avec elle pour ſe détruire ; parce que dans le même temps qu'il ſe ruine en un endroit, il ſe rétablit en un autre : quand on penſe qu'il quitte ſon plaiſir, il ne fait que le ſuſpendre ou le changer ; * & lors même qu'il eſt vaincu & qu'on croit en être défait, on le trouve qui triomphe dans ſa propre défaite. Voilà la peinture de l'Amour-propre dont toute la vie n'eſt qu'une longue & grande agitation ; la mer en eſt une image ſenſible, & l'Amour-propre trouve dans le flux & reflux de ſes vagues une fidèle expreſſion de la ſucceſſion turbulente de ſes penſées, & de ſes éternels mouvements. (*DE LA ROCHEFOUCAULD ; Réflexions Morales.*)

FIGURE XXV.

UN AMOUR-PROPRE qui eſt habile, & qui ne veut rien perdre, ne montre ni l'eſprit, ni l'érudition, ni la piété, ni la douceur qu'à propos : ſon

deſſein eſt que tous ſoient contents de lui; que tous, s'il eſt poſſible, ſoient ſes admirateurs; & que, depuis les plus ſimples juſqu'aux plus habiles, tous ſoient frappés de ce qui leur eſt propre, & tous ſoient pris à quelqu'un des filets qui aboutiſſent au centre où l'Amour-propre s'eſt logé. (*Duguet*; *Caractères de la Charité*, Art. VII, §. 6.)

AMOUR PROPRE.

L'ORGUEUIL depuis ce jour entra dans tous les cœurs; *FIGURE XXV.*
Là de nos paſſions il nourrit les fureurs;
Souvent il les étouffe, &, pour mieux nous ſurprendre,
* Il ſe détruit ſoi-même & renaît de ſa cendre:
Toujours contre la grace il veut nous révolter;
Pour mieux régner ſur nous, cherchant à nous flatter,
Il relève nos droits & notre indépendance;
Et de nos intérêts embraſſant la défenſe,
Nous répond follement que notre volonté
Peut rendre tout facile à notre liberté.
Mais comment exprimer avec quelles adreſſes
Ce monſtre ſçait de l'homme épier les foibleſſes?
Sans ceſſe parcourant toute condition,
Il répand en ſecret ſa douce illuſion;
Il conſole le Roi que le trône empriſonne,
Et lui rend plus léger le poids de la couronne:
Aux yeux des conquérants de la gloire enivrés,
Il cache les périls dont ils ſont entourés:
Par lui le courtiſan, du maître qu'il ennuie,
Soutient, lâche flatteur, les dédains qu'il eſſuie:
C'eſt lui qui d'un Prélat épris de la grandeur,
Ecarte les remords voltigeants ſur ſon cœur:

AMOUR PROPRE.

C'eſt lui qui fait pâlir un ſçavant ſur un livre,
L'arrache aux voluptés où le monde ſe livre,
D'un eſprit libertin lui ſouffle le poiſon,
Et plus haut que la foi fait parler la raiſon :
C'eſt lui qui des palais deſcend dans les chaumières,
Donne à la pauvreté des démarches altières ;
Lui ſeul nourrit un corps par le jeûne abattu ;
Il ſuit toujours le crime, & ſouvent la vertu.

(*M.* RACINE ; Poëme de la *Grace*, Ch. II.)

IV. AVARICE.

L'AVARICE EN GÉNÉRAL.

AVARICE

LORSQU'ON parle de l'*Avarice*, il ne faut pas ſe borner à la ſeule idée de cette baſſe & ſordide paſſion qui, par les voies les plus infâmes, court après l'argent, pour l'enfouir ſans en faire d'autre uſage, ni pour ſoi ni pour les autres, que de l'accroître & de l'adorer ſervilement. Comme il eſt dans le monde quelques-unes de ces ames de boue, on trouvera dans les portraits ſuivants quelques traits qui les repréſentent au naturel ; mais on comprend ſous le nom d'*Avarice* non-ſeulement tout moyen injuſte, mais

tout desir excessif d'acquérir des richesses, soit pour les accumuler, soit pour en jouïr, soit pour s'élever, soit pour briller, soit enfin pour fournir à ses plaisirs. Plusieurs autres passions précèdent celle-ci, ou l'accompagnent, ou la suivent; c'est pourquoi on la verra peinte sous différents jours.

INJUSTICE DE L'AVARICE *dans l'acquisition des biens.*

L'ÉLOQUENCE diversifie ses tours & ses figures à proportion des desirs & des mouvements du cœur humain. L'Avare ne conçoit pas plus de projets que Bourdaloue enfante de pensées vives & de traits frappants pour le confondre: l'Orateur insiste & sur les vastes desseins de l'Avare, & sur les injustes moyens qu'il emploie, & la sainteté des loix dont il se joue, avec une fécondité de pensées, avec une force d'expression, avec une diversité de figures & une facilité de discours qui ne sont réservées qu'à lui. La peinture de Fléchier, quoique moins vive,

AVARICE

n'eſt ni moins vraie ni moins ſolide ; mais le trait de Molinier avec toute la vivacité d'une figure de Rhétorique, conſerve toute la délicateſſe d'une penſée réfléchie à loiſir : cet Orateur s'en ſert adroitement pour accuſer la plupart des riches de concuſſion & d'injuſtice, ſans qu'ils puiſſent s'en choquer.

FIGURE XV.

ON VEUT être riche ; voilà la fin qu'on ſe propoſe, & à laquelle on eſt abſolument déterminé. Des moyens, on en délibérera dans la ſuite ; mais le capital eſt d'avoir, dit-on, dequoi ſe pouſſer dans le monde, dequoi faire quelque figure dans le monde, dequoi maintenir ſon rang dans le monde, dequoi vivre à ſon aiſe dans le monde ; & c'eſt ce que l'on enviſage comme le terme de ſes deſirs. On voudroit bien y parvenir par des voies honnêtes, & avoir encore, s'il étoit poſſible, l'approbation publique ; mais, au défaut de ces voies honnêtes, on eſt ſecrétement diſpoſé à en prendre d'autres, & à ne rien excepter pour venir à bout de ſes prétentions : *O cives, cives, quærenda pecunia primùm eſt ; virtus poſt nummos.* C'eſt ce que diſoit le Satirique de Rome, reprochant à ſes concitoyens la dépravation de leurs mœurs. « Eh ! pour-

» quoi, reprend S. Auguſtin, n'écouterons-nous
» pas ces Sages du Paganiſme, quand il s'agit de
» régler les nôtres? O ames vénales & intéreſſées,
» s'écrioit ce Païen, voici l'indigne leçon que
» vous fait continuellement votre avarice, & que
» vous n'avez pas honte de ſuivre : *La vertu après*
» *le bien ; mais le bien avant toutes choſes.* Quand
» nous en aurons, dites-vous, nous penſerons à
» l'étude de la ſageſſe ; mais, préférablement à la
» ſageſſe, il faut travailler à s'enrichir ; ſans cela
» la ſageſſe même eſt mépriſée & paſſe pour folie.
» C'eſt ainſi que vous raiſonnez ; & toute votre
» philoſophie ſe réduit à cette damnable conclu-
» ſion : *Rem, ſi poſſis rectè ; ſi non, quocumque modo*
» *rem ;* faiſons notre fortune, augmentons nos
» revenus, amaſſons du bien ; du bien, ſi nous
» le pouvons légitimement, ſinon du bien à quel-
» que condition que ce puiſſe être, & aux dé-
» pens de tout le reſte du bien ». Ainſi, leur
faiſoit-il remarquer la corruption de leurs cœurs ;
& ma douleur eſt que ces paroles priſes dans toute
leur énergie, conviennent encore aujourd'hui à
un million de Chrétiens qui ſemblent n'avoir point
d'autre religion que celle-là : *Rem, ſi poſſis rectè ;*
ſi non, quocumque modo rem. On ne laiſſe pas de ſen-
tir une répugnance ſecrète à ſe ſervir de moyens
honteux ; mais, avec cette répugnance que l'hon-
neur inſpire & dont on ne peut ſe défaire, on a

AVARICE

encore plus d'âpreté & plus d'avidité ; * & il arrive
AVARICE ce qu'ajoute S. Chryſoſtôme, que le deſir de la fin l'emporte ſur l'injuſtice du moyen : *Si non, quocumque modo rem.* (*P.* BOURDALOUE ; Sermon ſur *les Richeſſes.*)

FIGURE XXIV. OR SUPPOSONS un homme dans cette diſpoſition ; que ne fera-t-il pas ? Qui l'arrêtera ? quelle conſcience ne ſera-t-il pas en état de ſe former ? à quelle tentation ne ſe trouvera-t-il pas livré ? le ſcrupule de l'uſure l'inquiétera-t-il ? le nom de confidence & de ſimonie l'étonnera-t-il ? manquera-t-il d'adreſſe pour déguiſer & pour pallier le vol ? ſera-t-il en peine de chercher des raiſons ſpécieuſes pour autoriſer la concuſſion & la violence ? s'il eſt en charge & en dignité, rougira-t-il des émoluments ſordides qu'il tire & qui décrient ſon miniſtère ? S'il eſt juge, balancera-t-il à vendre la juſtice ? s'il eſt dans le négoce & dans le trafic, ſe fera-t-il un crime de la fraude & du parjure ? ſi le bien d'un pupille lui eſt confié, craindra-t-il de le ménager à ſon profit ? s'il manie les deniers publics, comptera-t-il pour péculat tout ce qui s'y commet d'abus ? Non, ... rien de tout cela ne ſera capable de le retenir, ni ſouvent même de le troubler. Du moment qu'il veut s'enrichir, il n'y aura rien qu'il n'entreprenne, rien qu'il ne préſu-

me

me lui être dû, rien qu'il ne se croie permis ; s'il est foible & timide, il sera fourbe & trompeur ; s'il est puissant & hardi, il sera dur & impitoyable. * Dominé par cette passion, il n'épargnera ni le profane ni le sacré ; il prendra jusques sur les autels ; le patrimoine des pauvres deviendra le sien ; & , s'il lui reste encore quelque conscience, il trouvera des Docteurs pour le rassurer, ou plutôt il s'en fera ; il leur cachera le fond des choses ; il ne s'expliquera qu'à demi, & par ses artifices & ses détours il en extorquera des décisions favorables, & les rendra malgré eux garants de son iniquité. Que le Public s'en scandalise, il aura un conseil dont il se tiendra sûr ; du moins, quoi qu'on en puisse dire, il parviendra à ses fins. (*Le même ; au même endroit.*)

AVARICE

QUE NE FAIT-ON PAS aujourd'hui pour relever sa famille quand elle est tant soit peu déchue ? * On se regarde avec pitié, & les autres avec envie ; on se jette dans les intrigues, & l'on se sert avec adresse tantôt de ses vices & tantôt de ses vertus ; on s'attache servilement à la fortune d'autrui, pour réparer les brêches & les ruines de la sienne ; on tâche de regagner par ses bassesses le crédit qu'on a perdu peut-être par sa vanité ; on amasse du bien par toute sorte de voie, pour racheter sa gloire par

FIGURE XIV.

ſes richeſſes ; on cherche à ſe remettre en honneur
AVARICE par quelque alliance conſidérable. Pour élever un de ſes enfants, on devient le tyran des autres ; deſtinant ceux-ci à l'Egliſe ſans diſcernement & ſans vocation, afin de mêler à des richeſſes d'iniquité le patrimoine de Jéſus-Chriſt & de ſes pauvres ; forçant celles-là par des dégoûts continuels & par des perſuaſions violentes à ſe jetter dans des monaſtères, non pas pour ſe conſacrer à Dieu, par une oblation volontaire, mais pour ſe ſacrifier par déſeſpoir à l'ambition de leurs parents, & à l'élévation de leurs frères. (*FLÉCHIER* ; Panégyrique de *S. Joſeph.*)

FIGURE XIV. TREMBLEZ DONC, vous de qui on dit : *C'eſt un homme riche* ; interrogez-vous vous-mêmes, demandez aux anciens du Peuple, écoutez la voix publique, fouillez dans vos titres, creuſez dans les fondements de votre maiſon, preſſez votre or & votre argent, preſſez vos vêtements précieux, preſſez vos équipages magnifiques, preſſez vos emmeublements ſuperbes, * pour voir ſi le ſang du peuple, ſi le ſang du malheureux & du pupille n'en dégouttera pas, & s'il n'en ſortira en effet que vos ſueurs & celles de vos pères. (*MOLINIER* ; Homélie ſur *le mauvais Riche.*)

INJUSTICE DE L'AVARICE *dans la jouïſſance des biens.*

AVARICE

PEINDRE tout à la fois la cauſe & les effets d'une paſſion ; réunir dans un étroit eſpace l'erreur qui l'entretient, & les excès où elle conduit ; c'eſt ce qu'on ne peut exécuter qu'avec beaucoup d'art ; & c'eſt ce qu'on peut apprendre de ce portrait qu'a fait Fléchier : on y voit comme dans tous ſes autres morceaux une abondance meſurée, qui ne laiſſe rien à dire & qui ne dit rien de trop ; des penſées ſimples relevées par de nobles expreſſions ; une grande connoiſſance du monde & du cœur humain, accompagnée d'une profonde réflexion & d'un jugement exquis.

LE MAUVAIS uſage qu'on fait des richeſſes vient ordinairement de ce qu'on ne les conſidère que dans un ordre naturel, comme des effets du hazard ou des préſents de la nature. La plupart les regardent comme des biens qu'une aveugle fortune pouſſe de main en main, & qui, par une incertaine ou fatale révolution, s'arrêtant ou changeant de maîtres,

FIGURE XV.

AVARICE

échappent aux uns & tombent en partage aux autres, selon la conjoncture des temps & la rencontre des affaires. Ceux qui ont acquis ces biens par leur habileté ou par leurs soins, croient les avoir assez achetés par la peine qu'ils ont eue à les acquérir, & les retenant comme l'ouvrage de leurs propres mains, jouïssent des bienfaits de Dieu, comme de la récompense de leur travail, & du fruit de leur industrie: ceux qui les ont reçus par succession, en usent comme d'une possession qui, d'étrangère qu'elle étoit, leur est enfin devenue propre; &, sans remonter à Dieu qui en est la source, s'arrêtent à la prévoyance de leurs pères, & ne croient être riches que parce qu'ils sont nés, ou qu'ils ont hérité d'un homme qui l'avoit été. « * Aveugles » (dit le Seigneur par un de ses Prophètes) de ne » pas voir que c'est moi qui leur ai donné cette » abondance & ces commodités temporelles, & » qui ai multiplié cet or & cet argent dont ils » jouïssent ». Faut-il s'étonner si, manquant dans le principe, ils manquent dans les conséquences; si, ne connoissant pas les dons de Dieu, ils n'en usent pas selon ses desseins; & si, ne voulant pas sçavoir de qui ils ont reçu leur bien, ils ne s'informent pas à qui ils doivent le distribuer? (*FLÉCHIER*; Sermon de *l'Obligation de faire l'Aumône.*)

Insatiabilité de l'Avarice.

Avarice

Fléchier montre d'abord la raiſon qui fait aimer les richeſſes, & Bourdaloue fait voir enſuite juſqu'où ſe porte cet amour injuſte. Le premier avec un ſtyle fleuri expoſe les avantages vrais ou prétendus que le monde trouve dans les richeſſes; l'autre avec un ſtyle mâle & nerveux décrit l'aveuglement & l'acharnement avec lequel on court après des biens qui ne raſſaſient jamais. On y voit l'Avare ſourd à la voix de la modération, à l'amour du repos, au deſir de la gloire, aux lumières de la raiſon, aux lumières de la foi. Ces idées qui paroiſſent communes, s'embelliſſent & s'ennobliſſent ſous la plume de l'Orateur, par les tours & l'énergie qu'il a ſçu leur donner.

La premiere tentation d'un homme introduit dans la Cour, eſt ordinairement celle des richeſſes, parce, dit Salvien, qu'elles ſont la matière, la ſource & le ſecours univerſel pour toutes les autres parties de la cupidité. Elles ſervent de degrés pour *Figure XXIII.*

AVARICE

s'élever dans les emplois & dans les charges ; elles fourniſſent le fond qui entretient le luxe & la vanité ; elles procurent le plaiſir & tentent ſouvent la vertu même. Outre la protection qu'elles donnent par elles-mêmes, elles gagnent celle des autres ; elles achètent juſqu'à la réputation & à la gloire, & trouvent des flatteurs qui corrompent la vérité, qui font des vertus de nos vices ; &, comme elles ſont néceſſaires pour s'agrandir, * c'eſt auſſi la première acquiſition qu'on veut faire dans une fortune naiſſante. (*FLÉCHIER* ; Panégyrique de *S. Sulpice.*)

FIGURE XVI.

OU SONT aujourd'hui les Riches qui, réglant leur cupidité par une ſage modération, mettent un point à leur fortune ? Où ſont les Riches qui, contents de ce qui ſuffit, & portant leurs penſées plus haut, diſent : « C'eſt aſſez de biens ſur la terre ; il » faut ſe pourvoir de ces tréſors céleſtes que ni les » vers ni la rouille ne conſument point » ? En vain on leur repréſente que ſe borner de la ſorte, c'eſt la marque la plus certaine d'un eſprit ſolide, & judicieux ; en vain on leur fait voir la folie d'un homme qui, n'ayant que des beſoins limités, a des deſirs immenſes & infinis ; ſemblable à celui dont parloit encore le même Auteur profane, qui, n'ayant affaire que d'un verre d'eau, voudroit le puiſer dans un grand fleuve, & non pas dans une fontaine. En

vain, leur dit-on, avec l'Ecclésiaste, que cette ardeur d'amasser & d'accumuler n'est que vanité & affliction d'esprit ; que dans la cupidité même, comme en toute autre chose, il doit y avoir une fin ; & qu'un des châtiments de Dieu, les plus visibles sur les Riches avares, c'est que, pour être dans l'opulence, ils n'en * craignent pas moins la pauvreté, & que, plus ils ont acquis, plus ils veulent acquérir. En vain leur remontre-t-on qu'entassant toujours biens sur biens, ils n'en sont dans le monde ni plus aimés, ni plus estimés, ni plus honorés ; que la mesure nécessaire une fois remplie, ils n'en vivent pas du reste plus agréablement ni plus doucement ; & que tout l'effet de ces grandes richesses est de leur attirer l'envie, l'indignation, la haine publique ; tout cela ne les touche point. Brûlés d'une avare convoitise, ils se répondent secrétement que tout est nécessaire dans le monde ; que rien, à le bien prendre, ne suffit ; qu'on ne peut jamais trop avoir ; que les hommes ne valent & ne sont comptés que sur le pied de ce qu'ils ont ; qu'il est doux de cœuillir en pleine moisson ; qu'il ne convient qu'à une ame timide ou à une conscience foible de fixer ses desirs. (*P. Bourdaloue* ; Sermon sur *les Richesses*.

Maux universels de l'Avarice.

Avarice

L'enthousiasme de la Poésie brille dans toute cette image sous un désordre apparent qui ne semble tel que par l'adresse des transitions. On y découvre la hardiesse des pensées, la force des expressions, la quantité des traits frappants, un assemblage de peintures qui se réunissent dans un même tout; on y sent une chaleur qui n'est particulière ni à un mot ni à une strophe; mais qui circule dans tout l'ouvrage & qui lui donne un agrément infini.

Figure XIV.

Le sçavant, pour un gain sordide,
Sur ses livres sue & pâlit :
Le Partisan toujours avide
Dans son bureau s'ensevelit :
L'Orateur, vendant sa colère,
Epouse une haine étrangère :
Le Marchand traverse les mers ;
Et, passant dans un autre monde,
Cherche une plage plus féconde
Cachée au bout de l'univers.

Métal funeste, or haïssable,
Toi que Dieu, sous les plus hauts monts,
D'une main sage & respectable
Renferme en des antres profonds,

AVARICE

Idole & Tyran de la terre,
Pourquoi nous apporter la guerre,
Du voiſinage de l'enfer?
Malgré l'éclat qui t'environne,
Et les noms pompeux qu'on te donne,
Je t'abhorre plus que le fer.

Tu romps les amours les plus tendres;
Tu nous livres aux vains flatteurs;
Tu réduis les villes en cendres;
Tu ſoutiens les uſurpateurs:
Tu fournis des armes fatales
Aux paſſions les plus brutales
Des ſouverains & des ſujets.
* De leurs crimes fruit & complice,
Seul tu renfermes la malice
De leurs ſacrilèges projets.

Tu peux donner des diadêmes,
Armer des bataillons nombreux,
Former d'utiles ſtratagêmes;
Mais peux-tu faire des heureux?
O! ſi les grands à notre vue
Offroient leur ame toute nue,
Quel trouble n'y verrions-nous pas?
Moins s'agitent les mers du Pôle,
Quand les fougueux enfants d'Eole
En font le champ de leurs combats.

Mécontents, ils n'oſent ſe plaindre;
Leurs plaiſirs mêmes ſont contraints;
Obligés de ſe faire craindre,
Ils ne voudroient pas être craints:

AVARICE

Leurs biens, leur mérite, leur vie,
Sont les victimes de l'envie ;
Les soins volent sous leurs lambris ;
Leur majesté les importune ;
Toujours en butte à la fortune,
Ils n'ont de grandeur qu'à ce prix.

Pour eux fixe-t-elle sa roue ?
Bientôt contre les sombres bords
Leur superbe puissance échoue ;
Ils sont ravis à leurs trésors.
De leurs Palais, de leurs Portiques,
De tant de titres magnifiques,
Que reste-t-il à leur orgueuil ?
Un désespoir qui les accable,
Un héritier impitoyable,
L'éternel oubli du cercœuil.

(*P.* CLÉRIC, Jésuite ; *Ode Morale.*)

ORGUEUIL DE L'AVARICE.

IL EST RARE que les vrais Avares soient visiblement superbes ; mais il est très-commun que les riches qui se complaisent dans leurs richesses & qui s'accordent tout ce que leurs richesses leur permettent, il est très-commun, dis-je, qu'ils s'en orgueillissent & se méconnoissent ; leur orgueuil ridicule est parfaitement dépeint dans les portraits

suivants. Celui de Bourdaloue exprime admirablement l'empire odieux qu'un riche s'arroge sur ceux qui l'approchent; celui de Molinier par son tour singulier répand le ridicule & le mépris sur un riche ivre de ses biens. Les deux de M. Lasitau, moins serrés & néanmoins plus travaillés, ajoutent à celui de Molinier; & le dernier sur-tout est bien imaginé; l'application qu'il fait d'un passage de l'Ecriture est neuve, frappante & ingénieuse. AVARICE

VOIR tout le monde dans la dépendance, c'est-à-dire, se voir recherché de tout le monde, redouté de tout le monde, obéi de tout le monde, ... effet de la Richesse; & qu'y a-t-il de plus propre à entretenir la présomption d'une ame superbe? On sçait bien que l'humiliation d'un Riche, s'il vouloit se rendre justice, seroit de penser quels sont ces serviteurs & ces amis prétendus dont il se glorifie. Amis, serviteurs que le seul intérêt conduit, & qui, s'attachant à leur fortune, n'ont souvent qu'un fonds de mépris & qu'une secrète haine pour sa personne; mais l'orgueuil, ingénieux à se tromper, ne laisse pas de profiter de cela même; FIGURE XVIII.

AVARICE

se faisant, si non une douceur, au moins une gloire d'avoir sous ce nom d'*Amis* beaucoup de mercenaires & beaucoup d'esclaves. * S'il n'a pas dequoi se faire aimer, il a dequoi se faire craindre ; & soit qu'on l'aime ou qu'on le haïsse, c'est toujours un sujet de complaisance pour lui de voir qu'on est intéressé à le ménager. De-là vient, dit le plus sage des hommes, Salomon, (morale admirable, & dont nous faisons à toute heure l'épreuve sensible) de-là vient que le Riche, par-là même qu'il est riche, prétend avoir un titre pour devenir fâcheux, de difficile abord, d'humeur inégale, chagrin quand il lui plaît, impatient, colère ; un titre pour rebuter les uns, pour choquer les autres, pour être à tous insupportable. S'il étoit pauvre, il n'auroit dans la bouche que des supplications & des prières, ce sont les termes de l'Ecriture ; mais parce qu'il est à son aise & qu'il a du bien, il ne parle qu'avec hauteur, & il ne répond qu'avec dureté. (*BOURDALOUE* ; Sermon sur *les Richesses.*)

FIGURE XXV.

PLACÉS par le pouvoir & le crédit de leur argent dans des postes qui les relèvent, dans des dignités qui les distinguent, ou dans des emplois qui les accréditent, ils oublient tout-à-coup ce qu'ils ont été, & ne se ressouviennent plus que de ce qu'ils

ſont. Eblouis de leur nouvelle fortune, ils ne ſe contentent pas de la ſentir eux-mêmes; il faut encore qu'ils la faſſent ſentir aux autres. De-là toutes ces hauteurs qui révoltent, & tous ces airs mépriſants qui font pitié : juſques dans l'accœuil qu'ils vous font, vous concevez qu'ils ſe diſent à eux-mêmes, comme l'orgueilleux Phariſien de l'Evangile : « Je ne ſuis plus comme le reſte & le commun des hommes : *Non ſum ſicut cæteri hominum* ». Pour moi, ... * je me repréſente un de ces Riches au commencement de ſa nouvelle carrière, comme un autre Jéroboam qui diſoit à ſon épouſe, quoique par un motif bien différent : « Dans la façon » de vous mettre & de vous habiller, faites qu'on » ne vous reconnoiſſe plus, & qu'on ne puiſſe pas » ſçavoir qui vous êtes : *Commuta habitum, ne fortè videaris uxor Jeroboam* ». Diſons mieux; lorſque nous les retrouvons dans des équipages ſi différents de celui où nous les avions vus autrefois; lorſqu'ils étalent à nos yeux cette longue ſuite de portraits dont ils fabriquent leur généalogie, & qu'ils diſent être ceux de leurs ancêtres; lorſqu'ils produiſent tout un nombreux domeſtique ſous des couleurs empruntées, & qu'ils veulent par-là nous marquer la prétendue antiquité de leur nouvelle maiſon; il me ſemble voir ces Gabaonites, dont il eſt parlé dans l'Ecriture, qui, pour tromper toute une ville

AVARICE

AVARICE où ils étoient nouvellement arrivés, & pour faire accroire au Public qu'ils venoient de bien loin, donnèrent des habits tout usés à ceux qui composoient leur suite, & ils dirent : *Nous venons de loin.* (*M. LAFITAU* ; Sermon sur *les Richesses.*)

FIGURE XX. UN HOMME est riche : *Homo quidam erat dives* ; un homme est riche, c'est-à-dire, c'est un homme que tout respecte, que tout craint, à qui tout obéit ; de qui toute créature se rend volontairement esclave ; que chacun flatte ; que chacun bénit dans les desirs de son ame, & que chacun trompe. Un homme est riche : *Homo quidam erat dives* ; un homme est riche, tout ce qui sort de lui prend du poids & du prix dans ses richesses ; ses pensées les plus étranges, ses démarches les plus extravagantes, jusqu'à ses vices les plus énormes & ses passions les plus odieuses, sa qualité de riche les honore. Un homme étoit riche : *Homo quidam erat dives* ; c'est-à-dire, c'étoit un homme qui se jouoit de toutes les bienséances du monde ; qui violoit tous les devoirs de la vie humaine ; qui mépriſoit toutes les observances de la Religion ; qui se croyoit libre des liens qui attachent les autres hommes ; * pour qui il n'y avoit de sacré que ses volontés, & de respectable que ses caprices. Un homme étoit riche : *Homo quidam erat dives* ; c'est-

à-dire, un homme étoit fantasque & bizarre, dur, enivré de lui-même, abreuvé de vanité ; fier, méprisant, sans égards pour personne ; croyant honorer les hommes en les regardant ; qui ne comptoit pour quelque chose dans le monde que ceux qui le flattoient ou qui l'amusoient ; qui rempliſſoit tout du bruit de sa voix ; qui auroit voulu remplir le Temple, quand il y entroit, de la capacité de sa personne & de l'étendue de sa suite. (*Molinier* ; Homélie sur *le mauvais Riche.*) AVARICE

Oui, dit le Roi Prophète, il suffit qu'un homme riche ne trouve au-dedans de lui que des leçons de modestie, pour chercher à se faire valoir par ses richesses ; c'est précisément parce qu'il espère que ces grands biens suppléeront à la naissance & au mérite qui lui manquent, qu'il se glorifie & qu'il s'enorgueillit de les avoir : *Speravit in multitudine divitiarum, & prævaluit in vanitate sua.* C'est parce qu'il est riche qu'il mépriſe ceux de ses propres parents qui sont pauvres ; qu'il rougit en secret de leur appartenir ; qu'il les désavoue en public, & qu'il voudroit ne jamais les voir, pour bannir de son souvenir le néant de son extraction. C'est parce qu'il est riche * qu'il cherche à cacher dans un noble établiſſement la baſſeſſe de son origine ; qu'il y parvient sans épreuves, qu'il s'y maintient sans FIGURE XXV.

AVARICE

talents ; & que, né pour ſervir, il s'arroge le droit de commander. C'eſt parce qu'il eſt riche qu'il ne ménage perſonne ; qu'il rebute les uns, qu'il offenſe les autres, & qu'il eſpère encore le faire impunément, parce qu'il a dequoi acheter l'impunité : *Speravit in multitudine divitiarum, & prævaluit in vanitate ſua.* (*M. LAFITAU* ; Sermon ſur *les Richeſſes.*)

IMPIÉTÉ DE L'AVARICE.

LE MORCEAU ſuivant convient eſſentiellement à l'Avare proprement dit ; on l'a choiſi préférablement à pluſieurs autres ; il dit lui ſeul tout ce qu'on peut trouver ailleurs, outre qu'il peint & qu'il prouve tout à la fois ; dans quatre mots, il donne l'idée la plus juſte du caractère de l'*Avare* & du crime de l'*Avarice*. Eſpérer en ſon argent, l'adorer, lui ſacrifier tout, l'aimer ſouverainement, ne vivre & n'être ſenſible que pour lui ; n'eſt-ce pas ce qui diſtingue particulièrement les Avares, & qui les rend impies envers Dieu, & odieux aux hommes ?

CEPENDANT

CEPENDANT (le Riche) n'en demeure pas là; l'orgueuil envers les hommes eſt un degré pour s'élever juſqu'au mépris de Dieu; & la poſſeſſion des Richeſſes, qui devroit être pour le Riche un ſujet de reconnoiſſance envers Dieu de qui il les a reçues, par la corruption de ſon cœur le fait tomber dans une eſpèce d'idolâtrie & d'irréligion. Je n'exagère point quand je dis une eſpèce d'idolâtrie. S. Paul, qui penſoit & qui parloit juſte, à force d'employer ce terme, en a fait ſur la matière que je traite un terme non-ſeulement propre, mais conſacré. Jamais cet Apôtre de Jéſus-Chriſt, dans le dénombrement des péchés, ne ſpécifie l'*Avarice*, qu'il n'ajoûte pour la diſtinguer, *quæ eſt ſimulacrorum ſervitus*, qui eſt un vrai culte d'idoles; & pourquoi? parce qu'il étoit perſuadé, dit S. Chryſoſtôme, que l'argent eſt le Dieu du Riche.* Oui ſon Dieu, puiſqu'il l'adore; ſon Dieu, puiſqu'il eſpère en lui; ſon Dieu, puiſqu'il lui fait des ſacrifices; ſon Dieu, puiſqu'il l'aime ſouverainement & par-deſſus tout. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que la poſſeſſion des biens de la terre, je dis à l'égard d'un Avare qui en eſt poſſédé lui-même, eſt appellée par S. Paul une idolâtrie, *ſimulacrorum ſervitus*. Idolâtrie de tous les temps, idolâtrie de toutes les nations & de tous les peuples; idolâtrie la plus

AVARICE *FIGURE XX.*

AVARICE

aveugle & la plus opiniâtre que Jéſus-Chriſt ait eu à combattre & à détruire dans ſon avénement au monde. Or que fait l'idolâtrie dans un eſprit? Vous le ſçavez, Chrétiens, elle y ruine l'empire de Dieu; elle y ſuſcite une divinité étrangère qu'elle oppoſe à Dieu, qu'elle élève au-deſſus de Dieu, qu'elle fait aſſeoir ſur le trône de Dieu; outrage qui paſſe la révolte, & qui va même au-delà de l'apoſtaſie & juſqu'à l'inſulte. (*P. BOURDALOUE*; Sermon ſur *les Richeſſes*.)

CRUAUTÉ DE L'AVARICE.

LA PREMIÈRE de ces images, quoique priſe d'après un événement de nos jours, a toute la vivacité d'un trait inventé pour émouvoir: on n'y voit point de phraſes triviales & de lieux communs, froides reſſources des eſprits vulgaires; tout y eſt propre au ſujet, & n'eſt fait que pour lui. Le morceau de Poéſie qui ſuit a de grandes beautés; mais elles cèdent à l'admirable portrait de l'avare Pygmalion, tracé par l'incomparable Fénelon; c'eſt le fruit d'une imagination aiſée, qui ſaiſit ſon ſujet dans

le vrai ; qui l'embraſſe tout entier ; qui, ſans errer & s'égarer, cauſe au lecteur une ſurpriſe continuelle, parce que chaque trait qui ſuccède ſurpaſſe le précédent. AVARICE

DE CETTE PASSION naiſſent les jalouſies, les animoſités, les violences, les querelles, les diviſions les troubles, les noires perfidies. Eh ! plût à Dieu que l'on pût effacer de nos faſtes les triſtes monuments de ces jours affreux (a) de confuſion & d'horreur, où l'on a vu, au milieu de nous, ſacrifier à l'intérêt les droits les plus ſacrés, les amitiés les plus chères ; où l'on a vu le ſang s'élever contre le ſang ; le père lui-même ruiner ſes enfants ; les enfants détourner ſur la tête de leur propre père les coups les plus malheureux & les pertes les plus cruelles ; les amis trahir leurs meilleurs amis ; des ames nobles dégénérer tout-à-coup, & donner dans des baſſeſſes lâches & honteuſes, dont le ſeul ſoupçon leur eût paru en toute autre circonſtance un ſanglant outrage ; où l'on a vu, ce que l'avenir aura peine à croire, tout un peuple, qui ſe dit Chrétien, emporté par le démon des richeſſes, fouler aux pieds les loix les plus ſaintes de l'Evangile, étouffer les premiers ſentiments de la nature, violer ſans pudeur les FIGURE IV.

(a) *Le temps du Syſtême.*

AVARICE

droits de l'honneur, de l'amitié & de la reconnoissance ; * & un amas confus de citoyens & d'étrangers tout en feu, tout hors d'eux-mêmes, courir à un fantôme de fortune, à travers les injustices, les usures, les ingratitudes noires, les fraudes, les perfidies, tous les monstres de l'avarice. * Voilà, ville superbe, ce qui s'est passé dans ton sein ; voilà jusqu'où l'on a porté en nos jours la passion pour les biens que le Sauveur a rejettés ; on le feroit encore si les temps en pouvoient renaître. Ah ! rien n'est cher aux gens du monde comme leur fortune. (*P. PAC AUT* ; Discours sur la Fête de *Noël.*)

FIGURE XV.

CE QUI DEVOIT émouvoir la pitié, n'a fait qu'irriter la cupidité des mauvais Riches qui, d'une misère presque générale, voulant se faire une prospérité particulière, & chargeant leurs greniers du poids des grains qu'ils y amassent, pour profiter dans ce temps malheureux de ces amas d'usure & d'iniquité, au préjudice du repos & de la vie même des hommes, aiment mieux réduire tout à l'extrémité, que de refuser à leur avarice l'injuste gain qu'elle se propose. Tels sont ces hommes, maudits des peuples & de Dieu même, *qui cachent & recèlent les bleds* qu'ils dérobent à la Société qui en a besoin, & à la Providence qui demande qu'on les distribue. Tels sont ceux qui, pour s'enrichir, *achètent à vil*

prix, & vendent sept fois autant qu'ils ont acheté, * rendant par ce commerce frauduleux la vie des pauvres ennuyeuse & pesante. Tels sont enfin ceux qui, affamés d'un intérêt sordide, se disent entre eux ou à eux-mêmes ce que disoient ces Avares dans le Prophète : « Quand est-ce que ces mois » seront passés, où tout est à bon marché, afin de » débiter nos denrées ? Alors nous ouvrirons nos » greniers, nous vendrons notre bled, nous en » augmenterons le prix, nous ferons de fausses » mesures ». Voilà le projet & le complot qu'ils font ensemble ; voici la fin qu'ils se proposent : » Nous nous rendrons par-là maîtres des pauvres, » sans qu'il nous en coûte presque rien, & nous » leur vendrons chèrement jusqu'aux criblures de » notre bled ». Aussi le Seigneur en colère contre Jacob, jure qu'il n'oubliera jamais de si indignes vexations. (*Flechier* ; Lettre Pastorale au sujet de la *Disette du Bled*, &c.)

AVARICE

PYGMALION, tourmenté par une soif insatiable des richesses, se rend de plus en plus misérable & odieux à ses sujets. C'est un crime à Tyr que d'avoir de grands biens : l'avarice le rend défiant, soupçonneux, cruel ; il persécute les riches, & il craint les pauvres..... Tout l'agite, l'inquiéte, le ronge ; il a peur de son ombre ; il ne dort ni nuit

FIGURE III.

AVARICE

ni jour ; les Dieux pour le confondre l'accablent de tréſors dont il n'oſe jouïr ; ce qu'il cherche pour être heureux eſt préciſément ce qui l'empêche de l'être ; il regrette tout ce qu'il donne, & craint toujours de perdre ; il ſe tourmente pour gagner ; on ne le voit preſque jamais ; il eſt ſeul, triſte, abattu au fond de ſon Palais ; ſes amis mêmes n'oſent l'aborder de peur de lui devenir ſuſpects ; une garde terrible tient toujours des épées nues & des piques levées autour de ſa maiſon : trente chambres qui ſe communiquent les unes aux autres ; & dont chacune a une porte de fer avec ſix gros verrous, ſont le lieu où il ſe renferme ; on ne ſçait jamais dans laquelle de ces chambres il couche, & on aſſure qu'il ne couche jamais deux nuits de ſuite dans la même, de peur d'y être égorgé ; il ne connoît ni les doux plaiſirs ni l'amitié encore plus douce : ſi on lui parle de chercher la joie, il ſent qu'elle fuit loin de lui, & qu'elle refuſe d'entrer dans ſon cœur : ſes yeux creux ſont pleins d'un feu âpre & farouche ; ils ſont ſans ceſſe errants de tous côtés : il prête l'oreille au moindre bruit, & ſe ſent tout ému ; il eſt pâle & défait, & les noirs ſoucis ſont peints ſur ſon viſage toujours ridé : il ſe tait, il ſoupire, il tire de ſon cœur de profonds gémiſſements ; il ne peut cacher les remords qui déchirent ſes entrailles : les mets les

plus exquis le dégoûtent; ſes enfants, loin d'être ſon eſpérance, ſont le ſujet de ſa terreur; il en a fait ſes plus dangereux ennemis; il n'a eu toute ſa vie aucun moment d'aſſuré; il ne ſe conſerve qu'à force de répandre le ſang de tous ceux qu'il craint. * Inſenſé qui ne voit pas que la cruauté à laquelle il ſe confie, le fera périr! (*De Fénelon; Télémaque*, Livre III.) AVARICE

QUE VOULEZ-VOUS que nous répondions à des milliers de pauvres qui, dans un corps, ou exténué par l'abſtinence & le jeûne, ou accablé par la maladie, ou criblé de coups pour la défenſe de la Patrie & de l'Etat, ou défiguré par les pâleurs de la mort, viennent nous repréſenter votre abandon & votre oubli? Que répondriez-vous vous-même ſi, en votre préſence, ils venoient à comparer leur état avec le vôtre; vos vêtements avec les leurs; vos feſtins avec la faim qui les dévore; votre jeu, vos dépenſes ſuperflues, toutes vos prodigalités avec leur pauvreté? Qu'auriez-vous à repliquer s'ils vous demandoient: * « Eſt-ce donc de notre » ſang & de nos larmes, de notre ſubſtance & de » notre propre vie, que Dieu vous a ordonné » d'aſſaiſonner tous vos déſordres »? (*M. Lafitau*; Sermon ſur *les Richeſſes.*) FIGURE XXX.

AVARICE
FIGURE II.

TERRIBLE image! affreux contraſte!
Sont-ce des hommes que je vois?
L'un, dans l'abondance & le faſte,
S'endort ſous de ſuperbes toits;
L'autre, qui vainement l'implore
Dans le beſoin qui le dévore,
Ronge ſes languiſſantes mains.
Prodigieuſe différence
De voluptés ou de ſouffrance,
Que l'or met entre les humains!

Le déſeſpoir, père du crime,
Naît de cette inégalité;
Le foible qu'un plus fort opprime,
Au vol eſt bientôt excité;
L'audace aiguiſe un fer barbare
Que des entrailles du Ténare
Mégère apporta parmi nous;
* Et la trahiſon plus timide,
A l'aide d'un ſuc parricide
Porte ſes inviſibles coups.....

Souverain Arbitre du monde,
J'adore vos juſtes décrets;
Le Ciel, ſans que la foudre gronde,
Nous frappe par des coups ſecrets:
Souvent la vengeance ſuprême
Fait germer dans le crime même

Les châtiments du criminel;
Pour l'Avare, maître servile
D'un bien qu'il se rend inutile,
L'or n'est qu'un supplice éternel.
(*Mademoiselle* BOULARD; Ode sur l'*Avarice.*)

PENCHANT DE L'AVARICE *à tous les vices.*

IL SEMBLE d'abord, à voir les deux portraits qui suivent, que l'Orateur ait entrepris de relever les avantages des richesses; mais dans l'esprit de l'Evangile, ce que le monde regarde comme les avantages des richesses, c'est ce qui les rend toujours dangereuses & souvent criminelles. La peinture flatteuse qu'il en fait en apparence, n'est qu'une véritable ironie qui répand sur les riches un ridicule & un odieux qu'ils méritent pour la plupart: il seroit seulement à souhaiter que le premier de ces portraits ressemblât moins à un endroit de Boileau & qu'il fût d'ailleurs plus digne de la majesté de la chaire & de la gravité de la morale chrétienne.

AVARICE
FIGURE X X.

IL EN FAUT CONVENIR, ... les Riches ne trouvent rien d'impossible pour contenter leurs desirs ; & c'est ce pouvoir de réussir en tout, qui les expose à la plus affreuse dépravation des mœurs. Avec de l'argent, on se loge comme dans de superbes Temples où on reçoit tous les vœux & où on se procure toutes les aises & les commodités de la vie ; avec de l'argent on triomphe de toutes les résistances de la pudeur, & on se procure tous les plaisirs ; avec de l'argent on décide du sort des mariages, du succès des entreprises, de la pluralité des suffrages ; avec de l'argent on devient noble sans naissance, brave sans valeur, grand sans mérite, honoré sans talents ; avec de l'argent on assure l'impunité aux plus grands crimes, on corrompt les juges & les jugements, on prend les places & les fortereſſes les plus imprenables, on obtient les décisions qu'on veut, jusques dans le tribunal de la Pénitence, * on pénétre jusques dans les conseils & le secret des Rois, quelquefois même jusques dans leur cœur. (*LAFITAU* ; Sermon sur *les Richesses.*)

FIGURE X X.

A CE PORTRAIT des Richesses, ne diriez-vous pas qu'elles constituent les Riches comme dans une espèce de Paradis terrestre, & qu'elles font revivre en eux ce pouvoir absolu que Dieu donna

autrefois au premier Homme sur les éléments pour les changer, sur les saisons pour les régler, sur toute la nature pour en franchir les loix ?..... *Dominamini piscibus maris, volucribus cœli, & universis quæ moventur super terram.* * En état de tout avoir, les Riches n'ont presque plus qu'à desirer ; & aussi-tôt on verra tout ce que la mer nourrit dans son sein de plus rare & de plus recherché, ce que la terre produit de plus exquis, ce que le Ciel répand dans les airs de plus délicieux au goût, venir se présenter sur leur table & se rendre à leurs desirs : *Dominamini piscibus maris, volucribus cœli.* Ménagés des Grands, craints des petits, cultivés de leurs égaux, ils paroissent, & on respecte leur présence ; ils parlent, & on leur applaudit ; ils commandent, & tout plie, tout se courbe sous leurs loix. Etablis sur les peuples pour les gouverner, sur les graces pour les dispenser, sur les différends pour les terminer, sur la vie & sur la mort pour en décider ; ils sont tous comme maîtres absolus sur la terre : *Dominamini universis quæ moventur super terram.* Avec de telles facilités pour la vertu, quels grands biens les Riches ne pourroient-ils pas faire pour leur salut ? Mais aussi avec de telles facilités pour le vice, que n'ont-ils pas à craindre de leurs richesses pour la corruption de leurs mœurs ! (*Le même ; au même endroit.*)

AVARICE

V. COLÈRE.

Colère.

Il faudroit un discours entier sur chacun des portraits suivants pour en faire remarquer les différentes beautés : tout ce qu'on peut en dire en général, c'est qu'ils expriment parfaitement la *Colère*. On y voit la passion interrompre le fil du discours & des pensées, apostropher les objets qui l'irritent, les charger de malédictions & d'injures, appeller au secours de sa vengeance les Astres, les Eléments, le Ciel, la Terre, la Mer, les Dieux, les Hommes, les Nations futures ; jouïr par anticipation du fruit de sa vengeance, s'y complaire, & s'en faire une espèce de félicité.

* *

Figure XXVI.

Perfide, oses-tu bien te montrer devant moi ?
Monstre, qu'a trop long-temps épargné le tonnerre,
* Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre.
Après que le transport d'un amour plein d'horreur,
Jusqu'au lit de ton père a porté ta fureur,
Tu m'oses présenter une tête ennemie ;
Tu parois dans des lieux pleins de ton infamie ;

Et ne vas pas chercher, ſous un Ciel inconnu,
Des pays où mon nom ne ſoit point parvenu.
Fuis, traître; ne viens point braver ici ma haine,
Et tenter un courroux que je retiens à peine.
C'eſt bien aſſez pour moi de l'opprobre éternel
D'avoir pu mettre au jour un fils ſi criminel,
Sans que ta mort encor, honteuſe à ma mémoire,
De mes nobles travaux vienne ſouiller la gloire.
Fuis; &, ſi tu ne veux qu'un châtiment ſoudain,
T'ajoûte aux ſcélérats qu'a punis cette main,
Prends garde que jamais l'Aſtre qui nous éclaire
Ne te voie en ces lieux mettre un pied téméraire.
Fuis, dis-je, &, ſans retour précipitant tes pas,
De ton horrible aſpect purge tous mes Etats.
Et toi, Neptune, & toi, ſi jadis mon courage
D'infâmes aſſaſſins nettoya ton rivage;
Souviens-toi que, pour prix de mes efforts heureux,
Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.
Dans les longues rigueurs d'une priſon cruelle,
Je n'ai point imploré ta puiſſance immortelle;
Avare du ſecours que j'attends de tes ſoins,
Mes vœux t'ont réſervé pour de plus grands beſoins.
Je t'implore aujourd'hui. Venge un malheureux père:
J'abandonne ce traître à toute ta colère;
* Etouffe dans ſon ſang ſes deſirs effrontés;
Théſée à tes fureurs connoîtra tes bontés.

(*Racine*; Tragédie de *Phèdre*, Act. IV. Sc. 2.)

COLÈRE.

O MONSTRE que Mégère en ſes flancs a porté!
Monſtre, que dans nos bras les enfers ont jetté!

FIGURE XXX.

COLÈRE. *Quoi ! tu ne mourras point? Quoi ! pour punir ſon crime..
Mais où va ma douleur chercher une victime ?
Quoi, pour noyer les Grecs & leurs mille vaiſſeaux,
Mer, tu n'ouvriras pas des abîmes nouveaux ?
Quoi ! lorſque, les chaſſant du port qui les recèle,
L'Aulide aura vomi leur flotte criminelle,
Les vents, les mêmes vents ſi long-temps accuſés,
Ne te couvriront pas de ſes vaiſſeaux briſés ?
Et toi, Soleil, & toi qui, dans cette contrée,
Reconnois l'héritier & le vrai fils d'Atrée ;
Toi, qui n'oſas du père éclairer le feſtin,
Recule ; ils t'ont appris ce funeſte chemin.
* Mais cependant, ô Ciel ! ô mère infortunée !
De feſtons odieux ma fille couronnée,
Tend la gorge aux couteaux par ſon père apprêtés ;
Calchas va dans ſon ſang.... Barbares, arrêtez,
C'eſt le pur ſang du Dieu qui lance le tonnerre ;
J'entends gronder la foudre & ſens trembler la terre ;
Un Dieu vengeur, un Dieu fait retentir ſes coups.....
(*Le même ;* Tragédie d'*Iphigénie*, Act. V. Sc. 4.)

FIGURE V. * * * * POURSUIS, Néron ; avec de tels Miniſtres,
Par des faits glorieux tu te vas ſignaler ;
Pourſuis. Tu n'as pas fait ce pas pour reculer ;
Ta main a commencé par le ſang de ton frère ;
Je prévois que tes coups viendront juſqu'à ta mère ;
Dans le fond de ton cœur je ſçais que tu me hais ;
Tu voudras t'affranchir du joug de mes bienfaits ;
* Mais je veux que ma mort te ſoit même inutile ;
Ne crois pas qu'en mourant je te laiſſe tranquille.

Rome, ce ciel, ce jour que tu reçus de moi,
Par-tout, à tout moment, m'offriront devant toi :
Tes remords te ſuivront comme autant de furies ;
Tu croiras les calmer par d'autres barbaries ;
Ta fureur s'irritant ſoi-même dans ſon cours,
D'un ſang toujours nouveau marquera tous tes jours.
Mais j'eſpère qu'enfin le Ciel, las de tes crimes,
Ajoûtera ta perte à tant d'autres victimes ;
Qu'après t'être couvert de leur ſang & du mien,
Tu te verras forcé de répandre le tien ;
Et ton nom paroîtra, dans la race future,
Aux plus cruels Tyrans une cruelle injure.
Voilà ce que mon cœur ſe préſage de toi ;
Adieu. Tu peux ſortir.....

COLÈRE.

(*Le même ;* Tragédie de *Britannicus*, Act. V. Sc. 6.)

ENFIN, graces aux Dieux, j'ai moins d'un ennemi ;
La mort de Séleucus m'a vengée à demi ;
Son ombre, en attendant Rodogune & ſon frère,
Peut déja de ma part les promettre à ſon père :
Ils le ſuivront de près, & j'ai tout préparé
Pour réunir bientôt ce que j'ai ſéparé.
O toi qui n'attends plus que la cérémonie,
Pour jetter à mes pieds ma rivale punie,
Et par qui deux amants vont d'un ſeul coup du ſort
Recevoir l'Hyménée & le trône & la mort,
Poiſon, me ſçauras-tu rendre mon diadême ?
Le fer m'a bien ſervie ; en feras-tu de même ?
Me ſeras-tu fidèle ? * Et toi que me veux-tu,
Ridicule retour d'une ſotte vertu,

FIGURE XXIX.

Tendreſſe dangereuſe, autant comme importune ?

COLÈRE. Je ne veux point pour fils l'époux de Rodogune ;
Et ne vois plus en lui les reſtes de mon ſang,
S'il m'arrache du trône, & la met en mon rang.
Reſte du ſang ingrat d'un époux infidèle,
Héritier d'une flamme envers moi criminelle,
Aime mon ennemie, & péris comme lui ;
Pour la faire tomber j'abattrai ſon appui.
Auſſi-bien ſous mes pas c'eſt creuſer un abîme,
Que retenir ma main ſur la moitié du crime ;
Et te faiſant mon Roi, c'eſt trop me négliger,
Que de laiſſer ſur moi père & frère à venger.
Qui ſe venge à demi court lui-même à ſa peine ;
Il faut ou condamner, ou couronner ſa haine.
Dût le peuple en fureur, pour ſes maîtres nouveaux,
De mon ſang odieux arroſer leurs tombeaux ;
Dût le Parthe vengeur me trouver ſans défenſe ;
Dût le Ciel égaler le ſupplice à l'offenſe ;
Trône, à t'abandonner je ne puis conſentir ;
Par un coup de tonnerre il vaut mieux en ſortir ;
Il vaut mieux mériter le ſort le plus étrange.
* Tombe ſur moi le Ciel, pourvu que je me venge ;
J'en recevrai le coup d'un viſage remis :
Il eſt doux de périr après ſes ennemis ;
Et, de quelque rigueur que le deſtin me traite,
Je perds moins à mourir qu'à vivre leur ſujette.
Mais voici Laonice, il faut diſſimuler
Ce que le ſeul effet doit bientôt révéler.

(*P.* CORNEILLE ; Tragédie de *Rodogune*, Act. V. Sc. 1.)

COLÈRE.
FIGURE III.

VA, tu me veux en vain rappeller à la vie ;
Ma haine eſt trop fidèle, & m'a trop bien ſervie ;
Elle a paru trop tôt pour te perdre avec moi ;
C'eſt le ſeul déplaiſir qu'en mourant je reçoi ;
Mais j'ai cette douceur dedans cette diſgrace,
De ne voir point régner ma rivale en ma place.
Régne ; de crime en crime enfin te voilà Roi ;
Je t'ai défait d'un père & d'un frère & de moi ;
Puiſſe le Ciel tous deux vous prendre pour victimes,
Et laiſſer choir ſur vous les peines de mes crimes !
Puiſſiez-vous ne trouver dedans votre union,
Qu'horreur, que jalouſie & que confuſion ;
* Et pour vous ſouhaiter tous les malheurs enſemble ;
Puiſſe naître de vous un fils qui me reſſemble !

(*Le même ; au même endroit*, Sc. 4.)

FIGURE XXX.

* * * TU ME FUIS en vain ; mon ombre te ſuivra ;
Tremble, ingrat ; je mourrai ; mais ma haine vivra.
Tu vas fonder le trône où le deſtin t'appelle ;
Et moi je te déclare une guerre immortelle.
Mon peuple héritera de ma haine pour toi ;
Le tien doit hériter de ton horreur pour moi.
* Que ces peuples, rivaux ſur la terre & ſur l'onde,
De leurs diviſions épouvantent le monde ;
Que, pour mieux ſe détruire, ils franchiſſent les mers ;
Qu'ils ne puiſſent enſemble habiter l'univers ;
Qu'une égale fureur ſans ceſſe les dévore ;
Qu'après s'être aſſouvie, elle renaiſſe encore.

COLÈRE.

Qu'ils violent entre eux & la foi des traités,
Et les droits les plus saints & les plus respectés;
* Qu'excités par mes cris, les enfants de Carthage
Jurent dès le berceau de venger mon outrage.
Et puissent en mourant mes derniers successeurs,
Sur tes derniers neveux être encor mes vengeurs!
(*M. le Franc;* Tragédie de *Didon*, Act. V. Sc. 4.)

FIGURE XXIX.

QUOI, même dans des lieux soumis à ma puissance,
J'aurai tenté sans fruit une juste vengeance!
Et le lâche, qui doit la servir en ce jour,
Trahit pour la tromper jusques à son amour!
Ah! je le punirai de l'avoir différée,
Comme fils de Thyeste, ou comme fils d'Atrée.
Mériter ma vengeance est un moindre forfait,
Que d'oser un moment en retarder l'effet.
Perfide, malgré toi je t'en ferai complice;
Ton Roi pour tant d'affronts n'a pas pour un supplice;
Je ne punirois point vos forfaits différents,
Si je ne m'en vengeois par des forfaits plus grands.
Où Thyeste paroît, tout respire le crime;
Je me sens agité de l'esprit qui l'anime;
Je suis déja coupable. Etoit-ce me venger,
Que de charger son fils du soin de l'égorger?
Qu'il vive; ce n'est plus sa mort que je médite:
La mort n'est que la fin des tourments qu'il mérite.
Que le perfide, en proie aux horreurs de son sort,
Implore comme un bien la plus affreuse mort;
Que ma triste vengeance à tous les deux cruelle,
Etonne jusqu'aux Dieux qui n'ont rien fait pour elle.

Vengeons tous nos affronts, mais par un tel forfait
Que Thyeſte lui-même eût voulu l'avoir fait. COLÈRE.
* Lâche & vaine pitié, que ton murmure ceſſe ;
Dans les cœurs outragés tu n'es qu'une foibleſſe.
Abandonne le mien. Qu'exiges-tu d'un cœur
Qui ne reconnoît plus de Dieux que ſa fureur ?
Courons tout préparer, &, par un coup funeſte,
Surpaſſons, s'il ſe peut, les crimes de Thyeſte.
Le Ciel, pour le punir d'avoir pu m'outrager,
A remis à ſon ſang le ſoin de m'en venger.

(*M. de Crébillon*, Tragéd. de *Thyeſte*, Act. III. Sc. 7.)

VA PÉRIR, malheureux ; mais dans ton ſort funeſte, *FIGURE IV.*
Cent fois moins malheureux que le lâche Thyeſte.
Que je ſuis ſatisfait ! que de pleurs vont couler
Pour ce fils qu'à ma rage on eſt prêt d'immoler !
Quel que ſoit en ces lieux ſon ſupplice barbare,
C'eſt le moindre tourment qu'à Thyeſte il prépare :
Ce fils infortuné, cet objet de ſes vœux,
Va devenir pour lui l'objet le plus affreux :
Je ne te l'ai rendu que pour te le reprendre,
Et ne te le ravis que pour mieux te le rendre.
Oui, je voudrois pouvoir, au gré de ma fureur,
Le porter tout ſanglant juſqu'au fond de ton cœur ;
Quel qu'en ſoit le forfait, un deſſein ſi funeſte,
S'il n'eſt digne d'Atrée, eſt digne de Thyeſte.
De ſon fils tout ſanglant, de ſon malheureux fils,
Je veux que dans ſon ſein il entende les cris.

COLÈRE.

C'eſt en toi-même, ingrat, qu'il faut que ma victime,
Ce fruit de tes amours, aille expier ton crime.
Je friſſonne, & je ſens mon ame ſe troubler!....
C'eſt à mon ennemi qu'il convient de trembler.
* Qui cède à la pitié mérite qu'on l'offenſe;
Il faut un terme au crime, & non à la vengeance.
Tout eſt prêt; & déja dans mon cœur furieux
Je goûte le plaiſir le plus parfait des Dieux;
Je vais être vengé. Thyeſte, quelle joie!
Je vais jouïr des maux où tu vas être en proie.
Ce n'eſt de ſes forfaits ſe venger qu'à demi,
Que d'accabler de loin un perfide ennemi.
Il faut, pour bien jouïr de ſon ſort déplorable,
* Le voir dans le moment qu'il devient miſérable;
De ſes premiers tranſports irriter la douleur,
Et lui faire à longs traits ſentir tout ſon malheur.
Thyeſte vient; feignons: il ſemble, à ſa triſteſſe,
Que de ſon ſort affreux quelque ſoupçon le preſſe.

(*Le même; au même endroit*, Act. V. Sc. 4.)

VI. DISSIMULATION.

DISSIMULATION.

OUTRE la magnificence des expreſſions & la hardieſſe des figures, on peut remarquer dans les deux portraits ſuivants de Corneille les mêmes diſpoſitions & les mêmes ſentiments; on y voit également deux perſonnes

qui ſemblent ſe reprocher la baſſeſſe de leur diſſimulation ; mais qui s'y excitent par un preſſant motif. Dans le premier, Cléopatre s'anime par ces paroles : DISSIMULATION.

C'eſt encor, c'eſt encor cette même ennemie
Qui cherchoit ſes honneurs dedans mon infamie.....

Dans le ſecond, Rodogune ſe détermine par cette belle apoſtrophe ſuivie d'une des plus vives images que la Poéſie puiſſe offrir à l'imagination :

Sentiments étouffés de colère & de haine,
Rallumez vos flambeaux à celles de la Reine.

FIGURE VII.

SERMENTS fallacieux, ſalutaire contrainte
Que m'impoſa la force, & qu'accepta ma crainte ;
Heureux déguiſements d'un immortel courroux,
Vains fantômes d'Etat, évanouïſſez-vous.
Si d'un péril preſſant la terreur vous fit naître,
Avec ce péril même il vous faut diſparoître ;
Semblables à ces vœux dans l'orage formés,
Qu'efface un prompt oubli quand les flots ſont calmés.
* Et vous, qu'avec tant d'art cette feinte a voilée,
Recours des impuiſſants, haine diſſimulée,
Digne vertu des Rois, noble ſecret de cour,
Eclatez, il eſt temps, & voici notre jour ;
Montrons-nous toutes deux, non plus comme ſujettes,
Mais telle que je ſuis, & telle que vous êtes.

DISSIMULATION.

Le Parthe eſt éloigné, nous pouvons tout oſer;
Nous n'avons rien à craindre, & rien à déguiſer.
Je hais, je règne encor. Laiſſons d'illuſtres marques,
En quittant, s'il le faut, ce haut rang des Monarques.
Faiſons-en avec gloire un départ éclatant,
Et rendons-le funeſte à celle qui l'attend.
* C'eſt encor, c'eſt encor cette même ennemie
Qui cherchoit ſes honneurs dedans mon infamie;
Dont la haine à ſon tour croit me faire la loi,
Et régner par mon ordre & ſur vous & ſur moi.
Tu m'eſtimes bien lâche, imprudente rivale,
Si tu crois que mon cœur juſques-là ſe ravale;
Qu'il ſouffre qu'un Hymen qu'on t'a promis en vain
Te mette ta vengeance & mon ſceptre à la main.
* Voi juſqu'où m'emporta l'amour du diadême;
Voi quel ſang il me coûte, & tremble pour toi-même.
Tremble, te dis-je, & ſonge, en dépit du traité,
Que pour t'en faire un don je l'ai trop acheté.
(*P. CORNEILLE*; Tragédie de *Rodogune*, Act. II. Sc. 1.)

FIGURE VII.

QUOI! je pourrois deſcendre à ce lâche artifice,
D'aller de mes amants mendier le ſervice;
Et, ſous l'indigne appas d'un coup d'œuil affecté,
J'irois juſqu'en leurs cœurs chercher ma ſûreté!
Celles de ma naiſſance ont horreur des baſſeſſes;
Leur ſang tout généreux hait ces molles adreſſes:
Quel que ſoit le ſecours qu'ils me puiſſent offrir,
Je croirai faire aſſez de le daigner ſouffrir;
Je verrai leur amour; j'éprouverai ſa force,
Sans flatter leurs deſirs, ſans leur jetter d'amorce;

Et, s'il eſt aſſez fort pour me ſervir d'appui,
Je le ferai régner, mais en régnant ſur lui.
* Sentiments étouffés de colère & de haine,
Rallumez vos flambeaux à celles de la Reine;
Et d'un oubli contraint rompez la dure loi,
Pour rendre enfin juſtice aux mânes d'un grand Roi.
Rapportez à mes yeux ſon image ſanglante,
D'amour & de fureur encore étincelante,
Telle que je le vis quand, tout percé de coups,
Il me cria: *Vengeance, adieu, je meurs pour vous.*
Chère ombre, hélas! bien loin de l'avoir pourſuivie,
J'allois baiſer la main qui t'arracha la vie,
Rendre un reſpect de fille à qui verſa ton ſang.
Mais pardonne aux devoirs que m'impoſe mon rang.
Plus la haute naiſſance approche des couronnes,
Plus cette grandeur même aſſervit nos perſonnes:
Nous n'avons point de cœur pour aimer ni haïr;
Toutes nos paſſions ne ſçavent qu'obéir.
Après avoir armé pour venger cet outrage,
D'une paix mal conçue on m'a faite le gage;
Et moi, fermant les yeux ſur ce noir attentat,
Je ſuivois mon deſtin en victime d'Etat.
Mais aujourd'hui qu'on voit cette main parricide
Des reſtes de ta vie inſolemment avide,
Vouloir encor percer ce ſein infortuné,
Pour y chercher le cœur que tu m'avois donné;
De la paix qu'elle rompt je ne ſuis plus le gage;
Je briſe avec honneur mon illuſtre eſclavage,

DISSIMULATION.

DISSIMULATION.

J'oſe reprendre un cœur pour aimer & haïr,
Et ce n'eſt plus qu'à toi que je veux obéir.
(*Le même ; au même endroit*, Act. III. Sc. 3.)

VII. ENVIE.

ENVIE.

L'ENVIE réſide eſſentiellement dans le cœur ; mais ſouvent elle ſe manifeſte par les paroles & par les œuvres. Les grands & les petits y ſont ſujets, les perſonnes mêmes les plus graves & les plus reſpectables n'en ſont quelquefois pas exempts. Cette paſſion varie ſelon les états & les caractères ; ainſi Molinier la peint auſtère & farouche en parlant des Phariſiens ; médiſante & calomniatrice en l'enviſageant parmi le commun des hommes : M. Le Franc l'exprime entreprenante & hardie dans tous les états & contre tous les états où le mérite brille : Maſſillon la repréſente perfide & cruelle parmi les grands ; enfin ſous la plume de l'Abbé Duguet, on la voit ſecrète, ſubtile & artificieuſe, lorſqu'il déſigne les Eccléſiaſtiques qui s'en laiſſent ſurprendre.

Tous ces portraits sont bien frappés, & donnent tous ensemble une juste idée de l'*Envie* & de ses différentes noirceurs. ENVIE.

QUAND les hommes se furent multipliés sur la terre, l'Envie les poussant les uns contre les autres, diminua les hommes, détruisit tantôt des Villes, tantôt des Provinces, tantôt des Royaumes, tantôt des Empires. Et toujours, depuis cet exemple & cet essai, l'Envie animant la colère, animant l'ambition, animant l'avarice, animant les passions brutales, animant ce qu'on veut appeller *la belle Gloire*, a souillé mille fois la terre du sang humain, & du plus beau sang; * elle a fait des créatures humaines, autant de bêtes féroces, ou autant de bêtes malignes qui ne cherchent qu'à se dévorer ou à se piquer jusqu'à l'ame. Après cet essai & cet exemple, il n'y a plus rien de sacré pour l'Envie; le sang, l'amitié, la reconnoissance, le devoir, la bienséance, l'honneur du monde; il n'y a plus rien d'inviolable pour l'Envieux. Tout est devenu facile à cette furieuse passion, & toute espèce de mérite dans la société humaine doit craindre de son frère, craindre de son ami, craindre de celui à qui il n'a point fait de mal, craindre de celui qu'il a comblé de bien, craindre de l'étranger & de l'inconnu les derniers excès de la haine. *FIGURE XXIII.*

ENVIE. L'Envie nous fait craindre les oppositions déclarées, les mauvais offices sourds, les calomnies ouvertes, les détractions secrètes; ces traits envenimés qui vont jusqu'au cœur; * ces traits d'autant plus cruels, qu'ils sont colorés de l'amitié; d'autant plus perçants, qu'ils sont comme aiguisés dans la piété; d'autant plus dangereux, qu'ils partent d'une main plus habile, ou d'une langue plus exercée. *Piquure de Serpent, venin d'Aspic, dents de Lion, épées & fléches*; vous entendez par ces expressions de l'Ecriture, ... ces coups que porte l'Envie; ces coups qui renversent la fortune, qui détruisent l'estime, qui ruinent la confiance qu'on a en un homme dans le monde, qui le perdent dans l'esprit de celui qui vouloit ou s'en servir, ou le placer; le rendant inutile par-là dans la République où il auroit pu remplir des fonctions importantes, ou même en l'écartant des premiers emplois dont il étoit digne par sa vertu, & capable par son mérite. C'est ainsi que tout homme incapable, que tout homme indigne, que tout homme qui déshonorera certainement sa place, que tout homme qui ne peut que nuire au bien public, peut se promettre de l'envie qu'on porte au mérite & à la probité, du crédit, de la protection & enfin le succès de ses vœux ambitieux. En effet de tels hommes sont tous les jours portés par l'envie qu'on porte

à d'autres, à des places au-dessus d'eux, à des emplois qui les passent infiniment. (*Molinier*; Sermon sur l'*Envie*.) ENVIE.

QUI PEUT concevoir à cet égard, s'il ne connoît lui-même le monde jusques dans ses profondeurs, les mouvements que se donne l'Envie, les intrigues qu'elle fait, les cabales qu'elle entretient, les moyens qu'elle emploie, les ressorts qu'elle remue, toutes les formes qu'elle prend? Qui pourroit croire, si ce n'étoit le plus ordinaire spectacle du monde, & comme l'allure naturelle de cette passion, combien elle est hardie à tromper les maîtres du monde, & adroite à les engager à se mal servir eux-mêmes; à nuire au repos de leur état; à perdre l'affection de leurs peuples, * en mettant dans de grandes places les hommes les moins fidèles, & quelquefois les plus méchants hommes de la terre? (*Le même; au même endroit.*) FIGURE XXIV.

ET vous..... qui m'écoutez, & qui n'êtes ni du rang des Grands, ni peut-être du rang des Riches, ne couvrez-vous pas la même envie du même voile? Cette passion aussi vive en vous avec de moindres objets, ne va-t-elle pas aussi à ses fins par la même voie? Ne sçavez-vous pas feindre l'amitié où elle n'est pas; prendre un visage riant FIGURE IX.

ENVIE. avec un cœur plein d'amertume ? N'allez-vous pas tous les jours vous réjouïr avec celui-ci d'un succès qui vous désole, d'un bien que vous voudriez lui arracher ; & vous affliger avec celle-là d'un malheur de famille qui vous transporte de joie au fond de l'ame, & que vous lui avez mille fois souhaité ? Dans le même esprit ne béniſſez-vous pas de la bouche celui que vous maudiſſez dans le cœur ? Ne témoignez-vous pas de l'eſtime, & ne dites-vous pas du bien quand ils ſont préſents, de celui & de celle que vous déchirez, que vous tournez en ridicule quand ils ſont ſortis ? Ne laiſſez-vous pas éclater alors toute votre envie après l'avoir retenue avec violence, & l'avoir ſeulement laiſſé appercevoir dans votre froid ſilence & votre air embarraſſé ? Et voilà ce qui remplit le monde d'inimitiés plus vives, de haines plus violentes, * ces amitiés feintes, ce perpétuel menſonge, cette odieuſe fauſſeté du monde. (*Le même ; au même endroit.*)

FIGURE XV. IL N'Y A PLUS ni Religion ni probité humaine où regne l'Envie, mais toutes ſortes d'injuſtices : *Ibi omne opus pravum.* On n'eſt point innocent aux yeux de cette exécrable paſſion quand on eſt jeune, quand on a de la beauté, quand on a de l'eſprit, quand on a des agréments, quand on eſt goûté du

monde, quand on a de la ſcience, quand on a de la réputation, quand on a du crédit, quand on a des biens de ce monde, quand on a ou de l'induſtrie ou du bonheur. * L'Envie s'empoiſonne elle-même de tout cela, & après elle répand ſur tout cela le noir venin qu'elle en a pris. (*Le même ; au même endroit.*) ENVIE.

VOUS L'AVEZ remarqué cent fois..... dans le commerce de la vie qui par-là en devient inſupportable. L'Envie ne peut ni entendre dire, ni rien dire elle-même d'avantageux de ceux à qui elle s'attaque : ſi elle loue en eux quelque choſe, c'eſt pour blâmer tout le reſte : ſi elle commence d'un ton hypocrite par en dire quelque bien, c'eſt pour finir par en débiter les choſes les plus mauvaiſes, preſque toujours fauſſes, ſouvent peu vraiſemblables. * Car l'Envie dans l'eſpérance de déshonorer ceux qu'elle hait, ne craint pas de ſe déshonorer ſûrement elle-même. Voyez, quand on parle bien d'un homme de mérite, d'une femme pieuſe, ce ſilence affecté, ce ris moqueur, cette approbation ironique ; voyez, pour rabaiſſer celui qui mérite en effet d'être élevé, comme l'Envie élève celui qui n'eſt pas digne de pareilles louanges ; mais c'eſt par cela même qu'il n'a pas dequoi exciter l'envie, que l'Envie le loue. Entendez l'Envieux ſe plain- *FIGURE XV.*

dre à tout propos des yeux favorables que le Public a pour des gens en qui il n'y a rien, dit-il, que de commun, & que mille autres ne surpassent. (*Le même ; au même endroit.*)

ENVIE.

FIGURE XVI.

SOUVERAINEMENT injuste, l'Envie écoute tout, & relève tout pour condamner ; & elle n'écoute rien & n'approfondit rien pour ne pas justifier : l'Envie cabale ; elle invente ; elle calomnie ; elle donne du poids à des fables ridicules, pour décrier une femme sage, pour perdre un homme de bien : elle dissimule ; elle embrouille ; elle ne s'étourdit point des cris de l'opprimé, ni des plaintes des spectateurs ; elle suit son dessein ; & quand elle a fait de celle qu'elle hait, & de celui qu'elle veut perdre, tout ce qu'elle a voulu, elle entreprend de se justifier, & elle cherche à se laver de son crime dans sa propre noirceur. * L'Envieux se blesse de tout, & il se fait de tout de mauvaises raisons pour haïr & pour décrier celui qu'il ne veut pas aimer, & qu'il ne veut pas louer. (*Le même ; au même endroit.*)

FIGURE XIV.

* ON vous dispute tout ce que la vérité ou la vanité vous attribue ; votre naissance, vos talents, votre réputation, vos services, vos succès, votre prudence, votre honneur. Si vous portez un grand

nom, on le dispute à vos ancêtres ; si vous échouez, on s'en prend à votre peu d'habileté ; si vous réussissez, on en fait honneur au hazard ou au mérite de vos subalternes ; si vous jouïssez d'une réputation publique, on en appelle de l'erreur populaire au jugement des plus sensés ; si vous avez tous les talents pour plaire, on dit bientôt que vous avez sçu en faire usage & que vous avez trop plû ; si votre conduite est hors d'atteinte, on jette un ridicule piquant sur votre humeur. Enfin, qui que vous soyez, Grand, Peuple, Prince, Sujet, la situation la plus à souhaiter pour votre vanité, c'est d'ignorer ce que le monde pense. Voilà la vie du monde ; les mêmes passions qui nous lient nous désunissent ; l'Envie noircit nos qualités les plus louables ; & nos plaisirs trouvent des censeurs dans ceux-mêmes qui les imitent. (*MASSILLON* ; Sermon sur *le Bonheur des Justes.*) ENVIE.

* TOUS LES TRAITS les plus odieux semblent se réunir dans un cœur où domine cette passion injuste de l'Envie ; cependant c'est le vice & comme la contagion universelle des Cours, & souvent la première source de la décadence des Empires. Il n'est point de bassesse que cette passion, ou ne consacre, ou ne justifie ; elle éteint même les sentiments les plus nobles de l'éducation & de la nais- *FIGURE XIV.*

ENVIE.

sance ; & , dès que ce poison a gagné le cœur , on trouve des ames de boue, où la nature avoit d'abord placé des ames grandes & bien nées. La mauvaise foi n'est plus comptée pour rien : ces Grands-Prêtres cherchent eux-mêmes de faux témoignages contre J. C. eux qui devoient proscrire ces hommes infâmes qui font un trafic honteux de la vérité & de l'innocence des autres hommes ; ils se les associent , & favorisent le crime qui favorise leur passion. C'est ainsi que ce vice ne rougit point de se faire des appuis honteux & méprisables : les hommes les plus décriés & les plus perdus , on les adopte dès qu'ils veulent bien adopter & servir l'amertume secrète qui nous dévore : ils nous deviennent chers dès qu'ils peuvent devenir les vils instruments de notre passion ; & ce qui devoit les rendre encore plus hideux à nos yeux , efface en un instant toutes leurs taches. Le monde ne manque jamais de ces hommes vendus à l'iniquité , dont l'unique emploi est de noircir auprès des Grands ceux qui ont le malheur de leur déplaire , ou qui plaisent trop pour être de leur goût ; & ces hommes corrompus & qu'on devroit bannir de la Société , ne manquent jamais de trouver des Grands qui les écoutent & qui les protègent. On érige en mérite le zèle qu'ils étalent pour nos intérêts ; * & on leur fait une vertu d'un ministère infâme dont on rougit tout bas soi-même. Doeg l'Iduméen devient

vient cher à Saül, dès qu'il devient le miniſtre de ſa jalouſie & de ſa haine contre David..... Cette paſſion amère eſt comme une frénéſie qui change tous les objets à nos yeux ; rien ne nous paroît plus ſous ſa forme naturelle. David a beau remporter des victoires ſur les Philiſtins, & aſſurer la couronne à ſon maître ; aux yeux de Saül ce n'eſt plus qu'un ambitieux qui veut monter lui-même ſur le trône. En vain Jérémie juſtifie la vérité de ſes prédictions par les événements & par la ſainteté de ſa vie ; les Prêtres, jaloux de ſa réputation, publient que c'eſt un impoſteur & un traître qui annonce les malheurs & la ruine entière de Jéruſalem, plus pour décourager ſes citoyens & favoriſer l'ennemi, que pour prévenir la deſtruction entière de ſa patrie. Tout s'empoiſonne entre les mains de cette funeſte paſſion : la piété la plus avérée n'eſt plus qu'une hypocriſie mieux conduite ; la valeur la plus éclatante, une pure oſtentation, ou un bonheur qui tient lieu de mérite ; la réputation la mieux établie, une erreur publique où il entre plus de prévention que de vérité ; les talents les plus utiles à l'Etat, une ambition démeſurée qui ne cache qu'un grand fonds de médiocrité & d'inſuffiſance ; le zèle pour la patrie, un art de ſe faire valoir & de ſe rendre néceſſaire ; les ſuccès même les plus glorieux, un aſſemblage de circonſtances heureuſes

ENVIE

ENVIE. qu'on doit à la bizarrerie du hazard plus qu'à la sageſſe des meſures ; la naiſſance la plus illuſtre, un grand nom ſur lequel on eſt enté, & qu'on ne tient pas de ſes ancêtres..... Le zèle du bien public devient tous les jours comme la décoration & l'apologie de ce vice : il ſemble qu'on ne craint que pour l'État ; & on n'envie que les places de ceux qui gouvernent : on blâme les choix du maître, comme tombant ſur des ſujets incapables ; mais ce n'eſt pas l'intérêt public qui nous pique ; c'eſt la jalouſie & le chagrin de n'avoir pas été nous-mêmes choiſis ; les places où nous aſpirions ne ſont jamais, ſelon nous, données au mérite ; la faveur du Maître & le bien de l'Etat ne nous paroiſſent jamais aller enſemble : on ſe donne pour amateur de la patrie, * & on n'en aime que les honneurs & les prééminences. Aman trouve la puiſſance & la religion des Juifs dangereuſe à l'Empire ; mais ce n'eſt pas l'Etat qu'il a deſſein de ſauver, c'eſt Mardochée qu'il veut perdre. Les courtiſans de Darius accuſent Daniel d'avoir violé la loi des Perſes ; mais ce n'eſt pas de la majeſté de la loi dont ils ſont jaloux ; c'eſt la gloire & la faveur de Daniel qu'ils haïſſent. Tout eſt plein dans les Cours de ces zèles de jalouſie ; on étale le titre de bon citoyen, & on cache deſſous celui de jaloux ; on a ſans ceſſe l'Etat dans la bouche, & la jalouſie

ENVIE.

dans le cœur; on paroît contristé quand les événements sont malheureux, & ne répondent pas aux vues & aux mesures de ceux qui sont en place; & l'on s'applaudit plus du blâme qui en retombe sur eux, qu'on n'est touché des maux qui en peuvent revenir à la patrie. Et voilà un des plus tristes effets de cette passion infortunée. Ces Pontifes demandent que le sang du Juste soit sur eux & sur leurs enfants; la désolation du Temple & de la Cité sainte; la cessation des sacrifices; la dispersion de Juda; la perte de tout ne leur paroît rien, pourvu que l'innocent périsse. Et combien de fois a-t-on vu des hommes publics sacrifier l'Etat à leurs jalousies particulières; faire échouer des entreprises glorieuses * à la patrie, de peur que la gloire n'en rejaillît sur leurs rivaux; ménager des événements capables de renverser l'Empire, pour ensevelir leurs concurrents sous ses ruines, & risquer de tout perdre pour faire périr un seul homme? Les Histoires des Cours & des Empires sont remplies de ces traits honteux; & chaque siècle presque en a vu de tristes exemples. Mais le véritable zèle du bien public ne cherche qu'à se rendre utile; & à l'homme vertueux & qui aime l'Etat, les services tiennent lieu de récompense. (*MASSILLON*; Sermon sur *les Obstacles que la vérité trouve dans le cœur des Grands.*)

ENVIE. *FIGURE XVI.* LORSQUE les crimes ont quelque chose de tragique, on en paroît plus frappé, & l'on en parle avec plus d'horreur ; mais il y a des raisons naturelles de cette espèce de modération causée par l'étonnement & par la singularité d'un événement funeste : * s'il étoit plus ordinaire, on s'y accoutumeroit ; & la malignité trouveroit un secret plaisir à s'en occuper & à le faire servir à l'entretien, comme une nouvelle intéressante, capable de donner à la conversation plus de vivacité. On reconnoît cette malignité dans toutes les autres occasions, & principalement lorsqu'il s'agit de quelques fautes susceptibles d'un tour ridicule qui puisse servir de matière à une censure ingénieuse ; car la joie paroît alors sans déguisement, & il n'y a presque personne qui n'applaudisse à la raillerie, & qui n'ajoute même quelques nouveaux traits à ceux dont le prochain a été le but. (*DUGUET ; Caractères de la Charité*. Art. X, §. 2.)

FIGURE XVI. CE CRUEL plaisir d'ajouter le ridicule au malheur de son frère, ne devient jamais si sensible que lorsqu'une personne qui avoit passé jusques-là pour très-réglée, & qui avoit la réputation d'être prudente & vertueuse, fait quelque chose qui mérite d'être blâmé, & qui ne répond pas à l'opinion qu'on

avoit d'elle ; * car il ſemble alors qu'on ſoit délivré du poids importun de ſa réputation, & qu'on veuille ſe venger de la préférence que ſon mérite lui avoit acquiſe au-deſſus des autres. On eſt conſolé par ſa chûte ; on reſpire & l'on s'épanouit en la rapportant, & l'on n'omet rien de ce qui peut humilier le coupable, ſans qu'aucun penſe à s'affliger pour lui ; ſans qu'aucun le couvre de ſon manteau ; ſans qu'aucun ſe mette à ſa place, & reſſente pour lui ce que les membres du corps naturel reſſentent les uns pour les autres. (*Le même ; au même endroit.*) ENVIE.

IL Y EN A qui paroiſſent avoir du zèle pour le bien ; mais ils veulent le faire ſeuls, ou ils veulent qu'on ne le faſſe qu'en s'aſſociant à eux, & qu'avec une eſpèce de dépendance de leur direction & de leur conduite : ils s'imaginent qu'on leur ôte tout ce qu'on fait ſans eux ; ils le regardent avec des yeux jaloux, comme diminuant leur gloire ; &, quand ils ont l'autorité, ils paſſent juſqu'à interdire des ouvriers zélés que le père de famille avoit envoyés dans ſa moiſſon, ſans les lier à eux, & ſans les obliger à en dépendre ; * ils veulent ainſi ſe rendre maîtres du champ & de la vigne qu'ils cultivent ; ils oublient que celui qui plante & celui qui arroſe ne ſont qu'un même miniſtre : *Qui plantat & qui rigat unum ſunt* ; qu'ils ſont également les *FIGURE XVI.*

ENVIE. serviteurs d'un même maître, & que leur ministère seroit également infructueux, si Dieu qui peut seul donner l'accroissement, ne le bénissoit. (*Le même ; au même endroit*, Art. XI, §. 2.)

FIGURE XVI. QUEL SOIN ne prend-on pas de cacher ses sentiments de jalousie dans le secret de son cœur ? La vie du monde n'est que mensonge & hypocrisie. On va se réjouïr avec ceux-là d'un bien qu'on voudroit leur avoir arraché ; &, sous un visage riant, on porte un cœur plein d'amertume. On va s'affliger avec ceux-ci d'un malheur qu'on leur souhaitoit & qu'on leur a peut-être procuré, & l'on couvre une véritable joie sous une compassion apparente. On fait semblant de s'estimer ; on se loue, on se flatte, mais l'*Envie* n'y perd rien ; on ne dit pas un bon mot du prochain qu'on n'ait une mauvaise pensée : ennuyé du bien qu'on a dit, on va se moquer de la simplicité de ceux qui l'ont cru ; après avoir fait en présence le portrait flatteur, on va montrer le portrait ridicule aux autres ; * on se dédommage des louanges qu'on a dites par les railleries qu'on en fait, contre tous les droits de l'équité & de la justice chrétienne ; on décrie ceux qu'on faisoit semblant de révérer, & à qui même on est obligé ; & l'on renverse d'une main l'idole qu'on venoit d'encenser de l'autre. Ces amas de civilités mon-

daines, ce commerce de fausses paroles ou de feintes amitiés, qui fait aujourd'hui l'honnêteté & la politesse du monde, semble n'avoir été inventé que pour servir de voile à l'envie qu'on se porte les uns aux autres; on compte presque là-dessus; & les hommes ont ordinairement si peu de droiture & de bonté, qu'il leur a semblé nécessaire, pour cacher leur mauvais cœur, de se faire un art de tromper & une bienséance d'être trompé. (*FLÉCHIER*; Sermon sur l'*Envie*. ENVIE.

JUSQUES A QUAND, Mortels farouches, *FIGURE XVIII.*
Vivrons-nous de haine & d'aigreur?
Prêterons-nous toujours nos bouches
Au langage de la fureur?
Implacable dans ma colère,
Je m'applaudis de la misère
De mon ennemi terrassé;
* Il se relève, je succombe,
Et moi-même à ses pieds je tombe,
Frappé du trait que j'ai lancé.

Songeons que l'imposture habite
Parmi le Peuple & chez les Grands;
Qu'il n'est dignité ni mérite
A l'abri de ses traits errants;
Que la calomnie écoutée,
A la vertu persécutée

ENVIE.

Porte ſouvent un coup mortel,
Et pourſuit, ſans que rien l'étonne,
Le Monarque ſous la Couronne,
Et le Pontife ſur l'Autel.

Du ſein des ombres éternelles
S'élevant aux trônes des Dieux,
L'Envie offuſque de ſes aîles
Tout éclat qui frappe ſes yeux.
Quel Miniſtre, quel Capitaine,
Quel Monarque vaincra ſa haine
Et les injuſtices du ſort!
Le temps à peine les conſomme;
Et, quoi que faſſe le grand-homme,
Il n'eſt grand-homme qu'à ſa mort.

Oui, la mort ſeule nous délivre
Des ennemis de nos vertus;
Et notre gloire ne peut vivre
Que lorſque nous ne vivons plus.
Le Chantre d'Uliſſe & d'Achille,
Sans protecteurs & ſans aſyle,
Fut ignoré juſqu'au tombeau:
Il expire; le charme ceſſe,
Et tous les Peuples de la Grèce
Entr'eux diſputent ſon berceau.

Le Nil a vu ſur ſes rivages
De noirs habitants des déſerts
Inſulter par leurs cris ſauvages
L'aſtre éclatant de l'Univers.

Crime impuiſſant ! Fureurs bizarres !
Tandis que ces monſtres barbares
Pouſſoient d'inſolentes clameurs,
Le Dieu, pourſuivant ſa carrière,
Verſoit des torrents de lumière
Sur ces obſcurs blaſphémateurs.
(*M.* LE FRANC; Ode ſur *la mort de Rouſſeau.*)

ENVIE.

VIII. FLATTERIE.

ON A DIT, avec raiſon, qu'on aime la *Flatterie* & qu'on hait, ou plutôt qu'on mépriſe le Flatteur. On regarde dans le Flatteur une douceur perfide, un zèle intéreſſé, qui rapporte tout à ſoi-même, qui met à profit ſes paroles & ſon ſilence; on s'accoutume cependant à le ſupporter avec patience, à l'écouter même avec complaiſance, lorſqu'il parle de nous-mêmes; on lui pardonne en quelque ſorte la fauſſeté de ſes penſées, en faveur de la douceur de ſes diſcours, ſurtout lorſqu'il ſçait les aſſaiſonner de la diſcrétion, & dépouiller ſa *Flatterie* de ce qu'elle a de groſſier & de révoltant. C'eſt en cela que conſiſte l'adreſſe du Flatteur; on peut le

FLATTERIE

FLATTERIE

reconnoître à la peinture qu'en fait ici M. Piron : on y voit un homme dont l'étude principale eſt de déguiſer ſa marche ; d'être Flatteur ſans le paroître ; qui cherche à plaire par un ſilence diſcret plus que par une approbation affectée. Que le Prince qu'il approche ſe déshonore, que l'Etat ſoit mal gouverné, pourvu qu'il ménage ſes propres intérêts, pourvu qu'il conſerve la faveur du Roi, c'eſt ce qui le touche uniquement. Le portrait ſuivant, tiré du célèbre de Fénelon, n'eſt pas moins reſſemblant : cet Auteur fait paſſer rapidement ſous les yeux du Lecteur pluſieurs traits vrais & naturels ; chacun d'eux forme un tableau qui donne à penſer beaucoup, & qui dit à l'eſprit plus de choſe qu'il n'en offre aux yeux. Ce qu'il dit eſt ſi bien préſenté, que c'eſt un germe précieux qui produit d'autres penſées ; on rappelle en le liſant l'idée des perſonnes qu'on connoît, qu'on fréquente tous les jours ; on croit les voir & les entendre.

ADRESSE DE LA FLATTERIE *pour tromper.*

FLATTERIE

FIGURE XV.

IL Y AVOIT dans l'armée un Dolope nommé *Eurimaque*, flatteur insinuant, sçachant s'accommoder à tous les goûts & à toutes les inclinations des Princes ; inventif & industrieux pour trouver de nouveaux moyens de leur plaire. A l'entendre, rien n'étoit jamais difficile : lui demandoit-on son avis ? il devinoit celui qui seroit le plus agréable ; il étoit plaisant, railleur contre les foibles, complaisant pour ceux qu'il craignoit, habile pour assaisonner une louange délicate qui fût bien reçue des hommes les plus modestes : il étoit grave avec les graves, enjoué avec ceux qui étoient d'une humeur enjouée ; il ne lui coûtoit rien de prendre toutes sortes de formes. * Les hommes sincères & vertueux qui sont toujours les mêmes, & qui s'assujettissent aux règles de la vertu, ne sçauroient jamais être aussi agréables aux Princes que ceux qui flattent leurs passions dominantes. (*DE FÉNELON ; Télémaque*, Livre XI.)

FIGURE XV.

CE N'EST POINT, il est vrai, de ces adulateurs
Dont les discours outrés flattent moins qu'ils n'offensent,
Et devroient indigner l'idole qu'ils encensent.
Celui-ci, se glissant par de plus sûrs détours,
Plaît par des actions, plus que par des discours.

FLATTERIE

Sous la pleine puiſſance il rampe avec adreſſe,
Vole à ce qui la flatte, & fuit ce qui la bleſſe;
Il ne propoſe rien, mais il approuve tout;
Et c'eſt ſur ſon aveu que le Roi ſe réſout;
Sous cet aveu perfide, avec pleine licence,
On attaque, on proſcrit, on flétrit l'innocence:
Il ſçait taire pour elle un crédit circonſpect;
Et par lui ce ſilence eſt traité de reſpect,
Quand ce n'eſt dans le fond qu'un indigne artifice,
Pour laiſſer le champ libre & plaire à l'injuſtice,
Pour travailler ſous main à ſon propre bonheur,
Au riſque de livrer ſon Prince au déshonneur.
* De ce cœur cependant la maligne baſſeſſe
Fait dans l'intégrité ſentir de la rudeſſe;
Et, ſans peine entraînant la faveur après ſoi,
Rend le conſeil du Sage inſupportable au Roi.
(*M. Piron*; Tragédie de *Calliſthène.*)

PERFIDIE DE LA FLATTERIE.

IL SUFFIT d'enviſager un vice ſous différents aſpects, pour en faire différents tableaux: ſous un certain point de vue il paroît ridicule; regardé dans un autre jour il paroît odieux: il faut quelquefois en inſpirer du mépris, d'autres fois il faut en donner de l'horreur. On a vu l'adreſſe trompeuſe du

Flatterie ; il faut apprendre de ces trois portraits de M. Lafitau quelle eſt la noirceur & la perfidie de ce vice. Le premier eſt une définition oratoire du Flatteur, où chaque trait ajoute au précédent, & d'où ſe forme enfin la peinture la plus horrible & en même-temps la plus achevée. Le ſecond donne une idée plus générale de la duplicité répandue dans le monde, ſous l'appât de la *Flatterie*; les traits en ſont vifs & diverſifiés, & le dernier ſur-tout, qui apoſtrophe l'Auditeur, termine agréablement le tout. Le troiſième eſt encore d'une autre eſpèce & ſoutenu d'un trait de l'Ecriture-Sainte qui lui donne l'ame; celui de Maſſillon a des penſées neuves & néanmoins très-naturelles, exprimées avec grandeur & avec facilité ; elles ne paroiſſent que des ſentences & des arrêts qui condamnent le Flatteur ; mais elles le peignent tel qu'il eſt.

FLATTERIE

QU'EST-CE QUE le Flatteur ? C'eſt un eſprit ſouple & commode, qui vient ſervilement ſourire à tous vos regards, ſe récrier à toutes vos paroles, *FIGURE XIV.*

FLATTERIE

applaudir à toutes vos actions ; c'eſt un eſprit adroit & inſinuant, qui étudie vos penchants pour les ſuivre, vos liaiſons pour les cultiver, vos défauts même pour les encenſer ; c'eſt un eſprit fourbe & diſſimulé, qui vous loue & qui vous trompe, qui vous approuve en public & qui vous condamne en ſecret, & qui ne donne extérieurement dans votre foible, que pour vous attirer plus ſûrement dans le ſien ; c'eſt quelquefois un eſprit jaloux & envieux qui paroît ſe faire un plaiſir de votre élévation, & qui au fond ſe fait un tourment de votre proſpérité ; c'eſt ſouvent un eſprit aigri, un ennemi couvert, mais implacable, qui médite votre perte, & qui ne cache ſa haine ſous les plus grands éloges, que parce qu'il craint tout de votre autorité ; * c'eſt toujours un eſprit vil & rampant, qui attend tout de ſa propre dépendance, & qui, pour colorer encore la honte de la ſervitude, appelle *talents* & *habileté* la malheureuſe habitude qu'il a de faire des baſſeſſes. (*M. LAFITAU* ; Sermon ſur *la Flatterie.*)

FIGURE XXIV.

TOUT N'EST (dans les Flatteurs) que feinte & diſſimulation. Non..... ce n'eſt ni à votre mérite, ni même à vos perſonnes ; ce n'eſt pas à vous qu'ils adreſſent leur encens ; c'eſt à vos charges & à vos dignités qu'ils font leur cour ; peut-être même

avez-vous en eux vos plus mortels ennemis. Un Flatteur entreprend, dit l'Ecriture, de saisir la confiance d'Abner, & il y réussit avec le temps; mais quel étoit le caractère de ce Flatteur? Le caractère d'un traître, répond l'Esprit-Saint, d'un perfide qui, sous couleur de vouloir un jour l'embrasser, lui plongea son poignard dans le sein: *Quasi osculans percussit eum.* * Etudiez bien ce qui se passe à vos côtés, & vous trouverez que les plus belles apparences ne servent pour l'ordinaire qu'à couvrir les plus noires perfidies; tant de marques d'amitié qu'il vous plaira, ce n'est pas ce qui manque à la Cour que les démonstrations extérieures, vous en serez même comme accablés. Mais sous ces dehors flatteurs qu'éprouverez-vous? Que plus on est prodigue en louanges, plus aussi on est fertile en trahisons, & que plus on se montre disposé à vous servir, plus on travaille sous main à vous détruire; c'est en vous embrassant que le Flatteur vous étouffe: *Quasi osculans percussit eum.* Est-il possible qu'après tous les exemples que nous en avons, vous n'ouvriez pas enfin les yeux sur les artifices & les séductions de la Flatterie? Quoi! ..... vous y êtes continuellement trompés; * tous les jours vous en êtes les témoins ou les victimes; de tous côtés vous n'entendez parler que de duplicité; vous en éprouvez toutes les horreurs jusques dans

FLATTERIE

le sein de vos familles ; & aux premiers éloges
FLATTERIE qu'on vous donnera, vous retomberez encore dans le piège. (*Le même ; au même endroit.*)

FIGURE XVI. VOYEZ à quel point la Flatterie avilit autrefois le superbe Absalom. Tous les matins, dit l'Ecriture, il obsédoit les avenues du Palais, pour gagner généralement tous ceux que leurs affaires y appelloient : sans aucun égard à sa dignité, il alloit au-devant d'eux ; il leur tendoit la main ; il les embrassoit & leur promettoit son amitié. Image bien humiliante, je l'avoue, mais bien naturelle du Flatteur ! Faut-il gagner les serviteurs pour mieux gagner le maître ? voyez avec quel empressement on les prévient, de quel air gracieux on les aborde, avec quel soin on les cultive, avec quelles libéralités on se les attache, avec quel opprobre on leur recommande ses propres intérêts ; .... y eut-il même quelqu'une de ces idoles décriées qui entretiennent sa passion, tout sera également recherché, également cultivé, également applaudi. * Faut-il paroître devant lui ? on n'en approche qu'en tremblant, on ne lui parle qu'en l'encensant, on ne l'invoque qu'en s'anéantissant, on ne se retire qu'en lui obéissant. (*Le même ; au même endroit.*)

FIGURE XXV. QUICONQUE flatte ses maîtres les trahit ; la perfidie qui les trompe, est aussi criminelle que celle qui

qui les détrône ; * la vérité eſt le premier hommage qu'on leur doit ; il n'y a pas loin de la mauvaiſe-foi du Flatteur à celle du rebelle ; on ne tient plus à l'honneur & au devoir, dès qu'on ne tient plus à la vérité qui ſeule honore l'homme, & qui eſt la baſe de tous les devoirs : * la même infamie qui punit la perfidie & la révolte, devroit être deſtinée à l'adulation ; la ſûreté publique doit ſuppléer aux loix qui ont omis de la compter parmi les grands crimes auxquels elles décernent des ſupplices ; car il eſt auſſi criminel d'attenter à la bonne-foi des Princes qu'à leur perſonne ſacrée ; de manquer à leur égard de vérité, que de manquer de fidélité ; puiſque l'ennemi qui veut nous perdre eſt encore moins à craindre que l'adulateur qui ne cherche qu'à nous plaire. (*Massillon* ; Sermon ſur *les Tentations des Grands.*)

Flatterie

Poison de la Flatterie.

Il est plus aiſé de peindre un vice dans ſes effets que dans ſon origine ; les traits en ſont plus viſibles & plus ſaiſiſſables ; on peut les étendre & les diverſifier davantage ; on le voit dans tous ces portraits de Molinier, de Fléchier & de Maſſillon. Il ne faut pas

FLATTERIE

passer légèrement sur ceux de ce dernier; il faut profiter, s'il est possible, de la fécondité de ses pensées, de la noblesse de ses expressions, de la manière grande & singulière de rendre des choses qui semblent ordinaires & devoir se présenter à tout le monde; il faut remarquer les réflexions judicieuses dont il entre-mêle ses peintures, & les traits vifs & lumineux par lesquels il les termine.

FIGURE XIV.

UNE FOIBLESSE dans les hommes plus remarquable que toutes les autres; une foiblesse que chacun sent en soi-même, & qui est dans le fond de la nature humaine, c'est le desir d'être flatté, auquel se joint le penchant à flatter les autres. C'est cette flatterie qui n'est cependant qu'un commerce de tromperie qui forme la politesse humaine, qui fait les liaisons particulières; c'est cet art de flatter qui fait réussir dans le monde; qui donne accès chez les Riches; qui accrédite chez les Grands, & qui, après avoir fasciné l'esprit & enivré le cœur, corrompt tellement les oreilles, qu'elles se détournent de la vérité, ne pouvant plus la souffrir; * c'est cet art de flatter qui supplée à l'esprit & à la vertu; qui fait que, pendant qu'on hait & qu'on

ne peut souffrir des hommes qui ont toutes ces qualités, parce que ces qualités ne souffrent pas qu'on soit flatteur, on ne veut entendre que de ces gens qui, pour tout mérite, sçavent flatter; c'est ainsi qu'avec de l'esprit soi-même on est tous les jours conduits par des hommes qui n'en ont point. (*MOLINIER*; Sermon pour le jour de *S. André.*)

FLATTERIE

LORSQUE le cœur des Rois est dans les mains des hommes, hélas! tout conspire, ce semble, à les pervertir; la Flatterie les corrompt, la Politique les trompe, le mauvais conseil les préoccupe, le mauvais exemple les entraîne, la diversité des affaires les dissipe. On surprend leur crédulité par des apparences de bonne-foi; on réveille leur ambition par des intérêts supposés; on nourrit leurs défauts par des complaisances affectées; on prend des tours ingénieux, pour donner du relief à certains commencements de vertu, qui n'ont rien de grand ni de solide; on a des voiles toujours prêts pour jetter sur la vérité, de peur qu'elle ne leur plaise trop, ou qu'elle ne leur déplaise; * enfin tout ce qu'ils voient, tout ce qu'ils entendent, c'est autant d'amusements qu'on donne à leur vanité, ou de pièges qu'on tend à leur innocence. (*FLÉCHIER*; Panégyrique de *S. Louis.*)

FIGURE XXV.

FLATTERIE *FIGURE XXV.* SI L'AMOUR du plaisir l'emporte dans les Souverains sur la gloire, hélas! tout sert à leurs passions; tout s'empresse pour en être les Ministres; tout en facilite le succès; tout en réveille les desirs; tout prête des armes à la volupté : des sujets indignes la favorisent; les adulateurs lui donnent des titres d'honneur; des auteurs profanes la chantent & l'embellissent; les arts s'épuisent pour en diversifier les plaisirs; tous les talents destinés par l'auteur de la nature à servir à l'ordre & à la décoration de la société, ne servent plus qu'à celle du vice, tout devient les ministres & par-là les complices de leurs passions injustes..... Qu'on est à plaindre dans la grandeur! les passions, qui s'usent par le temps, s'y perpétuent par les ressources; les dégoûts toujours inséparables du désordre y sont réveillés par la diversité des plaisirs; le tumulte seul & l'agitation qui environne le trône, en bannit les réflexions & ne laisse jamais un instant le Souverain avec lui-même. Les Nathans eux-mêmes, les Prophètes du Seigneur se taisent & s'affoiblissent en l'approchant; *toutlui met sans cesse sous l'œuil sa gloire; tout lui parle de sa puissance, & personne n'ose lui montrer, même de loin, ses foiblesses. (*MASSILLON*; Sermon sur *les Exemples des Grands.*)

FIGURE XXV. QUEL FLÉAU pour les Grands, que ces hommes nés pour applaudir à leurs passions, ou pour dresser

des pièges à leur innocence ! Quel malheur pour les Peuples, quand les Princes & les Puiſſants ſe livrent à ces ennemis de leur gloire, parce qu'ils le ſont de la ſageſſe & de la vérité ! Les fléaux des guerres & des ſtérilités ſont des fléaux paſſagers, & des temps plus heureux ramènent bientôt la paix & l'abondance : les Peuples en ſont affligés ; mais la ſageſſe du Gouvernement leur laiſſe eſpérer des reſſources ; le fléau de l'adulation ne permet plus d'en attendre ; c'eſt une calamité pour l'Etat, qui en promet toujours de nouvelles : l'oppreſſion des Peuples déguiſée au Souverain, ne leur annonce que des charges plus onéreuſes ; les gémiſſements les plus touchants que forme la miſère publique, paſſent bientôt pour des murmures ; les remontrances les plus juſtes & les plus reſpectueuſes, l'adulation les traveſtit en une témérité puniſſable ; & l'impoſſibilité d'obéir n'a plus d'autre nom que la *rebellion* & la *mauvaiſe volonté* qui refuſe. * « Que le Seigneur » (diſoit autrefois un ſaint Roi) confonde ces » langues trompeuſes & ces lèvres fauſſes qui cher- » chent à nous perdre, parce qu'elles ne s'étudient » qu'à nous plaire ». (*Le même ;* Sermon ſur *les Tentations des Grands.*) FLATTERIE

PAR L'ADULATION les vices des Grands ſe fortifient ; leurs vertus mêmes ſe corrompent ; leurs FIGURE XXV.

vices se fortifient ; & quelle ressource peut-il rester
FLATTERIE à des passions qui ne trouvent autour d'elles que des éloges ? Hélas ! comment pourrions-nous haïr & corriger ceux de nos défauts que l'on loue, puisque ceux mêmes qu'on censure, trouvent encore au-dedans de nous, non-seulement des penchants, mais des raisons même qui les défendent ? Nous nous faisons à nous-mêmes l'apologie de nos vices : * l'illusion peut-elle se dissiper, lorsque tout ce qui nous environne nous les donne pour des vertus ? Leurs vertus mêmes se corrompent : « C'est l'ex-» périence de tous les siècles, disoit Assuérus ; les » suggestions flatteuses des méchants ont toujours » perverti les inclinations louables des meilleurs » Princes, & les plus anciennes histoires nous en » fournissent des exemples »..... C'étoit un Roi infidèle qui faisoit cet aveu public à ses sujets ; les conseils spécieux & iniques d'un Flatteur alloient souiller toute la gloire de son Empire ; la fidélité du seul Mardochée arrêta le bras prêt à tomber sur les innocents. Un seul sujet fidèle décide souvent de la félicité d'un règne & de la gloire du Souverain ; * & il ne faut aussi qu'un seul adulateur pour flétrir toute la gloire du Prince, & faire tout le malheur d'un Empire. (*Le même ; au même endroit.*)

FIGURE XIV. L'ADULATION enfante l'orgueuil ; & l'orgueuil est toujours l'écœuil fatal de toutes les vertus :

l'adulateur en prêtant aux Grands les qualités louables qui leur manquent, leur fait perdre celles mêmes que la nature leur avoit données; il change en sources de vices des penchants qui étoient en eux : des espérances de vertu : le courage dégénère en présomption : la majesté qu'inspire la naissance, qui sied si bien au Souverain, n'est plus qu'une vaine fierté qui l'avilit & le dégrade : l'amour de la gloire, qui coule en eux avec le sang des Rois leurs ancêtres, devient une vanité insensée qui voudroit voir l'Univers entier à leurs pieds; qui cherche à combattre, seulement pour avoir l'honneur frivole de vaincre; & qui, loin de dompter leurs ennemis, leur en fait de nouveaux, & arme contre eux leurs voisins & leurs alliés : l'humanité si aimable dans l'élévation, & qui est comme le premier sentiment qu'on verse dès l'enfance dans l'ame des Rois, se bornant à des largesses outrées & à une familiarité sans réserve pour un petit nombre de favoris, ne leur laisse plus qu'une dure insensibilité pour les misères publiques : les devoirs mêmes de la Religion dont ils sont les premiers protecteurs, & qui avoient fait la plus sérieuse occupation de leur premier âge, ne leur paroissent plus bientôt que les amusements puériles de l'enfance. * Non; .... les Princes naissent d'ordinaire vertueux & avec des inclinations dignes de leur

FLATTERIE

FLATTERIE

sang, la naissance nous les donne tels qu'ils devroient être, l'adulation toute seule les fait tels qu'ils sont. (*Le même ; au même endroit.*)

FIGURE XXV.

GATÉS par les louanges, on n'oseroit plus leur parler le langage de la vérité ; eux seuls ignorent dans leur Etat ce qu'eux seuls devroient connoître : ils envoient des Ministres pour être informés de ce qui se passe de plus secret dans les Cours & dans les Royaumes les plus éloignés, & personne n'oseroit leur apprendre ce qui se passe dans leur Royaume propre : les discours flatteurs assiègent leur trône, s'emparent de toutes les avenues, & ne laissent plus d'accès à la vérité. * Ainsi le Souverain est seul étranger au milieu de ses Peuples ; il croit manier les ressorts les plus secrets de l'Empire, & il en ignore les événements les plus publics : on lui cache ses pertes ; on lui grossit ses avantages ; on lui diminue les misères publiques ; on le joue à force de le respecter ; il ne voit plus rien tel qu'il est ; tout lui paroît tel qu'il le souhaite. (*Le même ; au même endroit.*)

IX. FUREUR.

FUREUR.

TOUTES les passions ont leur origine, leurs progrès & leurs excès. Un homme lésé

FUREUR.

ſe porte aiſément aux plaintes : ſi ſes murmures ſont ſans ſuccès, c'eſt un homme irrité qui s'emporte à la colère : ſes malheurs durent-ils encore, ſa colère ſe change en *Fureur* ; c'eſt alors un forcené que rien n'arrête. Nous avons vu ci-deſſus les portraits de la Colère d'après Corneille, Racine & MM. de Crébillon & le Franc. Ecoutons parler la *Fureur* d'après le même M. de Crébillon & M. de Voltaire. Ce n'eſt que d'après de pareils modèles qu'il faut eſſayer de deſſiner une pareille paſſion.

FIGURE XXXV.

JE CONNUS mal cette ame inflexible & profonde ;
Rien ne la put toucher que l'Empire du monde ;
Elle en parut trop digne, il le faut avouer ;
Je ſuis dans mes fureurs contraint à la louer.
Je la vis retenir dans ſes mains aſſurées,
De l'Etat chancelant les rênes égarées ;
Appaiſer le murmure, étouffer les complots,
* Gouverner en Monarque, & combattre en Héros :
Je la vis captiver & le Peuple & l'Armée ;
Ce grand art d'impoſer même à la Renommée,
Fut l'art qui ſous ſon joug enchaîna les eſprits ;
L'Univers à ſes pieds demeure encor ſurpris.
Que dis-je ? Sa beauté, ce flatteur avantage,
Fit adorer les loix qu'impoſa ſon courage ;

FUREUR.

Et quand, dans mon dépit, j'ai voulu conspirer,
Mes amis consternés n'ont sçu que l'admirer.
Mais le charme est rompu ; ce grand pouvoir chancelle ;
Son génie égaré semble s'éloigner d'elle ;
Un vain remords la trouble, & sa crédulité
A, depuis quelque temps, en secret consulté
Ces Oracles menteurs d'un temple mépriſable
Que les fourbes d'Egypte ont rendu vénérable ;
Son encens & ſes vœux fatiguent les Autels ;
Elle devient ſemblable au reſte des Mortels :
Elle a connu la crainte ; & j'ai vu ſa foibleſſe,
Je ne puis m'élever qu'autant qu'elle s'abbaiſſe.
De Babylone au moins j'ai fait parler la voix ;
Sémiramis enfin va céder une fois :
Ce premier coup porté, ſa ruine eſt certaine ;
Me donner Azéma, c'eſt ceſſer d'être Reine ;
Oſer me refuſer, ſoulève ſes Etats,
Et de tous les côtés le piége eſt ſous ſes pas ;
Mais peut-être après tout, quand je crois la ſurprendre,
* J'ai laſſé ma fortune à force de l'attendre.
(*M. De Voltaire*; Tragéd. de *Sémiramis*, Act. II. Sc. 4.

* *

FIGURE X.

LIEUX CRUELS, ſoutenez ma fureur chancelante ;
Lieux encor teints du ſang qui me donna le jour,
Du Tyran de la Crète infortuné ſéjour,
Eternels monuments d'une douleur amère ;
Lieux terribles, témoins de la mort de mon père ;
Lieux où l'on m'oſe offrir de coupables amours,
Prêtez à ma colère un utile ſecours ;

FUREUR.

Retracez-moi sans cesse une triste peinture ;
Contre un honteux amour défendez la Nature.
O toi ! qui vois la peine où ce feu me réduit,
Vénus, suis je d'un sang que ta haine poursuit ?
Ou faut-il qu'en des lieux remplis de ta vengeance,
Les cœurs ne puissent plus brûler dans l'innocence ?
* Laisse au sang de Minos ses affronts, ses horreurs ;
Sur ce sang odieux signale tes fureurs ;
Laisse au sang de Minos Phèdre & le Labyrinthe,
Au mien sa pureté sans tache & sans atteinte.
(*M. De Crébillon*, Tragéd. d'*Idoménée*, Act. II. Sc. 1.)

X. HAINE.

HAINE.

LE PORTRAIT que Racine fait ici de la *Haine* a quelque chose de frappant & d'affreux par sa singularité ; le sujet favorise ici le Poëte ; on liroit avec émotion la narration seule, quand même elle seroit destituée des ornements de la Poésie. Le P. Pacaut n'a pas moins réussi dans la peinture de la *Haine*, telle qu'on la connoît d'ordinaire ; il la peint au naturel telle qu'elle est elle-même dans l'esprit, dans le cœur, dans les paroles, dans les actions : il la montre méprisant les plus pressants motifs, s'irritant de ce qui devroit

HAINE.

l'éteindre, faisant l'occupation de celui qui en est animé : il diversifie les situations d'un homme possédé par la *Haine*, avec un art qu'il est bon de remarquer, & encore plus d'imiter.

FIGURE XXII.

LE DÉMON de la vengeance s'est-il emparé d'un cœur ? Ah ! il n'est plus de Dieu pour lui, plus de Foi, plus de Loi, plus de raison, plus de Ciel, plus d'Enfer ; tout n'est plus que fantôme, si ce n'est l'ennemi qu'il veut poursuivre. Il le réalise partout ; il le voit par-tout ; il le retrouve en tout ; c'est à ses yeux un monstre de nature indigne de voir le jour : les titres si respectables d'*Enfant de Dieu*, de *Membre de Jésus-Christ*, de *Frère*, de *Chrétien* ; ce ne sont que de vaines chimères dont il se met peu en peine. * Les règles les plus saintes, les engagements les plus sacrés, il les mépriſe, & leur insulte comme à d'insipides amusements ; la Religion ne le touche plus. Qu'on lui représente, avec S. Ambroise, que Jésus-Christ sur la terre a préféré la qualité de Rédempteur de ses ennemis à celle de Juge & de vengeur ; qu'on lui dise que l'Homme ne peut rien par lui-même ; qu'il ne fait rien que Dieu n'ait réglé dans ses conseils ; que c'est Dieu qu'il faut envisager, ses jugements qu'il faut adorer : qu'on lui dise que le pardon d'une

offenſe en eſt le triomphe le plus glorieux ; il ſemble que ce ſoit lui faire injure que de lui rappeller ces grandes vérités. (*P. Pacaut* ; Diſcours ſur *le pardon des Injures.*) HAINE.

FIGURE VII.

JE NE SÇAIS ſi mon cœur s'appaiſera jamais ;
Ce n'eſt pas ſon orgueil, c'eſt lui ſeul que je hais :
Nous avons l'un & l'autre une haine obſtinée ;
Elle n'eſt pas, Créon, l'ouvrage d'une année ;
Elle eſt née avec nous ; & ſa noire fureur,
Auſſi-tôt que la vie, entra dans notre cœur ;
Nous étions ennemis dès la plus tendre enfance ;
Que dis-je ? Nous l'étions avant notre naiſſance.
Triſte & fatal effet d'un ſang inceſtueux ;
Pendant qu'un même ſein nous renfermoit tous deux,
Dans les flancs de ma mère une guerre inteſtine
De nos diviſions lui marqua l'origine.
Elles ont, tu le ſçais, paru dans le berceau,
Et nous ſuivront peut-être encor dans le tombeau.
On diroit que le Ciel, par un arrêt funeſte,
Voulut de nos parents punir ainſi l'inceſte ;
Et que dans notre ſang il voulut mettre au jour
Tout ce qu'ont de plus noir & la haine & l'amour ;
Et maintenant, Créon, que j'attends ſa venue,
Ne crois pas que pour lui ma haine diminue :
Plus il approche, & plus il me ſemble odieux,
Et ſans doute il faudra qu'elle éclate à ſes yeux.
J'aurois même regret qu'il me quittât l'Empire ;
Il faut, il faut qu'il fuie, & non qu'il ſe retire :

HAINE.

Je ne veux point, Créon, le haïr à moitié,
Et je crains ſon courroux moins que ſon amitié :
Je veux, pour donner cours à mon ardente haine,
Que ſa fureur au moins autoriſe la mienne ;
Et puiſqu'enfin mon cœur ne ſçauroit ſe trahir,
* Je veux qu'il me déteſte afin de le haïr.
Tu verras que ſa rage eſt encore la même,
Et que toujours ſon cœur aſpire au Diadême ;
Qu'il m'abhorre toujours, & veut toujours régner ;
Et qu'on peut bien le vaincre & non pas le gagner.
(*Racine* ; Tragédie des *Frères Ennemis*, Act IV. Sc. 1.)

XI. HYPOCRISIE.

HYPOCRISIE

IL EST AISÉ d'inſpirer de l'indignation contre les Hypocrites ; il ſuffit de les dépeindre conformément à l'idée qu'on en a communément ; c'eſt ce qu'a fait Molinier dans le portrait ſuivant ; mais faire paſſer pour hypocrites ceux qui ne paſſent pas pour tels, les démaſquer & mettre au jour la noirceur de leur ame & la fauſſeté de leurs vertus, c'eſt ce qui n'eſt pas ſi facile, & c'eſt ce qui produit un bien plus grand effet, quand on y réuſſit comme Bourdaloue. Dans la peinture qu'il fait des Hypocrites de la

probité mondaine, il transforme ces prétendus honnêtes gens en des scélérats parfaits ; il en donne l'idée la plus horrible aux Auditeurs ; & par cette grande & pathétique manière de les déclarer coupables aux yeux de Dieu, il force l'Auditeur ou le Lecteur de souscrire au jugement que Dieu réserve à ces hommes corrompus.

Hypocrisie

Figure XIV.

Une Secte s'étoit élevée parmi les Juifs sous le règne des Asmonéens, qui avoit d'abord attiré les yeux par une affectation de piété, & qui dans la suite se servit de la considération que ses fausses vertus lui avoient attirée, pour s'établir un souverain empire sur les esprits, & dominer sur-tout dans la Religion, en dominant sur les consciences. Réputés sçavants sans jamais être parvenus au fond de la science ; un ton d'autorité, & des manières hautes tenoient lieu à ces hommes d'une plus grande connoissance de la Doctrine. Zélés observateurs des cérémonies de la Loi, mais n'en connoissant pas l'esprit, & les faisant trop valoir ; ne voulant pas établir la vraie justice, & travaillant au contraire à la ruiner par ce qu'ils imaginoient tous les jours d'humain & de superstitieux ; * Hypocrites rafinés qui, sous le manteau de la Religion,

HYPOCRISIE

cherchoient en tout la gloire du monde. Une insatiable avarice & une ambition démesurée se joignoient à tous ces défauts, & en faisoient des hommes détestables ; une jalousie née de leur esprit superbe & de leur caractère dominant, faisoit de tout leur corps une secte redoutable. Il fut donné à de pareils hommes de tromper les simples, d'éblouir les ignorants, d'entraîner les dévots, d'enchanter la nation entière, de se faire craindre des Puissances, de remuer la terre, & de faire enfin du Seigneur Jésus tout ce qu'ils voulurent. (*MOLINIER* ; Sermon sur l'*Envie*.)

FIGURE XIV.

QUAND..... je parle de l'Hypocrisie, ne pensez pas que je la borne à cette espèce particulière qui consiste dans l'abus de la piété, & qui fait les faux dévots ; je la prends dans un sens plus étendu & d'autant plus utile à votre instruction, que peut-être malgré vous-mêmes serez-vous obligés de convenir que c'est un vice qui ne vous est que trop commun. * Car j'appelle *Hypocrite* quiconque, sous de spécieuses apparences, a le secret de cacher les désordres d'une vie criminelle. Or, en ce sens on ne peut douter que l'Hypocrisie ne soit répandue dans toutes les conditions, & que parmi les mondains il ne se trouve encore bien plus d'imposteurs & d'Hypocrites, que parmi ceux que nous nommons *Dévots*. En effet, combien dans le monde de

de scélérats travestis en gens d'honneur ? combien d'hommes corrompus & pleins d'iniquité, qui se produisent avec tout le faste & toute l'ostentation de la probité ? combien de fourbes, insolents à vanter leur sincérité ? combien de traîtres, habiles à sauver les dehors de la fidélité & de l'amitié ? combien de sensuels, esclaves des passions les plus infâmes, en possession d'affecter la pureté des mœurs & de la pousser jusqu'à la sévérité ? combien de femmes libertines, fières sur le chapitre de leur réputation, &, quoiqu'engagées dans un commerce honteux, ayant le talent de s'attirer toute l'estime d'une exacte & d'une parfaite régularité ? Au contraire, combien de Justes faussement accusés & condamnés ? combien de serviteurs de Dieu, par la malignité du siècle, décriés & calomniés ? combien de dévots de bonne-foi, traités d'*hypocrites*, d'*intrigants* & d'*intéressés* ? combien de vraies vertus contestées ? combien de bonnes œuvres censurées ? combien d'intentions droites mal expliquées, & combien de saintes actions empoisonnées ? (*P. Bourdaloue*; Sermon sur *le Jugement dernier.*)

Hypocrisie

XII. IDOLATRIE.

IDOLATRIE.

ON NE PEUT mieux exprimer le malheur de l'*Idolâtrie*, qu'en peignant l'état funeste des hommes, méconnoissants le vrai & seul Dieu : c'est ce plan qu'a suivi Massillon dans les trois morceaux suivants. Tous les traits en sont précieux, parce qu'ils sont vrais ; ils ne peuvent que plaire à un Lecteur & à un Auditeur Chrétien.

FIGURE II.

A QUELS EXCÈS l'Idolâtrie n'avoit-elle pas poussé son culte profane ? La mort d'une personne chère l'érigeoit bientôt en Divinité ; & ses viles cendres sur lesquelles son néant étoit écrit en caractères si ineffaçables, devenoient elles-mêmes le titre de sa gloire & de son immortalité : l'Amour conjugal se fit des Dieux, l'amour impur l'imita & voulut avoir ses autels ; l'épouse & l'amante, l'époux & l'amant criminels eurent des Temples, des Prêtres & des sacrifices. La folie ou la corruption générale adopta un culte si bizarre & si abominable ; tout l'Univers en fut infecté ; la majesté des loix de l'Empire l'autorisa ; la magnificence des Temples, l'appareil des Sacrifices, la richesse immense des Simulacres rendirent cette extravagance respecta-

ble ; chaque peuple fut jaloux d'avoir ſes Dieux ; au défaut de l'homme il offrit de l'encens à la bête ; les hommages impurs devinrent le culte de ces Divinités impures ; les Villes, les montagnes, les champs, les déſerts en furent ſouillés, & virent des édifices ſuperbes conſacrés à l'orgueuil, à l'impudicité, à la vengeance ; la multitude des Divinités égala celle des paſſions ; * les Dieux furent preſque auſſi multipliés que les hommes ; tout devint Dieu pour l'homme, & le Dieu véritable fut le ſeul que l'homme ne connut point. (*Massillon*; Sermon pour le jour de *Noël.*) IDOLATRIE.

LE MONDE étoit plongé depuis ſa naiſſance preſque dans l'horreur des ténèbres ; chaque ſiècle y avoit ajouté de nouvelles impiétés ; plus les temps marqués du Libérateur approchoient, plus la dépravation ſembloit croître parmi les hommes. Rome elle-même, maîtreſſe de l'Univers, s'étoit ſoumiſe aux différents cultes des Nations qu'elle avoit ſubjuguées, & voyoit s'élever au milieu de ſes murs * les idoles diverſes de tant de peuples ſoumis, qui devenoient plutôt les monuments publics de ſa folie & de ſon aveuglement que de ſes victoires. (*Le même ; au même endroit.*) *FIGURE III.*

LES HOMMES n'étoient liés ..... entre eux ni par le culte, ni par une eſpérance commune, ni par *FIGURE III.*

IDOLATRIE.

l'alliance nouvelle qui dans un ennemi nous découvre un frère : ils se regardoient presque comme des créatures d'une espèce différente ; la diversité des religions, des mœurs, des pays, des langages, des intérêts, avoit, ce semble, diversifié en eux la même nature ; à peine se reconnoissoient-ils mutuellement à la figure de l'humanité, le seul signe d'union qui leur restoit encore : ils s'exterminoient comme des bêtes féroces ; ils faisoient consister leur gloire à dépeupler la terre de leurs semblables, & à porter en triomphe leurs têtes sanglantes, comme les monuments éclatants de leur victoire : * on auroit dit qu'ils tenoient leur être de différents Créateurs irréconciliables, toujours occupés à se détruire, & qui ne les avoient placés ici bas que pour venger leur querelle & terminer leurs différends par l'extinction universelle de l'un des deux partis ; tout divisoit les hommes, & rien ne les lioit entre eux que les passions & les intérêts qui étoient eux-mêmes la source unique de leurs divisions & de leur discorde. (*Le même ; au même endroit.*)

XIII. INGRATITUDE.

INGRATITUDE.

COMME dans l'art de la Peinture l'accompagnement du sujet principal occupe sou-

vent dans un tableau plus de place que le sujet même, ainsi dans la Poésie, pour faire valoir un objet, on en traite d'autres qui le relèvent, par la comparaison ou par le contraste. Il semble d'abord, à voir le portrait que Racine fait de l'ingratitude de Néron, que la tendresse d'Agrippine est ce qu'il se propose de traiter essentiellement ; mais il est aisé de s'appercevoir que cette tendresse & tous les effets qu'elle a produits, sont précisément les traits principaux qui achèvent le portrait de l'ingrat qui s'y montre insensible.

INGRATITUDE.

FIGURE IX.

Vous ne me trompez point ; je vois tous vos détours ;
Vous êtes un ingrat ; vous le fûtes toujours.
Dès vos plus jeunes ans, mes soins & mes tendresses
N'ont arraché de vous que de feintes caresses ;
Rien ne vous a pu vaincre ; * & votre dureté
Auroit dû dans son cours arrêter ma bonté.
Que je suis malheureuse ! Et par quelle infortune
Faut-il que tous mes soins me rendent importune ?
Je n'ai qu'un fils. O Ciel ! qui m'entends aujourd'hui,
T'ai-je fait quelques vœux qui ne fussent pour lui ?
Remords, crainte, périls, rien ne m'a retenue ;
J'ai vaincu ses mépris ; j'ai détourné ma vue

INGRATITUDE.

Des malheurs qui dès lors me furent annoncés ;
J'ai fait ce que j'ai pu ; vous régnez ; c'eſt aſſez.
Avec ma liberté que vous m'avez ravie,
Si vous le ſouhaitez, prenez encor ma vie ;
Pourvu que par ma mort tout le peuple irrité
Ne vous raviſſe pas ce qui m'a tant coûté.

(*Racine ;* Tragédie de *Britannicus*, Act. IV. Sc. 2.)

XIV. INTÉRÊT.

INTÉRÊT.

LES PORTRAITS ſuivants ſont remarquables par la manière différente de faire enviſager le même objet. Ceux de Fléchier montrent l'origine & la fin de l'*Intérêt* dans le cœur des hommes ; celui du P. Dufay, expoſeles effets de l'*Intérêt* dans la Société : lepremier Orateur eſt plus élégant & plus ſentencieux ; le morceau du ſecond eſt plus familier & plus chargé de détails ; mais quoique moins travaillé que les deux précédents, il ne manque pas de beautés ; il eſt terminé par un trait qu'on peut appeller une ſaillie pleine de feu, qui plaît, qui ſurprend & qui remue tout à la fois.

INTÉRÊT. *FIGURE XXIII.*

QUELS DÉSORDRES ne produit pas cet esprit d'injustice & d'intérêt qui règne aujourd'hui dans le cœur des hommes ? Chacun songe à s'établir & à bâtir sa fortune, le plus souvent aux dépens d'autrui. * On n'a d'autres règles pour acquérir que ses desirs, ni d'autres bornes que son impuissance : entre-t on dans les charges ou dans les affaires, ce n'est pas pour travailler au repos public, pour maintenir l'ordre & la discipline ; c'est pour élever sa maison sur la ruine de beaucoup d'autres, & pour se constituer un injuste héritage sur les biens de la veuve & de l'orphelin : l'esprit le plus grossier devient fertile en expédients quand il s'agit de grands ou de petits gains ; les prudents du siècle emploient à cela tout l'art & toute l'industrie que leur inspire la cupidité ; & ceux mêmes qu'on regarde comme dévots ne louent souvent la justice que pour être injustes plus finement : ils croient qu'ils s'accommoderont bien avec Dieu s'ils peuvent éviter la recherche & la justice des hommes ; & pourvu qu'ils sauvent leur réputation, ils se répondent du repos de leur conscience. *Ils bâtiront*, dit le Seigneur par son Prophète, *& je détruirai.* (*FLÈCHIER* ; IIIe Sermon prêché à *l'Ouverture des Etats du Languedoc.*)

FIGURE XIV.

RESSEMBLANCE (d'humeurs & de vertus) qui est la source de la paix & de la bénédiction des

familles, & la première condition que Dieu a mise
INTÉRÊT. dans les mariages qu'il a faits ; cependant c'est celle qu'on néglige le plus aujourd'hui ; c'est l'ambition, c'est l'avarice qui en décide. On ne demande pas quelle éducation on a eue, quelle est la probité & la sagesse, mais quelle est la charge, quel est le bien qu'on a ; * on pèse à loisir tout ce qui regarde la fortune, & l'on passe légèrement sur les qualités de l'esprit & du cœur, & sur la crainte de Dieu, qui est la source des unes & des autres : le mariage n'est plus traité comme un Sacrement en Jésus-Christ & en son Eglise ; mais comme un trafic qui se fait de personne à personne non pas selon le mérite qu'elles ont, mais selon le bien qu'elles possèdent : on ne songe qu'à se rendre riche, sans songer qu'il importe plus de se rendre heureux, & plus encore de se rendre saint ; &, pourvu qu'on ait pris toutes ses précautions sur l'intérêt, on laisse au hazard les mœurs, les inclinations, la conscience qui doivent adoucir ou aigrir à l'un & à l'autre, tous les moments de cette vie mortelle. C'est ainsi qu'on entre sans réflexion dans un engagement où les fautes sont sans remède, où les peines sont plus sensibles, parce qu'elles touchent de plus près, & où elles sont plus fréquentes par la funeste commodité qu'on a de se troubler les uns les autres. C'est de-là que viennent tous les désor-

dres qu'on voit régner dans la plupart des mariages ; ces inégalités, ces rudeſſes, ces chagrins qu'on ſe donne, qui font d'une maiſon deſtinée à la paix & à la ſociété, comme un enfer perpétuel de diſcorde, d'inquiétude & de jalouſie. De-là ces averſions qu'on a du ſeul objet légitime qu'on doit aimer, qui éclatent peu à peu par des refroidiſſements, par des infidélités & enfin par des ruptures manifeſtes : de-là la ruine des fortunes les mieux établies, par la mauvaiſe intelligence de deux perſonnes qui ſe diſputent l'empire de la famille, qui veulent avoir leurs plaiſirs & leurs biens à part, & qui trouvent ſouvent la conſolation du tort qu'elles ſe font dans celui qu'elles font aux autres : de-là la perte des enfants, par la mauvaiſe humeur d'un père qui court après ſes divertiſſements, & qui, par ſes diſcours & par ſes exemples, leur inſpire le mal avant même qu'ils le connoiſſent ; par la négligence d'une mère que la paſſion du jeu, le deſir de voir ou d'être vue, & l'amour d'elle-même occupent toute entière, & qui croit au-deſſous d'elle d'avoir le moindre ſoin de ſa famille. Tels ſont la plupart des mariages ; l'eſprit du monde les a faits, & l'eſprit du monde les trouble ; on n'a pas pris conſeil de Dieu, & l'on tombe dans les tentations & dans les pièges du démon. (*Flechier* ; Panégyrique de *S. Joſeph.*)

Intérêt.

INTÉRÊT. *FIGURE IX.*

L'ESPRIT de l'homme..... dit S. Grégoire, est ingénieux à se tromper, & recourt à tant de prétextes spécieux pour se cacher à lui-même l'iniquité de ses démarches, que souvent tout un commerce roulera sur des usures plus que judaïques, & qu'on croira néanmoins rendre service à Dieu, parce qu'on ne refuse jamais de rendre service au prochain, quoiqu'on lui rende moins par un principe de charité, qu'en vue des gros intérêts qu'on en retire; tant il est vrai que l'injustice est comme l'ame du peuple! Chaque art, chaque profession a ses industries différentes: les uns surfont la marchandise, les autres l'altèrent & la déguisent: ceux-là ont le secret de se dédommager sur les uns de ce qu'ils ont perdu sur les autres; ceux-ci de les sacrifier tous à leur cupidité. Après cela vous n'avez point de bien d'autrui? * Allumez ce flambeau que Jésus-Christ lui-même doit allumer un jour pour vous juger; ah! que sa lumière vous découvrira de pratiques d'iniquité! vous vous trouverez riches; mais ce ne sera peut-être que des dépouilles d'autrui, & dans la nécessité ou de rentrer dans votre première indigence, si vous voulez vous sauver, ou de périr malheureusement, si vous ne pouvez vous résoudre à vous dessaisir d'un bien mal acquis: *Devorant plebem meam sicut escam panis.* (*P. DUFAY*; Sermon sur *les Injustices.*)

XV. IRRÉLIGION.

IRRELIGION

S'IL EST HUMILIANT pour l'Humanité de produire des ennemis de la Religion, il eſt glorieux pour cette même Religion de produire des hommes qui la défendent en traitant ſes ennemis comme ils méritent d'être traités. Molinier, Fléchier & Gaſpard Terraſſon les ont dépeints ſous les traits qui leur conviennent; on les reconnoît ici aiſément pour peu qu'on les ait fréquentés. En liſant le portrait reſſemblant qu'en a fait Gaſpard Terraſſon, on ſent pour eux toute l'horreur qu'inſpirent leur conduite, leurs mœurs & leurs ſentiments, mis dans tout leur jour par l'Orateur. Pour les décréditer & les confondre, il faut ſur-tout remonter à l'origine de leur impiété; ne faire grace ni aux motifs rampants qu'ils ſe propoſent, ni aux paſſions honteuſes qui les animent: rien de tout cela n'eſt oublié dans tout ce qu'en dit Maſſillon; il entre dans le ſecret de leur cœur & dans le détail de leurs actions; il fait

IRRELIGION. voir que leurs penſées & leurs actions, ſe ſoutenant mutuellement, les rendent les plus indignes & les plus ſcélérats de tous les hommes ; il le prouve ſuffiſamment, quoiqu'en abrégé. Chaque article eſt un nouveau coup qu'il leur porte ; par-tout il fait ſentir qu'il ne leur manque aucun des vices ou des crimes qui peuvent les rendre odieux & mépriſables. Peindre Bayle, c'eſt peindre l'impiété ; ainſi l'a penſé Racine dans le portrait qu'il en a fait. M. l'Abbé de Bernis a rendu la même juſtice à Spinoſa, dans l'ingénieuſe allégorie qui termine cet article.

FIGURE XXXIII. ON TROUVE des eſprits contentieux qui font des difficultés de tout, & vous arrêtent ſur rien ; des eſprits curieux qui veulent tout comprendre & comme tout voir ; des eſprits ſuperbes qui veulent tout meſurer à leur ſens ; des eſprits populaires qui ne veulent rien entendre de nouveau ou qui en ait ſeulement l'apparence ; des eſprits entêtés qui ne veulent rien écouter de contraire à leurs principes ; des eſprits philoſophes & chagrins qui ſe révoltent également contre ce qui impoſe trop & ce qui n'impoſe pas aſſez ; des eſprits petits & légers que

la coutume domine, & sur qui la raison n'a aucune prise ; * des esprits faux & déréglés que les solides raisonnements & les bonnes preuves de la vérité confirment dans leur erreur & dans leur entêtement. (*MOLINIER*, Panégyrique de *S. Paul.*)

IRRELIGION

LES IMPIES & les Libertins ne s'offensent pas moins de Jésus-Christ & de sa doctrine ; je parle de ces hommes sans foi & sans discipline, dont un Apôtre dit qu'ils ne croient point en Jésus-Christ, & qu'ils regardent Dieu comme menteur : ils ne veulent ni loix qui les retiennent, ni juge qui les condamne, ni vérité qui les convainque, ni remords qui les inquiète : s'ils disent un bon mot, c'est aux dépens de la Religion ; s'ils ont de l'esprit, ce n'est que pour donner aux choses, même les plus saintes, un tour ridicule : ils ne reconnoissent de Providence que lorsqu'ils en murmurent dans leur adversité ; ils ne parlent de Dieu que lorsqu'ils le blasphêment dans leur colère. Dites-leur que vous croyez ce que croit l'Eglise, ils s'imaginent que c'est ou par simplicité ou par bienséance ; *prouvez-leur la Religion, ils attribuent ce qu'il y a de fort à votre raison & à votre esprit ; ce qu'il y a de foible ils l'imputent à la cause que vous soutenez : s'ils remarquent quelque impureté dans les pratiques du Christianisme, ils se font du relâchement qu'ils

FIGURE XXXIII.

IRRELIGION

voient dans la discipline, un sujet de douter de la doctrine. Tantôt ils pensent qu'on ne croit pas ce qu'on enseigne, quand on ne fait pas ce qu'on dit; tantôt qu'on est bien aise d'enseigner aux autres ce qu'on est résolu de ne pas faire soi-même; & toujours Jésus-Christ est mépriſé & sa Religion offensée. (*FLÉCHIER*; Sermon pour *le IIe Dimanche de l'Avent.*)

FIGURE XVIII.

QUE puis-je dire (à l'Incrédule) pour le retenir, dès qu'il se croit renfermé dans le présent; dès que le temps de la jouïssance est si court, & que d'ailleurs il ne reconnoît aucune force qui agisse sur son ame & qui puisse aider sa volonté? Vous pourrez bien le détourner de tout ce qui intéresseroit son repos & sa vie; vous lui interdirez tout ce qui nuiroit à son plaisir ou à sa fortune, & ce qui en abrégeroit le cours & la durée: * hors cela ne lui parlez ni de justice, ni de vérité, ni de compassion, ni même d'amitié, parce que toutes ces loix le gênent & le resserrent. Qu'il n'ait d'égard ni pour l'autorité, ni pour la société, ni pour le sang, ni pour l'alliance; qu'il oublie qu'il est citoyen, père, époux, maître, fils, serviteur; qu'il ne reconnoisse aucuns devoirs, ni de la condition, ni des emplois, ni du sexe; il veut être heureux, & son temps est court; qu'il boive & qu'il mange; qu'il trahisse

tout le monde ; qu'il enlève le bien d'autrui ; qu'il soit fourbe, calomniateur, faux témoin, cruel, impitoyable, fornicateur, adultère, infâme ; pourvu qu'il y trouve son plaisir & son bonheur, & qu'il n'y ait aucun risque pour lui ; qu'il fasse toutes ces choses, puisque, suivant son système, il mourra demain. Comprenez ..... quelle sorte de gens sont ceux qui ont renoncé à toute Religion ; quel siècle est celui où ils peuvent se montrer impunément, & si ce n'est pas leur faire grace que de s'en tenir à leur égard au mépris & à l'indignation ; & remarquez que je n'ai rien outré ; toutes ces conséquences sont nécessaires, & elles se vérifient dans la pratique. (*G.* TERRASSON ; Sermon pour le jour de *S. Pierre.*) IRRELIGION

FIGURE XXXIII.

EVITER les personnes qui peuvent nous être dangereuses ; eh ! qu'il en est de ce nombre, soit par l'ascendant de leur esprit, soit par le caractère de leur cœur, soit par les suites de leur profession, soit par les pièges de leur sexe. Par l'ascendant de leur esprit ; certains hommes téméraires, audacieux, qui blasphêment ce qu'ils ignorent, regardant la majesté & l'autorité de la Foi comme une crédulité populaire, s'égarant dans leurs pensées, affectant d'avoir un langage à part, traitant avec dérision ce qu'il y a de plus auguste & de plus ter-

rible dans la doctrine de Jésus-Christ, * se piquant
IRRELIGION de force d'esprit, & de supériorité de raison, & ne voyant pas que la source de leur incrédulité est plus dans la corruption de leur cœur que dans la prétendue singularité de leurs lumières : *Et hos devita*, écrivoit l'Apôtre à son disciple. Les hommes de ce genre se sont multipliés en ces derniers temps, & avec eux les maux & les scandales de l'Eglise ; &, tandis que les Pasteurs se divisent entre eux sur les vérités les plus abstraites de la Foi, ces hommes impies se servent de ces divisions mêmes pour en attaquer le fonds, pour renverser le fondement que Jésus-Christ a posé ; & leurs paroles débitées en secret, comme un venin dangereux, gagnent insensiblement, infectent tout, & répandent le blasphême & l'irréligion parmi les Fidèles. Non-seulement ces hommes impies doivent être pour vous comme des anathêmes. Il est encore pour vous..... un autre genre d'hommes dans le monde qui sont dangereux par l'ascendant de leur esprit ; des mondains qui, nés avec une éloquence naturelle & des talents supérieurs du côté de l'esprit, prennent d'abord empire sur tout ce qui les environne ; ébranlent, persuadent, entraînent, abusent des dons de Dieu & d'une malheureuse vivacité, pour tourner la vertu en ridicule, donner au vice des couleurs d'innocence, justifier les passions, affoiblir les vérités

rités du Salut; rabattre du moins de tout ce que la Religion nous en apprend; taxer d'*Excès*, de *Foiblesse*, de *Devoirs impraticables*, les devoirs les plus essentiels; des Apologistes éternels du monde & de ses abus; des ennemis de la Croix de Jésus-Christ & de sa doctrine; des hommes qui vivent dans le monde, comme si l'Evangile n'y avoit rien changé, comme si le monde étoit encore notre loi; qui donnent un air de dérision & de petitesse d'esprit à tout ce qui ne leur ressemble pas; les Apôtres du siècle & du démon, & qui, par l'ascendant que leur donne la facilité & l'agrément de l'esprit, sont courus, recherchés, reçus par-tout avec distinction; font toute la joie & tout l'ornement des sociétés mondaines; ont un accès libre dans les palais des Grands; multiplient par-tout leurs Sectateurs, & perpétuent parmi les hommes la doctrine corrompue du monde que l'Evangile avoit anéantie; voilà les personnes à craindre par l'ascendant de leur esprit. (*Massillon*; Discours sur *la manière dont les Clercs doivent se conduire dans le monde.*)

IRRELIGION

TOUT est plein aujourd'hui de Chrétiens philosophes, & de Fidèles juges de la Foi. On adoucit tout; on donne un air de raison à tout; en retenant le fonds de la doctrine chrétienne & de l'espérance en Jésus-Christ, on croit se faire une religion

FIGURE XXV.

plus saine, en se la faisant plus claire & plus intelli-
IRRELIGION gible : tout ce qui tient tant soit peu du prodige & du surprenant, on s'en défie ; on forme des doutes sur ces flammes éternelles que la Justice divine a préparées à l'impudique & à l'impie ; on veut entrer dans les desseins de Dieu sur les destinées des hommes ; &, par des idées toutes humaines de sa bonté, réformer ce qu'ils ont ou d'effrayant, ou d'incompréhensible ; on ose examiner si nous pouvons être les héritiers de la faute ou du châtiment de nos pères, & si notre profonde corruption n'est pas l'ouvrage de la nature plutôt que du péché ; on demande sans cesse pourquoi des penchants de plaisirs, qui semblent être nés avec nous, peuvent nous être imputés comme des crimes ; on trouve des inconvénients dans l'histoire vénérable de nos Livres saints ; on s'érige en censeur de ces faits éclatants & merveilleux que des hommes inspirés nous y ont conservés, & que le bras du Seigneur opéra autrefois pour la délivrance de son peuple ; on cherche comment il a pu créer un monde qui n'étoit pas ; exterminer toute chair dans les eaux du déluge ; sauver la race des hommes & des animaux dans un seul asyle ; ouvrir & fermer la mer pour faciliter la fuite à son peuple ; le nourrir dans le désert d'un pain miraculeux ; le conduire dans une nuée éclatante, & ordonner même au Soleil

de prolonger sa course, pour achever de le rendre vainqueur des ennemis de son nom. Que dirai-je? On veut trouver dans les forces de la nature la possibilité de ces prodiges éclatants, où la Foi de nos pères a toujours reconnu le doigt de Dieu; & l'on change l'histoire de la Religion & des manifestations du Seigneur aux hommes, en des événements presque tout naturels, & des monuments trop vantés d'une prudence toute humaine. * C'est ainsi, ô mon Dieu, que l'homme insensé se dispute à lui-même la consolation de croire que vous avez opéré des merveilles en sa faveur, & qu'il se fait une étude d'infirmer les plus beaux titres de sa gloire & de son espérance. (*Le même;* Sermon pour *la Fête de l'Incarnation.*) IRRELIGION

RIEN N'EST plus humiliant pour l'incrédulité que de la rappeller à son origine; elle porte un faux nom de *Science* & de *Lumière*; & c'est un enfant de crime & de ténèbres. Ce n'est donc pas la force de la raison qui a mené là nos prétendus Incrédules; c'est la foiblesse d'un cœur corrompu qui n'a pu surmonter ses penchants les plus honteux; c'est même une lâcheté de courage qui, ne pouvant soutenir & regarder d'un œuil ferme les terreurs & les menaces de la Religion, tâche de s'étourdir, en redisant sans cesse que *ce sont* FIGURE XXV.

IRRELIGION

des frayeurs puériles ; c'eſt un homme qui a peur la nuit, & qui chante en marchant tout ſeul dans les ténèbres, pour ſe raſſurer lui-même. * La débauche nous rend toujours lâches & craintifs ; & ce n'eſt qu'un excès de peur des peines éternelles, qui fait qu'un libertin nous prêche & nous chante ſans ceſſe qu'*elles ſont douteuſes :* il tremble & il veut ſe raſſurer contre lui-même ; il ne peut pas ſoutenir en même-temps la vue de ſes crimes & celle du ſupplice qui les attend ; cette Foi ſi vénérable & dont il parle avec tant de mépris, l'effraye pourtant, le trouble encore plus que les autres pécheurs qui, ſans douter de ſes châtiments, ne laiſſent pas ſouvent d'être infidèles à ſes préceptes ; c'eſt un lâche qui cache ſa peur ſous une fauſſe oſtentation de bravoure. Non ; ..... nos prétendus eſprits forts ſe donnent pour des hommes fermes & courageux ; ſuivez-les de près, ce ſont les plus foibles & les plus lâches de tous les hommes. (*Le même* ; Sermon *des Doutes ſur la Religion.*)

FIGURE XXV.

IL FAUT regarder le parti de la plupart de ces prétendus eſprits forts & de ces Incrédules de débauche & de libertinage, comme un parti d'hommes foibles, diſſolus, diſſipés, leſquels n'ayant pas la force de vivre chrétiennement, ni la fermeté même d'être impies, demeurent dans cet état d'éloi-

gnement de la Religion, comme le plus commode à la pareſſe; & comme ils ne font rien pour en ſortir, ils croient y tenir en effet: c'eſt une eſpèce de neutralité entre la Foi & l'Irréligion, dont l'indolence s'accommode; parce qu'il faut du mouvement pour prendre un parti, & que, pour demeurer neutre, il n'y a qu'à ne point penſer & vivre d'habitude; ainſi on ne s'approfondit & on ne ſe décide jamais ſoi-même. L'impiété ferme, déclarée, a je ne ſçais quoi qui fait horreur; la Religion, d'un autre côté, offre des objets qui allarment & qui n'accommodent pas les paſſions. Que faire entre ces deux extrêmités dont l'une révolte la raiſon & l'autre les ſens? On demeure indécis & chancelant; on jouït en attendant du calme que cet état d'indéciſion & d'indifférence nous laiſſe; on vit ſans vouloir ſçavoir ce qu'on eſt, parce qu'il eſt plus commode de n'être rien & de vivre ſans penſer & ſans ſe connoître. Non, ... je le répète, ce ne ſont pas ici des Incrédules, ce ſont des hommes lâches qui n'ont pas la force de prendre un parti; qui ne ſçavent que vivre voluptueuſement, ſans règle, ſans morale, ſouvent ſans bienſéance; & qui, ſans être impies, vivent pourtant ſans Religion, parce que la Religion demande de la ſuite, de la raiſon, de l'élévation, de la fermeté, de grands ſentiments, & qu'ils en ſont incapables. Voilà pourtant

IRRELIGION

IRRELIGION

les héros dont l'impiété s'honore ; voilà les suffrages dont elle se fait un rempart, & qu'elle oppose à la Religion en nous insultant ; voilà les partisans avec lesquels elle se croit invincible ; *& il faut bien que ses ressources soient foibles & misérables, puisqu'elle est réduite à les chercher dans des hommes de ce caractère. (*Le même ; au même endroit.*)

FIGURE XXV.

DANS tous les autres doutes on ne doute que pour s'éclaircir ; on cherche tout ce qui peut conduire à la vérité qu'on ne voit encore qu'à demi ; mais ici on ne doute que pour douter ; preuve que le doute ne nous intéresse pas plus que la vérité qu'il nous cache : on seroit bien fâché qu'il fallût se donner la peine d'éclaircir le vrai ou le faux des incertitudes qu'on prétend avoir sur nos mystères. Oui, ... si la peine de ceux qui doutent étoit une obligation indispensable de chercher la vérité, nul ne douteroit ; nul ne voudroit acheter à ce prix le plaisir de se dire *Incrédule* ; nul peut-être même n'en seroit capable : preuve décisive qu'on ne doute point ; qu'on n'est pas plus attaché à ses doutes qu'à la Religion ; (car on n'est guères plus instruit sur l'un que sur l'autre) mais seulement qu'on a perdu ces premiers sentiments de retenue & de foi, qui nous laissoient encore un reste de respect pour la Religion de nos pères. Ainsi on fait bien de l'hon-

neur à des hommes si dignes en même-temps & de pitié & de mépris, de croire qu'ils ont pris un parti ; qu'ils ont embrassé un système ; on leur fait bien de l'honneur de les ranger parmi les impies sectateurs d'un Socin, de les qualifier des titres affreux de *Déistes* ou d'*Athées*. * Hélas ! ils ne sont rien ; ils ne tiennent à rien ; du moins ils ne sçavent eux-mêmes ce qu'ils sont ; ils ne sçauroient nous le dire ; & ce qu'il y a ici de déplorable, c'est qu'ils ont trouvé le secret de se former un état plus mépriſable, plus bas, plus indigne de la raison, que celui de l'impiété ; & que c'est les honorer de leur donner le titre odieux d'*Incrédules*, qui avoit été jusqu'ici la honte de l'humanité, & le plus grand opprobre de l'homme. (*Le même ; au même endroit.*) IRRELIGION

UNE RÉFLEXION qui confirme la même vérité & qui est bien humiliante pour nos prétendus Incrédules, c'est qu'eux, qui nous traitent si fort d'*Esprits foibles & crédules* ; eux qui vantent tant la raison ; qui nous accusent sans cesse de nous faire une religion des préjugés populaires, & de ne croire que parce que ceux qui nous ont précédés ont cru ; eux, dis-je, ils ne sont incrédules & ne doutent que sur l'autorité déplorable d'un libertin à qui ils ont ouï dire souvent que tout ce qu'on leur prêche FIGURE XXV.

IRRELIGION

d'un avenir n'eſt qu'un épouvantail pour alarmer les enfants & le peuple : voilà toute leur ſcience & tout l'uſage qu'ils ont fait de la raiſon. Ils ſont impies, ſans examen & par crédulité, comme ils nous accuſent d'être fidèles ; mais par une crédulité qui ne peut trouver d'excuſes que dans la fureur & dans l'extravagance ; c'eſt l'autorité d'un ſeul diſcours impie, prononcé d'un ton ferme & déciſif, qui a ſubjugué leur raiſon, & qui les a rangés du côté de l'impiété. Ils nous trouvent trop crédules de nous rendre à l'autorité des Prophètes & des Apôtres, des Hommes inſpirés de Dieu, des Prodiges éclatants opérés pour établir la vérité de nos Myſtères, & à cette Tradition vénérable de ſaints Paſteurs qui nous ont tranſmis d'âge en âge le dépôt de la doctrine & de la vérité ; c'eſt-à-dire, à la plus grande autorité qui ait jamais paru ſur la terre ; & ils ſe croient moins crédules, & il leur ſemble plus digne de raiſon de déférer à l'autorité d'un impie qui, dans un moment de débauche, prononce d'un ton ferme qu'*il n'y a point de Dieu*, & ne le croit pas peut-être lui-même. * Ah ! ..... que l'homme s'avilit & ſe rend mépriſable, quand il ſe fait une fauſſe gloire de n'être plus ſoumis à Dieu ! (*Le même ; au même endroit.*)

IRRELIGION *FIGURE X.*

O MON DIEU ! que l'Impie, qui ſemble vous mépriſer avec tant de hauteur, eſt petit & mépriſable lui-même ! C'eſt un lâche qui vous inſulte tout haut, & qui vous craint encore en ſecret ; c'eſt un glorieux qui ſe vante de ne rien craindre, & qui ne nous dit pas tout ce qui ſe paſſe dans ſon cœur ; * c'eſt un impoſteur qui voudroit nous en impoſer, & qui ne peut réuſſir à ſe tromper lui-même ; c'eſt un inſenſé qui prend ſur lui toutes les horreurs de l'impiété, & qui ne peut parvenir à s'en faire une triſte reſſource ; c'eſt un furieux qui, ne pouvant arriver à l'irréligion, ni éteindre les terreurs de ſa conſcience, éteint en lui toute pudeur & toute décence, & tâche au moins de s'en faire un honneur impie devant les hommes. Que dirai-je enfin ? c'eſt un homme ivre & emporté, & qui ſacrifie ſa Religion qu'il conſerve encore, ſon Dieu qu'il craint, ſa conſcience qu'il ſent, ſon ſalut éternel qu'il eſpère, à la déplorable vanité de paroître incrédule. Quel abandon de Dieu ! & quel abîme de fureur & d'extravagance ! (*Le même ; au même endroit.*)

FIGURE IX.

SÇAVEZ-VOUS bien ce que c'eſt qu'un Incrédule ? C'eſt un homme ſans mœurs, ſans probité, ſans foi, ſans caractère ; qui n'a plus d'autre règle que

IRRELIGION

ſes paſſions, d'autre loi que ſes injuſtes penſées, d'autre maître que ſes deſirs, d'autre frein que la crainte de l'autorité, d'autre Dieu que lui-même ; enfant dénaturé, puiſqu'il croit que le hazard tout ſeul lui a donné des pères ; ami infidèle, puiſqu'il ne regarde les hommes que comme les triſtes fruits d'un aſſemblage bizarre & fortuit, auxquels il ne tient que par des liens paſſagers ; maître cruel, puiſqu'il eſt perſuadé que c'eſt le plus fort & le plus heureux qui a toujours raiſon. Car qui pourroit déſormais ſe fier à vous ? Vous ne craignez plus de Dieu ; vous ne reſpectez plus les hommes ; vous n'attendez plus rien après cette vie ; la vertu & le vice vous paroiſſent des préjugés de l'enfance, & les ſuites de la crédulité des peuples. Les adultères, les vengeances, les blaſphêmes, les perfidies noires, les abominations qu'on n'oſeroit nommer, ne ſont plus pour vous que des défenſes humaines & des polices établies par la politique des Légiſlateurs ; les crimes les plus affreux & les vertus les plus pures, tout eſt égal ſelon vous, puiſqu'un anéantiſſement éternel va bientôt égaler le Juſte & l'Impie, & les confondre pour toujours dans l'horreur du tombeau. Quel monſtre êtes-vous donc ſur la terre ? L'idée qu'on vient de vous donner de vous-même flatte-t-elle beaucoup votre orgueuil ? Et pouvez-vous en ſoutenir la ſeule image ? D'ail-

leurs vous faites honneur de votre Irréligion à la force de votre esprit ; mais allez à la source. Qui vous a mené au libertinage ? N'est-ce pas la corruption de votre cœur ? * Vous seriez-vous jamais avisé d'être impie, si vous aviez pu allier la Religion avec vos plaisirs ? Vous avez commencé à douter d'une doctrine qui gênoit vos passions ; & vous l'avez crue fausse dès qu'elle vous est devenue incommode ; vous avez cherché à vous persuader ce que vous aviez un si grand intérêt de croire : « Que tout mouroit avec nous ; que les » peines éternelles étoient des terreurs de l'éduca» tion ; que les penchants nés avec nous ne pou» voient être des crimes ; que sçais-je ? & toutes » ces maximes de libertinage sorties de l'Enfer ». On croit aisément ce qu'on desire ; Salomon n'adora les Dieux des femmes étrangères, que pour se calmer sur ses dissolutions : si les hommes n'avoient jamais eu de passions, ou si la Religion les avoit autorisées, il n'auroit jamais paru d'Incrédule sur la terre ; & une preuve que je dis vrai, c'est que dans les moments où vous êtes dégoûté du crime, vous vous tournez, sans vous en appercevoir, vers la Religion ; dans les moments où vos passions sont plus calmes, vos doutes diminuent : vous rendez comme malgré vous un hommage secret au fond de votre cœur à la vérité de la Foi ; vous avez beau

IRRELIGION

l'affoiblir, vous ne pouvez réuſſir à l'éteindre; c'eſt qu'au premier ſignal de la mort vous levez les yeux au Ciel; vous reconnoiſſez le Dieu qui vous frappe; vous vous jettez dans le ſein de votre père & de l'auteur de votre être; vous tremblez ſur un avenir que vous vous étiez vanté de ne pas croire; &, humilié ſous la main du Tout-Puiſſant, prête à tomber ſur vous & à vous écraſer comme un ver de terre, vous avouez qu'il eſt ſeul grand, ſeul ſage, ſeul immortel, & que l'homme n'eſt que vanité & que menſonge. (*Massillon*; Sermon ſur *la Vérité de la Religion.*)

Figure XVIII.

Ce n'est rien encore pour ce Pécheur mourant, que le ſouvenir du paſſé & le ſpectacle du préſent; il ne ſeroit pas ſi malheureux, s'il pouvoit borner là toutes ſes peines; c'eſt la penſée de l'avenir qui le jette dans un ſaiſiſſement d'horreur & de déſeſpoir. Cet avenir, * cette région de ténèbres où il va entrer ſeul, accompagné de ſa ſeule conſcience; cet avenir, cette terre inconnue d'où nul Mortel n'eſt revenu, où il ne ſçait ni ce qu'il trouvera, ni ce qu'on lui prépare; cet avenir, cet abîme immenſe où ſon eſprit ſe perd & ſe confond, & où il va s'enſevelir, incertain de ſa deſtinée; * cet avenir, ce tombeau, ce ſéjour d'horreur où il va prendre ſa place avec les cendres & les cadavres

de ſes ancêtres ; cet avenir, cette éternité étonnante dont il ne peut ſoutenir le premier coup d'œuil ; cet avenir enfin, ce jugement redoutable où il va paroître devant la colère de Dieu, & rendre compte d'une vie dont tous les moments preſque ont été des crimes. Ah ! tandis qu'il ne voyoit cet avenir terrible que de loin, il ſe faiſoit une gloire affreuſe de ne pas le craindre ; il demandoit ſans ceſſe d'un ton de blaſphême & de dériſion : *Qui en eſt revenu ?* Il ſe moquoit des frayeurs vulgaires, & ſe piquoit là-deſſus de fermeté & de bravoure : mais, dès qu'il eſt frappé de la main de Dieu ; dès que la mort ſe fait voir de près, que les portes de l'Eternité s'ouvrent à lui, & qu'il touche enfin à cet avenir terrible contre lequel il avoit paru ſi raſſuré, ah ! il devient alors ou foible, tremblant, éploré, levant au Ciel des mains ſuppliantes ; ou ſombre, taciturne, agité, roulant au-dedans de lui des penſées affreuſes, & n'attendant pas plus de reſſource du côté de Dieu, de la foibleſſe de ſes lamentations & de ſes larmes, que de ſes fureurs & de ſon déſeſpoir. (*MASSILLON* ; Sermon ſur *la Mort du Pécheur, &c.*)

IRRELIGION

* *

IRRELIGION *FIGURE XXVIII.*

COMPAGNE du Déiſme & de la Tolérance,
Par l'orgueuil ſoutenue & par la volupté,
* Sur un Trône éclatant monta l'Impiété.
Un Mortel préparoit la voie à ſes conquêtes ;
Et prompt à lui fournir des armes toutes prêtes,
A Rotterdam pour elle ouvrit ſon Arſenal.
De toute vérité ce dangereux rival,
Guerrier infatigable & propre à tout combattre,
Peu jaloux d'élever, toujours jaloux d'abattre,
Ne ſe plaiſoit qu'à voir arguments terraſſés,
Diſputeurs en déroute, & partis renverſés.
Ainſi, d'un œuil content, Marius dans ſa fuite
Contemploit les débris de Carthage détruite.
Déteſtable plaiſir ! cœur cruel ! homme affreux
Qui regarde avec joie un objet malheureux !
Notre fier conquérant, ravageur de ſyſtêmes,
Ne traînoit après lui que doutes, que problêmes,
Sophiſmes captieux, longues digreſſions,
Amas d'autorités, foule d'objections.
Ce merveilleux Protée, adroit à nous ſurprendre,
Infidèle aux drapeaux qu'il paroiſſoit défendre,
Adverſaire du camp qu'il avoit protégé,
Et ſouvent déſerteur auſſi-tôt qu'engagé,
Forma plus d'un nuage à force de pouſſière
Qu'il fit preſque voler juſques à la lumière.
Combien de raiſonneurs dont l'étonnant orgueuil
S'enfla dans ſon informe & critique recœuil !

L'ardeur de diſputer veut au moins pour amorce,
De l'érudition quelque légère écorce ;
Mais l'étude eſt pénible & le fruit en eſt lent.
Que Bayle fut commode au Lecteur indolent !
Tout s'y trouve ; ſcience, hiſtoire, longs paſſages,
Grave métaphyſique & galants badinages.
Bientôt à décider ſon diſciple hardi,
Ayant tout parcouru, crut tout approfondi.
Enfin, chez l'Imprimeur, la gémiſſante preſſe
Vit ſortir de ſon ſein, las d'enfanter ſans ceſſe,
D'innombrables journaux dont le fécond progrès
Changea les Ignorants en Sçavants par extraits.
(*M.* RACINE ; *Epître à M. Rouſſeau.*)

IRRELIGION

ENFIN je vous revois, bois antique & ſauvage,
Lieu ſombre, lieu déſert qui dérobez le Sage
Au luxe des Cités, à la pompe des Cours ;
Où, quand la raiſon parle, elle convainc toujours ;
Où l'ame reprenant l'autorité ſuprême,
Dans le ſein de la paix s'enviſage elle-même.
Eſclave dans Paris, ici je deviens Roi ;
Cette Grotte où je penſe eſt un Louvre pour moi ;
La ſageſſe eſt mon guide, & l'Univers mon livre ;
J'apprends à réfléchir pour commencer à vivre.
C'eſt ici que la ſage & profonde raiſon,
De mon eſprit captif étendit la priſon ;
Quand, armé du flambeau de la Philoſophie,
Je démaſquai l'erreur que l'orgueuil déifie ;
Que toléra long-temps le Batave ſéduit,
Et que juſqu'en nos murs le menſonge conduit.

FIGURE XXVIII.

IRRELIGION

Vous donc qui me ſuivez dans cette ſolitude,
Qui par des nœuds de fleurs m'attachez à l'étude,
Muſe, rappellez-moi le mémorable jour
Où la vérité même, éclairant ce ſéjour,
Du Dieu de Spinoſa m'offrit la vive image:
Elle étoit ſans bandeau ; peignons-la ſans nuage.
Loin du faſte impoſant & toujours onéreux,
En d'utiles plaiſirs couloient mes jours heureux ;
Tout entier à l'étude, à mes vœux, à moi-même,
Du hardi Spinoſa je creuſois le ſyſtême ;
Et, de ſon Athéiſme éclairant les détours,
A Dieu qu'il outragea j'adreſſois ce diſcours :
« Deſcens, grand Dieu, deſcens dans ma retraite obſcure ;
» Pénètre mon eſprit de cette clarté pure
» Dont les ſages témoins de ta félicité
» Partagent avec toi l'heureuſe immenſité ;
» Contre tes ennemis viens armer ma jeuneſſe ;
» Enflamme mon eſprit, & murís ma ſageſſe :
» Viens à moi ; je t'implore »..... Un feu pâle & ſoudain
De ma Grotte à ces mots remplit le vaſte ſein ;
Je crus être témoin de la chûte du monde ;
Les Aſtres égarés dans une nuit profonde,
Et par leurs tourbillons vainement ſuſpendus,
Roulèrent dans les airs enſemble confondus ;
Tout parut s'abîmer ; moi ſeul, calme & tranquille,
Je vis l'affreux cahos entourer mon aſyle.
Tu me donnois, grand Dieu, cette intrépidité.
Plongé dans le ſilence & dans l'obſcurité,
Le jour me fut rendu par un coup de tonnerre ;
Je vis ſortir alors des débris de la terre

Un

Un énorme Géant. Que dis-je ? un monde entier,
Un Coloſſe infini, mais pourtant régulier :
Sa tête eſt à mes yeux une montagne horrible ;
Ses cheveux, des forêts ; ſon œuil ſombre & terrible,
Une fournaiſe ardente, un abîme enflammé :
Je crois voir l'Univers en un corps transformé.
Dans ſes moindres vaiſſeaux ſerpentent les fontaines ;
Le profond Océan écume dans ſes veines ;
La robe qui le couvre eſt le voile des airs ;
Sa tête touche aux Cieux, & ſes pieds aux Enfers.
Il paroît ; la frayeur de mon ame s'empare ;
Mais, dans le trouble affreux où mon eſprit s'égare,
Plus tremblant que ſoumis, plus ſurpris qu'agité,
Je cherche en lui les traits de la Divinité ;
Lorſqu'abaiſſant vers moi ſa paupière effrayante,
Il m'adreſſe ces mots d'une voix foudroyante :
« Ceſſe de méditer dans ce ſauvage lieu ;
» Homme, plante, animaux, eſprit, corps, tout eſt Dieu.
» Spinoſa le premier connut mon exiſtence ;
» Je ſuis l'Etre complet, & l'unique ſubſtance ;
» La matière & l'eſprit en ſont les attributs ;
» Si je n'embraſſois tout, je n'exiſterois plus.
» Principe univerſel, je comprends tous les êtres ;
» Je ſuis le Souverain de tous les autres maîtres :
» Les membres différents de ce vaſte Univers
» Ne compoſent qu un tout dont les modes divers,
» Dans les airs, dans les cieux, ſur la terre & ſur l'onde,
» Embelliſſent entre eux le théâtre du Monde ;
» Et c'eſt l'accord heureux des êtres réunis
» Qui comble mes tréſors & les rend infinis.

IRRELIGION

» Ceſſe donc de borner ma puiſſance divine ;
» Je ſuis tout ; tout en moi puiſe ſon origine :
» Ma grande ame circule, agit dans tous les corps,
» Et, ſelon leur ſtructure, anime leurs reſſorts ;
» Mais la ſagacité ne s'échappe & n'émane
» Qu'à travers le bandeau que m'oppoſe l'organe.
» Si le voile eſt épais, l'eſprit éclaire moins ;
» S'il eſt plus délié, libre alors de tous ſoins,
» Il briſe le tiſſu de ſes liens rebelles,
» Et juſque dans le Ciel lance ſes étincelles.
» De cet Etre ignoré, de cet Etre puiſſant,
» Admire & reconnois le portrait agiſſant ;
» Mon corps eſt le monceau de toute la matière ;
» L'union des eſprits forme mon ame entière ».
Il dit ; mais, de cent coups à la fois foudroyé,
* Comme un foible criſtal le Coloſſe eſt broyé ;
L'obſcurité s'enfuit ; le jour enfin m'éclaire,
Et tout s'offre à mes yeux dans la forme ordinaire.
(*M. l'Abbé* DE BERNIS ; Poëme contre l'*Irréligion.*)

XVI. MOLLESSE.

MOLLESSE

OU PRENDRE des couleurs plus vraies pour peindre ces hommes à qui le cœur fatigué de plaiſirs, & l'eſprit las de penſer, ne laiſſent d'autres occupations que l'habitude de vivre dans la *Molleſſe* & l'inaction, dé-

fauts ſi ordinaires aux habitants des grandes Villes, & ſur-tout de la Capitale où tout ce qu'il faut pour entretenir cette paſſion ſe trouve abondamment ? M. de Voltaire a fait ce portrait en Proſe avec le même crayon qui nous a donné ces chefs-d'œuvre de l'Art poétique. MOLLESSE

SYBARITES tranquilles dans le ſein de nos cités floriſſantes, occupés des rafinements de la Molleſſe, devenus inſenſibles à tout & au plaiſir même, pour avoir tout épuiſé ; fatigués de ces ſpectacles journaliers dont le moindre eût été une fête pour nos pères, & de ces repas continuels plus délicats que les feſtins des Rois ; au milieu de tant de voluptés ſi accumulées & ſi peu ſenties, de tant d'arts, de tant de chefs-d'œuvre ſi perfectionnés & ſi peu conſidérés ; * enivrés & aſſoupis dans la ſécurité & dans le dédain, nous apprenons la nouvelle d'une bataille. On ſe réveille de ſa douce léthargie pour demander avec empreſſement des détails dont on parle au hazard ; pour cenſurer le Général ; pour diminuer la perte des ennemis ; pour enfler la nôtre : cependant cinq ou ſix cents familles du Royaume ſont ou dans les larmes ou dans la crainte. Elles gémiſſent retirées dans l'intérieur de leurs FIGURE XXV.

MOLLESSE

maisons, & redemandent au Ciel des frères, des époux, des enfants. Les paisibles habitants de Paris se rendent le soir aux spectacles où l'habitude les entraîne plus que le goût; &, si dans les repas qui succèdent aux spectacles, on parle un moment des morts qu'on a connus, c'est quelquefois avec indifférence, ou en rappellant leurs défauts, quand on ne devroit se souvenir que de leurs pertes, ou même en exerçant contre eux ce facile & malheureux talent d'une raillerie maligne, comme s'ils vivoient encore. (*M. DE VOLTAIRE; Eloge Funèbre des Officiers qui sont morts dans la Guerre de* 1741.)

XVII. OISIVETÉ.

OISIVETÉ

QUELLE FÉCONDITÉ! quel feu! quel art dans ces morceaux de Bourdaloue! Il trouve le secret, en parlant de l'*Oisiveté* de ceux qui sont dans les places, de parler en même-temps de tous leurs autres vices, sans s'écarter de son sujet; ou plutôt il rapporte tout à son sujet; il montre que l'*Oisiveté* est tout à la fois la cause & l'effet de leurs autres vices; qu'ils sont vicieux parce qu'ils sont oisifs, & qu'ils

ſont oiſifs parce qu'ils ſont vicieux. L'application du paſſage de S. Bernard qui forme le ſecond portrait, eſt également ingénieuſe & naturelle; elle répand ſur celui qui précède un nouvel agrément & une nouvelle force.

OISIVETÉ

PAR où juſtifiez-vous cette vie oiſive & ſans action, dans des places qui demandent une vigilance ſans relâche, & toute votre attention ? Paiſibles poſſeſſeurs & vains idolâtres d'un honneur dont l'éclat repaît votre vanité, mais dont les obligations étonnent votre amour-propre, venez vous contempler dans le tableau que je vous préſente; venez reconnoître l'énorme oppoſition qui ſe rencontre entre votre conduite & vos devoirs; venez apprendre ce que vous devez être, & vous confondre de ce que vous n'êtes pas. Je ſçais que vous trouverez aſſez de vaines excuſes; je ſçais que vous imaginerez aſſez de prétextes pour vous perſuader que, dans l'exercice de votre miniſtère, on doit être auſſi content de vous que vous l'êtes de vous-mêmes, mais examinons de bonne-foi la choſe, & raiſonnons. Car, être ſans ceſſe occupé de ſes divertiſſements & de ſon plaiſir, & preſque jamais de ſes fonctions & de ſon emploi; fuir un travail que vous devez au Public, & que le Public attend de vous; avoir

FIGURE IX.

OISIVETÉ

horreur d'une assiduité nécessaire, que vous traitez de *Captivité* & d'*Esclavage*; se décharger sur autrui des soins qui vous regardent personnellement, & dont vous êtes par vous-mêmes responsables; ne pouvoir se tenir là où il faut être, & se trouver par-tout où il faudroit n'être pas; rejetter toute affaire qui incommode, qui fatigue, quoique Dieu ne vous ait fait ce que vous êtes que pour en être fatigués & incommodés; n'écouter que la prudence humaine, & ne vouloir jamais se commettre à rien, jamais s'exposer à rien, dans des occasions où l'on craint de se perdre, mais où Dieu veut que vous vous perdiez, selon le monde, & que vous vous exposiez; en un mot, ne prendre de votre condition que le doux & l'agréable, & en laisser le pénible & le rigoureux; secret que le monde enseigne, & que vous avez si bien appris. Ce n'est pas assez; regarder d'un œuil indifférent ce qui devroit vous donner de saintes inquiétudes, ce qui devroit exciter tout votre zèle; des abus qu'il faudroit corriger, des violences qu'il faudroit réprimer, des injustices qu'il faudroit réparer, des scandales qu'il faudroit faire cesser; au contraire éclater avec impatience, avec chaleur, avec emportement sur les moindres sujets, & dans une place néanmoins où l'on doit toujours se posséder soi-même; où l'on doit toujours être maître de

soi-même, toujours se modérer, se retenir, sans jamais écouter la sensibilité, & sans jamais la faire paroître. Que dis-je ? abuser de son pouvoir pour satisfaire ses animosités particulières & ses ressentiments, pour autoriser ses vengeances, pour se rendre redoutable dans une ville, pour faire souffrir tout un pays & ne rien souffrir soi-même ; tout cela & tout ce que je passe, (car je serois infini, si je voulois épuiser cette morale & toucher mille autres articles non moins importants) tout cela encore une fois vous convient-il ? Est-ce là ce que demande votre état ? Est-ce pour cela que la Providence a établi dans le monde cette diversité de conditions ; * qu'elle a placé les uns sur le buffet comme des vases d'honneur, & qu'elle a laissé les autres dans la poussière ? Dieu, en vous distinguant & en vous élevant, a-t-il prétendu vous entretenir dans l'oisiveté, vous faire vivre dans le repos, fournir à toutes vos commodités, vous abandonner à vous-mêmes & à tous les desirs, à tous les ressentiments de votre cœur ? N'a-t-il fait le monde que pour vous ? Ou n'est-ce pas pour le gouvernement & le bon ordre du monde qu'il vous a choisis ? Or, pour maintenir cet ordre, n'y a-t-il ni réflexions à faire, ni mesures à prendre, ni précautions à garder, ni hazards à courir, ni obstacles à vain-

OISIVETÉ

cre, ni études, ni ménagements néceſſaires ? (*P.* OISIVETÉ *BOURDALOUE*; Sermon ſur l'*Ambition.*)

FIGURE XVII. AH ! ..... (S. Bernard le diſoit dans un ſentiment d'humilité; mais ne pouvez-vous pas le dire avec vérité :) « Je ſuis la chimère de mon ſiècle : *Chi-* » *mæra ſeculi ?* Car je ſuis tout, & je ne ſuis rien ; » ou plutôt je veux parvenir à tout, & ne m'aquit- » ter de rien : je ſuis dans la Magiſtrature, & je » n'ai du Magiſtrat que l'autorité & la robe ; c'eſt » l'être & ne l'être pas : je ſuis dans les Affaires, » & je n'ai de l'homme d'Affaires que l'opulence » & le faſte ; c'eſt l'être & ne l'être pas : je ſuis » dans l'Egliſe, & je n'ai de l'Eccléſiaſtique que le » caractère & l'habit ; c'eſt l'être & ne l'être pas : » *Chimæra ſeculi* ». Le beau ſpectacle (pourſuivoit le même Père au ſujet de certains Miniſtres de Jéſus-Chriſt) « le beau ſpectacle de les voir en- » gagés dans l'Egliſe ! pourquoi ? pour en recœuil- » lir les revenus ; pour ſe montrer ſous la Mître » & ſous la Pourpre, jamais pour ſervir à l'Autel, » jamais pour aſſiſter à l'Office divin, jamais pour » ſubvenir aux beſoins des Pauvres, jamais pour » vaquer à l'inſtruction des Peuples, jamais pour » s'employer à l'édification des Ames que la Pro- » vidence leur a confiées. * Que ſont-ils ? on ne

» peut bien le dire, puiſqu'ils ne ſont à propre-
» ment parler ni du Monde, ni de l'Egliſe, ni de
» la Robe, ni de l'Epée : *Chimæra ſeculi* ». (*Le même ; au même endroit.*)

OISIVETÉ

XVIII. ORGUEUIL.

ORGUEUIL

LORSQU'ON peint tout à la fois l'intérieur & l'extérieur des Paſſions, on produit toujours un grand effet. Dans les portraits ſuivants, Fléchier le fait en quelque ſorte, en parlant de l'*Orgueuil* des Grands. L'Abbé Duguet ſe renferme davantage dans l'intérieur ; mais Gaſpard Terraſſon ſçait ſi bien allier le cœur avec la conduite, les ſentiments avec les actions, qu'à la lecture des extraits qu'on trouve ici, on croit voir marcher un homme ſuperbe, l'entendre parler avec arrogance, & ſe montrer avec oſtentation. On lit en même-temps dans ſon ame ; on le voit infecté d'une vanité puérile ; préoccupé de l'idée de ſes richeſſes, de ſa grandeur, ou de ſes talents ; on le mépriſe, & l'on apprend au moins à ne pas l'imiter.

ORGUEUIL *FIGURE XXV.*

LE SUPERBE ne cherche point à faire de bonnes actions ; il n'en veut faire que d'éclatantes. Il aime la réputation de la vertu, & néglige la vertu même ; il ne s'étudie point à régler sa raison, mais à tourner celle des autres à son avantage : il cherche son repos au milieu d'une troupe de flatteurs intéressés qui l'environnent & qui le louent ; moins en peine de ce qu'il doit devenir après sa mort, que de ce qu'on dira de lui pendant sa vie : par de fausses vertus, il veut s'établir une fausse réputation ; il affronte le péril & la mort même, pour je ne sçais quelle vanité qu'il croit pouvoir faire passer après lui dans la mémoire des hommes. * Ainsi il confesse tacitement qu'il a besoin d'une gloire qui lui manque & qu'il cherche hors de lui-même ; &, s'assujetissant au jugement incertain des hommes, il se rend esclave de ceux-là mêmes au-dessus desquels il veut s'élever. (*FLÉCHIER* ; Sermon pour le jour de *la Céne.*)

FIGURE XXV.

ILS NAISSENT dans le luxe & dans l'opulence ; il semble que, par un sévère jugement de Dieu, ils ne sont tirés du néant que pour être livrés à l'Orgueuil ; leurs premiers regards tombent sur de grands objets. A peine commencent-ils à vivre parmi les hommes, qu'ils sentent déja qu'ils sont nés pour leur commander ; les soumissions de ceux

qui les ſervent, l'éclat de la fortune qui les environne, l'inſtinct de la nature qui les corrompt, tout leur inſpire la vanité, avant même qu'ils ſoient en âge de la connoître. A meſure qu'ils croiſſent, les reſpects & la complaiſance croiſſent pour eux; on déguiſe leurs vices; on groſſit leurs vertus; on fait gloire d'imiter juſqu'à leurs défauts; on ne s'étudie qu'à leur plaire; on ne les écoute que pour les applaudir; on ne leur parle que pour faire leur Panégyrique. * Qu'il eſt difficile que la vapeur de cet encens perpétuel qu'on leur donne n'étouffe leur vertu naiſſante; qu'ils ne viennent à confondre la grandeur avec l'orgueuil, & qu'enchantés de l'honneur qu'ils reçoivent des hommes, ils n'oublient celui qu'ils doivent à Dieu! (*Le même; au même endroit.*) ORGUEUIL.

QU'IL EST difficile, ... d'être victorieux & d'être humble tout enſemble! Les proſpérités militaires laiſſent dans l'ame je ne ſçais quel plaiſir touchant qui la remplit & l'occupe toute entière; on s'attribue une ſupériorité de puiſſance & de force; on ſe couronne de ſes propres mains; on ſe dreſſe un triomphe ſecret à ſoi-même; on regarde comme ſon propre bien ces lauriers qu'on cœuille avec peine & qu'on arroſe ſouvent de ſon ſang; &, lors même qu'on rend à Dieu de ſolennelles actions de *FIGURE XXV.*

graces, & qu'on pend aux voûtes sacrées de ses
ORGUEUIL. Temples des drapeaux déchirés & sanglants qu'on a pris sur les ennemis, qu'il est dangereux que la vanité n'étouffe une partie de la reconnoissance ; qu'on ne mêle aux vœux qu'on rend au Seigneur des applaudissements qu'on croit se devoir à soi-même, * & qu'on ne retienne au moins quelques grains de cet encens qu'on va brûler sur ses Autels ! (*Le même ; Oraison Funèbre de M. de Turenne.*)

FIGURE XXV. L'ORGUEUIL, quoiqu'il soit aux yeux de Dieu une véritable bassesse, affecte pourtant d'imiter une certaine grandeur qui trompe & qui impose : il s'applaudit de ce qu'il a, ou de ce qu'il croit avoir ; il est plein, ou affecte de le paroître ; & cette abondance dont il se flatte lui cache sa réelle misère & sa pauvreté. Mais il n'y a pas moyen d'embellir l'envie ni de la farder ; elle est un aveu triste de sa misère & de son indigence ; elle est contrainte d'admirer & de respecter dans les autres les biens qu'elle n'a pas ; & elle ne peut se cacher à elle-même la noire malignité qui la porte à s'affliger des avantages des autres. Ce spectre est trop affreux pour avouer qu'on lui ressemble, & pour examiner même si l'on n'en porte pas quelques traits : il est bien plus court d'en détourner les yeux, & de prendre l'horreur qu'on en a, pour un

témoignage qu'on en eſt réellement ennemi ; mais cette horreur peut venir d'un orgueuil qui veut ſe cacher, & que la conformité avec un ſpectre ſi triſte & ſi hideux mettroit au déſeſpoir ; car l'orgueuil manifeſte eſt inſupportable à l'orgueuil ; * il ſe hait malgré lui dès qu'il eſt forcé de ſoutenir ſa propre vue ; il faut qu'il ſe trompe auſſi-bien que les autres pour ſe pouvoir ſouffrir ; & il n'y a rien qui déconcerte plus ſes artifices, ni qui faſſe plutôt évanouir les preſtiges qu'il emploie pour demeurer inconnu aux autres & à lui-même, que la conviction qu'il eſt plein d'envie, & par conſéquent plein de baſſeſſe & de lâcheté. (*Duguet* ; *Caractères de la Charité*, Art. III, §. 1.)

ORGUEUIL.

DANS ceux qui ont plus d'éducation & plus d'uſage du monde, l'Orgueuil & l'Amour-propre oſent peu ſe montrer dans leur état naturel ; mais ils n'en ſont pas moins réels ni moins les véritables motifs de tout ce que l'on fait, & de l'attention même qu'on a pour les cacher. Dans les autres qui ſont moins déguiſés & en qui la nature, moins ſecourue par l'art, ſe montre avec plus de ſimplicité, l'orgueuil & l'amour-propre ſe découvrent d'une manière plus choquante. Ils ſont portés à juger & à décider de tout, ſans diſcrétion & ſans prudence. Ils ménagent peu les perſonnes & em-

FIGURE XXV.

ORGUEUIL. ploient les expreſſions avec peu de choix ; * ils commandent durement & obéiſſent de mauvaiſe grace. Tout ce qui leur paroît vrai eſt donné comme certain, & tout ce qui le combat eſt regardé comme injuſte & déraiſonnable. La réſiſtance ne ſert ordinairement qu'à les aigrir & à les affermir dans leurs ſentiments ; & il eſt rare qu'ils cèdent aux remontrances & aux raiſons, à moins qu'elles ne ſoient accompagnées de toutes les manières capables de rendre moins odieuſe l'idée qu'on leur donne du tort qu'ils peuvent avoir. (*Le même ; au même endroit*, Art. IV, §. 1.)

FIGURE XXV. NOTRE plus violente paſſion eſt l'Orgueuil ; & l'affreuſe miſère où il nous a plongés, dont nous éprouvons à chaque moment les funeſtes ſuites, n'eſt pas capable de nous détromper. Nous aimons notre enflure & notre indigence ; nous tâchons de couvrir notre état malheureux par une apparence trompeuſe ; le menſonge nous tient lieu de vérité ; la fauſſeté nous conſole de ce que nous avons perdu ; un vain éclat, une approbation paſſagère, une réputation peu méritée, nous font oublier ce que nous ſommes aux yeux de Dieu ; * &, ſans une grace qui ſoit perpétuellement attentive à réprimer notre vanité, tout ce que nous recevons de la bonté de Dieu eſt auſſi-tôt ſaiſi & perverti par l'Orgueuil

dont l'effet préſent eſt de nous perſuader que nous ſommes quelque choſe par notre propre fonds, ou de deſirer pour le moins d'en perſuader les autres. (*Le même ; au même endroit*, Art. V, §. 1.) ORGUEUIL.

NOUS SOMMES tellement frappés des objets extérieurs, & nous ſommes nous-mêmes ſi près de nous, que nous ne pouvons nous empêcher de réaliſer notre néant & celui des autres créatures : nous lui donnons un corps, un être & des qualités que nous lui rendons propres ; il nous ſemble qu'il marche & qu'il agit tout ſeul, qu'il eſt grand, qu'il eſt fort, qu'il eſt puiſſant, qu'il n'a beſoin de perſonne. Ces idées, toutes groſſières & toutes inſenſées qu'elles ſont, dominent néanmoins le cœur à un tel point, que les plus attentifs y ſont ſouvent ſurpris : elles animent quelquefois toute la perſonne ; elles compoſent le front & les yeux ; elles règlent la démarche ; elles influent ſur le ton de voix ; ſi on les bleſſe & qu'on les contrediſe, elles s'arment de pointes & d'aiguillons pour ſe défendre ; elles mettent en œuvre la colère & la vengeance ; elles uſent de ſoupleſſe ; elles façonnent tout notre extérieur pour reprendre leurs avantages. * Enfin nous voulons, à quelque prix que ce ſoit, être quelque choſe dans le monde : il nous faut une place honorable ; c'eſt à qui s'élevera le *FIGURE XIV.*

plus ; & notre orgueuil nous feroit bientôt sou-
ORGUEUIL. haiter de nous rendre l'idole de tous les cœurs & de tous les esprits, si l'orgueuil même des autres ne s'opposoit pas à nos entrepriſes. (*GASPARD TERRASSON* ; Sermon sur *la Vanité.*)

FIGURE XIV. CE SECOND caractère d'injuſtice (d'indépendance même de la Divinité) que je donne au crime de la vanité, n'eſt point un caractère outré ; & pour vous en convaincre, ... je n'aurois qu'à vous peindre l'eſprit phariſaïque dont l'Evangile nous donne un tableau ſi fidèle. Je vois en effet dans ces hommes vains tous les traits que je viens de marquer ; * je me les repréſente d'abord ſeuls avec eux-mêmes ; retirés, pour ainſi dire, dans leur être propre ; jouïſſant de toute leur perſonne ; raſſemblant dans leur idée toutes leurs vertus prétendues ; rapprochant toutes les actions qu'ils avoient faites, toutes les connoiſſances qu'ils avoient de la Loi, toutes leurs religieuſes pratiques ; réuniſſant ſous un même point de vue l'eſtime qu'on faiſoit d'eux, le rang qu'ils tenoient parmi le Peuple, les reſpects qu'on leur rendoit, les louanges qu'on leur donnoit, la ſoumiſſion qu'on leur témoignoit ; & compoſant de toutes ces idées le monſtrueux fantôme de leur être & de leurs perſonnes. Ainſi transformés, ils paroiſſent avec oſtentation ;

ostentation ; ils marchent avec bruit, il faut qu'on les annonce ; ils ne se confondent point avec le vulgaire ; ils ne mangent point avec les pécheurs ; ils exigent les prémières places ; ils veulent qu'on les salue : s'ils jeûnent, tout le monde en doit être instruit ; s'ils prient, c'est pour être apperçus ; ils appellent de toutes parts des spectateurs quand ils font l'aumône ; ils commandent à tous les esprits de s'abattre sous l'éclat de tant de vertus ; & leur cœur impose pour loi de les regarder comme seuls maîtres, d'écouter leurs oracles avec respect, de s'occuper de leurs perfections, de craindre leur autorité, de se soumettre à leur puissance, d'admirer toute leur personne, en un mot de n'avoir point de Dieux étrangers devant eux : *Non habebis Deos alienos coram me.* (*Le même ; au même endroit.*)

ORGUEIL.

DE-LA qu'arrive-t-il ? qu'un Dieu paroissant sur la terre, non-seulement ils le méconnoissent, ils le mépriſent ; mais ils ne peuvent souffrir qu'on le suive, qu'on l'entende, qu'on parle de lui, qu'on le confesse : ils étouffent la voix de ses miracles ; ils le décrient, ils l'outragent, ils le persécutent, ils le crucifient ; sa mémoire même les importune ; la gloire de son Sépulcre leur fait ombrage ; sa Divinité, prouvée par le grand signe de sa Résurrection, les fait tomber dans une espèce de phrénésie ;

FIGURE XIV.

ORGUEUIL.

& ne pouvant pas cependant en étouffer la vérité, ils affectent du moins de la dissimuler. Qu'est-ce que tout ceci, ... sinon la véritable image de l'Orgueuil ? image dont je n'effacerois pas un trait, si je voulois représenter la vanité de la plupart des hommes de nos jours. Eh ! pourquoi voyons-nous, par exemple, les Grands, les Riches, les Nobles, environnés de tout ce faste qui embarrasse nos villes ; placés dans ces superbes édifices où les murailles mêmes parlent de leurs Titres, de leur Généalogie, de leurs Ancêtres ; revêtus de tout ce que la nature a de plus riche & de plus précieux ; ayant à leurs gages des Ministres & des Serviteurs auxquels ils commandent, * & dont tout l'emploi est souvent d'orner le spectacle qu'ils veulent donner au monde ; d'ailleurs jaloux jusqu'à l'excès des respects des Peuples ; délicats sur les plus légères bienséances ; durs & impitoyables sur les misères d'autrui ; emportés & furieux dès qu'on les offense ; censeurs cruels de tout ce qui peut leur faire ombrage ; se supplantant les uns les autres ; poursuivant le mérite par-tout où ils le trouvent ; n'épargnant pas la probité même : pourquoi tout cela, dis-je, sinon parce qu'ils ne veulent point de Dieux étrangers devant eux ? *Non habebis Deos alienos coram me.* (*Le même ; au même endroit.*)

CES EXEMPLES, ... qui vous paroiſſent peut-être dans l'éloignement par rapport à vous, expriment néanmoins les vrais ſentiments de votre cœur, quand il eſt dévoré par la vanité ; & je dirois volontiers à tout homme qui en eſt atteint : « Il eſt » vrai, vous ne marchez pas avec tant de bruit ; » mais n'eſt-ce point par foibleſſe & par impuiſ- » ſance ? Car enfin, à quoi penſez-vous le plus » ordinairement ? Quels ſont les deſirs les plus » familiers de votre ame ? Que cherchez-vous » quand vous paroiſſez en public, que vous entrez » dans une aſſemblée où vous êtes connu ? Pour- » quoi me parlez-vous ſi ſouvent de ce qui vous » regarde, de ce que vous êtes, de ce que vous » ſçavez, de ce que vous avez fait, des perſonnes » à qui vous tenez, de vos liaiſons ? Pourquoi » répondez-vous avec tant de ſuffiſance ? Pourquoi » décidez-vous ſi impérieuſement de tout ? Pour- » quoi jugez-vous vos frères avec tant de liberté ? » D'où vient que vous ne pouvez ſouffrir qu'on » vous ait oublié ; qu'on n'ait pas ſuivi votre con- » ſeil ; qu'on ait manqué à une bienſéance ? Pour- » quoi ne vous entends-je jamais louer vos pareils, » rendre juſtice à leur mérite, parler de leurs bons » ſuccès ? Votre eſprit ne ſemble fécond que dès » qu'il s'agit d'exagérer leurs défauts, d'épiloguer

ORGUEUIL. *FIGURE IX.*

ORGUEIL.

» sur leurs actions, d'interpréter malignement leurs » discours, de fournir à la raillerie & à la médi- » sance ? D'où naît cette singularité de conduite, » cette affectation dans votre extérieur, cette in- » différence pour tous ceux qui ne sont pas à votre » niveau ? Avouez-le ; c'est votre personne qui » vous occupe ; c'est-là l'idole de votre cœur ; c'est » à la faire honorer que vous rapportez tout. * Vous » ne changez d'humeur qu'à proportion ou qu'on » l'encense, ou qu'on l'oublie ; vous jugez de » votre place, de vos fonctions & de vos succès » par les honneurs qu'on lui rend ; on ne vous sert » qu'autant qu'on l'aime & qu'on y pense ; vous » comptez pour rien tout ce qui ne lui procure pas » quelque hommage nouveau. Ce qu'elle n'a point » ordonné, ce qu'elle n'a point fait, n'est digne, » à votre avis, ni d'attention ni d'estime ; & quel- » que énorme que soit ce crime, votre cœur le » commet, & il dit secrettement à tout le monde » en mille manieres : Vous n'aurez point de Dieux » étrangers devant moi : *Non habebis Deos alienos* » *coram me* ». (*Le même ; au même endroit.*)

FIGURE XVI.

ON A l'esprit haut, dominant ; on abonde dans son sens, & on y veut réduire les autres ; on ne sçait ce que c'est que de céder, même à la raison & à l'évidence ; on veut parler de tout, & paroître

n'ignorer rien. Avec cet esprit on dispute sans fin & sans règle, tantôt contre l'un, tantôt contre l'autre; on conteste pour des choses qu'il importe peu, ou même rien du tout, qu'elles soient comme celui-ci les dit, ou comme celui-là les nie; on dispute avec chaleur, & les paroles sont peu mesurées; on veut l'emporter; les railleries piquantes s'en mêlent; on cherche à être applaudi & à animer toute une compagnie contre son adversaire; on s'attache à le convaincre d'ignorance, ou de telle autre chose qui ne plaît pas plus à l'homme que l'ignorance ou la bêtise: * voilà l'esprit du monde & ce qu'on voit de plus ordinaire dans la Société. (*MOLINIER*; Sermon sur l'*Amour du Prochain.*)

ORGUEUIL.

L'ORGUEUIL avoit été la première source des troubles qui déchiroient le cœur des hommes. Quelles guerres, quelles fureurs, cette funeste passion n'avoit-elle pas allumées sur la terre? De quels torrents de sang n'avoit-elle pas inondé l'Univers? Et l'Histoire des Peuples & des Empires, des Princes & des Conquérants, l'Histoire de tous les Siècles & de toutes les Nations, qu'est-elle que l'Histoire des calamités dont l'Orgueuil avoit depuis le commencement affligé les hommes? * Le monde entier n'étoit qu'un théâtre lugubre,

FIGURE XXXIII.

ORGUEUIL.

où cette passion hautaine & insensée donnoit tous les jours les scènes les plus sanglantes ; mais ce qui se passoit au-dehors n'étoit que l'image des troubles, que l'homme orgueilleux éprouvoit au-dedans de lui-même : le desir de s'élever étoit une vertu ; la modération passoit pour lâcheté ; un homme seul bouleversoit sa patrie, renversoit les loix & les coutumes, faisoit des millions de malheureux, pour usurper la premiere place parmi ses Citoyens ; le succès de son crime lui attiroit des hommages ; son nom, souillé du sang de ses frères, n'en avoit que plus d'éclat dans les Annales publiques qui en conservoient la mémoire ; & un scélérat heureux devenoit le plus grand homme de son siècle. Cette passion, en descendant dans la foule, étoit moins éclatante, mais elle n'en étoit pas moins vive & furieuse ; l'homme obscur n'étoit pas plus tranquille que l'homme public ; chacun vouloit l'emporter sur ses égaux ; l'Orateur, le Philosophe se disputoient, s'arrachoient la gloire, l'unique but de leurs travaux & de leurs veilles ; &, comme les desirs de l'orgueuil sont insatiables, l'Homme, à qui il étoit alors honorable de s'y livrer tout entier, ne pouvant s'y fixer, ne pouvoit aussi être calme & paisible ; l'orgueuil, devenu la seule source de l'honneur & de la gloire humaine, étoit devenu l'écœuil fatal

du repos & du bonheur des hommes. (*MASSILLON*; Sermon pour le jour de *Noël.*)

ORGUEUIL.

COMBIEN voit-on de Grands du monde qui vivent comme s'il n'y avoit point de juge à qui ils dussent rendre compte de leurs actions? Ils croient que l'autorité ne leur est donnée que pour en jouïr & pour s'y plaire; que les hommes ne sont faits que pour contribuer à leurs plaisirs & à leur puissance; que tout doit servir à leur gloire & à leur grandeur: ils se regardent comme les maîtres de leurs volontés, & non pas comme les ministres & les interprétes de celles de Dieu; ils exigent l'obéissance comme une justice qu'on doit à leurs personnes, & non pas à Dieu qu'ils représentent; * ils se font eux-mêmes la règle, le centre & la fin des autres hommes qu'ils tiennent dans une triste dépendance. (*FLÉCHIER*; Sermon pour le *III Dimanche de l'Avent.*) *FIGURE XV.*

POURQUOI vous en orgueillissez-vous, cendre & poussière que vous êtes? De quoi pouvez-vous vous glorifier? D'une noblesse que vos pères ont acquise par leur ambition & par leur orgueuil, & que vos enfants perdront peut-être par leurs bassesses; d'un nom qu'on se fait souvent sans mérite, & qu'on perd aussi sans sa faute; des louanges que le mensonge donne à la vanité, & que la vanité *FIGURE IX.*

ORGUEUIL.

paye au menſonge ; d'un eſprit qui s'appeſantit le par repos, qui s'uſe par le travail ; d'une beauté que l'Ecriture appelle *vaine & trompeuſe* ; d'une fortune qui s'établit avec peine, qui ſe renverſe & tombe ſouvent de ſon propre poids ; d'une protection qu'on vous donne par hazard, & qu'on ôtera par caprice ; des richeſſes que vous perdrez, & qui peut-être vous perdront ; des amis à qui vous deviendrez indifferent, dès que vous ſerez moins heureux : voilà ſur quoi vous fondez l'opinion que vous avez de vous-même ; mais quand vous auriez tous ces biens enſemble, & que tous ces biens ſeroient ſolides, eſt-il raiſonnable d'aller chercher hors de vous l'idée & la connoiſſance de vous-même ? N'ai je pas droit de vous réduire à mon principe, & de vous demander : *Tu quis es ?* (*Le même ; au même endroit.*)

* *

FIGURE VII.

L'INSOLENT devant moi ne ſe courba jamais ;
En vain de la faveur du plus grand des Monarques,
Tout révère à genoux les glorieuſes marques ;
Lorſque d'un ſaint reſpect tous les Perſans touchés,
N'oſent lever leurs fronts à la terre attachés ;
Lui fièrement aſſis, & la tête immobile,
Traite tous ces honneurs d'*impiété ſervile*,
Préſente à mes regards un front ſéditieux,
Et ne daigneroit pas au moins baiſſer les yeux.

Du Palais cependant il assiège la porte ;
A quelque heure que j'entre, Hydaspe, ou que je sorte, ORGUEUIL.
* Son visage odieux m'afflige & me poursuit ;
Et mon esprit troublé le voit encor la nuit.
Ce matin, j'ai voulu devancer la lumière,
Je l'ai trouvé couvert d'une affreuse poussière ;
Revêtu de lambeaux, tout pâle ; mais son œuil
Conservoit sous la cendre encor le même orgueuil.
D'où lui vient, cher ami, cette impudente audace ?
Toi, qui dans ce Palais vois tout ce qui se passe,
Crois-tu que quelque voix ose parler pour lui ?
Sur quel roseau fragile a-t-il mis son appui ?

(*Racine ;* Tragédie d'*Esther*, Act. II. Sc. 1.)

NON, il faut à tes yeux dépouiller l'artifice ; *FIGURE VII.*
J'ai sçu de mon destin corriger l'injustice.
Dans les mains des Persans jeune enfant apporté,
Je gouverne l'Empire où je fus acheté :
Mes richesses des Rois égalent l'opulence ;
Environné d'enfants, soutiens de ma puissance,
Il ne manque à mon front que le bandeau royal.
Cependant (des Mortels aveuglement fatal !)
De cet amas d'honneurs la douceur passagère
* Fait sur mon cœur à peine une atteinte légère ;
Mais Mardochée assis aux portes du Palais,
Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits,
Et toute ma grandeur me devient insipide,
Tandis que le Soleil éclaire ce perfide.

(*Le même ; au même endroit.*)

ORGUEUIL. *FIGURE XXVIII.*

JE T'APPELLE & tu fuis, ô nature! ô ma mere!
Ton front eſt aſſiégé d'une triſteſſe amère;
Tes yeux, dont les regards embelliſſoient les fleurs,
Languiſſent inondés d'un déluge de pleurs.
Qui peut autour de toi répandre ces ténèbres?
Quel ſang vient de couler ſur tes lambeaux funèbres?
Quel barbare a flétri le ſein qui l'anima?
Quel monſtre a méconnu la main qui le forma?
» L'Orgueuil, me répond-elle; il trahit la nature;
» Dans mes flancs déchirés j'ai ſenti ſa morſure.
» Dès qu'il put les connoître il ſappa mes Autels,
» Et vola de mon ſein dans le cœur des Mortels:
» Là, comme en un miroir, le monſtre ſe contemple;
» Il y règne adoré tel qu'un Dieu dans ſon Temple;
» Ses traits enſevelis ſous un fard apprêté,
» Laiſſent à ſa laideur l'ombre de la beauté;
» Les parfums les plus doux & l'encens le plus rare,
» Fument ſur les Autels que ſa vanité pare;
» L'amour dont il s'enflamme eſt ſon ſeul aliment,
» Et les vertus d'autrui ſa honte & ſon tourment.
» Il n'eſt rien de ſi pur que l'orgueuil ne profane,
» Rien de ſi révéré que l'orgueuil ne condamne;
» Introduit dans les cœurs qu'il n'a point avilis,
» En ſerpent tortueux il ſonde leurs replis.
» Si parmi leurs vertus une foibleſſe errante
» Ternit de ce miroir la glace tranſparante,
» Il la ſuit ſourdement de détour en détour,
» L'annonce avec éclat, & l'expoſe au grand jour;

ORGUEUIL.

» Mais si la vérité démasquant l'artifice,
» De ses projets obscurs ébranle l'édifice,
» Quels attentats affreux! quels desseins! quelle horreur!
» L'orgueuil humilié devient bientôt fureur:
» Ce n'est plus un serpent qui rampe sur la terre,
» * C'est un Géant armé qui brave le tonnerre,
» Qui, pour anéantir l'auguste vérité,
» Iroit jusques au sein de la Divinité,
» Percer de mille coups sa rivale obstinée,
» Et blasphémer le Dieu dont elle est émanée.

(*M. l'Abbé* DE BERNIS ; *sur l'Orgueuil.*)

XIX. VENGEANCE.

VENGEANCE.

LA PREMIÈRE chose qu'il faut étudier lorsqu'on veut faire la peinture d'une action, c'est le caractère de la Passion qui la produit: une passion furieuse & tumultueuse, telle que la *Vengeance*, ne peut produire que des actions violentes & tragiques, parce que le sang le plus précieux & le plus cher suffit à peine à ses fureurs: pas une considération ne la retient; au contraire tout l'irrite; elle ne trouve de gloire & de satisfaction que dans les plus grands excès; plus ils sont

cruels, plus elle les trouve conformes à son penchant. Les Poëtes célèbres qui l'ont dépeint le sçavoient bien ; c'est pourquoi tout est vrai, tout est frappant dans les images qu'ils en ont tracées. Qu'on voie comment ils font agir les secrets ressorts d'un cœur irrité, comme ils le font recourir à l'artifice, à la dissimulation & aux plus noirs attentats; c'est ce qu'il faut étudier en les lisant.

VENGEANCE.

FIGURE XXIX.

Oui, Prince infortuné, digne d'un autre sort,
Que pour moi trop de zèle a conduit à la mort:
Me punissent les Dieux ; & me puisse leur foudre
Ecraser tout à l'heure & me réduire en poudre!
Puissé-je, de ma peine effrayant l'Univers,
Voir comme moi le Ciel, la Terre & les Enfers ;
Si, tant que Reine ici j'aurai quelque puissance,
Je cesse de poursuivre une telle vengeance !
Et toi fleuve d'Enfer, si je romps mes serments,
Puisses-tu m'apprêter les plus cruels tourments!
Puisse l'affreux Nocher sur ta funeste rive
Refuser le passage à mon ombre plaintive !
* Dieux ! où suis-je ? L'horreur de cette trahison
Fait contre tous mes sens révolter ma raison.
La perfide ! Courons ordonner son supplice;
Faisons-en à mon frère un juste sacrifice;

Vengeons-le, vengeons-nous; il n'eſt rien déſormais
Qui puiſſe réparer la perte que je fais.
(*La Grange;* Tragédie de *Méléagre.*)

VENGEANCE.

QUOI! même dans les lieux ſoumis à ma puiſſance, *FIGURE XXIX.*
J'aurai tenté ſans fruit une juſte vengeance!
Et le lâche qui doit la ſervir en ce jour,
Trahit pour la tromper juſques à ſon amour!
Ah! je le punirai de l'avoir différée,
Comme fils de Thyeſte ou comme fils d'Atrée;
Mériter ma vengeance eſt un moindre forfait,
Que d'oſer un moment en retarder l'effet.
Perfide, malgré toi, je t'en ferai complice;
Ton Roi pour tant d'affronts n'a pas pour un ſupplice;
Je ne punirois point vos forfaits différents,
Si je ne m'en vengeois par des forfaits plus grands.
Où Thyeſte paroît, tout reſpire le crime;
Je me ſens agité de l'eſprit qui l'anime;
Je ſuis déja coupable. Etoit-ce me venger,
Que de charger ſon fils du ſoin de l'égorger?
Qu'il vive; ce n'eſt plus ſa mort que je médite;
La mort n'eſt que la fin des tourments qu'il mérite:
Que le perfide, en proie aux horreurs de ſon ſort,
Implore comme un bien la plus affreuſe mort:
Que ma triſte vengeance, à tous les deux cruelle,
Etonne juſqu'aux Dieux qui n'ont rien fait pour elle:
Vengeons tous nos affronts; mais par un tel forfait
Que Thyeſte lui-même eût voulu l'avoir fait.
* Lâche & vaine pitié, que ton murmure ceſſe;
Dans les cœurs outragés tu n'es qu'une foibleſſe;

Abandonne le mien ; qu'exiges-tu d'un cœur
VENGEANCE. Qui ne reconnoît plus de Dieux que sa fureur ?
Courons tout préparer, &, par un coup funeste,
Surpassons, s'il se peut, les crimes de Thyeste ;
Le Ciel, pour le punir d'avoir pu m'outrager,
A remis à son sang le soin de m'en venger.
(*M.* DE CRÉBILLON; Tragéd. de *Thyeste*, Act. III. Sc. 7.)

FIGURE IV. VA PÉRIR, malheureux ; mais dans ton sort funeste
Cent fois moins malheureux que le lâche Thyeste.
Que je suis satisfait ! Que de pleurs vont couler
Pour ce fils qu'à ma rage on est près d'immoler !
Quel que soit en ces lieux son supplice barbare,
C'est le moindre tourment qu'à Thyeste il prépare ;
Ce fils infortuné, cet objet de ses vœux,
Va devenir pour lui l'objet le plus affreux :
Je ne te l'ai rendu que pour te le reprendre,
Et ne te le ravis que pour mieux te le rendre.
Oui, je voudrois pouvoir, au gré de ma fureur,
Le porter tout sanglant jusqu'au fond de ton cœur.
Quel qu'en soit le forfait, un dessein si funeste,
S'il n'est digne d'Atrée, est digne de Thyeste :
De son fils tout sanglant, de son malheureux fils,
Je veux que dans son sein il entende les cris.
C'est en toi-même, ingrat, qu'il faut que ma victime,
Ce fruit de tes amours, aille expier son crime.
Je frissonne, & je sens mon ame se troubler !.....
C'est à mon ennemi qu'il convient de trembler :
Qui cède à la pitié mérite qu'on l'offense ;
Il faut un terme au crime, & non à la vengeance.

VENGEANCE.

Tout eſt prêt ; & déja dans mon cœur furieux
Je goûte le plaiſir le plus parfait des Dieux ;
Je vais être vengé. Thyeſte, quelle joie !
Je vais jouïr des maux où tu vas être en proie :
Ce n'eſt de ſes forfaits ſe venger qu'à demi,
Que d'accabler de loin un perfide ennemi ;
Il faut, pour bien jouïr de ſon ſort déplorable,
* Le voir dans le moment qu'il devient miſérable ;
De ſes premiers tranſports irriter la douleur,
Et lui faire à longs traits ſentir tout ſon malheur.

(*Le même ; au même endroit*, Act. V. Sc. 4.)

FIGURE XXX.

J'IRAI, n'en doute point, au ſortir de ces lieux,
Soulever contre toi les Hommes & les Dieux ;
Ces Dieux qui t'ont flatté ; ces Dieux qui m'ont trompée ;
Ces Dieux qui dans Pharſale ont mal ſervi Pompée,
Qui la foudre à la main l'ont pu voir égorger ;
Ils connoîtront leur faute, & voudront ſe venger.
Mon zèle, à leur refus, aidé de ſa mémoire,
Te ſçaura bien ſans eux arracher la victoire ;
Et, quand tout mon effort ſe trouvera rompu,
Cléopatre fera ce que je n'aurai pu.
Je ſçais quelle eſt ta flamme, & quelles ſont ſes forces ;
Que tu n'ignores pas comme on fait les divorces ;
Que ton amour t'aveugle, & que, pour l'épouſer,
Rome n'a point de loix que tu n'oſes briſer :
Mais ſçache auſſi qu'alors la jeuneſſe Romaine
Se croira tout permis ſur l'époux d'une Reine ;
Et que de cet hymen tes amis indignés
Vengeront ſur ton ſang leurs avis dédaignés ;

VENGEANCE. * J'empêche ta ruine empêchant tes careſſes;
Adieu.....
(*P.* CORNEILLE; Tragédie de *Pompée*, Act. V. Sc. 4.)

FIGURE XXVI. CIEL exterminateur! tu l'entends; & ta foudre
N'a pas déja réduit le ſacrilège en poudre?
Opprobre de la Grèce! il faut donc malgré ſoi,
Juſqu'à l'emportement ſe commettre avec toi.
Traître! je me ſuis tû, tant que ton inſolence
S'adreſſant à moi ſeul mérita mon ſilence.
Meurtri du poids des fers que forgea ta fureur,
D'une longue priſon j'ai ſoutenu l'horreur;
J'ai vu ma deſtinée à la merci d'un lâche,
* Dont l'heureuſe impoſture attaquoit ſans relâche
Ma liberté, mes droits & ma gloire & mes jours,
Sans daigner d'un ſeul mot emprunter le ſecours:
A force de mépris je me ſentois paiſible;
L'Artiſan de mes maux m'y rendoit inſenſible,
Et ma fidélité qu'au fond l'on redoutoit,
Déploroit ſeulement le Roi qui l'écoutoit;
Mais voir encore en butte à ton audace extrême
Ton Prince, ton pays, la Divinité même!
Te voir tout profaner & gémir en ſecret!
Ma patience alors deviendroit un forfait.
Impie! oſe outrager ceux qui t'ont donné l'être!
Tu les crains peu; mais crains, eſclave, crains ton maître.
S'il apprend tes diſcours, dis-moi, lui laiſſas-tu,
Pour ne pas t'en punir, aſſez peu de vertu?
Crains un Roi qu'aux Tyrans dans ſes droits tu compares.
Crains les Grecs que tu mets dans le rang des Barbares;

Et

VENGEANCE.

Et tantôt en ces lieux, qu'en fuyant ton abord,
J'ai laiſſé de ma haine éclater un tranſport;
Tu diſois qu'à l'objet j'avois pu me méprendre;
J'en appelle à mon tour à qui vient de t'entendre;
Tous ces illuſtres chefs te l'atteſteront mieux:
Regarde-les! & lis ton arrêt dans leurs yeux.

(*M.* PIRON; Tragédie de *Calliſthène.*)

* *

FIGURE I.

APEINE il achevoit, ô prodiges affreux!
Sous nos pieds chancelants tremble ſoudain la terre,
De ſon ſein ébranlé ſort un bruit de tonnerre;
Le Ciel en retentit; les rivages troublés,
En font entendre au loin les éclats redoublés;
Sur la croupe des monts, les forêts dans les nues,
Flottent en mugiſſant comme vagues émues,
Tandis que des rochers de leur place emportés,
Tombent dans les vallons à bonds précipités.
Troublés de tant d'horreurs, les camps ſe réuniſſent;
Alors avec un bruit, dont les plus fiers frémiſſent,
La tombe ouvre en ſon ſein un abyme ſans fonds,
Et nous montre un paſſage aux Royaumes profonds.
* D'Achille en cet inſtant ſort l'ombre épouvantable;
Il a cet air encor menaçant, redoutable,
Tel que, lorſque ſon bras forçant nos bataillons,
Faiſoit de ſang Troyen ruiſſeler les ſillons:
Les Grecs, les éléments, tout ſe tait à ſa vue;
Et quelle eſt de Pyrrhus la terreur imprévue!

Quand s'adreſſant à lui d'un ton plein de courroux,
VENGEANCE. Son père, par ces mots, s'explique devant tous :
» Contre les Grecs, mon fils, cette fureur eſt vaine ;
» Si ton bras en ce lieu n'immole Polixène ;
» C'eſt du ſang ennemi que j'exige en ce jour,
» Et pour la flotte en Grèce il n'eſt point de retour ».
(*La Fosse ;* Tragédie de *Polixène.*)

FIGURE I. JE vous raſſemble enfin, famille infortunée,
A des malheurs ſi grands trop long-temps condamnée ;
Qu'il m'eſt doux de vous voir où régnoit autrefois
Ce père vertueux, ce Chef de tant de Rois,
Que fit périr le ſort trop jaloux de ſa gloire !
O jour que tout ici rappelle à ma mémoire !
Jour cruel qu'ont ſuivi tant de jours malheureux !
* Lieux terribles, témoins d'un parricide affreux,
Retracez-nous ſans ceſſe un ſpectacle ſi triſte ;
Oreſte ; c'eſt ici que le barbare Egiſthe,
Ce monſtre déteſté, ſouillé de tant d'horreurs,
Immola votre père à ſes noires fureurs :
Là, plus cruelle encor, pleine des Euménides,
Son épouſe ſur lui porta ſes mains perfides ;
C'eſt ici que ſans force, & baigné dans ſon ſang,
Il fut long-temps traîné le couteau dans le flanc ;
Mais c'eſt-là que du ſort laſſant la barbarie,
Il finit dans mes bras ſes malheurs & ſa vie ;
C'eſt-là que je reçus, impitoyables Dieux !
Et ſes derniers ſoupirs & ſes derniers adieux.
A mon triſte Deſtin puiſqu'il faut que je cède,
Adieu, prends ſoin de toi, fuis mon cher Palamède,

VENGEANCE.

* Ceſſe de m'immoler d'odieux ennemis;
Je ſuis aſſez vengé ſi tu ſauves mon fils;
Va; de ces inhumains ſauve mon cher Oreſte;
C'eſt à lui de venger une mort ſi funeſte.
Vos amis ſont tout prêts; il ne tient plus qu'à vous;
Une indigne terreur ne ſuſpend plus leurs coups;
Chacun à votre nom & s'excite & s'anime;
On n'attend pour frapper que vous & la victime.
(*M. De Crébillon;* Tragéd. d'*Electre*, Act. IV, Sc. 3.)

XX. VOLUPTÉ.

VOLUPTÉ.

On peut voir dans les morceaux ſuivants ce que c'eſt que la *Volupté;* combien il eſt facile de ſuccomber à ſes charmes ſéducteurs, & combien il en coûte pour ſortir de ſon eſclavage, quand une fois on a ſubi ſon joug. Fléchier nous peint avec toute la force de l'Eloquence les adreſſes infinies du Tentateur, occupé depuis le commencement du monde à nous faire décheoir de l'état d'innocence qui devoit être notre partage. Corneille nous trace en grand maître le plus beau trait de l'Héroïſme, en nous faiſant parler un homme qui renonce

VOLUPTÉ. volontairement à cette passion sous laquelle il gémissoit. Les autres morceaux peuvent fournir des traits pour tracer les caractères différents de ce vice redoutable.

FIGURE XVI. QU'IL EST difficile de résister à ses persuasions, à ses suggestions, à ses violences ! *Aucune ne peut l'égaler sur la terre*, dit l'Ecriture ; il ne manque ni de dessein ni d'invention, sa malice est inépuisable ; il ne s'affoiblit pas par le temps, il est immortel ; il ne se lasse pas de ses poursuites, il est infatigable ; il n'est pas retenu par le repentir, il est incorrigible ; il ne s'appaise pas par les prières, c'est un aspic sourd à la voix & aux plaintes de l'enchanteur ; il est tantôt serpent, tantôt lion ; il joint l'adresse à la force, la surprise à la guerre ouverte ; il nous attaque par toutes les créatures, faute d'autres moyens ; il se sert de nous pour nous perdre ; il remue nos passions ; il excite nos humeurs ; il combat l'esprit par la chair, & la chair par l'esprit ; il nous tente par nos vices & par nos vertus : si nous sommes négligents, il nous accable ; si nous sommes foibles, il se joue de notre foiblesse ; si nous nous croyons assez forts pour le combattre, nous sommes vaincus sans combat ; & si nous sommes assez heureux pour le vaincre, * il est à craindre qu'il ne tire avantage

de sa défaite, & que nous faisant perdre l'humilité, il ne triomphe même de notre victoire. VOLUPTÉ.

(*FLÉCHIER*; Panégyrique de *S. Antoine.*)

SOURCE délicieuse en misères féconde, FIGURE XX.
Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés?
Honteux attachements de la chair & du monde,
Que ne me quittez-vous quand je vous ai quittés?
Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre;
Toute votre félicité,
Sujette à l'instabilité,
En moins de rien tombe par terre;
* Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire;
Vous étalez en vain vos charmes impuissants,
Vous me montrez en vain, par tout ce vaste empire,
Les ennemis de Dieu pompeux & florissants;
Il étale à son tour des revers équitables
Par qui les Grands sont confondus;
Et les glaives qu'il tient pendus
Sur les plus fortunés coupables,
Sont d'autant plus inévitables,
Que leurs coups sont moins attendus.

Saintes douceurs du Ciel, adorables idées,
Vous rempliſſez un cœur qui peut vous recevoir;
De vos sacrés attraits les ames possédées,
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.

VOLUPTÉ.

Vous promettez beaucoup & donnez davantage;
Vos biens ne ſont point inconſtants;
Et l'heureux trépas que j'attends,
Ne vous ſert que d'un doux paſſage
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contents.

(*P.* CORNEILLE; Tragéd. de *Polieucte*, Act. IV, Sc. 2.)

FIGURE XV.

AUSSI funeſte qu'infâme,
La Volupté nous ſéduit;
Son poiſon abrutit l'ame
De l'inſenſé qui la ſuit;
Les Provinces ravagées,
Et les villes ſaccagées,
Doivent leurs maux à ſes traits;
Toujours elle ſe ſignale
Par une ſuite fatale
De malheurs ou de forfaits.

De ſon imprudente fille (*a*)
Jacob pleure le malheur;
L'amour flétrit ſa famille;
Sichem, quelle eſt ta fureur?
Mais une main implacable
Eteint dans ton ſang coupable
Ton aveugle emportement;
Et ſans partager ton crime,
Ton Peuple, triſte victime,
Partage ton châtiment.

(a) *Dina enlevée par Sichem.*

VOLUPTE.

Cet Homme (*b*) que le Ciel même
De sa force avoit armé,
Périt; & parce qu'il aime,
Je vois son malheur tramé.
Un grand Roi (*c*) devient perfide;
L'adultère à l'homicide
Fraie un chemin dans son cœur;
L'amour par la main du Sage (*d*)
Encense le fol ouvrage
Du mensonge & de l'erreur.

Mais quel sang vois-je répandre
Dans ce festin meurtrier?
La vertu pour le défendre
N'est plus qu'un vain bouclier.
D'un Roi (*e*) l'aveugle injustice
L'ose immoler au caprice
D'une impudique beauté;
* L'amour devenu son maître,
Le contraint à méconnoître
Toute autre Divinité. (* * *.)

FIGURE XXI.

JE T'AI connu trop tard, ô lumière éternelle!
Ancienne beauté, beauté toujours nouvelle;
Que ne puis-je revivre, & de mes tristes jours
Recommencer le cours!

Mes sens te demandoient à toute la nature;
Mais quelle étoit la voix de chaque créature:
« En vain, de l'Univers on cherche en nous l'Auteur;
» Interroge ton cœur ».

(b) *Samson.* (c) *David.* (d) *Salomon.* (e) *Hérode.*

VOLUPTÉ. Je te trouvai, Seigneur, en me trouvant moi-même;
Mon cœur me dit : » Voilà celui qu'il faut qu'on aime;
» Celui qui te conserve, est celui qui t'a fait ».
Et je fus satisfait.

* Le cœur, de son objet imitant la nature,
Change quand ce qu'il aime est sujet à changer;
De ces biens qui ne sont qu'apparence & figure,
Il sçait se dégager.

Toi seul, grand Dieu, toi seul immortel, immuable,
Peux fixer nos amours;
Eternelle beauté, beauté toujours aimable,
Je t'aimerai toujours.

(* * *.)

FIGURE II. POUR me faire haïr ce que j'ai trop aimé,
Ma raison n'est pas assez forte;
Sur l'objet qui m'avoit charmé,
Il faut qu'un autre amour l'emporte.

Assiste-moi, Seigneur, dans cette extrémité;
* Efface en moi les traits qu'une vaine beauté
Avoit imprimés dans mon ame!
Fais qu'étouffant en moi sa dangereuse flamme,
Je ne soupire plus que pour l'Eternité.

(* * *.)

*Si l'on veut un plus grand nombre d'Images de cette Passion, on peut voir ci-devant l'article de l'*Amour *considéré comme* Passion, *pag.* 153 *à* 215.

Fin du I. Volume.

BIBLIOTECA

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due